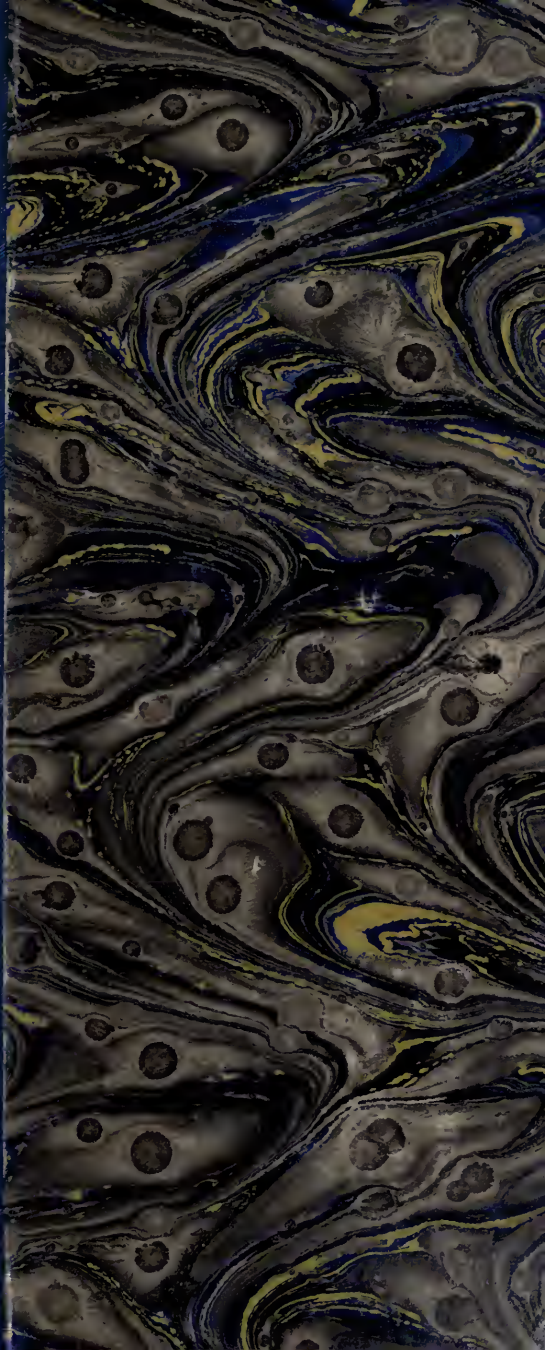


Ex libris
Albert
de Lavedan Casaubon

LIBRARY
OF

PROMENADES
ARCHÉOLOGIQUES

ROME ET POMPÉI

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Études sur la vie et les ouvrages de Terentius Varron 1 vol.

Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

L'Opposition sous les Césars. 1 vol.

Cicéron et ses amis; 5e édition. 1 vol.

La Religion romaine d'Auguste aux Antonins; 2e édition. 2 vol.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

PROMENADES

ARCHÉOLOGIQUES

ROME ET POMPÉI

PAR

GASTON BOISSIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

OUVRAGE CONTENANT SEPT PLANS

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1880

Droits de propriété et de traduction réservés

THE GETTY CENTER
LIBRARY

PRÉFACE

Après un voyage en Italie, vers la fin de 1876, j'avais essayé de faire connaître aux lecteurs de la *Revue des deux mondes* le résultat des fouilles qui ont été exécutées à Rome dans ces derniers temps. On m'a demandé de réunir en un volume les articles que j'ai publiés à cette occasion. Il a semblé qu'un ouvrage un peu moins superficiel que ne le sont les guides ordinaires, et cependant accessible aux gens du monde, pourrait rendre quelques services aux voyageurs sérieux qui veulent être bien renseignés, et que, même pour les gens qui restent chez eux, il ne serait pas sans intérêt de voir par quelques exemples combien les études archéologiques éclairent les faits de l'histoire.

Les publications de ce genre ont cet inconvénient

grave qu'entreprises pendant que les travaux continuent elles sont destinées à devenir bientôt incomplètes et inexactes. Celle-ci, je le sais, n'échappera pas, avec le temps, au sort commun. Mais, pour qu'elle fût complète au moins au moment où elle verra le jour, je suis retourné à Rome l'an dernier, je m'y suis mis autant que possible au courant des découvertes récentes, et j'ai fait tous mes efforts pour que mon livre représentât l'état exact des fouilles à la fin de 1879.

On ne s'attend pas sans doute à trouver ici beaucoup de vues originales et d'idées nouvelles. C'est aux gens qui séjournent dans le pays, qui dirigent les fouilles ou qui peuvent les suivre, et qui voient jour par jour toute cette antiquité sortir de terre, qu'il appartient d'en parler avec une pleine autorité. Je me suis contenté d'ordinaire de résumer leurs opinions, quand ils sont d'accord, et de choisir, lorsqu'ils diffèrent, celles qui me paraissaient le plus vraisemblables. Si les lecteurs trouvent quelque utilité et quelque agrément dans cet ouvrage, c'est à ces archéologues expérimentés, à ces vaillants explorateurs du passé, à MM. de Rossi, Rosa, Fiorelli, C. L. Visconti, Lanciani, qu'ils en seront redevables. Je dois beaucoup aussi à M. Jordan, qui a répandu tant de lumières sur la

topographie de Rome, à MM. Helbig, Mau, Nissen, qui se sont occupés de Pompéi, et à d'autres encore, dont je serai heureux de citer les noms quand je me servirai de leurs travaux.

Les cartes et plans qu'on a cru devoir joindre à ce volume, pour en rendre la lecture plus aisée, sont empruntés à des auteurs connus et estimés du public, à Canina, à Nibby, à M. Dutert [1], etc. Il n'y a qu'une de ces cartes qui soit nouvelle, celle qui représente l'état actuel des fouilles d'Ostie. Je la dois à un jeune architecte de l'Académie de France, M. Laloux.

Il faut enfin que, pour achever de payer mes dettes, je remercie les membres de l'École française de Rome, ainsi que M. Geffroy, qui la dirige avec tant de sollicitude et lui fait produire de si bons fruits, de l'accueil empressé que j'ai reçu d'eux. C'est avec ces jeunes gens que j'ai visité les lieux que je vais décrire, et j'ai trouvé autant de profit que de plaisir dans leur compagnie. En présence des monuments antiques leur admiration ranimait la mienne, je me

1. A propos du plan restauré du Forum par M. Dutert, que j'ai reproduit à la page 24, j'aurais dû faire remarquer que l'architecte a voulu représenter l'état de la place à l'époque des Antonins, et que par conséquent il n'a pas pu y indiquer l'arc de Sévère. — Du reste, on nous écrit de Rome que les fouilles de ces derniers mois rendraient nécessaires quelques modifications dans le plan de M. Dutert.

laissais gagner à leur ardeur, et jamais je n'ai mieux senti ce qu'il y a de fortifiant et de sain dans le voisinage de la jeunesse. Je souhaite que ce livre leur rappelle les heures charmantes que nous avons passées ensemble.

Mars 1880.

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

CHAPITRE PREMIER

LE FORUM

J'ai souvent entendu dire qu'il est dangereux de revoir après une longue absence les personnes ou les lieux qu'on a beaucoup aimés. On les retrouve rarement comme on se souvenait de les avoir vus. Le charme s'envole avec les années, les goûts et les idées changent, la faculté d'admirer s'affaiblit ; on court le risque de rester froid devant ce qui transportait quand on était jeune, et il se peut qu'au lieu d'un plaisir qu'on cherchait on ne trouve plus qu'un mécompte. Ce désenchantement est d'autant plus funeste qu'il s'étend d'ordinaire du présent au passé ; quoi qu'on fasse, il finit par atteindre nos impressions anciennes, et gâte ces provisions de souvenirs qu'il faut garder fidèlement dans son cœur pour la fin de la vie.

C'est à ce péril que s'expose un voyageur qui n'a pas vu Rome depuis une dizaine d'années et qui se décide à y revenir. Que de choses se sont passées en ces dix ans ! Rome a changé de maîtres ; la vieille ville des papes est devenue la capitale du royaume italien. Comment s'est-elle accommodée de ce changement ? Quel effet produit sur elle ce régime nouveau, si différent de l'ancien ? N'y

a-t-elle rien perdu, et va-t-on la retrouver comme elle était quand on l'a quittée? Voilà la première question qu'on se pose lorsqu'on revient à Rome. Il est difficile de n'en pas être préoccupé, et, à peine le chemin de fer vous a-t-il débarqués sur cette immense place des Thermes de Dioclétien, si calme autrefois, si agitée, si bruyante aujourd'hui, qu'on ne peut s'empêcher de regarder de tous les côtés avec une curiosité inquiète.

La première impression, il faut l'avouer, n'est pas très favorable. Au sortir de la gare, on traverse un quartier neuf qui a le tort de ressembler à tous les quartiers neufs du monde. — Rome serait-elle donc menacée de devenir une ville comme une autre ? — On y trouve de ces maisons d'une élégance banale, qu'on a vues partout; on côtoie un immense édifice, sorte de caserne sans caractère, sans style, destiné à devenir un ministère, et qui fait un piteux effet auprès des grands palais du seizième siècle; on traverse des rues larges et droites qu'inonde un soleil brûlant, et l'on se souvient que déjà du temps de Néron, quand il rebâtit la vieille ville sur un plus vaste plan, les badauds admiraient beaucoup la magnificence des nouvelles constructions, mais les gens sages ne pouvaient s'empêcher de regretter ces anciennes rues étroites et tortueuses où l'on trouvait toujours tant d'ombre et de frais[1]. Ce début n'est guère encourageant, et le reste semble d'abord y répondre. Quand on descend du Quirinal au *Corso*, on trouve encore bien des changements dont on est frappé. Le *Corso*, avec les rues qui le traversent, depuis la place de Venise jusqu'à celle du Peuple, a toujours été l'endroit le plus animé de la ville; il me semble qu'il est devenu plus animé encore, et que la population n'en est plus tout à fait la même. Les prêtres, les moines

1. Tacite, *Ann.*, xv, 43 : *erant tamen qui crederent veterem illam formam salubritati magis conduxisse.*

surtout, y sont plus rares, et ceux qui restent ne paraissent pas avoir le regard aussi assuré et la contenance aussi fière : évidemment ils ne se sentent plus les maîtres. Parmi les gens qui les ont remplacés, on est fort surpris d'en voir beaucoup qui marchent vite et qui semblent avoir quelque chose à faire, ce qui ne se voyait guère autrefois. Aussi n'appartiennent-ils pas à l'ancienne population romaine : ce sont en général des employés de ministère, des commis d'administration, tous venus du dehors, et qui apportent ici des habitudes nouvelles. A l'heure même où, suivant l'ancien proverbe, on ne voyait que des chiens ou des Anglais dans les rues, on les rencontre actifs, affairés, heurtant du coude ceux qui sont sur leur route, au grand ébahissement des vieux Romains, qui ne peuvent pas comprendre qu'on sorte au moment de la sieste et qu'on se presse lorsqu'il fait chaud. Quand le soir est venu, le mouvement redouble. Il y a un moment, vers six heures, où la rue appartient aux marchands de journaux. Ils vous assourdissent de leurs cris, ils vous interpellent, ils vous poursuivent. Les journaux abondent à Rome; il y en a de tout format, de toute nuance, beaucoup plus de violents que de modérés, selon l'usage, qui sollicitent les clients par la modicité de leur prix et la vivacité de leur polémique. Que nous sommes loin du temps où l'on ne lisait que ce bon *Giornale di Roma*, si soigneusement expurgé par la police, si ami des gouvernements légitimes, et qui ne savait jamais les révolutions que plusieurs semaines après qu'elles s'étaient accomplies ! Faut-il donc croire que ce peuple sceptique et railleur, accoutumé et indifférent à tout, qui ne s'étonnait et ne s'indignait de rien, qui répondait aux emportés de tous les partis par un *che volete?* ou un *chi lo sa?* soit devenu tout d'un coup enragé de politique? C'est un changement qu'on a grand'peine à comprendre. On ne revient pas de sa surprise

lorsqu'on voit que les enseignes elles-mêmes contiennent des professions de foi, et que les coiffeurs s'intitulent pompeusement *parruchiere nazionale ;* lorsqu'on lit les réclames électorales et les boursouflures démocratiques qui couvrent les murailles. Voilà certes de grandes nouveautés et qui risquent fort de n'être pas du goût de tout le monde. On ne peut s'empêcher de se demander ce qu'en penseront et ce qu'en diront ces admirateurs jaloux que Rome a possédés de tout temps, qui veulent qu'elle reste comme elle est, qui disent qu'on la gâte quand on y change la moindre chose, et qui criaient déjà que tout était perdu dès qu'un magistrat trop zélé s'avisait d'y faire un peu mieux balayer les rues ou d'y allumer sournoisement quelques réverbères.

Empressons-nous pourtant de les rassurer ; tout n'est pas aussi bouleversé qu'ils peuvent le croire, et le changement est plus à la surface qu'au fond. Les quartiers populaires ont conservé presque partout leur ancien aspect. Si, par exemple, après avoir parcouru le *Corso*, on poursuit sa promenade audelà de la place de Venise, à travers les rues escarpées qui mènent au Forum, on retrouve tout à fait l'ancienne Rome. Ce sont bien les mêmes maisons qu'on a vues autrefois, aussi vieilles et aussi sales. Les madones sont restées à leur place, au-dessus de la porte d'entrée, et l'on n'a pas cessé d'allumer pieusement devant elles une lanterne tous les soirs. Si par hasard on lève un peu plus haut les yeux, vers les larges fenêtres sans rideaux, on est sûr d'y trouver assez de loques étendues pour contenter les amis les plus exigeants du pittoresque et de la couleur locale. Les cabarets, qui ressemblent à des caves, avec leurs grandes portes ouvertes, contiennent toujours ces joueurs nonchalamment accoudés sur la table, auprès d'un fiasque d'Orviète, et tenant des cartes grasses à la main. Quant aux *osterie* qui longent la rue,

je ne crois pas qu'elles aient beaucoup changé d'apparence depuis l'empire romain, et je songe en les voyant à ces *unctæ popinæ* dont l'odeur réjouissante causait tant de plaisir à l'esclave d'Horace.

Nous voici donc déjà, avec un peu de complaisance, en pleine antiquité. Si nous voulons que l'illusion soit encore plus complète, s'il nous plait d'avoir un moment ce qu'on pourrait appeler la sensation véritable de Rome, celle que nos pères ont éprouvée en la visitant, celle qu'ont décrite Chateaubriand et Goethe, allons un peu plus loin, au delà des maisons et de l'enceinte : pour être sûr de la mieux comprendre, il n'est pas mauvais d'en sortir. Passons, si vous le voulez, par la porte Pia et suivons la vieille voie Nomentane. Après avoir salué en passant la basilique de Sainte-Agnès et le temple rond qui servit de sépulture à la fille de Constantin, on arrive au Teverone, qu'on passe sur un pont très original qui porte encore des constructions du moyen âge. Quelques pas plus loin, à droite, s'élève une colline d'une étendue et d'une hauteur médiocres; il faut la gravir avec respect, car elle porte un grand nom dans l'histoire : c'est le Mont-Sacré. La démocratie a remporté là, il y a plus de deux mille ans, l'une de ses premières victoires, et pour l'obtenir elle a usé d'un moyen dont elle se sert encore très volontiers, la grève. Un beau jour, l'armée romaine, c'est-à-dire toute la population valide, quittant les campements où les consuls s'obstinaient à la retenir, vint s'établir sur cette montagne, décidée à y rester tant qu'on refuserait d'accepter ses conditions. Il lui suffit d'attendre pour vaincre. L'aristocratie, effrayée de sa solitude, se lassa de résister, et elle permit au peuple d'instituer le tribunat. Que de souvenirs se pressent à l'esprit du haut de cette colline! Cette immense plaine ondulée qu'embrasse le regard est celle où, suivant l'expression d'un historien, les Romains firent

l'apprentissage de la conquête du monde. Tous les ans, il leur fallait combattre les petits peuples énergiques qui l'habitaient, et l'on s'y livrait des batailles furieuses pour la possession d'une bicoque ou le ravage d'un champ de blé. C'est là que, dans une lutte de plusieurs siècles, ils acquirent l'expérience de la guerre, l'habitude d'obéir et le talent de commander. Quand ils franchirent ces montagnes qui encadrent de tous côtés l'horizon pour se répandre sur le reste de l'Italie, leur éducation était faite : ils possédaient déjà les vertus qui les rendirent capables de tout conquérir. Depuis lors, que d'événements glorieux ! que de fois ces grands chemins, dont on suit encore la direction à la ligne de tombeaux qui les bordent, ont vu revenir les légions triomphantes! que de noms illustres rappellent à la mémoire ces fragments d'aqueducs, ces débris de monuments qui couvrent la plaine ! — Et nous avons ici l'avantage qu'une fois ces grands souvenirs ranimés, rien n'en peut distraire. Dans les pays fertiles, habités, pleins d'agitation et de mouvement, le présent nous arrache sans cesse au passé. Comment continuer à rêver et à méditer, quand le spectacle de l'activité humaine sollicite à chaque instant notre attention, quand les bruits de la vie arrivent de tous côtés à notre oreille? Ici, au contraire, tout est silence et recueillement. Aussi loin que l'œil peut s'étendre, il n'aperçoit qu'une plaine nue, couverte à peine d'un maigre gazon, sans arbres que quelques pins parasols disséminés, sans maisons que quelques auberges pour les chasseurs. Le paysage ne frappe que par son ensemble; c'est une monotonie, ou plutôt une harmonie générale, où tout se fond et se mêle. Rien n'attire à soi l'attention, aucun détail ne ressort et ne détonne. Je ne connais pas de lieu au monde où l'on se laisse plus entraîner à ses pensées, où l'on échappe mieux à son temps, où, selon la belle expression de Tite-Live, il

soit plus aisé à l'âme de se faire antique et de devenir contemporaine des monuments qu'elle contemple. Ce précieux avantage, la campagne romaine l'a tout à fait gardé, et il est difficile de prévoir quand elle pourra le perdre. On fait beaucoup de projets pour l'assainir et la peupler, mais la mort est entrée si profondément dans ce sol épuisé qu'il est probable qu'elle ne sera pas dépossédée sans peine. En attendant, jouissons du privilège que ce pays conserve de nous mettre mieux qu'aucun autre en communication avec le passé. Quelque effort que fasse Rome pour s'orner et s'embellir, pour se mettre à la mode du jour, c'est l'antiquité qu'on y va surtout chercher, et, grâce à Dieu, on l'y trouve encore. Avec ces grandes ruines qui l'encombrent et ce désert qui l'entoure, elle n'a pas pu et ne pourra pas de longtemps se donner un air aussi moderne qu'elle le voudrait. Il est heureux pour elle et pour nous qu'elle y ait si peu réussi, car on peut lui appliquer ce que disait un poète de la renaissance de la *Nuit* de Michel-Ange : « C'est par sa mort même qu'elle est vivante, *perch' e morta, ha vita !* »

I

Importance du Forum jusqu'à la fin de l'empire. — État dans lequel il se trouvait au commencement de ce siècle. — Fouilles de M. Pietro Rosa. — Essai de restauration de M. Dutert.

Tout invite du reste les gens qui visitent Rome aujourd'hui à s'occuper de préférence de l'antiquité : c'est l'antiquité qui semble avoir le plus profité jusqu'ici des événements de 1870. Le nouveau gouvernement devait beaucoup aux souvenirs anciens ; pour affirmer que Rome méritait d'être libre et de disposer d'elle-même, que l'Italie avait le droit de la réclamer pour sa capitale, on s'appuyait volontiers sur l'histoire de la république et de

l'empire, on parlait sans cesse du Sénat, du Forum, du Capitole, et les revendications nouvelles gagnaient beaucoup à être protégées par ces grands noms. C'était une dette que le gouvernement italien avait contractée envers le passé et qu'il se mit en mesure de payer aussitôt qu'il fut installé à Rome. Dès le 8 novembre 1870, un décret du lieutenant du roi instituait une surintendance des fouilles pour la ville et la province, et en chargeait l'habile explorateur du Palatin, M. Pietro Rosa. Huit jours plus tard, les travaux du Forum commençaient.

Il est naturel qu'on se soit d'abord porté de ce côté. Le Forum a joui de cette bonne fortune rare d'être resté en tout temps le centre et le cœur de Rome. Dans presque toutes nos capitales modernes, l'activité et la vie se déplacent avec les siècles; à Paris, elles ont passé successivement de la rive gauche à la rive droite de la Seine et d'un bout de la ville à l'autre bout. Rome s'est montrée plus fidèle à ses anciennes traditions. Depuis le jour où, selon Denys d'Halicarnasse, Romulus et Tatius, établis l'un sur le Palatin et le Célius, l'autre sur le Capitole et le Quirinal, décidèrent de se réunir, pour traiter les affaires communes, dans cette plaine humide et malsaine qui s'étendait du Capitole au Palatin[1], elle n'a jamais cessé d'être le lieu des réunions et des délibérations de la cité. Dans les premières années, il n'y avait pas d'autre place publique, et elle servait à tous les usages. Le matin on y vendait toutes sortes de denrées, dans le jour on y rendait la justice, on s'y promenait le soir. Avec le temps les places se multiplièrent; il y eut des marchés spéciaux pour les bestiaux, pour les légumes, pour le poisson (*forum boarium*, *olitorium*, *piscatorium*); mais le vieux Forum de Romulus conserva toujours sa prééminence sur tous les autres. L'empire lui-même, qui changea tant

1. Denys, II, 50.

de choses, ne le dépossèda pas de ce privilège. On construisit autour de lui des places plus vastes, plus régulières, plus somptueuses, mais qui ne furent jamais regardées que comme des annexes et des dépendances de ce qu'on s'obstinait à appeler par excellence « le Forum romain ». Il résista aux premiers désastres des invasions, et survécut à la prise de Rome par les Wisigoths et les Vandales. Après chaque bourrasque, on s'occupait à le réparer tant bien que mal, et les barbares eux-mêmes, comme Théodoric, prenaient quelquefois la peine de relever les ruines qu'ils avaient faites. La vieille place et ses édifices existaient encore au commencement du septième siècle, lorsque le sénat eut l'idée malheureuse de consacrer à l'abominable tyran Phocas cette colonne dont Grégorovius nous dit « que la Némésis de l'histoire l'a conservée comme un dernier monument de la bassesse des Romains ». A partir de ce moment, les ruines s'amoncellent. Chaque guerre, chaque invasion renverse quelque ancien monument qu'on ne prend plus la peine de réparer. Les temples, les arcs de triomphe, qu'on a flanqués de tours et couronnés de créneaux comme des forteresses, attaqués tous les jours dans la lutte des partis qui divisent Rome, ébranlés par des assauts furieux, finissent par s'écrouler et couvrent le sol de leurs débris. Chaque siècle ajoute à cet entassement. Lorsqu'en 1536 Charles-Quint traversa Rome, au retour de son expédition de Tunis, le pape voulut faire passer le vengeur de la chrétienté sous les arcs de Constantin, de Titus et de Sévère; rien ne fut épargné pour lui faire un plus beau chemin : « On a démoli et abattu, dit Rabelais, qui en fut témoin, plus de deux cents maisons, et trois ou quatre églises ras-terre. » Quelques années plus tard Sixte V fit transporter, dit-on, sur cette place déserte les matériaux dont il était embarrassé, et qui provenaient des constructions qu'il faisait ailleurs. Toute

l'antiquité se trouvait recouverte et perdue sous plus de dix mètres de décombres. A partir de ce moment, le Forum, devenu le champ aux bestiaux, *Campo Vaccino*, prit l'aspect qu'il a conservé jusqu'au commencement de ce siècle. Ce ne fut plus qu'une place poudreuse, entourée d'églises médiocres, autour de laquelle s'élevaient quelques colonnes qui sortaient à moitié du sol, un endroit mélancolique et désert, tout à fait convenable pour y venir rêver à la fragilité des grandeurs humaines et aux vicissitudes des évènements. C'est ainsi que l'ont représenté Poussin, dans son petit tableau de la galerie Doria, et Claude Lorrain, dans le paysage que possède le Louvre.

Il semble que ces colonnes à demi enterrées auraient dû provoquer la curiosité des savants. Comment se fait-il qu'aucun d'eux n'ait entrepris, depuis la renaissance, de fouiller jusqu'à leur base pour découvrir le sol où elles s'appuyaient? Ce sol était celui du Forum; on savait à n'en pas douter qu'on le trouverait jonché de débris historiques, et l'on ne songea jamais sérieusement à entreprendre des travaux qui pouvaient amener les plus belles découvertes. C'est seulement dans les premières années de ce siècle que les recherches savantes commencèrent; mais elles furent trop souvent interrompues, et soulevèrent encore plus de problèmes qu'elles n'en résolurent. Les renseignements qu'on en tira étaient si incomplets que des luttes acharnées s'élevèrent entre les archéologues. Chacun donnait un nom différent aux édifices qu'on avait découverts, chacun se faisait un plan particulier du Forum; on n'en connaissait ni les limites exactes, ni même la position précise : les uns supposaient qu'il devait s'étendre de l'arc de Sévère à celui de Titus, c'est-à-dire du nord au sud[1], les autres le plaçaient dans la direction tout

1. Quoique ces désignations ne soient pas tout à fait exactes, j'appelle côté nord du Forum celui qui est situé au pied du Capitole, et

à fait opposée, de saint Adrien à saint Théodore, et tous croyaient trouver dans les écrivains anciens des textes formels qui appuyaient leur opinion. Pour que cette confusion pût être dissipée, de nouvelles fouilles étaient indispensables. Elles furent entreprises avec la pensée de faire cette fois une œuvre définitive. Il ne suffisait plus d'essayer quelques sondages pour toucher çà et là le sol antique, on était décidé à le débarrasser entièrement des décombres qui le couvraient et à le mettre partout à nu : c'était le moyen de savoir enfin la vérité sur les énigmes du Forum.

M. Rosa continua d'abord à fouiller la basilique Julienne, qui avait été déblayée en partie sous l'ancien gouvernement, et en même temps il acheva de débarrasser les temples qui l'entourent. Ce travail terminé, on se trouvait connaître et posséder tout un côté du Forum, celui qui s'étend à l'ouest, depuis la rampe du Capitole jusqu'aux premières arêtes du Palatin. On poussa alors les ouvriers en avant, vers le côté de l'est, et l'on ne s'arrêta qu'au bord des églises de Sainte-Martine et de Saint-Adrien. Le Conseil municipal de Rome ne permettait pas d'aller plus loin : il ne voulait pas laisser détruire les rues par lesquelles communiquent les divers quartiers de la ville moderne. Quelque pénible que fut ce contre-temps, on devait être satisfait de ce qu'on avait pu faire. On doit rendre cette justice à M. Rosa que les travaux qu'il a dirigés ont été vigoureusement conduits. Il a fallu enlever plus de 120 000 mètres cubes de terre, mais, sous ces décombres, on a retrouvé beaucoup de monuments anciens qu'on ne connaissait que de nom, et sur plusieurs points la topographie du Forum a été fixée.

côté sud celui qui va de S. Lorenzo *in miranda* (temple d'Antonin) à Sainte Marie-Libératrice. Le côté de l'est est celui que bordent les églises de Sainte-Martine et de Saint-Adrien ; le côté de l'ouest, celui qui s'étend de la rue de la Consolation au Palatin.

Il est regrettable que l'administration romaine n'ait pas cru devoir publier un journal détaillé de ces fouilles intéressantes; mais cette lacune est heureusement comblée en partie par l'ouvrage qu'un jeune pensionnaire de notre école de Rome, M. Ferdinand Dutert, a publié sur le Forum, et dont je vais beaucoup me servir [1]. M. Dutert fut témoin des travaux de M. Rosa; il en suivit jour par jour les progrès, marchant derrière les ouvriers, recueillant et copiant les moindres débris d'ornements, les plus petits fragments de sculpture à mesure qu'ils les rencontraient sur leur route. Non seulement son ouvrage peut apprendre à ceux qui ne l'ont pas vu et rappeler à ceux qui l'ont visité l'état actuel du Forum, mais il a essayé de nous en faire connaître l'état ancien. Il répare ces temples en ruines, il relève ces colonnes renversées, il replace ces statues sur leurs bases et remet sous nos yeux toutes ces magnificences dont il reste à peine quelques débris. Je sais qu'il entre toujours beaucoup de conjectures dans les travaux de ce genre, mais la restauration de M. Dutert, qui s'appuie d'ordinaire sur des indications exactes, est en général très vraisemblable. On y a seulement signalé quelques lacunes et quelques erreurs que, dans l'état actuel de nos connaissances, il était fort difficile d'éviter [2].

1. *Le Forum romain*, par M. Ferd. Dutert, architecte, ancien pensionnaire de France à Rome. Paris, chez A. Lévy. — 2. Voyez un article de M. Jordan dans le *Jahresbericht* de 1876, p. 171. Le reproche le plus grave qu'on ait adressé à M. Dutert, c'est d'être resté trop étranger aux questions d'érudition que le Forum soulève. Par exemple, il écorche sans pitié les noms propres; il donne le nom de *Lepidius* au triumvir Lépide, et l'*arcus fabianus* devient chez lui l'*arc de Fabien*. Je ne relèverais pas cette faute, si on ne pouvait en tirer une leçon utile. On n'est pas assez persuadé à l'Académie de France qu'il ne suffit pas que la restauration d'un monument antique soit élégante et agréable à l'œil, qu'il faut aussi qu'elle soit exacte, et qu'elle ne peut l'être que si l'architecte qui l'entreprend a d'abord étudié les témoignages de l'antiquité à propos du monument qu'il restaure. Pour-

Les travaux du Forum continuent, et rien n'y est entièrement achevé. Les ouvriers sont occupés à en fouiller les alentours; la place elle-même n'a pas pu être encore tout à fait déblayée. Aussi le moment n'est-il pas très propice pour essayer d'en connaître la topographie générale. On doit s'attendre que les découvertes qu'on fera plus tard éclaireront des problèmes qui semblent aujourd'hui insolubles, et montreront la fausseté d'opinions que tout le monde regarde comme certaines. Il faut donc ne s'avancer qu'avec beaucoup de prudence sur un terrain si mal assuré, éviter d'être trop affirmatif, s'en tenir aux probabilités, et se résigner d'avance de bonne grâce aux démentis que l'avenir nous réserve.

II

La Voie sacrée. — Discussions sur sa direction. — Points où l'on est sûr de la retrouver. — Le Forum des rois et de la république. — Emplacement du *comitium* et de la curie. — La première tribune aux harangues. — Les boutiques vieilles et les boutiques nouvelles. — Construction des basiliques.

Peut-être sera-t-il utile, pour l'étude difficile que nous allons faire, de ne pas nous établir du premier coup au centre du Forum. Explorons-en d'abord les environs, et tâchons d'y pénétrer par le chemin que suivait ordinairement la foule. Je suppose que nous venions du Colisée et de l'arc de Constantin; nous trouvons en face de nous une grande rue antique, qui a conservé ses larges dalles, sur lesquelles roulent encore les voitures de la ville moderne. Elle monte droit devant elle, et gravit une

quoi les jeunes artistes de la villa Médicis n'ont-ils pas plus souvent recours à leurs amis du palais Farnèse? L'Académie de France et l'École archéologique de Rome peuvent beaucoup s'aider l'une l'autre. C'est une bonne fortune pour l'art, comme pour la science, qu'on les ait ainsi rapprochées : il ne faut pas qu'elles perdent les fruits de cet heureux voisinage.

rampe assez raide qui la mène sous l'arc de Titus. — Nous sommes sur la Voie sacrée.

Ce nom rappelle aussitôt les plus grands souvenirs de Rome. On l'avait donné, dit-on, à cette rue, à cause des cérémonies religieuses dont, à certains jours, elle était le théâtre [1]; il ne nous rappelle plus aujourd'hui que des fêtes patriotiques. C'est par là que les triomphes allaient au Capitole ; c'est là que s'entassait surtout la foule pour voir défiler le cortège, pour admirer le butin, et applaudir le victorieux [2]. Nous foulons avec respect ce sol où tant de grands personnages ont passé; nous voudrions pouvoir le parcourir tout entier et suivre ce chemin triomphal jusqu'au bout : malheureusement il n'est pas possible aujourd'hui de le faire. A peine a-t-on découvert la Voie sacrée sous l'arc de Titus, qu'on en perd aussitôt la trace. Les archéologues discutent avec acharnement pour savoir de quel côté elle se dirigeait. Chacun a son système et combat le tracé des autres : nous ne sommes pas encore entrés dans le Forum, et déjà les obscurités commencent.

C'est pour les dissiper que l'on s'est décidé, l'année dernière, à déblayer tout l'espace qui s'étend entre la basilique de Constantin et le chemin qui longe le palais des Césars. On y a fait des découvertes qui ne sont pas sans importance. Arrivée sous l'arc de Titus, la rue, que nous venons de suivre depuis le Colisée, tourne brusquement à droite; elle suit une vaste terrasse, élevée au-dessus d'elle par quelques marches ; c'est sur cette terrasse qu'Hadrien avait bâti son temple de Rome et de Vénus dont il reste de si beaux débris. Près de la basilique de Constantin, la rue tourne à gauche ; elle passe le long de la basilique et du temple de Romulus (église

1. Festus, p. 290. — 2. Properce, IV, 22 : *Mi sat erit Sacra plaudere posse via.*

de Saint-Cosme et Saint-Damien), puis descend vers le Forum, dans lequel elle entre près du temple d'Antonin et de Faustine. Cette rue est grossièrement pavée ; tout le monde s'accorde à reconnaître qu'elle appartient à une basse époque, et que ce sont les papes qui l'ont construite ou réparée ; mais elle en recouvre une autre plus ancienne, et qui remonte véritablement aux Romains. Nous venons de voir que d'un côté elle côtoyait des monuments publics ; de l'autre, elle était bordée par des maisons particulières. Les fouilles ont mis à découvert tout un ancien quartier, composé de maisons serrées les unes contre les autres et qui paraissent remonter aux derniers temps de la république. Elles sont traversées par de grands murs de soutènement sur lesquels étaient construits des édifices d'un âge postérieur. Ce quartier, comme on voit, a dû être très bouleversé dans l'antiquité même. Les princes, bons ou mauvais, Auguste et Néron, Domitien et Trajan, étaient possédés de la manie de bâtir. Ils tenaient tous à attacher leur nom à quelque monument célèbre ; et, pour que leur munificence eût plus d'éclat, ils voulaient le construire dans un des endroits les plus visités de la foule. C'est pour cela que le Forum et ses environs ont si souvent changé d'aspect.

Cette rue, que nous venons de suivre de l'arc de Titus jusqu'au Forum, est-elle véritablement la continuation de la Voie sacrée ? Quelques savants refusent de le croire. Ils ne veulent pas admettre qu'elle ait pu faire tous ces détours, et supposent qu'elle se dirigeait vers le Forum par un chemin plus direct. Nous possédons pourtant des textes précis qui, en parlant de la basilique de Constantin et du temple de Romulus, disent en termes exprès qu'ils sont situés « le long de la Voie sacrée[1] ». A la vé-

1. De Rossi, *Bull. d'archeol. crist.*, 1867, n° 5.

rité, ces textes sont seulement des premières années du moyen âge, mais ils reproduisent l'opinion des dernières années de l'empire, que la tradition avait fidèlement conservée. Il est donc sûr qu'on donnait alors le nom de Voie sacrée à la rue que les dernières fouilles ont fait découvrir.

Mais en était-il ainsi dans les temps plus anciens? c'est ce qu'il n'est pas aisé de dire : la question est devenue d'autant plus obscure aujourd'hui que, dans l'antiquité même, à ce qu'il paraît, elle n'était pas très claire. L'exemple de Pompéi prouve que les rues alors ne portaient pas de plaques; le nom qu'on leur donnait ne se répandant que par l'usage, il pouvait y avoir beaucoup d'incertitude et d'obscurité dans la façon de les désigner. C'est ainsi que Varron et Festus nous disent que le peuple ne savait pas très bien ce qu'on devait appeler « la Voie sacrée[2] ». Naturellement nous le savons bien moins encore de nos jours. Il y a, à ce propos, trois opinions diverses qui ont été soutenues avec ardeur par des archéologues distingués. Les uns veulent que la Voie sacrée, depuis l'arc de Titus jusqu'aux rampes du Capitole, se soit dirigée droit devant elle, le long du Palatin, du temple de Castor et de la basilique Julienne. Dans cette hypothèse, il en resterait encore une partie à découvrir, celle qui est cachée sous la route poudreuse qui mène au palais des Césars. Les autres, au contraire, croient la reconnaître dans cette rue dont je viens de parler et qui suit la basilique de Constantin et le temple de Romulus; mais, arrivés à l'endroit où elle entre dans le Forum, c'est-à-dire vers le temple d'Antonin, ils se divisent. Il y en a qui pensent qu'elle continuait tout droit et qu'elle allait passer sous l'arc de Sévère; d'autres supposent

1. Varro, *De lingua lat.*, v, 8, et Festus, p. 290.

qu'elle tournait à gauche, pour longer le temple de César, puis qu'arrivée près de celui de Castor elle tournait encore et montait vers le Capitole en suivant la basilique Julienne. Ce dernier tracé, qui entoure le Forum de deux côtés, est entièrement à découvert. Ajoutons à ces opinions celle des éclectiques, comme Bunsen, qui croient que tout le monde a raison, et que toutes les rues qui traversent le Forum étaient désignées sous le nom de Voie sacrée ; n'oublions pas non plus celle de M. Jordan, qui est porté à supposer que la Voie sacrée n'a pas toujours passé par les mêmes endroits, et que la construction de grands édifices a pu, à certaines époques, en modifier la direction : hypothèse assez vraisemblable, et qui offre peut-être un moyen de concilier tout le monde.

Heureusement, ces incertitudes fâcheuses ne s'étendent pas à tout le parcours de la Voie sacrée. Dans ce long tracé douteux, il reste deux points qui échappent à toute contestation, et où nous pouvons, pour ainsi dire, loger sans crainte tous les souvenirs que ce nom rappelle. Nous venons de la voir sous l'arc de Titus ; tout le monde est d'accord qu'elle y passait, et que c'est elle dont nous foulons encore aujourd'hui le pavé. Nous la retrouverons au pied du Capitole, à l'endroit où toutes les rues du Forum se rejoignent. De quelque côté qu'elle se dirigeât, il fallait bien qu'elle vînt passer entre le temple de Saturne et celui de Vespasien. C'est quelque chose d'être sûr de ces deux points extrêmes.

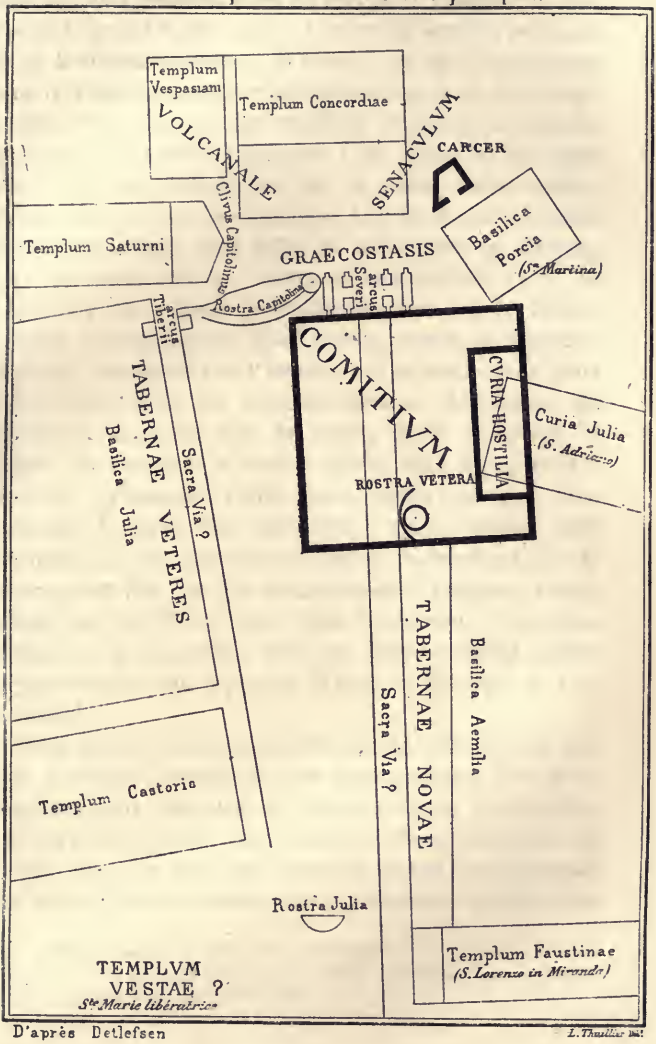
Nous voici maintenant arrivés à l'entrée du Forum ; la rue qui débouche près du temple d'Antonin, de quelque nom qu'on l'appelle, nous y conduit. Avant d'y pénétrer et d'essayer de le décrire, je crois utile d'arrêter encore un moment le lecteur sur le seuil. Il y a quelques réflexions importantes qu'il ne faut pas négliger de faire d'abord, si l'on veut éviter de graves mécomptes. N'ou-

blions pas que le Forum que nous allons visiter est celui de l'empire. La plupart des monuments de l'époque des rois ou des temps glorieux de la république, que nous sommes tentés d'y chercher avant tous les autres, n'y sont plus; il a été si souvent reconstruit et remanié, il a tant de fois changé d'apparence, que ces anciens souvenirs n'y ont laissé que fort peu de trace. Ils n'existent pour nous que dans les textes des écrivains anciens qui nous en parlent; mais ces textes, quoique obscurs et rares, ont été interprétés avec tant de sagacité par une critique savante, qu'on peut aujourd'hui, sans trop de peine et avec assez de vraisemblance, replacer les pauvres monuments des premiers temps de Rome sur ce terrain encombré d'édifices d'un autre âge [1].

Pour y réussir, l'aspect de la place et sa configuration naturelle sont d'un grand secours. Nous avons vu que, selon Denys d'Halicarnasse, Romulus et Tatius se réunirent dans un certain endroit du Forum pour conférer ensemble, et que ce lieu, appelé depuis *comitium* (réunion), fut désormais celui où les citoyens tinrent leurs assemblées. Mais où fallait-il chercher l'emplacement du *comitium?* Pendant longtemps on l'a mis un peu partout, même dans les bas-fonds de la plaine. Le bon sens indiquait pourtant qu'il devait être dans un

1. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, j'ai reproduit avec quelques légères modifications, la carte que M. Detlefsen a donnée, à la suite de son travail sur le *comitium*, dans *les Annales de l'Institut de correspondance archéologique* (1860). Quoiqu'il ne soit ici question que du Forum primitif, il n'était pas possible de se rendre compte de l'emplacement des monuments anciens sans figurer ceux de l'époque suivante; mais, afin d'éviter toute confusion, on les a désignés par des traits moins marqués et des lettres plus petites. Il est bien entendu qu'en essayant de revenir à des temps si reculés et dont il ne reste presque plus rien, on ne peut pas prétendre à une exactitude minutieuse. La carte de Detlefsen ne cherche qu'à nous donner une idée approximative du Forum de l'époque royale et républicaine.

LE FORUM
dans les premiers siècles de la republique..



D'après Detlefsen

L. Thuillier del.

endroit élevé, qui fût à l'abri des inondations. Le Forum, dans son état primitif, était un marais [1]. Tarquin, en bâtissant le grand égout, qu'on a retrouvé sous le portique de la basilique Julienne, fit écouler les eaux stagnantes dans le Tibre et rendit le premier le bas de la place praticable. Il ne pouvait être question avant lui d'y établir un lieu d'assemblées publiques. C'est donc un peu plus haut, dans un endroit sec, sur la pente d'une colline, qu'on doit mettre le *comitium*. Les textes des anciens auteurs prouvent qu'il était au nord-ouest du Forum, vers la partie où se trouvent aujourd'hui l'arc de Sévère et les églises de Sainte-Martine et de Saint-Adrien. Il formait une place carrée, élevée de quelques marches, entourée d'une balustrade, et assez vaste pour qu'on put y tenir les comices curiales. Au-dessus du *comitium*, on avait bâti la curie, où se réunissait le Sénat. On s'accorde à croire qu'elle était à peu près à la place qu'occupe l'église Saint-Adrien; un peu plus haut que la curie, une plate-forme assez étendue était occupée par des monuments divers, notamment par le *Græcostase*, lieu où les ambassadeurs étrangers attendaient que le Sénat voulut bien les recevoir, et par le temple de la Concorde, dont les débris existent encore aujourd'hui, ce qui a permis de fixer la position de tout le reste [2].

Nous pouvons donc nous faire une idée du Forum ancien de Rome, quoiqu'il n'en reste presque plus rien. Figurons-nous, au pied du Capitole et de la citadelle, une série de terrasses qui s'élèvent l'une au-dessus de l'autre. Au plus bas, une sorte de plaine marécageuse, qui est le Forum véritable, où se rassemble la plèbe; un

1. Ovide, *Fast.*, VI, 401 : *Hoc, ubi nunc fora sunt, udæ tenuere paludes.* — 2. Pline, XXXIII, 1, 6 : *ædem Concordiæ... in Græcostasi, quæ tunc supra comitium erat.*

peu plus haut, le *comitium*, formant une esplanade carrée, qui sert de lieu de réunion aux nobles, c'est-à-dire aux citoyens véritables qui gouvernent Rome; plus haut encore, la curie, où le Sénat tient ses séances, et dont le *comitium* est, pour ainsi dire, le vestibule [1]; en sorte que la configuration même de la place est une image exacte de la constitution politique du pays, et que les étages différents dans lesquels elle est distribuée représentent les degrés divers de la hiérarchie sociale, chaque classe montant plus haut à mesure qu'elle s'élève en puissance véritable, les nobles au-dessus de la plèbe, et le Sénat au-dessus de tout.

Cet État si sévèrement tenu, où toutes les classes de la société sont si bien subordonnées entre elles, n'est pas pourtant un État despotique. L'aristocratie, qui tient le pouvoir et veut le garder, ne ressemble pas à celle de Venise, qui délibérait dans l'ombre et défendait de parler. Les plus graves questions se traitent dans le *comitium*, au grand jour, et tout est mené par la parole. Sur l'emplacement où se tiennent les assemblées politiques il y a une tribune pour les orateurs, et on la regarde comme un lieu sacré (*templum*). C'est une petite terrasse, assez élevée, assez étendue, et sans balustrade, d'où celui qui parle est vu de partout tout entier, ce qui le force à se draper d'une manière convenable et à prendre des attitudes nobles. Le mur qui la soutient porte un ornement singulier: on y a fixé les éperons de fer (*rostra*) des navires que les Romains ont trouvés dans le port d'Antium, après la prise de la ville. Ils ont brûlé les vaisseaux, ne sachant qu'en faire, et emporté les rostres comme un trophée qui doit décorer leur Forum. L'emplacement de la tribune peut être établi avec assez d'exactitude. On nous dit

1. Tite Live, XLV, 24 : *comitium vestibulum curiæ.*

qu'elle était voisine de la curie[1] : le Sénat, qui connaissait l'importance de la parole, voulait la surveiller de près. « Il a l'œil sur la tribune, dit Cicéron, et la tient sous sa main, pour l'empêcher d'être téméraire et la maintenir dans le devoir[2]. » Un passage de Pline nous apprend qu'elle devait être située en face du *Græcostase*, c'est-à-dire de l'autre côté de l'église Saint-Adrien[3]. Nous savons enfin qu'elle se trouvait sur les limites extrêmes du *comitium*. De là l'orateur peut être entendu de tout le monde, et sa voix arrive aux étages divers du Forum[4]. Seulement il est de règle, pendant les premiers siècles, que quand il parle, c'est vers le *comitium* qu'il doit se tourner ; il faut qu'il s'adresse de préférence à la noble assemblée qui gouverne réellement la ville. Plus tard, Licinius Crassus, ou, selon d'autres auteurs, les Gracques, osent manquer à ce vieil usage et se tournent les premiers vers la plèbe : la souveraineté a changé de place.

Le Forum étant le lieu le plus fréquenté de la ville, le commerce naturellement s'y porta : on prétend que, dès l'époque des rois, il était entouré par des magasins. Le côté du couchant, opposé au *comitium*, offrait plus d'espace libre ; il fut aussi le premier bâti : on y construisit ce qu'on appela les *boutiques vieilles* (*tabernæ veteres*). Quand le terrain vint à manquer de ce côté, on se transporta de l'autre, sur l'emplacement que le *comitium* et la curie laissaient vacant, et l'on y éleva les *boutiques nouvelles* (*tabernæ novæ*). Elles devaient contenir, surtout

1. Asconius, *Cic., Pro Mil.*, 5. *erant enim tunc rostra non eo loco quo nunc sunt, sed ad comitium, prope juncta curiæ.* — 2. Cic., *Pro Flacco*, 24 : *speculatur atque obsidet rostra vindex temeritatis et moderatrix officii curia.* — 3. Pline. *Nat. hist.*, VII, 60. Il dit que, pour déterminer l'heure de midi, on observait le soleil entre le *Græcostase* et les rostres. Le Græcostase étant voisin du temple de la Concorde, à droite de la curie, les rostres devaient être placés à gauche. — 4. Dion Cassius (XLIII, 49) dit que la tribune était au milieu du Forum.

dans les premiers temps, des industries très différentes. L'école où se rendait Virginie, quand elle fut saisie par les gens du triumvir Appius, était située sur le Forum. Lorsque son père fut réduit à la tuer, afin de sauver son honneur, on nous dit qu'il alla prendre un couteau sur l'étal d'un boucher, aux *boutiques neuves*. Plus tard, les marchands, chassés du Forum par les beaux édifices qu'on y construisait, se réfugièrent dans les environs. Un grand nombre d'entre eux s'établit dans le quartier de la Voie sacrée. A côté de marchands de fruits ou de comestibles[1], on devait y trouver des boutiques plus élégantes, des parfumeurs, des orfèvres, des bijoutiers. C'est là qu'habitait, vers l'époque de Jules César, c'est-à-dire avant le christianisme, ce « joaillier de la Voie sacrée » auquel, dans son épitaphe, on donne ce bel éloge qu'il était miséricordieux et « qu'il aimait les pauvres[2] ».

Le vieux Forum, qui était presque resté le même pendant cinq siècles, subit un grand changement, en 570, quand Caton y bâtit la première basilique. Ce conservateur des anciens usages était souvent un révolutionnaire qui ne se faisait pas scrupule d'introduire dans la cité des usages nouveaux; cet ennemi des Grecs n'hésitait pas à les imiter quand il le trouvait utile. Il tenait surtout à plaire au peuple, dont il était le candidat favori. Le peuple, pour son plaisir ou pour ses affaires, fréquentait beaucoup le Forum, mais le Forum n'était pas toujours un lieu fort agréable. Il fait souvent très chaud à Rome, et il n'est pas rare qu'il y pleuve : les jours de pluie et les jours de chaleur, les affairés et les oisifs ne savaient où s'abriter sur cette place découverte. C'est pour leur donner un abri que Caton bâtit sa basilique. Les monuments de ce

1. Les marchands de fruits de la Voie sacrée étaient célèbres. Voy. Varron, *De re rust.*, I, 2, et Ovide, *Ars am.*, II, 265. — 2. *Corp. insc. lat.*, I, 1027.

genre servaient, comme on sait, à beaucoup d'usages : non seulement on y vendait, on y achetait, on y rendait la justice, mais souvent aussi on s'y rassemblait sans avoir rien à faire, on venait y causer, y jouer, y rire ensemble. Il était naturel que ce peuple, fort ami des divertissements, sut beaucoup de gré à ceux qui lui ménageaient ces lieux de réunion et de rendez-vous [1]. Par malheur ce moyen de lui plaire n'était pas à l'usage de toutes les fortunes. On ne pouvait construire une basilique qu'en achetant les boutiques et les maisons des particuliers, et ces maisons, situées dans le plus beau quartier de la ville, avaient pris une grande valeur. Cicéron, qui s'occupa beaucoup de la basilique que César avait l'intention de bâtir, raconte que le terrain seul coûta 60 millions de sesterces (12 millions de francs). « Les propriétaires, disait-il à Atticus, ont été intraitables [2]. » Mais la faveur du peuple rapportait tant qu'on ne la payait jamais trop cher. Voilà pourquoi le Forum s'embellit peu à peu des superbes monuments dont les dernières fouilles nous ont rendu les débris.

III

Le Forum de l'empire. — Comment on est parvenu à en reconnaître et à en désigner les principaux monuments. — Stace et la statue de Domitien. — Le temple de César. — La basilique Julienne. — Les temples de Saturne et de Castor. — Ceux de Vespasien et de la Concorde. — Le côté est du Forum. — Le centre du Forum. — Le *clivus capitolinus*.

Nous pouvons maintenant l'étudier tel qu'il est, et en relevant les ruines qui le couvrent nous figurer ce qu'il devait être à la fin de l'empire. Pénétrons-y par la rue

1. Cicéron, *Ad. Att.*, IV, 16 : *nihil gratius illo monumento, nihil gloriosius.* — 2. Id., *ibid.* : *cum privatis non poterat transigi minore pecunia.* Sur les basiliques de Rome, voy. Jordan, *Top.*, II, 216.

nouvellement découverte, qui passe le long du temple de Romulus et de celui d'Antonin. A l'entrée de la place, entre ce dernier monument et l'église de Sainte-Marie-Libératrice, située au pied du Palatin, nous rencontrons les ruines d'un édifice de peu d'étendue. Il n'en reste que les substructions, mais elles suffisent pour montrer que ce devait être un temple. La façade, qui était tournée du côté du Capitole, présente une particularité curieuse. Les marches de l'escalier n'en remplissent pas toute l'étendue, comme c'est l'usage; le milieu est occupé par un mur de péperin, revêtu de plaques de marbre, qui se dresse entre deux escaliers étroits [1]. Ce mur soutenait une sorte de plate-forme, d'où l'on a une vue assez complète du Forum. Plaçons-nous sur ce lieu commode et central, et regardons de là le spectacle qui se développe devant nos yeux [2].

Je ne serais pas surpris que le premier coup d'œil ne remplît pas notre attente. Pour réunir les deux quartiers de la ville moderne, il a fallu laisser subsister au milieu des fouilles une disgracieuse chaussée, qu'on appelle le pont de la Consolation; elle partage le Forum en deux et ne permet nulle part de l'embrasser dans son ensemble. On ne peut le voir tel qu'il devait être sans se débarrasser d'abord par la pensée de cet obstacle incommode. Ce premier effort accompli, il en reste à faire un autre. Nous n'avons devant nous que des ruines souvent informes. Ces décombres entassées sont assez peu agréables à l'œil; pour qu'elles puissent émouvoir l'imagination, il faut qu'on nous dise à quel édifice

1. Cette disposition se retrouve à Pompéi. L'escalier qui mène au temple de Jupiter, placé au fond du Forum, ressemble tout à fait à celui du temple de Rome dont nous parlons. — 2. Voyez, sur le plan du Forum d'après M. Dutert, le nº 1. C'est l'endroit où je suppose l'observateur placé pour regarder le Forum.

elles appartenaient, que nous en sachions le nom, et que nous en connaissions l'histoire.

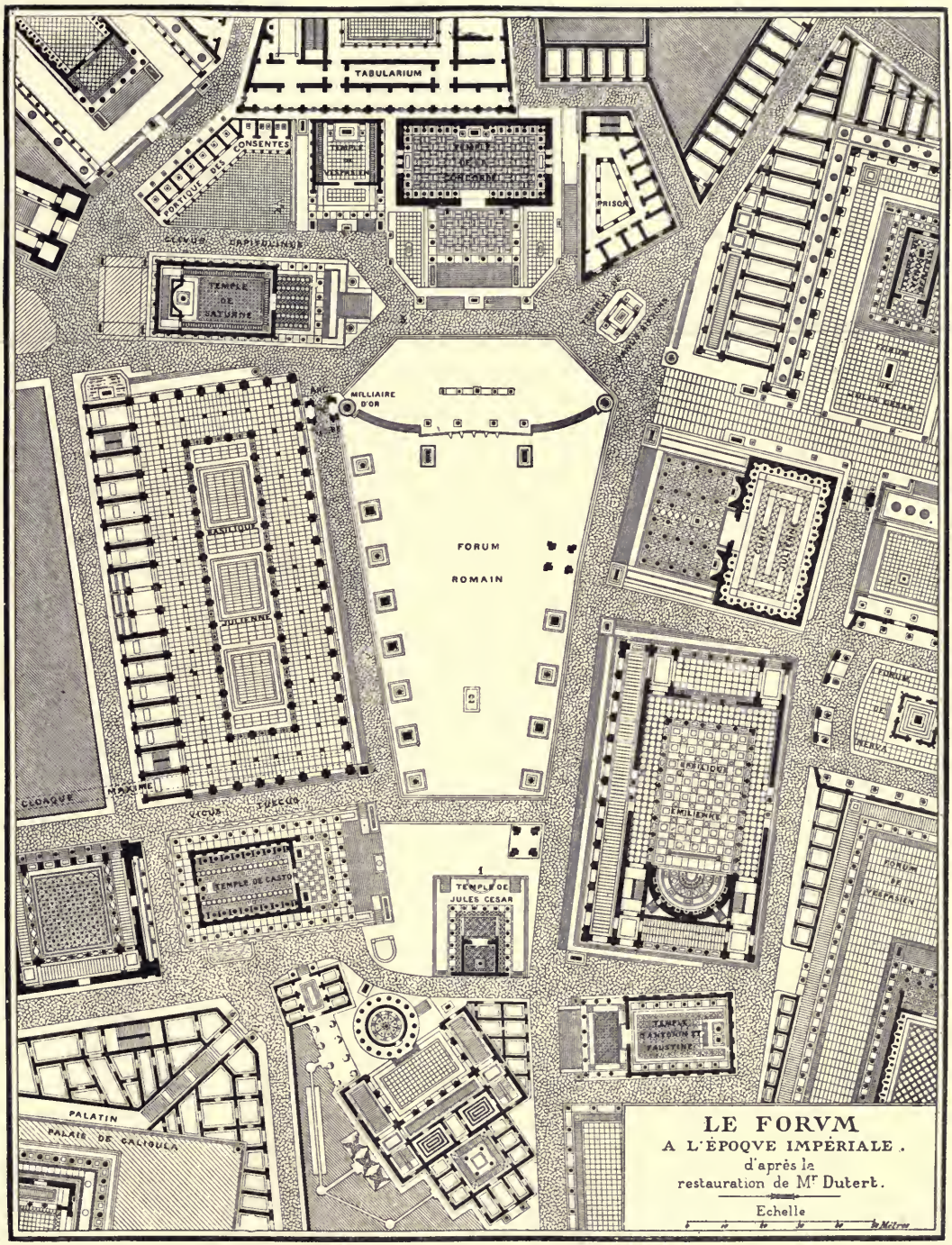
Après beaucoup de tâtonnements et d'incertitudes, on y est enfin arrivé. Les savants se sont mis à peu près d'accord aujourd'hui pour désigner les divers monuments du Forum. Je me contenterai de donner les textes les plus importants sur lesquels ces désignations s'appuient.

Sous le règne de Domitien, le Sénat, qui savait le maître très friand d'honneurs, eut l'idée de lui élever une statue colossale, comme on avait fait à Néron. Elle fut placée au milieu du Forum, et Stace, le poète courtisan, en chanta l'érection dans des vers où, bravant toute pudeur et toute vraisemblance, il félicite surtout Domitien de sa douceur, le met fort au-dessus de César, et suppose que les vieux héros républicains viennent lui faire des compliments. Heureusement, au milieu de ces platitudes qui nous répugnent, il a trouvé moyen de nous rendre un service signalé : en décrivant la statue, il énumère les édifices dont elle est entourée, il nous dit leur nom et la place qu'ils occupent, et il le fait avec tant de précision qu'il nous permet de nous reconnaître au milieu de toutes ces ruines. Mais pour profiter des indications qu'il nous donne, il faut d'abord savoir de quel côté la statue était tournée ; Stace nous l'apprend avec beaucoup d'exactitude. « Ta tête, dit-il à l'empereur, dépasse les temples les plus hauts. Tu regardes si ton palais se relève plus magnifique après l'incendie qui l'a consumé, et si le feu sacré ne cesse pas de brûler dans l'asile solitaire où l'on doit l'entretenir. » Ce qui veut dire, en d'autres termes. qu'il est tourné vers le temple de Vesta et le Palatin. Voici maintenant les monuments au milieu desquels il est placé ; on verra qu'il était difficile d'être plus clair et plus précis. « Derrière toi s'élèvent le temple de Vespasien, ton père, et celui de la Concorde ; tu as d'un

côté la basilique de Jules, de l'autre celle d'Émile. En face, tu regardes le monument de celui qui a le premier ouvert le chemin du ciel à nos princes, » c'est-à-dire le temple élevé à Jules César après son apothéose [1].

Ainsi cet édifice, situé en face de la statue de Domitien, et qui est précisément celui sur lequel nous nous sommes placés pour regarder le Forum, c'était le temple de César. Ce monument a une histoire qu'il est curieux de connaître. César avait construit une nouvelle tribune aux harangues; il prétexta sans doute pour le faire que l'ancienne était mal placée, qu'il valait mieux la mettre à l'une des extrémités du Forum qu'au milieu, afin que tout le monde pût voir l'orateur de face. En réalité, il voulait dépayser l'éloquence; il souhaitait qu'elle perdît ses anciennes habitudes et s'accoutumât au régime qu'il allait établir. Cette tribune nouvelle (*rostra Julia*) fut le théâtre du drame terrible qui se passa après la mort du grand dictateur. C'est là qu'on apporta son corps le jour des funérailles, qu'Antoine, en le découvrant à propos, et en montrant ses blessures sanglantes, souleva la foule; c'est là qu'il fut brûlé par la populace, ivre de douleur et de colère, avec les bancs et les sièges qu'on alla prendre dans les édifices voisins. Quelques jours plus tard, on dressa en son honneur, sur ce même emplacement, un autel et une colonne de 20 pieds, où l'on venait lui faire des sacrifices. Quand son parti eut triomphé, et qu'on eut fait officiellement de lui un dieu, l'autel devint un temple

1. Stace, *Silves*, I, 1, 22. — On a cru retrouver, au milieu du Forum, assez près de la colonne de Phocas, (voy., sur le plan de M. Dutert, n° 2), les assises de pierre sur lesquelles reposait le colosse de Domitien. Si cette désignation était vraie, il faudrait croire qu'en renversant la statue, après la mort de l'empereur, on a gardé le piédestal, ce qui ne paraît guère probable. M. Jordan est plutôt tenté de penser que ces assises de pierre qui sont encore visibles supportaient la célèbre statue de Constantin.



LE FORVM
A L'ÉPOQVE IMPÉRIALE.
d'après la
restauration de Mr Dutert.

Echelle
5 10 15 20 25 30 Mètres

qui fut solennellement consacré par Auguste. Nous n'en avons plus que les substructions, et cette plate-forme que nous occupons est peut-être tout ce qui est resté de la tribune de César, d'où Cicéron prononça ses *Philippiques* [1].

A notre gauche, le long de la rue qui monte vers le Capitole, notre attention est attirée par les ruines d'un vaste édifice, le plus beau qu'on ait découvert dans le Forum; il porte encore le nom de César : c'est la basilique Julienne (*basilica Julia*). Elle fut commencée par le dictateur et achevée par son neveu; mais à peine était-elle finie, qu'elle fut détruite par un incendie, et qu'il fallut la recommencer. Auguste en profita pour la refaire plus grande et plus belle. Il en reste aujourd'hui le pavé de marbre, qui est élevé de plusieurs marches au-dessus des rues environnantes et s'étend sur une surface de 4500 mètres. Comme il a conservé la trace des colonnes et des piliers qui portaient les voûtes de l'édifice, il est possible d'en refaire le plan. La basilique se composait d'une salle centrale, qui servait à rendre la justice. Elle était assez vaste pour contenir quatre tribunaux qui jugeaient ensemble ou séparément [2]. C'est là qu'ont été plaidés les procès civils les plus importants de l'empire, c'est là que Quintilien, que Pline le Jeune et les autres avocats célèbres de ce temps ont obtenu leurs plus beaux succès. Un double rang de portiques entourait cette grande salle. Les portiques étaient alors des

1. On lit, dans un passage des *Philippiques* (VI, 5.) : *adspicite a sinistra illam equestrem statuam...* Cette statue, Cicéron le dit un peu plus loin, était devant le temple de Castor. Or, quand on était sur la tribune de César, on avait bien le temple de Castor à sa gauche, ce qui semble prouver que c'est de là que ce discours fut prononcé. — 2. Quintilien (XII, 5, 6) raconte que, quand les quatre tribunaux fonctionnaient séparément, et que la basilique était pleine de bruit, l'orateur Trachalus, qui parlait devant un de ces tribunaux, trouvait moyen d'être entendu et de se faire applaudir des autres.

lieux de promenade et de plaisir très fréquentés des deux sexes. Ovide recommande beaucoup au jeune homme « qui veut faire ses premières armes » de s'y rendre à la chaleur du jour; la foule y est si nombreuse et si mêlée qu'il lui sera facile de trouver ce qu'il cherche [1]. Ce n'étaient pas seulement les jeunes gens à la mode et les femmes légères, en quête de bonnes fortunes, qui se promenaient sous les portiques de la basilique Julienne; il y venait aussi beaucoup de gens du peuple, des oisifs, des désœuvrés, comme il y en avait tant dans cette grande ville, où le prince et les riches se chargeaient de nourrir et d'amuser les pauvres. Ils ont laissé leurs traces sur le sol de la basilique. Le dallage de marbre est rayé d'une multitude de cercles ou de carrés, traversés d'ordinaire par des lignes droites qui les divisent en compartiments séparés. C'étaient des espèces de damiers qui servaient aux Romains pour leurs jeux. La rage du jeu était incroyable chez ces gens inoccupés. Ce n'étaient pas toujours des citoyens obscurs qui y prenaient part, et Cicéron parle, dans ses *Philippiques*, d'un homme de quelque importance qui ne rougissait pas de s'y livrer en plein Forum [2]. On avait essayé de réprimer cette manie par une loi, vers la fin de la République, mais cette loi ne fut pas observée; on joua pendant tout l'empire, et les marques toutes fraîches qui sillonnent le sol de la basilique Julienne montrent qu'on jouait encore aux derniers moments de Rome [3]. La basilique devait être assez

1. Ovide, *Ars. am.*, 1, 65 et sq.— 2. Cic., *Phil.*, II, 23 : *hominem nequissimum, qui non dubitaret vel in foro alea ludere.* — 3. Quelques-unes de ces figures, qui servaient aux joueurs, et qu'on trouve en si grand nombre sur le pavé des monuments antiques, portent des inscriptions curieuses. En voici une qu'on a lue à la basilique Julienne : *Vincis, gaudes; perdes, plangis.* Voy. l'article intéressant du Père Bruzza, intitulé : *Tavole lusorie del castro pretorio* (*Bullet. arch. munic.*, 1877).

élevée. Au-dessus du premier rang de portiques il y en avait un second, auquel conduisait un escalier dont les traces sont visibles encore. De cet étage on dominait la place ; c'est de là que Caligula jetait de l'argent au peuple, pour se donner le plaisir de voir les gens s'étouffer en le ramassant [1]. On y pouvait regarder aussi ce qui se passait dans l'intérieur de la basilique et suivre les plaidoieries des avocats. Pline raconte que, dans une affaire grave, où il plaidait pour une fille déshéritée par son père qui, à quatre-vingts ans, s'était épris d'une intrigante, la foule était si grande que non seulement elle remplissait la salle, mais que les galeries supérieures étaient pleines d'hommes et de femmes qui étaient venus pour l'entendre [2].

La basilique Julienne connue, il devient aisé de savoir le nom des monuments qui l'entourent. L'empereur Auguste dit, dans l'inscription d'Ancyre : « J'ai achevé la basilique qui avait été commencée par mon père, et qui est située entre le temple de Castor et celui de Saturne. » Les alentours du monument sont donc ici parfaitement désignés. Le temple de Saturne, où se conservait le trésor de l'État, s'élève au pied de la rampe du Capitole. Il en reste aujourd'hui huit colonnes, dont l'exécution est assez grossière. Elles ont été réparées à la fin de l'empire, entre deux invasions, et ce travail fut fait avec tant de hâte et de négligence que les morceaux des fûts ont été quelquefois replacés la tête en bas. L'autre temple, qui avoisine le Palatin, est celui de Castor, ou des Dioscures, que Cicéron appelle « le plus illustre des monuments, le témoin de toute la vie politique des Romains [3]. » Il en reste trois colonnes, qui ont fait de tout temps l'étude et l'admiration des artistes. Elles

1. Suet., *Calig.*, 37. — 2. Pline, *Epist.*, VI, 33. — 3. Cic., *Verr.*, V, 72.

frappent davantage aujourd'hui que les fouilles permettent de les regarder de plus bas, et depuis qu'on peut les voir du sol même de la place, elles semblent encore plus élégantes et plus hardies. Pour achever de connaître tout ce côté du Forum, nous n'aurions plus à retrouver que le temple de Vesta et les édifices qui en dépendaient, comme, par exemple, la demeure, ou, si l'on veut, le couvent des Vestales, et la maison du grand pontife qu'on appelait la *Regia*. On a bien trouvé, du côté du Palatin, les substructions de quelques édifices circulaires, mais elles n'ont pas semblé assez importantes pour y reconnaître les débris du fameux sanctuaire où se gardait le feu sacré [1]. Dans tous les cas, il ne pouvait pas être très éloigné : on sait par des textes positifs qu'il était voisin du temple de Castor [2], et l'on conserve l'espoir d'en découvrir les fondations, quand il sera permis de jeter à bas l'église médiocre de Sainte-Marie-Libératrice.

En face de nous, au fond du Forum, s'élève un grand mur moderne, fort disgracieux, qui fait partie du palais du municipe, et repose sur des substructions antiques. Ces fondations remontent à l'époque républicaine; et une inscription qu'on y a trouvée nous apprend qu'elles sont l'œuvre de Lutatius Catulus, qui acheva le Capitole après la mort de Sylla. Ce sont les restes d'un monument important où se conservaient les archives de l'État, et qu'on appelait *Ærarium populi romani* (trésor du peuple romain), ou *Tabularium*. Il se composait d'un haut soubassement en péperin, surmonté, selon M. Dutert, de deux étages de portiques. L'ensemble de l'édifice, qui ne devait pas s'élever aussi haut que la muraille moderne et laissait voir le Capitole, fermait majestueusement le

1. Dans l'un de ces monuments on a cru voir le tribunal du préteur, qu'on appelait *Puteal Libonis*, où se rendait la justice. — 2. Martial, I, 70 : *vicinum Castora canæ Transibis Vestæ, virgineamque domum.*

Forum du côté du nord. Au-dessous se trouvent deux temples, dont Stace, on s'en souvient, nous a dit le nom. L'un est le temple de Vespasien, qui fut bâti par Domitien, son fils, tout près de celui de Saturne; nous en avons conservé trois colonnes. L'autre est le temple de la Concorde, qui est entièrement détruit. C'était un monument magnifique, dont on avait fait une sorte de musée. On y admirait des chefs-d'œuvre d'artistes grecs, des pierres gravées, des curiosités naturelles. L'habitude dura sous l'empire d'y consacrer à la Concorde, pour se la rendre favorable, des objets précieux d'or ou d'argent. Quelques-unes de ces offrandes étaient faites en faveur des empereurs par des sujets dévoués. On a trouvé dans les décombres du temple une inscription, où l'on demande à la déesse de prolonger les jours de Tibère, et où on l'appelle « le meilleur et le plus juste des princes [1] ».

Nous connaissons donc aujourd'hui trois côtés du Forum; seul, celui du levant n'a pas été déblayé. Il est recouvert par un quartier de la nouvelle Rome, et pour le rendre au jour, il faudrait démolir toutes les maisons depuis San Lorenzo *in miranda* (temple d'Antonin) jusqu'à Sainte-Martine. On le fera sans doute bientôt, et le conseil municipal de Rome comprendra qu'il ne peut pas laisser son œuvre imparfaite. Heureusement, nous savons à peu près ce qui doit s'y trouver. Les textes des auteurs anciens nous l'apprennent assez clairement, et une découverte fort curieuse nous le met presque sous les yeux. Dans les fouilles qu'on a faites près de la colonne de Phocas, on a trouvé deux bas-reliefs, probablement de la fin du premier siècle, qui étaient engagés dans des constructions du moyen âge. Le sujet qu'ils repré-

1. Jordan, *Sylloge insc. Fori*, n° 13 (dans *l'Ephemeris épigraphica*, III, p. 227).

sentent a donné lieu à beaucoup de contestations, mais tout le monde admet que le lieu de la scène est le Forum, et que l'artiste a voulu en reproduire les principaux monuments. Sur l'un des deux on reconnaît aisément les temples de Castor et de Saturne, ainsi que la basilique Julienne, c'est-à-dire les édifices du côté du couchant. Comme l'autre devait être placé en face et en pendant, il doit contenir ceux qui bordent le Forum du côté opposé, le seul qui n'est pas encore découvert : il faut y reconnaître la basilique Émilienne et la curie de César : de cette manière, nous possédons dès aujourd'hui les éléments nécessaires pour connaître le Forum tout entier.

Ce n'est pas pourtant tout à fait le Forum que nous avons essayé jusqu'ici de décrire, mais seulement les édifices somptueux dont il était entouré. Les anciens ne les confondaient pas avec le Forum lui-même [1]; ils réservaient ce nom pour la place intérieure qui s'étend entre ces temples et ces basiliques. Cette place, dont il était difficile de se faire une idée, quand elle était entièrement couverte de décombres, nous la connaissons aujourd'hui. Les fouilles nous en ont rendu une partie et nous permettent de nous figurer le reste. Elle était parfaitement limitée de tous les côtés, et entourée par des rues sur lesquelles donnaient les divers édifices dont je viens de parler. Elle ne forme pas tout à fait un carré long, comme on le croyait, mais plutôt une sorte de trapèze, car elle est plus large du côté du Capitole qu'à l'extrémité opposée. Sur les dalles de péperin dont elle est couverte s'élèvent de grands blocs de pierre qui devaient supporter les statues et les colonnes dont nous savons que le Forum était encombré. On en compte huit le

1. Festus, p. 347 : *ædes Concordiæ, inter Capitolium et Forum.*

long de la rue en face de la basilique Julienne. Vers le haut de la place, à côté de l'arc de Sévère, on remarque un mur recouvert encore de quelques plaques de marbre et percé de trous profonds, dont une partie, par malheur, est engagée sous le massif du pont de la Consolation. Ce mur a paru soutenir la plate-forme d'une autre tribune aux harangues, et l'on croit que les trous ont été faits pour y enfoncer, selon l'usage, des éperons de navire [1]. Près de cette tribune, en face du temple de Saturne, Auguste avait élevé le « milliaire d'or » [2], centre du monde romain, d'où partaient tous les grands chemins de l'empire [3]. A cet endroit, toutes les rues du Forum se rejoignaient pour se diriger ensemble vers les hauteurs du Capitole, et c'est ici, comme je l'ai dit plus haut, que nous sommes sûrs de retrouver la Voie sacrée, de quelque côté qu'elle ait passé. Au moment où le triomphateur allait s'engager

1. Nous avons donc, de compte fait, trois tribunes aux harangues : 1° Celle de la république (*rostra vetera*), près de Saint-Adrien. Elle paraît bien avoir subsisté sous l'empire, car Suétone dit que Tibère prononça l'oraison funèbre d'Auguste devant le temple de Jules César, et Drusus sur la tribune ancienne (*bifariam laudatus est : pro æde divi Julii a Tiberio, et pro rostris veteribus a Druso, Tiberii filio.* Suét., *Aug.*, 100). La vieille tribune avait dû conserver les rostres d'Antium, puisque Auguste fit orner la nouvelle avec les éperons pris à la bataille d'Actium. 2° La tribune de César (*rostra Julia*), devant le temple qui lui était consacré. 3° Enfin celle qui était placée contre l'arc de Sévère et que quelques savants appellent *rostra Capitolina.* On ignore à quelle occasion et à quelle époque cette dernière tribune fut construite, mais Canina a cru en retrouver une reproduction dans les bas-reliefs placés sur l'arc de Constantin, qui sont de l'époque de Trajan. Voilà bien les trois tribunes aux harangues (*tria rostra*) qu'on montrait aux étrangers à la fin de l'empire, et qui sont notées dans le *Curiosum urbis Romæ.* On les retrouve sur la carte du Forum de l'époque républicaine que nous avons reproduite plus haut, d'après Detlefsen. Ajoutons que les orateurs parlaient souvent ailleurs qu'à la tribune, et que les démagogues ont plus d'une fois excité le peuple des degrés du temple de Castor. (Dion, XXXXIII, 6.) — 2. Tacite, *Hist.*, 1, 2 : *milliarium aureum sub ædem Saturni.* — 3. Voy., sur le plan, le n° 3.

dans cette pente raide qu'on appelait *clivus capitolinus*, un cortège sinistre se détachait de la troupe joyeuse qui suivait son char. C'était le vaincu qu'on avait promené tout le jour derrière son vainqueur, et livré, le long des rues de Rome, à la curiosité insultante de la foule. La fête achevée, on le menait à la prison Mamertine pour le faire mourir [1]. C'est le sort qu'ont subi les deux plus nobles ennemis de Rome, Jugurtha et Vercingétorix, coupables d'avoir défendu avec courage l'indépendance de leur patrie. Pendant ce temps, le vainqueur, continuant sa route, passait près de la petite terrasse où se trouve l'élégant portique des « Dieux Consentes », et ce qu'on croit être les boutiques des scribes [2] ; de là il arrivait au fameux temple de Jupiter, situé près de la roche Tarpéienne, et dont on a retrouvé récemment les fondations sous le palais Caffarelli [3].

IV

Effet que produit d'abord le Forum. — Absence de symétrie. — Peu d'étendue de la place. — Usages très variés auxquels elle servait. — Assemblées politiques. — Comment les orateurs s'y faisaient entendre. — Comment la place contenait tout le peuple qui devait s'y réunir.

Nous savons à peu près maintenant l'emplacement et l'histoire des principaux édifices du Forum, il nous est facile de réparer et de relever par l'imagination toutes ces ruines, et de nous figurer ce que devait être cette place avant que le temps ne l'eût mise en l'état où nous la voyons. Cher-

1. Cicéron, *Verr.*, v, 30 : *cum de Foro in Capitolium currum flectere incipiunt illos duci in carcerem jubent.* — 2. M. Jordan fait remarquer avec raison que ces petites boutiques distribuées sur la petite place des *Dieux Consentes* sont bien sombres pour qu'on puisse croire que les scribes pouvaient y travailler. — 3. *Bull. arch. munic.*, 1877.

chons à nous rendre compte de l'impression qu'elle nous produirait si nous pouvions la voir comme elle était aux derniers temps de l'empire, à la veille de l'invasion des barbares, quand elle faisait encore l'admiration des visiteurs.

Je crois que, pour en être frappé comme il convient, il faut nous faire d'abord quelque violence, et commencer, ce qui est toujours difficile, par oublier un moment nos habitudes et nos préjugés. Nous sommes accoutumés à mettre parmi les mérites principaux d'une place publique sa régularité, sa symétrie, son étendue. Il faut avouer que ces qualités paraissent manquer un peu au Forum. Il a le défaut de tout ce qui n'a pas été construit d'après un plan déterminé. On peut dire que ce sont les siècles qui l'ont fait; il n'y a pas eu d'architecte qui ait réglé d'avance les proportions de la place et distribué les monuments autour d'elle. On a vu qu'elle se composait à l'origine d'étages différents et inégaux : au-dessus d'une plaine marécageuse s'élevait le *comitium*, qui avait lui-même au-dessus de lui la curie, puis le *vulcanal*, d'où l'on montait par une rampe raide jusqu'au Capitole. Dans la suite la construction de grands édifices parvint à dissimuler en partie ces différences de niveau; mais ces édifices, bâtis au hasard, à des époques très diverses, ne se correspondent pas toujours entre eux, ils sont entassés sans beaucoup d'ordre et pressés les uns contre les autres. Les grands personnages qui ont gouverné la république ayant tenu à laisser un souvenir d'eux sur le lieu le plus célèbre de Rome, aucun espace n'est resté vide autour de la place : on y trouve plusieurs basiliques, sept ou huit temples, un palais pour le Sénat, trois passages, ou *Janus*, pour les gens d'affaires, cinq arcs de triomphe. La partie même qui s'étend entre ces édifices et qu'on aurait dû laisser vacante pour l'usage du public était encombrée de trophées, d'édicules, de co-

lonnes, de statues surtout qui formaient, selon l'expression de Chateaubriand, tout un peuple mort au milieu du peuple vivant. La vanité les avait tellement multipliés que le Sénat fut quelquefois obligé d'en faire ôter une partie[1]. Parmi les colonnes, il y en avait qui devaient tenir une place considérable ; elles étaient entourées d'un balcon qui dominait tout le Forum ; les jours où un candidat heureux et reconnaissant donnait au peuple quelque spectacle, les descendants de ceux en l'honneur desquels la colonne avait été construite avaient le droit de venir se placer avec leur famille à cette sorte de tribune pour regarder de là les gladiateurs et les athlètes. Il est donc à craindre qu'au premier aspect le Forum ne soit exposé à déplaire, que cet entassement de richesses ne fatigue un peu l'esprit, et qu'on ne regrette de n'y pas trouver un peu plus d'ordre, de simplicité, de symétrie.

Mais cette première impression ne durera guère, si nous songeons aux événements et aux personnages que tous ces édifices rappellent. C'est vraiment ici qu'il convient de dire avec Cicéron : « En quelque endroit qu'on mette le pied, on éveille un souvenir[2]. » Le Forum n'est pas une de ces places publiques comme on en trouve dans toutes les villes et il serait injuste de lui appliquer les règles ordinaires. Il ne faut pas demander que par son plan général et ses dimensions elle ressemble tout à fait aux autres, puisqu'elle a ce caractère particulier et ce genre de beauté spécial de contenir en elle toute l'histoire d'un pays. Le grand nombre de ses monuments, qui nous a d'abord causé quelque surprise, s'explique et se justifie par celui des faits glorieux dont ils conservent la mémoire. Cette première inquiétude de notre goût écartée, je crois que, notre

1. Pline, XXXIV, 6, 14. — 2. Cic., *De Fin.*, V, 2 : *quacumque ingredimur, in aliquam historiam vestigium poninus.* Cicéron, dans ce passage, parle d'Athènes.

œil finira vite par se faire à ce spectacle un peu confus et que nous y trouverons même un certain pittoresque qui ne se rencontre pas dans la régularité solennelle et froide de nos grandes places.

Il est un peu plus difficile de justifier le Forum d'un autre reproche qu'on lui a fait et qui semble assez mérité. Ce qui frappe d'abord, quand on l'embrasse dans son ensemble, c'est qu'il ne paraît pas être très grand. On se demande, en lui voyant si peu de profondeur et d'étendue, comment il pouvait suffire à tous les usages auxquels il servait. Les auteurs anciens nous disent que c'était le lieu le plus fréquenté de Rome. Les oisifs, qui sont toujours si nombreux dans les grandes villes, s'y donnaient rendez-vous : Horace raconte qu'il avait coutume de s'y promener tous les soirs [1]. Il flânait, selon son habitude, le long de la Voie sacrée, le jour où il rencontra ce fâcheux qui s'attacha à ses pas, malgré son insistance, et voulait à toute force se faire présenter par lui à Mécène [2]. La curiosité y trouvait amplement de quoi se satisfaire : sans parler des charlatans de toute sorte qui n'y manquaient pas, on y faisait quelquefois de véritables expositions de peinture ; les chefs-d'œuvre de la Grèce, après sa défaite, y étaient souvent exposés sous les portiques ou dans les temples, et les amateurs se pressaient pour les voir. Les généraux victorieux imaginèrent quelquefois, pour relever l'effet de leurs victoires, de faire peindre par des artistes habiles les batailles auxquelles ils avaient assisté et de les exhiber sur le Forum. L'un d'eux, le préteur Mancinus, poussa même la complaisance jusqu'à se tenir à côté du tableau qui représentait ses hauts faits pour donner des explications à ceux qui en auraient besoin. Cette

1. Horace, *Sat.*, 1, 6, 113. — 2. *Sat.*, 1, 9, 1 : *Ibam forte via Sacra sicut meus est mos.*

politesse charma le peuple, qui le nomma consul l'année suivante [1]. Au pied de la tribune se réunissaient les nouvellistes et les politiques ; ils formaient des groupes animés qui discutaient avec passion; ils répandaient des bruits effrayants, ils faisaient des projets de lois et des plans de campagne, ils n'épargnaient ni les hommes d'État qui n'avaient pas le bonheur d'être populaires, ni les généraux quand ils ne remportaient pas la victoire du premier coup [2]. Vers le même endroit, au-dessous du premier cadran solaire qu'on eût établi à Rome, les jeunes gens à la mode, les élégants, ceux qui s'épilaient avec soin ou qui portaient une barbe bien taillée (*aut imberbes, aut bene barbati*), avaient coutume de se rassembler [3]. Non loin de là, près de la basilique Émilienne, se tenait la bourse. Les banquiers avaient leurs boutiques autour de certains passages voûtés qu'on appelait des *Janus;* on les voyait derrière leurs tables occupés à inscrire sur leurs livres de compte l'argent qu'on venait leur confier ou celui qu'ils consentaient à prêter sur de bonnes garanties et à d'énormes intérêts. Là se rencontraient les intendants des grandes maisons, les chevaliers engagés dans les fermes publiques, les négociants, les usuriers, les emprunteurs ; on y traitait des affaires importantes, on y devenait riche assez vite, mais on y redevenait pauvre plus vite encore : que de fortunes qu'on croyait solides sont venues, suivant l'expression d'Horace, faire naufrage entre les deux Janus [4] !

Le Forum servait encore à donner quelquefois des spectacles populaires, surtout des combats de gladiateurs. Je n'ai pas besoin de dire qu'il était fort encombré ces jours-là. Cicéron nous apprend que c'était de tous les jeux celui que la multitude préférait et où elle se portait avec le plus

1. Pline, XXXV, 4, 7. — 2 On les appelait *subrostrani*. Cicéron, *Ep. fam.* VIII, 1. — 3. Cicéron, *Pro Quint.*, 18: *non ad solarium, non in campo, non in conviviis versatus est.* — 4. *Sat.*, II, 3, 18.

d'ardeur. On s'entassait pour mieux voir non seulement dans le voisinage de l'arène, mais sur les degrés des temples ou les terrasses des basiliques et le long des rues qui montaient au Capitole et au Quirinal. La fête durait souvent plusieurs jours, et elle se terminait d'ordinaire par quelque grand repas où l'on régalait tous les assistants. Les tables étaient dressées sur la place, et qui voulait venait s'y asseoir[1]. Pour qu'on pût regarder et manger à son aise, malgré les ardeurs du soleil, César eut l'idée de faire couvrir le Forum entier avec des vastes voiles qui abritaient tout le monde pendant les trois ou quatre jours que se prolongeait la fête[2]; Dion nous dit que c'étaient des voiles de soie[3]. Cette magnificence devint aussitôt un usage, et même il arriva sous Auguste que, la saison ayant été très chaude, les voiles restèrent tendues tout l'été[4]. Un spectacle plus ordinaire encore que les combats de gladiateurs était celui qu'offraient aux curieux les funérailles des grands personnages. Le cortège traversait toujours le Forum : on y voyait passer ces joueurs de flûte, de trompette ou de clairon, qui assourdissaient toute l'assistance, ces pleureuses qui se déchiraient la figure et s'arrachaient les cheveux, cette foule d'amis, de clients, de serviteurs attachés à toutes les grandes maisons, enfin ces chars ou ces litières qui portaient les images des aïeux; le nombre en devait être très considérable quand la famille était ancienne : il y en eut plus de six cents aux funérailles de Marcellus. Ce qu'il est assez difficile de comprendre, ce qui devait rendre l'encombrement incroyable, c'est que ces funérailles ne se détournaient pas du Forum, même quand il était déjà occupé par d'autres assemblées. On le sait par une anecdote célèbre que raconte Cicéron et que beaucoup d'autres ont rapportée après lui. L'orateur

1. Tite Live, XXXIX, 46. — 2. Pline, XIX, 1, 6. — 3. Dion, LIII, 31. — 4. Dion, LIX, 23.

Crassus défendait un jour un de ses amis contre M. Brutus, un fort méchant homme, qui portait mal un grand nom et qui, après avoir dévoré sa fortune, gagnait sa vie à faire le métier d'accusateur. L'affaire était vive, car Brutus ne manquait pas d'habileté, et l'ardeur de ses haines le rendait parfois éloquent. Il avait précisément parlé ce jour-là avec beaucoup d'esprit et accablé son adversaire des railleries les plus mordantes. Tout à coup, pendant que Crassus répondait, le Forum fut traversé par un cortège funèbre : c'était une femme du sang des Brutus qu'on portait au bûcher, entourée de toutes les images de ses aïeux. Crassus, prompt à saisir l'occasion et se tournant vers son rival : « Que fais-tu là tranquillement assis ? lui dit-il ; que veux-tu que cette vieille femme aille annoncer sur toi à ton père, à tous ces grands hommes dont tu vois les portraits, à ce L. Brutus qui délivra le peuple du joug de rois ? de quel travail, de quelle gloire, de quelle vertu te dira-t-elle occupé [1] ? » Et il continua à reprocher toute sa conduite et toute sa vie à l'indigne descendant d'une si grande famille. C'est ainsi qu'un des spectacles qu'offrait le Forum à ceux qui le fréquentaient fournit à l'un des grands orateurs de Rome l'occasion d'un de ses plus beaux mouvements oratoires.

Mais ce qui appelait surtout la foule au Forum, c'étaient les assemblées politiques. Celles qui s'y réunissaient étaient

1. Cicéron, *De orat.*, II, 55. J emprunte, pour ce passage de Cicéron, la traduction de M. Villemain. Il a mis en scène cette anecdote, dans son *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, avec un peu de fantaisie peut-être, mais d'une manière fort intéressante. Sa narration, qui produisit un grand effet, commence par ces mots : « Voyez d'ici le Forum tel qu'il n'est plus, cette place immense, arène journalière du peuple-roi, etc. » Il y a là un peu plus d'imagination que de vérité, et l'on vient de voir combien le Forum est loin d'être « une place immense ». Ce que décrit M. Villemain, ce n'est pas « le Forum tel qu'il n'est plus », c'est le Forum tel qu'il n'a jamais été.

de trois sortes : 1° les comices législatifs où l'on votait des lois ; 2° les réunions ordinaires (*conciones*), où l'on n'avait rien à voter, et que convoquait un magistrat qui avait à faire quelque communication au peuple ; 3° les procès politiques, qui se plaidaient en présence de tout le monde, devant des jurés tirés au sort et présidés par le préteur. De ces trois sortes de réunions, la première, c'est-à-dire les comices législatifs, était la plus importante ; c'était aussi la plus rare. Quelque manie qu'aient les peuples libres de changer sans cesse leur législation, on ne peut pas avoir tous les jours des lois à faire ou à défaire [1]. J'ajoute que ce n'était peut-être pas celle où l'on se rendait avec le plus d'empressement. Ces grands discours sérieux, où l'on développe des idées générales, où l'on discute les intérêts de l'État, sont moins à leur place dans les assemblées populaires que dans les réunions restreintes, qui ne renferment que des gens éclairés. La multitude y prend d'ordinaire assez peu de plaisir, ils sont trop calmes et trop froids pour elle. Il fallait à Rome, pour la passionner, qu'une question personnelle se mêlât aux débats : de là l'importance qu'on y donnait aux procès politiques ; ils y étaient aussi fréquents qu'à Athènes, et les hommes d'État passaient leur vie à accuser et à se défendre. Les partis n'avaient pas d'autre moyen de s'attaquer que de traduire réciproquement leurs chefs en justice. C'étaient des spectacles très dramatiques que ceux où l'on voyait un grand personnage entouré de sa famille en larmes, de ses clients et de ses amis, venir sur le Forum défendre son honneur et sa fortune ; aussi la foule était-elle fort empressée à y assis-

1. De tous les discours que nous avons conservés de Cicéron, il n'y en a qu'un très petit nombre, trois ou quatre seulement, qui aient été prononcés devant le peuple, pour lui conseiller ou le détourner de voter une loi.

ter. Elle n'était pas moins nombreuse aux assemblées que convoquaient les magistrats pour s'entretenir avec le peuple. La démocratie est partout fort exigeante et très soupçonneuse; à Rome comme ailleurs, elle voulait que ceux qu'elle avait nommés aux charges publiques lui rendissent compte de leur conduite. C'était un devoir auquel on ne manquait pas quand on voulait conserver sa confiance. Caton, qui fut un des types les plus accomplis du magistrat populaire, se tenait toujours en relation avec ses commettants. Il les réunissait sans cesse pour leur raconter en détail ce qu'il avait fait, leur disait sur tout son opinion avec cette verve bouffonne qui plaît tant à la multitude, les entretenait des autres et de lui-même, sans ménagement pour ses adversaires, qu'il appelait volontiers des débauchés et des fripons, tandis qu'il ne tarissait pas d'éloges sur sa sobriété et son désintéressement. Le peuple prenait grand plaisir à ces communications, qui lui faisaient sentir sa souveraineté. Dans les moments d'émotion publique, quand on savait qu'un tribun devait parler contre le Sénat ou traiter quelque question brûlante, les artisans abandonnaient leurs travaux, les boutiques se fermaient, et de tous les quartiers populaires on descendait en foule au Forum. Ces jours-là, le Forum, encombré de monde, devait paraître bien étroit. Il l'était encore plus quand on y réunissait ces comices législatifs dont je viens de parler. Il fallait prendre alors certaines précautions pour le vote, partager la place en trente-cinq compartiments séparés pour y parquer les tribus, construire ces passages resserrés qu'on appelait des ponts, où les citoyens ne pouvaient passer que l'un après l'autre pour venir déposer dans les corbeilles leur billet de vote. Quand on jette les yeux sur le Forum tel qu'il existe aujourd'hui et qu'on voit le peu d'étendue qu'il occupe, il est vraiment bien difficile de comprendre qu'il ait jamais pu suffire à

toutes ces complications et contenir le peuple romain rassemblé.

Il est vrai, nous l'avons déjà dit, que cette place que nous avons sous les yeux n'est pas tout à fait le Forum de la république, mais celui de l'empire. On suppose quelquefois que c'est sous l'empire seulement qu'il a été ainsi diminué, et l'on ajoute qu'il pouvait l'être alors sans aucun inconvénient, le peuple n'ayant plus de lois à y voter ; mais cette supposition n'est pas exacte. A l'exception des colonnes et des statues qui ont encombré de plus en plus le centre de la place et des arcs de triomphe qui ont rétréci les rues voisines, les autres édifices étaient construits sur des terrains qui appartenaient à des particuliers, en dehors des limites du Forum véritable. Loin de le rendre plus étroit, Cicéron dit formellement qu'ils l'agrandissaient[1]. Les jours où l'assemblée était nombreuse, le peuple pouvait se grouper sur les marches ou dans le vestibule des temples[2]. Ceux qui n'avaient pu trouver de place auprès de la tribune s'entassaient dans les deux étages des basiliques. De là on voyait très bien, et on pouvait à la rigueur entendre. C'est donc une erreur de croire que les monuments qu'on avait bâtis autour du Forum aient jamais empêché les assemblées populaires de s'y tenir, et qu'il ait contenu plus de monde avant qu'on ne les eût construits.

Une raison d'ailleurs empêche qu'il ait jamais pu être aussi vaste que notre imagination aime à se le représenter, c'est qu'il fallait qu'il fût possible aux orateurs de s'y

1. Cic., *Ad Att.*, IV, 16 : *ut forum laxaremus.* — 2. Un très grand nombre de citoyens pouvaient se placer sur les marches de ces temples, quand ils étaient, comme celui de Castor, fort élevés au-dessus du sol. Les gens de mon âge se souviennent qu'en 1848, à l'une des fêtes célébrées par la république, on fit mettre sur les degrés de la Madeleine tous les élèves des collèges de Paris, c'est-à-dire plus de cinq mille jeunes gens, et qu'on fut très surpris du peu de place qu'ils semblaient y tenir.

faire entendre. Quelque force de poumons qu'on suppose à un Cicéron ou à un Démosthène, il est impossible de se les figurer prononçant leurs discours sur la place de la Concorde. Les républiques anciennes se trouvaient dans un grand embarras quand elles avaient à construire leurs places publiques ; il fallait les faire à la fois assez vastes pour contenir tout un peuple, et assez étroites pour que la voix de l'orateur ne s'y perdît pas. Puisque le Forum de Rome a été pendant plusieurs siècles le lieu ordinaire des assemblées politiques, il faut bien croire qu'il répondait à ces deux conditions. C'est un fait, et l'on doit l'accepter, même quand on ne peut pas très bien le comprendre. Il nous faut donc admettre d'abord que les orateurs y pouvaient être entendus, alors même qu'ils n'étaient pas très bien écoutés, que leur voix parvenait à dominer ces assemblées bruyantes que l'on comparait aux flots de la mer irritée, où l'on se disait des injures, où l'on se crachait au visage, où l'on se jetait des pierres et des bancs à la tête. On pense bien que ce n'était pas sans efforts qu'ils y parvenaient : il leur fallait apprendre une façon particulière d'émettre la voix, chanter pour ainsi dire leurs discours, et surtout les accompagner d'une mimique expressive qui aidait à les suivre : de là l'importance du rythme et du geste dans l'éloquence antique. C'est grâce à tous ces moyens qu'ils arrivaient à se faire entendre. Peut-être aussi la situation du Forum nous aide-t-elle à comprendre ce qui nous paraît d'abord un véritable prodige. Il est placé dans une sorte de bas-fond auquel on arrive par des rampes rapides. Vers le Capitole, c'est un vrai précipice ; la pente est plus douce à l'extrémité opposée, vers l'arc de Titus, mais elle est encore assez prononcée ; de tous les côtés, comme on disait, « on descendait » au Forum. Quand on songe que cette disposition des lieux, que le peu d'étendue de la place, que

ces collines qui l'entourent, ces édifices qui l'enferment sont très favorables à la voix, il devient un peu moins étonnant que les orateurs s'y soient fait entendre et qu'ils aient pu produire ces grands effets qu'on nous rapporte.

Il nous faut admettre aussi, malgré la surprise que nous éprouvons, que ce Forum, qui nous paraît si étroit, a pu contenir tous ceux qui voulaient assister à quelque procès important, ou qui venaient apporter leurs suffrages un jour de vote. Peut-être, après tout, le nombre de ces votants était-il moins considérable que nous ne sommes tentés de le croire ; peut-être la place n'était-elle suffisante que parce qu'une partie de ceux qui avaient le droit d'y venir restaient chez eux. Vers la fin de la république, à mesure que les assemblées populaires devenaient plus orageuses, les gens sages et modérés, qui dans tous les pays sont les plus timides, prirent l'habitude de s'en éloigner. Quand on vit qu'elles se terminaient d'ordinaire par des rixes sanglantes, ceux qui craignaient le bruit cessèrent d'y paraître. Cicéron se plaint avec amertume de cette désertion des comices, et parle de certaines lois qui ont été votées par quelques citoyens à peine, qui même n'avaient pas le droit de voter. C'est ce qui explique que tant de Romains aient si aisément accepté l'empire ; il leur était assez indifférent d'être privés des droits politiques auxquels ils avaient eux-mêmes renoncé.

Le Forum finit pourtant, sous l'empire, par paraître trop petit ; les assemblées populaires n'existaient plus alors, mais les promeneurs, les oisifs, les curieux, devenaient de plus en plus nombreux, et les étrangers arrivaient de tous les coins du monde. On prit le parti, non pas d'agrandir l'ancien Forum, ce qui n'aurait pu se faire qu'en détruisant des monuments historiques, mais d'en bâtir d'autres autour de lui. César commença, les autres princes l'imitèrent, et comme chacun d'eux tenait à effacer ses

prédécesseurs, les dépenses devinrent à chaque fois plus considérables et les constructions plus belles. C'est ainsi qu'on parvint à créer, au cœur de la cité souveraine, le plus bel ensemble de monuments et de places publiques dont une ville se soit jamais honorée. L'étranger qui entrait à Rome par la voie Flaminienne, et qui, après avoir traversé le Forum de Trajan, celui de Nerva, de Vespasien, d'Auguste et de César, arrivait enfin dans l'ancien Forum romain, où la beauté des édifices était relevée par la grandeur des souvenirs, devait être étrangement surpris de ce spectacle. Quelque grande idée qu'il se fût faite dans son pays des merveilles de Rome, il lui fallait reconnaître que ses rêves restaient fort au-dessous de la réalité ; il sentait bien qu'il se trouvait dans la capitale du monde, et il revenait chez lui plein d'une admiration qui ne s'effaçait pas pour cette ville sur laquelle tout l'univers avait les yeux et qu'on n'appelait plus, depuis le second siècle, que « la ville sacrée ! »

CHAPITRE SECOND

LE PALATIN

Les fouilles du Palatin, comme celles qu'on a faites au Forum, ont amené de très curieuses découvertes. Cette colline, autrefois occupée par des villas de grands seigneurs et des jardins de monastères où l'on ne pénétrait pas, est devenue l'une des promenades les plus intéressantes de Rome. Je ne crois pas qu'il y ait un lieu où les souvenirs du passé se pressent plus à la mémoire et où l'on vive davantage en pleine antiquité. Il faut pourtant reconnaître que cette antiquité ne nous a été rendue qu'en fort mauvais état : les gens qui se laissent tromper par l'écriteau qu'on a mis au-dessus de l'entrée des jardins Farnèse, et qui croient qu'on a vraiment retrouvé « le palais des Césars », risquent d'être fort surpris en voyant ce qui en reste; on n'en a plus que quelques décombres, et, pour le revoir tel qu'il était, il faut faire un grand effort d'imagination.

Cet effort du reste est presque partout nécessaire à Rome, si l'on veut trouver quelque intérêt à la visiter. C'est ce qu'il faut bien dire à tous ceux qui vont y faire un voyage pour leur épargner des mécomptes. Rome ne ressemble pas tout à fait aux autres villes italiennes, à Venise, à Naples, à Florence, qui frappent le visiteur du premier coup; elle ne produit pas si vite tout son effet; pour la comprendre et la goûter pleinement, une sorte d'initiation est indispensable. Il y a bien des raisons qui font que les grands monuments qu'elle renferme ne ré-

pondent pas d'abord à l'idée qu'on en avait. On s'empresse, dès qu'on y arrive, d'aller voir les ruines antiques dont on a tant entendu parler; mais ces ruines sont d'ordinaire engagées dans des maisons modernes, et cet entourage médiocre empêche au premier moment d'en saisir toute la beauté. On court visiter les vieilles églises qui remontent aux premiers siècles du christianisme; mais, comme elles ont été très souvent réparées et rajeunies, elles ont beaucoup perdu de leur véritable caractère et de leur originalité primitive. On n'en est guère frappé quand on ne les voit qu'en passant, et il n'est pas possible que ce coup d'œil rapide suffise pour les apprécier comme elles le méritent. On peut dire que Rome est traversée tous les ans par des milliers de voyageurs pressés qui, ne s'étant pas donné le temps de la voir, n'emportent d'elle qu'une impression incomplète. Quelques-uns, les plus courageux et les plus sincères, osent avouer leur désenchantement; les autres admirent de confiance et de parti pris, pour faire comme tout le monde, et n'avoir pas perdu leur voyage. Ne faisons pas comme eux; prenons la peine de revoir plus d'une fois ces belles ruines qui nous avaient laissés d'abord indifférents; que l'imagination aide les yeux à les comprendre; tâchons de les isoler par la pensée de ces voisinages fâcheux qui les déparent, entourons-les des grands souvenirs qui les relèvent, et nous sommes sûrs qu'alors tout changera d'aspect pour nous.

C'est donc une étude que de comprendre et de connaître Rome, une étude qui exige du temps et demande quelques efforts; mais ce temps est bien employé, et ces efforts nous promettent un des plus grands plaisirs qu'un homme intelligent puisse se donner. Loin que ce plaisir soit moins agréable pour s'être fait attendre, nous lui trouvons au contraire un charme particulier parce qu'il

est pour ainsi dire notre ouvrage, que nous le devons en partie à nous-mêmes, et que nous nous savons gré de ce que nous avons fait pour le conquérir. Ce qui le complète et l'achève, c'est qu'il s'y joint une satisfaction secrète de soi et un certain sentiment de fierté, lorsqu'on songe qu'il est plus vif chez les esprits plus cultivés, qu'il exige qu'on soit familier avec le passé, qu'on en ait la pleine intelligence, et qu'enfin les ignorants et les sots ne pourront jamais qu'imparfaitement le goûter. Les autres villes, même celles que nous aimons le plus, ne nous rendent contents que d'elles; Rome a ce privilège unique de nous rendre à la fois contents d'elle et de nous. Ajoutons que le plaisir qu'on ressent à la visiter, s'il ne vient pas du premier coup, augmente toujours avec le temps. En étudiant tous ces monuments de plus près, nous y découvrons sans cesse des raisons nouvelles d'en être frappés; plus nous les regardons, plus nous trouvons de charme à les voir, et nous finissons par éprouver la plus grande peine à nous en détacher. Rome est la ville du monde où la curiosité et l'admiration se lassent le moins, et l'on a remarqué que ceux qui l'ont habitée le plus longtemps sont aussi les moins empressés à la quitter et les plus désireux d'y revenir. Le pape Grégoire XVI, qui était un homme d'esprit, demandait toujours aux étrangers qui venaient prendre congé de lui combien de temps ils étaient restés à Rome. Quand on n'y avait passé que quelques semaines, il se contentait de dire : *Addio;* mais à ceux qui venaient d'y séjourner plusieurs mois il disait toujours : au revoir.

Ces réflexions, qui s'appliquent à Rome entière, conviennent peut-être mieux aux ruines du Palatin qu'à toutes les autres : c'est là surtout que le voyageur trop pressé court le risque de ne rien comprendre; c'est là que l'amateur curieux, qui se donne le temps de con-

naître, est sûr d'être largement payé de sa peine. Comme le Palatin est le plus ancien des quartiers de Rome, les constructions d'époque différente y étaient encore plus entassées qu'ailleurs. Il a eu, sous tous les régimes, une grande importance : les rois, la république, l'empire, y ont laissé des monuments considérables qui depuis dix siècles étaient recouverts de terre. Les fouilles de ces dernières années nous les ont rendus, mais, par malheur, elles nous les ont rendus tous ensemble. Ces édifices s'étant affaissés les uns sur les autres reparaissent à la fois, et il semble d'abord qu'au milieu de cette confusion on ne parviendra jamais à se reconnaître. Heureusement que chaque siècle à Rome a eu sa façon particulière de construire et qu'à chaque époque on a employé des matériaux différents; selon qu'un mur est bâti en péperin, en travertin ou en brique, que le travail forme ce qu'on appelle l'*opus incertum* ou l'*opus reticulatum*, on peut dire à peu près son âge. Il y a de plus, dans la manière dont les briques sont jointes ensemble ou les blocs posés l'un sur l'autre, des indices qui ne trompent pas un archéologue exercé. Il arrive enfin quelquefois qu'on trouve des inscriptions sur les tuyaux de plomb qui servaient à conduire les eaux et que les briques portent la marque de l'atelier d'où elles sortent ou même le nom des consuls sous lesquels elles ont été fabriquées, ce qui achève de lever tous les doutes. C'est ainsi qu'on est parvenu à distinguer d'une manière très probable l'âge des monuments qu'on a découverts. Profitons de tous ces renseignements pour nous rendre compte de ce qui reste du palais des Césars, et cherchons à savoir ce que les dernières fouilles nous ont rendu des diverses périodes de l'histoire du vieux Palatin [1].

1. Nous allons énumérer les principaux monuments du Palatin d'après leur âge et non dans l'ordre où ils se présentent au voya-

I

Comment ont été entreprises les fouilles du Palatin. — La *Roma quadrata* et les murs de Romulus. — Le temple de Jupiter Stator. — Ce qui reste de l'époque des rois. — Antiquité de l'écriture chez les Romains et conséquences qu'on en peut tirer. — Le Palatin sous la république. — Pourquoi les fouilles sont toujours si fécondes à Rome.

Le Palatin est une colline de près de 1800 mètres de circonférence et de 35 mètres de haut, qui est placée comme une sorte d'île au centre de celles dont la réunion a formé la ville éternelle. Quoiqu'elle soit la plus petite de toutes, « les autres, dit un écrivain, semblent l'entourer de leurs hommages comme leur souveraine [1] ». C'est elle en effet qui a tenu la plus grande place dans l'existence de Rome. Comme il était naturel de croire qu'elle conservait de beaux souvenirs de son glorieux passé, elle a été plusieurs fois fouillée depuis la renaissance. On y cherchait, selon l'usage de l'époque, des mosaïques, des statues, des objets d'art, et, une fois la curiosité ou la cupidité des explorateurs satisfaite, on s'empressait de recouvrir de terre les ruines un moment rendues au jour. Les travaux sérieux et suivis n'ont commencé que de notre temps et par l'initiative de la France. En 1861, l'empereur Napoléon III, dont on sait la passion pour l'histoire romaine, surtout pour l'histoire

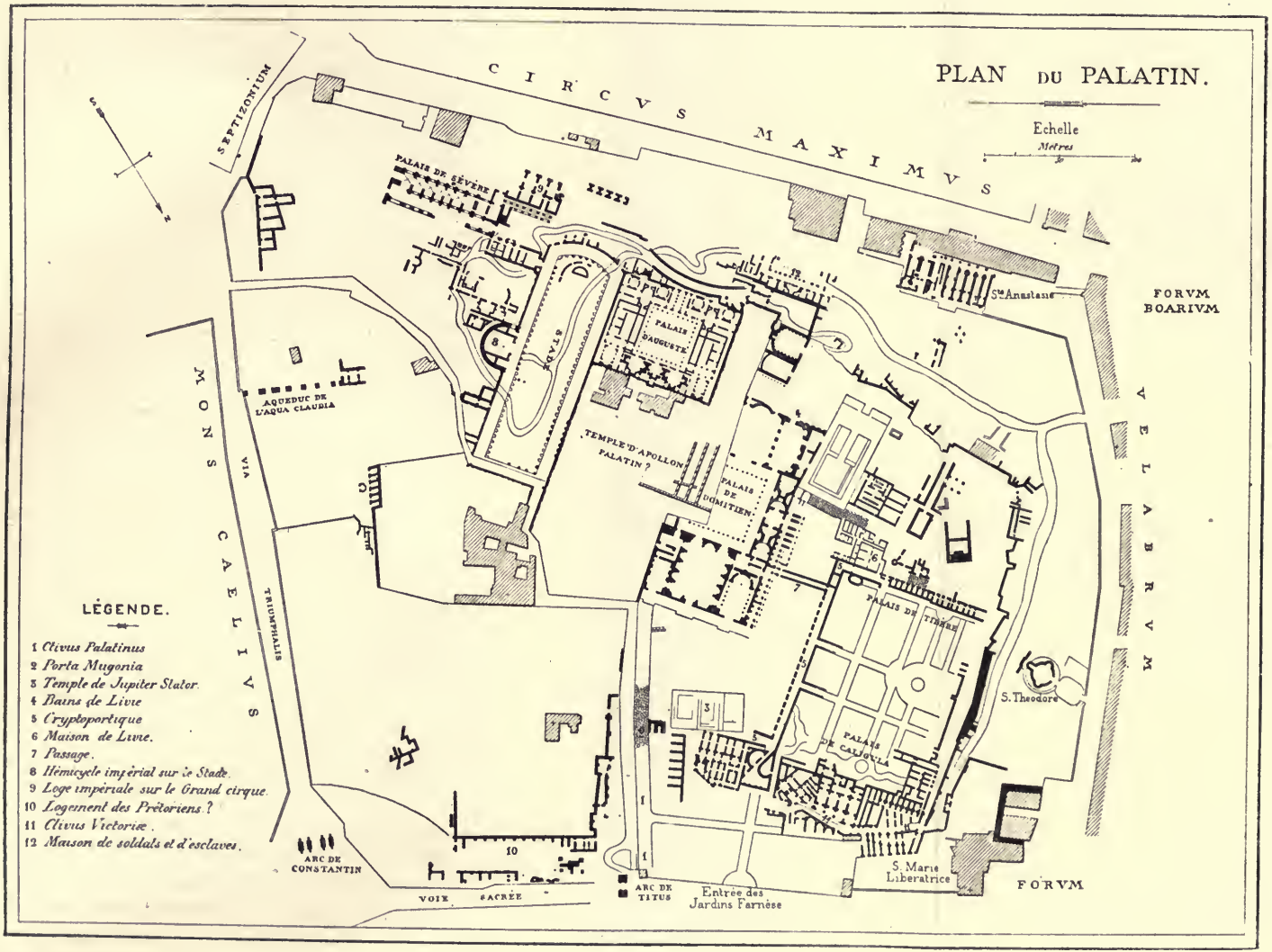
geur. Si l'on a besoin d'un guide pour le palais des Césars, il faut choisir celui qu'ont publié MM. C. L. Visconti et Lanciani, et dont ils ont donné une édition française (*Guide du Palatin*, Rome, Bocca). C'est un excellent ouvrage, très clair, très savant, très complet. Je m'en suis beaucoup servi, comme on le verra, dans le travail qui va suivre. J'ai reproduit, à peu près intégralement, la carte que MM. Visconti et Lanciani ont placée en tête de leur livre.

1. *A cui, come a sovrana, fan le altre sei corona.* Guattani, *Mon. ined.*, janvier 1785.

des Césars, eut l'idée d'acheter du roi de Naples, François II, les jardins Farnèse, qui occupaient le nord du Palatin. Ce dessein rencontra beaucoup d'obstacles du côté de la cour romaine, qui ne se souciait pas de voir la France devenir propriétaire si près d'elle. Elle souleva mille difficultés dont on eut grand'peine à triompher. M. Léon Renier, notre illustre épigraphiste, qui comprenait l'importance de l'acquisition et qui l'avait conseillée, eut l'honneur de terminer les négociations. Quand elles furent achevées, et que le Palatin fut à nous, il désigna à l'empereur l'architecte qui lui paraissait le plus propre à diriger les grands travaux qu'on voulait y faire : c'était M. Pietro Rosa, connu des savants par ses études topographiques sur la campagne romaine. M. Rosa se mit aussitôt à l'œuvre avec ardeur, et ne tarda pas à justifier la confiance qu'on lui témoignait par les plus importantes découvertes [1].

Ces découvertes ne se sont pas bornées à l'époque impériale. Pendant qu'on cherchait surtout le palais des Césars, on a trouvé les restes de la vieille ville de Romulus, qu'on pouvait croire pour jamais perdue. On savait bien que c'était sur le Palatin qu'elle était bâtie. Les historiens racontent comment le premier roi, après avoir appelé autour de lui tous les aventuriers des environs, en avait tracé l'enceinte d'après les rites étrusques. Ils nous disent qu'il attela à une charrue un bœuf et une vache, et qu'il la conduisit tout autour de la colline, levant le soc à l'endroit où devaient être les portes, et marquant par un sillon profond le périmètre de la ville qu'il voulait fonder. Ce sillon, ou plutôt l'espace qui restait libre en deçà de la ligne tracée, formait ce qu'on

1. Aussitôt après les événements de 1870, l'Italie acheta le Palatin à l'empereur Napoléon III pendant qu'il était encore captif en Allemagne.


PLAN DU PALATIN.
Echelle
Mètres
CIRCVS MAXIMVS
SEPTIZONIUM
PALAIS DE SÉVÈRE
PALAIS D'AUGUSTE
TEMPLE D'APOLLON PALATIN ?
PALAIS DE DOMITIEN
PALAIS DE TIBÈRE
PALAIS DE CALIGULA
S.te Anastasie
FORVM BOARIVM
VELABRVM
S. Théodore
S. Marie Libératrice
FORVM
AQUEDUC DE L'AQUA CLAUDIA
MONS CAELIVS
VIA TRIUMPHALIS
ARC DE CONSTANTIN
VOIE SACRÉE
ARC DE TITUS
Entrée des Jardins Farnèse
LÉGENDE.
1 Clivus Palatinus
2 Porta Mugonia
3 Temple de Jupiter Stator.
4 Bains de Livie
5 Cryptoportique
6 Maison de Livie.
7 Passage.
8 Hémicycle impérial sur le Stade.
9 Loge impériale sur le Grand cirque.
10 Logement des Prétoriens ?
11 Clivus Victoriæ.
12 Maison de soldats et d'esclaves.

appelle le *pomœrium* (*pone muros*) c'est-à-dire l'enceinte sacrée de la ville, dans laquelle il était défendu d'enterrer les morts ou d'introduire des divinités étrangères. Les limites en étaient marquées par des pierres disposées de distance en distance le long du Palatin. Du temps de Tacite, on croyait en savoir encore, et l'on en montrait l'emplacement [1]. C'était la Rome carrée (*Roma quadrata*), comme on l'appelait à cause de la forme même de la colline sur laquelle elle était assise, ou plutôt parce qu'elle avait été fondée d'après les règles de l'art des augures, et qu'elle reproduisait sur la terre cet espace idéal (*templum*) que l'augure formait dans le ciel avec son bâton. Malgré tant de siècles et tant de révolutions, tout vestige de cette vieille Rome n'a pas disparu de nos jours. On a retrouvé et l'on voit encore en divers endroits du Palatin les restes des murailles que construisirent les premiers fondateurs de la cité. Ce sont de grands blocs de pierre, extraits de la colline même, et sur lesquels les Césars ont assis plus tard les fondations de leurs palais. Quand les palais impériaux sont tombés, ces vieux débris qu'ils recouvraient ont été rendus au jour. Non seulement on a çà et là reconnu l'enceinte de la Rome primitive, mais on croit en avoir retrouvé la principale entrée. Vers l'arc de Titus, une rue se détache de la Voie sacrée et monte droit vers la colline; elle n'est ni plus large ni moins raide que les autres, et ne se distingue de toutes celles que nous connaissons que par la grandeur des dalles qui forment le pavé : c'était la rue ou la montée Palatine, *clivus palatinus* [2]. A peine s'y est-on engagé qu'on rencontre les assises encore visibles d'une grande porte; un peu plus loin, des blocs de pierre énormes détachés d'une muraille ont roulé à terre : la muraille était celle même qu'on at-

1. Tacite, *Ann.*, XII, 24. — 2. Voy., sur le plan, n° 1.

tribue à Romulus; la porte est beaucoup moins ancienne, mais on croit qu'elle a remplacé celle qui servait d'entrée principale à la *Roma quadrata*. On l'appelait *Vetus porta* ou *porta Mugonia* [1], et ce dernier nom lui venait, dit-on, des mugissements des bœufs qui en sortaient tous les matins pour aller paître dans les marécages qui devinrent plus tard le Forum. Quand les empereurs eurent établi leur demeure sur le Palatin, ils firent construire une porte nouvelle, beaucoup plus belle que la première et qui en effaça le souvenir. Il n'y avait plus alors de bœufs ni de marécages, et c'étaient les grands seigneurs et les courtisans qui toute la journée foulaient le large pavé de la voie Palatine pour aller voir le maître; mais il est probable que la nouvelle porte fut bâtie tout près de l'ancienne, et que l'une nous fait connaître l'emplacement de l'autre.

Ce n'est pas la seule découverte qu'on ait faite en cet endroit. En fouillant à droite de la porte, on ne tarda pas à trouver un amas de grandes pierres dans lesquelles il fut aisé de reconnaître les fondations d'un très ancien temple. Ce temple, on n'en peut guère douter, est celui de Jupiter Stator, un des plus célèbres de Rome et que jusqu'ici les archéologues mettaient à leur fantaisie un peu partout, faute d'en savoir l'emplacement véritable. Tite-Live raconte à quelle occasion il fut construit. Les Sabins, après s'être emparés du Capitole, s'étaient jetés de là sur les soldats de Romulus; les Romains éperdus fuyaient. « Déjà, dit l'historien, l'armée en désordre était arrivée à la vieille porte du Palatin, lorsque Romulus, que les fuyards avaient jusqu'alors entraîné à leur suite, s'arrêta et, levant ses mains vers le ciel : « Jupiter, dit-il, c'est toi qui m'as encouragé à jeter sur cette colline les

1. N° 2 du plan.

fondations de ma ville. Je t'en supplie, père des dieux et des hommes, éloigne de nous l'ennemi, calme la frayeur de mes soldats, arrête leur fuite honteuse, et moi je te bâtirai ici un temple qui rappelle éternellement à la postérité que Rome a été sauvée par ton secours[1]. » C'est ce temple dédié au dieu qui arrête les fuyards (*Jupiter Stator*) dont on a retrouvé les débris[2]. Ce point une fois fixé, on s'oriente assez aisément dans la vieille ville de Romulus. Il ne tient qu'à nous de la parcourir par l'imagination et d'en retrouver les principaux monuments. « Près de Jupiter Stator, nous dit Tite-Live, habitait Tarquin l'Ancien », et M. Rosa a placé un écriteau à l'endroit où devait être sa maison. Un peu plus bas s'élevait le temple de Vesta, où brûlait le feu sacré; on suppose que les fondations en existent encore sous l'église de Sainte-Marie Libératrice. Derrière Saint-Théodore, sur le versant de la colline situé en face du *Forum boarium*, on montrait aux curieux et aux dévots, jusque dans les derniers temps de l'empire, une petite grotte ombragée d'un figuier, qu'on appelait le Lupercal. C'était là, disait-on, que la louve avait allaité les jumeaux divins; aussi y avait-on placé une louve de bronze, ouvrage d'un sculpteur étrusque, qu'on croit avoir retrouvée au commencement du quinzième siècle et qui orne aujourd'hui le musée du Capitole. Un peu plus loin, à la place même de l'église de Sainte-Anastasie, se trouvait le grand autel (*Ara maxima*), consacré, dit-on, par Évandre, et où l'on célébra jusqu'à la fin de l'empire la victoire d'Hercule sur Cacus[3]. Au-dessus, sur la colline, on voyait un monument plus vénérable encore et qu'un vrai Romain ne pouvait visiter sans émotion : c'était la maison, ou plutôt

1. Tite Live, I, 2. — 2. Voy., sur le plan, n° 3. — 3. Servius, *Æn.*, VIII, 271 : *ara Herculis, sicut videmus hodie, post januas circi maximi.*

la cabane de Romulus, modeste demeure, où deux rois, dit un poète, se contentaient d'un seul foyer[1], et qui formait un contraste étrange avec les palais de marbre qui l'entouraient. On la conservait, on la réparait avec tant de soin qu'elle existait encore à la fin du quatrième siècle. Non seulement nous pouvons nous la figurer d'après les descriptions que les écrivains anciens en ont faite, mais une découverte récente l'a presque mise sous nos yeux. En fouillant une vieille nécropole, près d'Albe, on a trouvé des urnes cinéraires en terre cuite, grossièrement travaillées, qui représentent une sorte de petit édifice rond avec un toit pointu. Nous savons que c'est le type de l'ancienne chaumière des paysans latins, « bâtie en roseaux, couverte en chaume ». Ils avaient donc l'habitude de construire leurs tombes à l'image de leurs maisons, et la demeure des morts était faite comme celles des vivants. C'est sur ce modèle aussi qu'on avait bâti les plus anciens temples, celui d'Hercule Victorieux, celui de Vesta, et il était naturel que l'habitation des rois ressemblât à celle des Dieux[2]. Ces monuments qui couvraient autrefois le Palatin n'existent plus, mais nous savons où ils devaient être, et nous ne risquons guère de nous tromper en attribuant à quelques-uns d'entre eux les décombres amoncelés en divers endroits de la colline.

Peut-être trouvera-t-on que je traite bien sérieusement ces vieux souvenirs, et que c'est faire trop d'honneur à Tite-Live ou à Denys d'Halicarnasse d'avoir l'air de croire ce qu'ils nous racontent de ces temps reculés; mais Ampère remarquait déjà que, s'il est fort aisé à un savant dans son cabinet de se moquer de Romulus et de ses successeurs, de ne voir dans les récits qu'on nous fait d'eux que

1. Prop., IV, 1, 10 : *unus erat fratrum maxima regna focus.* — 2. Voy., sur la *Casa Romuli*, Rossi, *Piante di Roma*, p. 1. et sq.

des fables extravagantes ou de les expliquer comme des mythes qui n'ont aucune réalité, on n'a pas tout à fait la même assurance quand on vient de visiter Rome. Là, ce passé, qui paraît d'abord si lointain, si douteux, se rapproche de nous; on le touche et on le voit. Il a laissé de lui-même des traces si profondes et si vivantes qu'il n'est pas possible de lui refuser toute créance. On comprendrait à la rigueur que, s'il n'était rien resté de ces siècles antiques, les chroniqueurs grecs qui débrouillèrent les premiers les annales de Rome se fussent amusés à inventer toutes sortes de fables pour combler de quelque façon les vides de l'histoire. Mais, si effrontés menteurs qu'on les suppose, ils n'étaient pas libres de tout imaginer selon leurs caprices; ils trouvaient en face d'eux des souvenirs qu'il leur fallait respecter. Ces souvenirs n'avaient pas pu se perdre parce qu'ils étaient attachés à des monuments indestructibles qui remontaient aux origines mêmes de la cité. Les générations se transmettaient de l'une à l'autre le nom de leurs fondateurs, et l'on se rappelait en les voyant les désastres ou les victoires qui avaient été l'occasion de les construire. Les annalistes du sixième siècle ont dû sans doute ajouter beaucoup à ces traditions. L'imagination des Romains était sèche et courte; ils n'avaient pas l'art, comme les Grecs, d'embellir leur histoire de fictions merveilleuses. A mesure que le temps effaçait la mémoire du passé, la fantaisie populaire ne savait pas réparer ces pertes par des inventions nouvelles et charmantes. Au bout de quelques siècles, il ne restait plus de ces anciens événements que quelques noms et quelques faits sur lesquels il était aisé de broder beaucoup de mensonges; mais si le mensonge couvre toute la surface, il doit y avoir un peu de vérité au fond.

Voilà les réflexions que suggère inévitablement une visite au Palatin : elles s'imposent surtout à la pensée

quand on y rencontre les grands débris de murailles dont j'ai parlé et qui formaient l'enceinte de Romulus. Ces murailles étaient construites à peu près dans le même système que celles qu'on attribue à Servius, et doivent être seulement un peu antérieures. Les unes et les autres se composent de blocs de tufs rapprochés que n'unit ensemble aucun ciment, et qui tiennent par leur poids seul. La disposition des assises y est la même : les pierres y sont posées successivement dans le sens de leur longueur et dans celui de leur hauteur. On prétendait que cette façon de bâtir appartenait en propre aux Étrusques, et que les Romains la tenaient d'eux : c'était leur système ordinaire; ils prenaient partout, dit Pline, ce qu'ils trouvaient bon à prendre, *omnium utilitatum rapacissimi*. Mais, si cette race sensée, étrangère à toute infatuation d'elle-même, empruntait sans scrupule à ses voisins ou même à ses sujets tout ce qui pouvait lui être utile, elle savait s'approprier ce qu'elle imitait. En introduisant chez eux les inventions du dehors, les Romains les accommodaient à leur génie; ils en prenaient pour ainsi dire pleine possession, ils les modifiaient et les renouvelaient selon leurs besoins : c'étaient des écoliers qui devenaient vite des maîtres. Beulé fait justement remarquer que ce grand art de bâtir que les Étrusques ont transmis aux Romains, ils n'en ont pas fait eux-mêmes grand'chose, et qu'il s'est beaucoup plus perfectionné à Rome que chez eux. Les Romains lui ont donné de plus en plus leur caractère, et quand ils l'appliquaient à des constructions d'utilité publique, comme les ponts, les égoûts, les aqueducs, ou à des édifices qui comportent surtout la grandeur et la majesté, comme les amphithéâtres et les arcs de triomphe, ils lui ont fait produire des chefs-d'œuvre. Le dirai-je? il me semble qu'il suffit de regarder ces belles murailles qui nous restent de l'é-

poque royale au Palatin ou ailleurs[1], pour pressentir, pour deviner l'essor que va prendre l'architecture à Rome et dans quel sens elle se développera. Ceux qui les ont bâties, quels qu'ils soient, ne pouvaient pas être des barbares. De si grands ouvrages supposent qu'ils étaient arrivés à un certain degré de civilisation. Ils disposaient de moyens puissants pour poser les pierres les unes sur les autres et les élever à de si grandes hauteurs. Ils avaient le sentiment de ce qu'ils valaient et cette confiance dans leur durée qui fait les grands peuples. Ils ne se sont pas contentés, comme les sauvages, de se construire à la hâte un abri provisoire qui protégeât leur sommeil pendant quelques nuits contre une attaque imprévue ; ils ont songé à l'avenir, ils ont travaillé pour leurs descendants. Au milieu de ces marécages et de ces forêts, ils ont pris soin d'élever des défenses qui devaient durer des milliers d'années : « On commençait déjà, dit Montesquieu, à bâtir la ville éternelle. » J'ajoute qu'ils n'ont pas seulement cherché à faire leurs murailles solides; la façon dont ces blocs sont assemblés montre qu'ils possédaient, au moins d'une manière confuse, l'instinct de la grandeur, le sentiment des proportions, et le goût de cette sorte de beauté qui vient de la force. Assurément, je le répète, ce ne pouvaient pas être des barbares.

Une découverte importante, qui a été faite dernièrement, prouve combien ces conjectures sont fondées. Les travaux entrepris depuis 1870 dans différents quartiers de la ville, surtout vers les thermes de Dioclétien, ont fait

1. Le plus beau débris qui reste des murs de Servius se trouve sur l'Aventin, en face de l'église de Sainte-Prisca, dans la *vigna Maccarani*, qui appartient aujourd'hui au prince Torlonia. On trouve là un pan de muraille de 30 mètres de long sur 10 de hauteur admirablement conservé, et qui frappe de surprise et d'admiration. Il ne faut pas manquer de l'aller voir si l'on veut avoir une idée de ces vieilles constructions.

trouver des restes nombreux de ces belles murailles de l'époque des rois. En les examinant de plus près qu'on n'avait fait jusqu'ici on s'aperçut que des signes étaient inscrits sur ces grands blocs de pierre. Ils sont quelquefois gravés assez légèrement, et alors il est très difficile de les lire; mais d'ordinaire l'ouvrier a tracé un sillon profond qui a résisté au temps et qui est visible aujourd'hui comme le premier jour. Il est probable que c'étaient des marques qui désignaient tantôt la carrière d'où les pierres étaient extraites, tantôt l'emplacement auquel on les destinait. Comme elles venaient des montagnes voisines, il fallait bien qu'on fît connaître à ceux qui les transportaient où ils devaient les placer, pour que toute erreur fût impossible. Ces signes sont très souvent des lettres, et la plupart de ces lettres appartiennent à l'ancien alphabet latin[1].

Cette découverte, à dire le vrai, n'a pas tout à fait surpris les savants. Otfried Müller avait bien prétendu que les premiers Romains ne savaient pas écrire et qu'ils ne l'ont guère appris que vers le temps des décemvirs, quand furent promulguées les douze tables; mais M. Mommsen a depuis longtemps réfuté cette opinion. Aucun doute n'est plus possible aujourd'hui qu'on a retrouvé des lettres gravées sur des murs de l'époque royale. Dès lors il cesse d'être absolument invraisemblable qu'il soit resté des monuments écrits de ces époques reculées. Il était de mode autrefois de se moquer de Suétone parce qu'il raconte sérieusement qu'à l'incendie du Capitole, sous Vitellius, il périt trois mille tables d'airain qui contenaient des lois, des sénatus-consultes, des plébiscites, depuis la naissance de la ville, *pæne ab exordio urbis*[2]. On ne voulait pas admettre

1. Ces caractères ont été étudiés dans un très intéressant mémoire du savant barnabite, le P. Bruzza, *Ann. de l'inst. arch.*, 1876. Voyez aussi la discussion de M. Jordan, *Topogr.*, I, p. 259 et sq. — 2. Suétone, *Vespas.*, 8.

qu'il pût exister encore du temps d'Auguste des copies des traités conclus par Tullus Hostilius avec les Sabins et par Tarquin avec les habitants de Gabies, quoique Horace prétende que les antiquaires en faisaient leurs délices. Sans doute il ne faut pas croire trop vite et sans preuve que tous ces documents fussent authentiques, mais enfin ils pouvaient l'être. Il n'y a plus de raison de condamner dédaigneusement le témoignage précis des historiens comme Denys d'Halicarnasse, qui affirmait qu'ils existaient et qu'ils les avaient lus, sans leur faire l'honneur de les discuter. Il est donc certain aujourd'hui que les fondateurs de Rome connaissaient et pratiquaient l'écriture, et qu'ils l'employaient aux usages ordinaires de la vie. Elle n'était pas chez eux le privilège de quelques classes, des nobles ou des prêtres : les entrepreneurs des travaux publics, et peut-être même les ouvriers, s'en servaient. Il serait assurément ridicule de prétendre, avec Cicéron, que du temps de Romulus la science et la littérature étaient déjà florissantes à Rome, et de se figurer ces sénateurs couverts de peaux de bêtes comme des sages qui sortaient de l'école de Pythagore et qui en répétaient les leçons; mais c'est une erreur encore plus grande d'en faire de véritables sauvages, des barbares étrangers à toutes les connaissances et à tous les arts. Ce n'étaient pas non plus tout à fait des héros d'épopée, ainsi que les représente Niebuhr, des Ajax ou des Hector, venus en un temps où les exploits des guerriers ne se conservaient que dans les chants des rapsodes, et ces hypothèses de légendes et de récits épiques ne trouvent guère de place à une époque où l'on savait écrire et lire.

La ville de Romulus n'était pas destinée à rester longtemps enfermée dans l'enceinte étroite que lui avait tracée son premier roi. Elle déborda bientôt de tous les côtés et finit par occuper toutes les collines environnantes. Dès

lors le Palatin ne fut plus Rome entière, comme il l'était d'abord, mais il resta toujours l'un des principaux quartiers de la ville agrandie. On y trouvait en grand nombre des temples célèbres, celui de Jupiter Vainqueur, celui de la déesse *Viriplaca*, qui réconciliait les ménages, celui de la Mère des dieux, d'où partait tous les ans, le 27 mars, le joyeux cortége de dévots et de prêtres mendiants qui s'en allaient par les rues de Rome, en chantant des chansons légères, baigner la statue de la déesse dans la petite rivière de l'Almo. C'est là aussi que quelques-uns des plus illustres citoyens avaient établi leur demeure; ils tenaient à se loger le plus près possible du Forum et des affaires publiques. Nous connaissons la situation exacte de la plus illustre de toutes ces maisons, celle de Cicéron, s'il est vrai, comme le pensent MM. Visconti et Lanciani, qu'une grande construction dont on aperçoit les restes au coin du Vélabre appartenait au portique de Catulus; la maison de Cicéron, nous le savons, en devait être tout à fait voisine. Il était très fier d'habiter sur le plus bel emplacement de Rome, *in pulcherrimo urbis loco ;* il nous dit qu'il dominait de là le Forum, et que sa vue s'étendait sur tous les quartiers de la ville. Sa maison fut associée aux vicissitudes de sa destinée. Pendant son exil, Clodius fit décréter par le peuple qu'elle serait rasée et qu'à la place on consacrerait un temple à Minerve. Après son retour, le Sénat décida de la reconstruire aux frais du public, et Cicéron obtint 2 millions de sesterces (400,000 francs) pour la rebâtir. — Ne dirait-on pas qu'on lit un récit d'histoire contemporaine?

De toutes ces maisons particulières construites pendant la république, et qui rappellent quelquefois de si grands souvenirs, il n'est resté que quelques ruines; encore devons-nous à un hasard étrange de les avoir conservées. Celles qui se trouvaient sur le haut de la colline

furent démolies pour faire place aux demeures des Césars; mais il y en avait d'autres qui étaient situées dans ce qu'on appelle d'un nom barbare *l'intermontium* du Palatin. Le Palatin, comme le Capitole, était primitivement partagé en deux par une vallée étroite qui se dirigeait du nord au midi, depuis l'arc de Titus jusqu'au grand Cirque. Cette petite vallée fut comblée par les empereurs quand ils voulurent étendre et aplanir le terrain sur lequel ils élevaient leurs palais, et les maisons qu'on y avait construites se sont écroulées sous le poids des terres amoncelées. Quelques-unes pourtant résistèrent, et les fouilles en ont fait reparaître les débris.

A ce propos, il est bon que je rappelle une des raisons, la principale peut-être, qui fait que les fouilles à Rome sont toujours si fécondes. D'ordinaire cette fécondité surprend un peu ceux qui sont habitués à nos villes modernes et à la manière dont nous les voyons se renouveler sous nos yeux. Rome, comme toutes les grandes capitales, a été plusieurs fois rebâtie dans le cours de sa longue existence, mais la façon dont les Romains s'y prenaient pour rajeunir leur ville était moins fatale que la nôtre aux vieux débris du passé. Aujourd'hui on les démolit; on se contentait alors de les enterrer. Nous tenons avant tout à faire des avenues droites, et, pour rendre la circulation plus facile aux innombrables voitures qui parcourent nos rues, nous aplanissons les hauteurs, nous supprimons les collines. On peut donc dire que le sol de Paris se creuse sans cesse; celui de Rome, au contraire, s'élevait toujours. Les grands seigneurs romains qui voulaient égayer leurs yeux par une vue plus étendue, ou qui cherchaient simplement à jouir d'un air plus pur sous ce climat empesté, avaient coutume de bâtir leurs maisons sur des substructions immenses. De même, quand on voulait faire un quartier neuf, on commençait par combler l'ancien avec

des terres rapportées et l'on construisait par-dessus. Il est donc à peu près certain que, si l'on enlève ces terres, on retrouvera le sol primitif et le reste des constructions antiques.

C'est ce qui est arrivé au Palatin comme partout[1], et voilà comment sous les palais des Césars on a découvert quelques maisons d'une époque antérieure. Il y en a une surtout qu'on appelle, je ne sais pourquoi, les *bains de Livie*, et dont il reste encore quelques chambres assez bien conservées[2]. On y voit sur les plafonds des ornements gracieux, des groupes, des figures, des arabesques qui se détachent sur un fond d'or, tout un ensemble de décorations à la fois sobres et élégantes qui nous donnent une idée fort avantageuse de l'art romain sous la république. Le Palatin, vers le temps de Cicéron et de César, devait être rempli de maisons semblables; c'est la seule qui ait survécu.

1. On a eu la même bonne fortune dans les fouilles qu'on a faites il y a quelques années à Saint-Clément. L'histoire en est fort connue, mais je crois bon de la rappeler pour montrer, par un éclatant exemple, à quelles découvertes on peut s'attendre quand on creuse le sol de Rome. Saint-Clément est une admirable basilique du douzième siècle, qui contient de belles fresques de Masaccio. Pendant qu'on y exécutait quelques travaux, il arriva qu'on mit au jour, sous la basilique actuelle, une église plus ancienne, avec des peintures curieuses et des colonnes de marbre et de granit; elle remontait au temps de Constantin, et avait servi pendant sept siècles, jusqu'au sac de Rome, par Robert Guiscard. Encouragé par ce succès, on fouilla plus profondément, et l'on ne tarda pas à trouver, sous l'église primitive, un sanctuaire de Mithra et quelques pièces d'une maison romaine du commencement de l'empire. Puis, en descendant plus bas encore, on découvrit des constructions en tuf qui sont certainement des premières années de la république, peut-être même du temps des rois. C'est donc une succession de monuments de toutes les époques, et l'on peut se donner, en descendant quelques marches, le spectacle de toute l'histoire de Rome, depuis sa fondation jusqu'à la renaissance. — 2. Voy., sur le plan, n° 4.

II

La maison d'Auguste au Palatin. — Comment elle devint peu à peu un palais. — Ce qui en reste. — Emploi du marbre à l'époque impériale. — Procédés nouveaux dans l'art de bâtir. — Le palais de Tibère. — Celui de Caligula. — Le cryptoportique où périt Caligula. — La maison de Livie et ses peintures. — Le palais de Néron.

Avec l'empire commencent pour le Palatin des destinées nouvelles : il devient alors la demeure des Césars, et, selon le mot de Tacite, le centre du monde romain, *arx imperii*. Dans sa jeunesse, Auguste habitait près du Forum ; un peu plus tard, quand il n'était encore qu'un des ambitieux qui convoitaient la succession du grand dictateur, il acheta sur le Palatin une maison assez modeste, qui avait appartenu à l'orateur Hortensius : elle ne contenait ni marbres, ni mosaïques, et n'était ornée que de portiques médiocres soutenus par des colonnes de pierre. Ce fut pourtant l'origine de ces palais impériaux qui, en s'étendant sans cesse, finirent par couvrir toute la colline. La maison d'Auguste grandit peu à peu avec son maître, et il n'est pas sans intérêt d'étudier les accroissements successifs qu'elle reçut : dans la manière adroite dont il fit insensiblement et sans choquer personne de la demeure d'un particulier celle du chef de l'État, il me semble qu'on retrouve toute la politique de cet habile personnage.

On ne risque pas d'être téméraire quand on cherche une raison secrète à toutes ses actions. Même dans sa vie la plus familière, il avait l'habitude de ne rien livrer au hasard, et l'on sait qu'il écrivait d'avance ses entretiens avec sa femme de peur de dire un peu plus qu'il ne voulait. Il faut donc croire que, s'il a préféré le Palatin à

tous les autres quartiers de Rome pour y fixer sa demeure, il avait quelques motifs de le faire, et ces motifs ne sont pas difficiles à découvrir. C'est au Palatin qu'avaient habité, disait-on, les anciens rois de Rome. Auguste tenait beaucoup à se mettre dans leur compagnie : quand il fut résolu à quitter le nom d'Octave, que les proscriptions avaient déconsidéré, et à en prendre un nouveau, celui de Romulus le séduisit d'abord, et il l'aurait préféré aux autres, si la fin violente du premier roi n'avait paru d'un mauvais augure pour son successeur. Il est donc sûr qu'en se logeant sur la colline qui avait été le siège de la royauté il espérait hériter du respect dont on entourait ces anciens souvenirs. Aussi prit-il beaucoup de soin, ainsi que les princes qui vinrent après lui, pour conserver et réparer tout ce qui restait au Palatin de ce lointain passé. On a remarqué que les palais impériaux s'écartent souvent avec respect des débris antiques, et les précautions prises pour les laisser en dehors des constructions nouvelles sont visibles encore. On trouvait sans doute que ces monuments vénérables des vieux rois de Rome protégeaient et consacraient la demeure des nouveaux maîtres de l'empire.

Auguste tenait aussi beaucoup à ne rien faire brusquement : c'était son grand art de ménager les transitions, d'éviter en tout le scandale et la surprise, et d'accomplir sans bruit les changements les plus graves. Il ne négligea pas de le faire en cette occasion, quoiqu'elle fût en apparence moins importante. Il savait qu'à un monarque il faut un palais, et que le maître du monde ne pouvait pas se loger comme un simple particulier. Il résolut donc d'agrandir la petite maison d'Hortensius, qui ne suffisait plus à sa fortune. Après sa victoire sur Sextus Pompée, quand son pouvoir fut reconnu de toute l'Italie qu'il venait de délivrer de la crainte d'une

guerre servile, il donna l'ordre à ses intendants d'acheter un certain nombre de maisons qui entouraient la sienne et de les démolir. Comme ces démolitions pouvaient donner à penser aux esprits soupçonneux, il fit dire que ce n'était pas pour lui seul qu'il travaillait, mais dans l'intérêt du public, et qu'il voulait consacrer une partie du terrain à des édifices religieux. Il y fit, en effet, bâtir le fameux temple d'Apollon Palatin, et les deux bibliothèques, grecque et latine, dont il est si souvent question chez les écrivains de ce temps. La magnificence de ces constructions attirait seule l'attention publique, et l'on ne s'apercevait guère qu'en même temps la maison du prince s'agrandissait aussi et changeait d'aspect. Quelque temps après, le nouveau palais fut détruit par un incendie. C'était l'usage à Rome qu'après les malheurs de ce genre, les amis de celui qui en avait été victime se cotisassent pour l'aider à réparer ses pertes; ces contributions volontaires remplaçaient nos assurances. L'incendie du Palatin était une occasion naturelle de montrer combien Auguste avait d'amis : tous les citoyens de Rome s'empressèrent de lui apporter leur offrande; mais il ne voulut pas l'accepter. Il ne prit qu'une somme insignifiante, un denier au plus par personne, et rebâtit sa maison à ses frais; seulement il profita de l'occasion pour la rebâtir plus grande et plus belle. Quand il fut nommé grand-pontife, au lieu de faire comme ses prédécesseurs, qui allaient habiter près du temple de Vesta, dans un édifice particulier, il resta chez lui, et se contenta d'élever un temple à Vesta dans sa maison. De cette manière, l'ancien usage paraissait être conservé, et le grand-pontife se trouvait toujours voisin de la divinité qui protégeait Rome. Dans un passage curieux et souvent cité, Ovide a pris plaisir à nous décrire la maison d'Auguste comme elle était sur la fin de son règne. Exilé aux extré-

mités du monde, plein du regret de Rome, où il lui était défendu de revenir, le pauvre poète envoyait ses vers supplier pour lui. Il les représente errants dans cette ville où ils sont devenus étrangers, forcés de demander leur chemin aux passants, cherchant surtout la demeure de celui qui les châtie si cruellement, mais qui peut aussi leur pardonner. Les indications qu'on leur donne sont si précises que nous pouvons encore aujourd'hui faire la route avec eux. Voici d'abord le Forum et la Voie sacrée : « Regardez, leur dit-on : ici, vers la droite, c'est la porte du Palatin, près du temple de Jupiter Stator[1]. » Un peu plus haut, on aperçoit une maison plus belle que les autres « et digne d'un dieu ». Elle est entourée de temples, ornée d'armes et d'écussons, une couronne de chêne en ombrage l'entrée, des lauriers sont plantés des deux côtés de la porte. Ces lauriers, cette couronne civique, décernés solennellement à Auguste par le Sénat « au nom des citoyens qu'il avait sauvés », annonçaient la demeure du maître du monde.

Les travaux de ces dernières années n'ont pas encore rendu au jour le palais d'Auguste, mais les vers que nous venons de citer nous apprennent où il faut le chercher : il était près du temple de Jupiter, au-dessus de la porte du Palatin, c'est-à-dire à l'endroit où se trouvent les jardins de la villa Mills. Des fouilles y furent faites en 1775 par l'abbé Rancoureil, à qui le terrain appartenait, et l'on trouva sous les débris qui s'étaient amoncelés de toutes parts une maison à deux étages dont il fut aisé de reconnaître les dispositions. L'étage supérieur avait naturellement beaucoup souffert; mais celui du dessous était presque entier. Les décombres remplissaient quelques-unes des salles; d'autres étaient vides, on put les

1. Ovide, *Trist.*, III, 1.

parcourir et, ce qui est plus fâcheux, les dépouiller. Elles conservaient encore leurs stucs, leurs pavés précieux, leurs revêtements de marbre attachés au mur avec des crampons d'acier. Des peintures charmantes, bien plus délicates que celles de Pompéi, en ornaient les plafonds. D'admirables statues, entre autres l'Apollon Sauroctone du Vatican, y furent trouvées intactes. On eut grand soin de n'y laisser aucun objet d'art dont on espérait tirer quelque profit; quant aux débris de colonnes et de pavés, on les enleva sans précaution, on en chargea plusieurs charrettes et on les vendit en bloc à un marchand de marbre du *Campo Vaccino*. Le propriétaire, qui était un amateur jaloux aussi bien qu'un traficant habile, tint sa découverte le plus cachée qu'il put. Il ne laissa pas les autres archéologues en approcher, et l'on raconte que le célèbre Piranesi, qui voulut la voir, pénétra la nuit dans le jardin comme un malfaiteur, au risque d'être dévoré par les chiens, et qu'il en dessina les ruines au clair de lune. Nous avons encore le plan qu'il en prit en toute hâte pendant son excursion aventureuse, et, ce qui vaut mieux encore, celui de l'architecte Barberi, qui dirigea les fouilles sous la direction de Rancoureil [1].

Il suffit de jeter les yeux sur le plan de Barberi pour voir que cette maison, où l'on crut reconnaître avec beaucoup de probabilité le palais d'Auguste, ressemblait, dans ses dispositions générales, à toutes les maisons romaines. Elle contenait une cour intérieure, ou péris-

1. Le plan de Barberi a été reproduit dans les *Monumenti antichi inediti di Roma*, année 1785, par Guattani, avec des dessins très curieux des principaux monuments qui furent alors retrouvés et qui ont été dispersés ou détruits ; on retrouvera, sur notre carte du Palatin, une réduction du plan de Barberi. Cette partie de la colline n'est pas visible aujourd'hui, mais on dit qu'on ne tardera pas à la livrer au public et à reprendre les travaux qui doivent nous rendre définitivement ce qui reste du palais d'Auguste.

tyle, entourée de colonnes, sur laquelle s'ouvraient les divers appartements du palais. Ces appartements se composaient d'une série de pièces rondes, carrées, rectangulaires, qui se répondent assez exactement entre elles, et où l'architecte semble avoir cherché à unir la variété à la symétrie [1]. On y trouva même deux salons octogones, avec des formes si capricieuses qu'elles rappelèrent à ceux qui les virent les constructions bizarres du Borronini. Ce qui causa d'abord quelque surprise, ce fut de voir que si ces salles ou ces chambres sont nombreuses, elles sont en général assez étroites, et qu'aucune ne paraît avoir une étendue suffisante pour servir à des réceptions officielles [2]; mais Auguste, on le sait, affectait de vivre chez lui comme un citoyen ordinaire : il tenait à passer pour un homme rangé, économe et modéré dans ses goûts; il couchait sur un lit bas et dur, il ne portait que des vêtements tissés par sa femme ou sa fille, il ne faisait jamais servir plus de trois plats à sa table, et il a grand soin de nous dire dans une de ses lettres qu'il jeûnait quelquefois le matin « avec plus de scrupule qu'un juif qui fait le sabbat ». Il y a cependant un peu d'hypocrisie dans cette simplicité qui s'étale avec tant de complaisance. Quoiqu'il affectât des airs modestes, sa maison, on vient de le voir, était somptueuse à l'intérieur. Ce prince, qui vantait toujours les anciens usages, n'en a pas moins fait une révolution dans les mœurs et

1. Parmi les diverses pièces qu'on a retrouvées dans la maison d'Auguste, il y en a une qui manque, comme on sait, au château de Versailles, et que je désignerai par son nom latin de *sterquilinium*. C'est un véritable monument. Guattani, qui demande la permission d'en parler *senza vergogna*, en a fait une description détaillée, et en prend l'occasion pour faire remarquer *quanto gli antichi fossero ingegnosi nell' invenzione ed uso delle commodità le piu indispensabili e necessarie all' umana vita.* — 2. Quand Auguste, devenu vieux, voulut rassembler le Sénat plus près de lui, il le convoqua dans le temple d'Apollon Palatin. A. Gelle, *Aug.*, 29.

les habitudes de son temps; personne n'a plus aidé que lui aux progrès du luxe qu'il avait coutume de déplorer. On raconte qu'il fit lire devant le Sénat et le peuple un vieux discours de Rutilius « contre ceux qui ont la manie de bâtir »; il oubliait qu'il en avait donné lui-même le goût et l'exemple par ses constructions magnifiques, et qu'une bonne part des reproches qu'il adressait aux autres retombait sur lui.

« J'ai trouvé Rome de briques, disait-il quelquefois, et je la laisse de marbre. » M. Jordan fait remarquer avec raison que jamais métaphore ne fut plus une vérité. Avant Auguste, le marbre était rarement employé dans les constructions romaines; il devint d'un usage général avec l'empire. Les princes ne furent pas les seuls à en orner leurs demeures, il y en avait à Pompéi jusque dans les boutiques de foulons et de marchands de vin; mais c'est au Palatin surtout qu'il abonde; nulle part on ne le retrouve en telles quantités, et l'on aurait vraiment quelque peine à se figurer comment les architectes qui bâtirent les palais des Césars pouvaient se procurer si aisément ces marbres rares et précieux, qui venaient de toutes les parties du monde, si une découverte qu'on a faite il y a quelques années n'aidait à le comprendre. Sur les bords du Tibre, non loin de cet étrange mont *Testaccio*, qui est formé par des tessons de vases cassés, on a trouvé en 1867 un ancien port de Rome. Les anneaux qui attachaient les vaisseaux au quai de pierre, les degrés par lesquels on descendait et l'on remontait les fardeaux sont visibles encore. Autour du port étaient construits de grands magasins où l'on entassait provisoirement les marchandises après leur débarquement. Ils contenaient encore, quand on les a découverts, un grand nombre de blocs de marbre qu'on avait commencé à dégrossir. Les inscriptions gravées sur ces blocs, comme

sur les pierres du vieux mur de Servius, nous donnent, à propos de leur provenance et de la façon dont on les amenait à Rome, des indications curieuses[1]. Les carrières les plus célèbres dans le monde entier, celles qui produisaient les marbres les plus renommés, appartenaient aux empereurs : ils se les réservaient pour les monuments qu'ils faisaient construire. Les travaux qu'on y entreprenait, le nombre d'ouvriers qu'on était forcé d'employer, devinrent si considérables sous Trajan, qu'on en forma une administration spéciale (*ratio marmorum*) qui dépendait sans doute de celle du domaine privé (*ratio patrimonii*). Chaque carrière était dirigée par un intendant de l'empereur (*procurator Cæsaris*) qui avait sous ses ordres des employés de toutes sortes, des secrétaires, des surveillants, des artistes. Les ouvriers étaient fort nombreux, et se composaient en grande partie de gens condamnés aux mines par les tribunaux de l'empire; ces malheureux, peu faits d'ordinaire à ces rudes travaux, venaient s'ensevelir vivants dans ces cavernes détestées, sous la dure direction d'esclaves ou d'affranchis. C'était une des peines les plus rigoureuses qu'un juge pût prononcer, et pendant les persécutions on l'appliqua très souvent aux chrétiens. Ce n'était pas tout d'avoir tiré le marbre de la carrière, il fallait l'amener à Rome. Des ports de la Grèce et de l'Asie, d'Alexandrie, de Carthage, il partait sans cesse de lourds navires chargés de blocs énormes qui traversaient la mer avec des peines infinies et en courant des dangers de toutes sortes. Comme les gros vaisseaux ne pouvaient pas remonter le Tibre, on débarquait à Ostie; aussi le gouvernement y avait-il établi toute une administration chargée de rece-

1. C'est encore l'infatigable Père Bruzza qui a recueilli ces inscriptions et les a expliquées dans son mémoire intitulé : *Inscrizioni dei marmi grezzi.*

voir les marbres et de les diriger sur Rome. Les blocs de grosseur moyenne étaient placés sur les barques ordinaires, mais il fallait construire des navires spéciaux pour les colonnes monolithes, les statues colossales ou les obélisques de granit. Qu'on songe aux dépenses qu'entraînaient ces opérations compliquées, au prix qu'il fallait payer à ces milliers d'ouvriers, d'employés et de matelots! Qu'on se figure ce que coûtait le marbre depuis le jour où il sortait de la carrière jusqu'à celui où on l'apportait dans l'atelier de l'artiste qui devait le tailler! Mais il fallait frapper les yeux de la foule et lui donner toujours de nouvelles merveilles à admirer; il fallait que cette *félicité publique*, dont il est fait mention si souvent dans les inscriptions, dans les médailles, éclatât aux yeux de tous. Pour qu'on ne fut pas tenté d'accuser de mensonge les décrets du sénat qui célébraient à l'avénement de chaque prince la prospérité rétablie et la paix de l'empire assurée, pour donner de cette prospérité des preuves manifestes, il était nécessaire d'accroître sans cesse les fêtes et de multiplier les monuments. C'est ainsi que la magnificence devint, depuis Auguste, une institution politique et un moyen de gouverner le monde.

Cette politique fut singulièrement favorisée par d'heureuses circonstances : au moment même où les princes se jetaient dans ces constructions magnifiques pour occuper et éblouir les peuples, une sorte de révolution s'accomplissait dans l'art de bâtir, qui rendait ces prodigalités plus faciles. Pendant plusieurs siècles, nous dit M. Choisy, dans son savant ouvrage [1], les Romains s'étaient servis pour leurs monuments de blocs énormes de pierres brutes ou taillées, mais toujours posées l'une sur l'autre sans ciment. Ils n'ont jamais renoncé tout à fait à cette

1. *L'art de bâtir chez les Romains*, par A. Choisy. Paris, 1873.

façon de construire, où chaque pierre éveille l'idée d'une difficulté vaincue, et qui donne à l'ensemble de l'édifice un air de puissance et de grandeur; mais, comme elle était lente et coûteuse, ils en ont, depuis l'empire, préféré une autre. Au lieu de composer le corps de leurs monuments de grands blocs péniblement amoncelés, ils prirent l'habitude de se servir de matériaux irréguliers, réunis en fragments et reliés les uns aux autres par du mortier. Ce procédé qu'ils n'avaient pas inventé sans doute, — j'ai dit tout à l'heure qu'ils n'inventaient guère, — mais dont ils firent les premiers un usage méthodique et général, offrait de merveilleux avantages à des gens qui voulaient bâtir vite et à bon compte. « Il leur permettait d'élever des voûtes colossales sans autres ouvriers que des manœuvres, sans autres matériaux que de la chaux et des cailloux. » Nous ignorons aujourd'hui de qui ils le tenaient et quelle période d'essais et de tâtonnements ils ont traversée avant de savoir s'en servir. M. Choisy fait remarquer que le Panthéon est à la fois pour nous l'un des plus anciens et le plus beau des monuments construits dans ce système. C'est donc sous Auguste qu'il arrive à sa perfection; et il était si conforme au sens pratique des Romains, si utile à leur politique, qu'il s'est maintenu pendant toute la durée de l'empire. « Au milieu du déclin général des arts, dit M. Choisy, les bonnes traditions de la construction romaine se perpétuaient sans altération, comme aussi sans progrès. On ne bâtissait pas autrement sous les Antonins que sous les premiers Césars. » C'est l'emploi de ces procédés économiques et rapides, dont on s'est servi avec succès presque jusqu'au dernier jour de Rome, qui a rendu possibles les grandes constructions de l'empire.

Tibère n'était pas aussi prodigue qu'Auguste, et il n'aimait pas autant à bâtir; il y a cependant quelque souve-

nir de lui au Palatin. Il n'habita pas, à ce qu'il semble, la maison de son prédécesseur et il eut son palais à part, qu'on appela de son nom (*Domus Tiberiana*). Il en est question plusieurs fois dans les récits des historiens, et ce qu'ils nous disent fait connaître l'endroit où il était situé. Parmi ces récits, il en est qui ne s'oublient pas : Tacite raconte que le 15 janvier de l'an 69, l'empereur Galba faisait un sacrifice au temple d'Apollon, près du palais d'Auguste. Il avait à ses côtés l'un de ses amis, Othon, qui convoitait l'empire. Les dieux semblaient contraires, les signes observés dans les entrailles des victimes étaient défavorables, et un aruspice annonçait à l'empereur un péril imminent. Othon s'en réjouissait, car il n'ignorait pas que le moment où allait éclater la conjuration que ses amis tramaient contre le vieil empereur était proche. Tout à coup un de ses affranchis vient le prendre, et, sur un mot convenu, l'emmène avec lui. Othon, appuyé sur son bras, traverse « la maison de Tibère », descend de là sur le Vélabre, et tournant à droite du côté du Forum, il arrive près du temple de Saturne, vers le milliaire d'or d'où partaient toutes les routes de l'empire. Là, il rencontre vingt-trois soldats de la garde prétorienne qui le proclament empereur, le jettent dans une litière et le mènent au camp, « pendant que Galba, dit Tacite, continuait à fatiguer de ses prières les dieux d'un empire qui n'était plus à lui [1] ». La maison de Tibère devait donc être placée au nord du Palatin, du côté du Vélabre. C'était probablement une ancienne habitation de sa famille qu'il fit agrandir pour la mettre au niveau de sa fortune nouvelle. Il n'en reste aujourd'hui que quelques chambres étroites qui ont dû être des logements d'esclaves; peut-être en retrouvera-t-on davantage

1. Tacite, *Hist.*, I, 27.

quand on aura fouillé les jardins qui recouvrent encore les constructions antiques.

C'est un peu plus haut, vers l'angle du Palatin qui regarde le Forum, que se trouvait le palais de Caligula. On dit qu'il était somptueux, qu'il avait été orné de peintures et de statues enlevées à tous les temples célèbres de la Grèce. Mais le Palatin ne suffisait pas à Caligula; il poussa ses constructions jusque sur le Forum et fit du temple de Castor le vestibule de sa maison. A force de s'entendre dire qu'il était un dieu, il avait pris sa divinité au sérieux et traitait d'égal avec tous les habitants de l'Olympe. Non content de s'être fait élever un temple pour lui seul, où on lui offrait des paons, des perroquets et des oiseaux rares, il voulait prendre sa part des hommages qu'on adressait à tous les autres dieux, ses collègues; il venait souvent dans le temple de Castor, s'asseyait gravement entre les deux Dioscures et se livrait ainsi à l'adoration des peuples. On raconte qu'il aperçut un jour dans la foule des dévots un cordonnier qui éclatait de rire, et qu'il lui demanda, probablement pour lui donner l'occasion de réparer sa faute, quel effet il lui faisait : « L'effet d'un grand sot », répondit le cordonnier. Ce qui est assez surprenant, c'est que Caligula lui pardonna la hardiesse de sa reponse. Mais il se fâcha un jour contre Jupiter du Capitole, le grand dieu romain, qu'il accusait sans doute de lui manquer d'égards. On le vit souvent, transporté de fureur, murmurer à l'oreille de la statue de bois des mots menaçants. « Il faut qu'un de nous disparaisse », lui répétait-il, et l'on craignait qu'il n'ordonnât, comme il l'avait fait pour d'autres dieux, de couper la tête de la vénérable image pour la remplacer par la sienne, lorsque tout à coup il s'apaisa : « Jupiter, disait-il, lui avait demandé pardon », et passant brusquement de la fureur à tous les excès de la pas-

sion, il ne voulait plus quitter son nouvel ami. Pour être plus près de lui et l'aller trouver librement à toute heure, il fit construire un pont hardi qui passait par-dessus les plus hauts édifices du Forum et joignait le Palatin au Capitole.

Ce pont a été détruit de bonne heure, nous n'en avons rien conservé ; mais le souvenir de Caligula n'en est pas moins vivant au Palatin : il reste attaché à un autre débris de la demeure impériale que les fouilles nous ont rendu. Non loin de la vieille porte Mugonia, près du temple de Jupiter Stator, on a retrouvé un de ces passages appelés par les Romains *cryptoportiques*, qui s'enfonçaient dans la terre et permettaient d'aller d'une habitation à une autre sans traverser les rues ou les places publiques[1]. Celui-là est un des plus longs qu'on connaisse ; il prend naissance tout près de la rue Palatine, longe pendant plus de 100 mètres les maisons de Tibère et de Caligula, puis tourne brusquement à droite et continue jusqu'à l'endroit où il rejoignait un des palais aujourd'hui détruits. Il devait être décoré avec soin et prenait jour par des ouvertures pratiquées dans la voûte. C'est là, sous cette lumière douteuse, que le 24 janvier de l'an 41 il se passa un événement terrible dont l'historien Josèphe nous a raconté tous les détails[2]. Caligula était d'abord si aimé de tous les Romains qu'en trois mois on immola, dit-on, plus de 160 000 victimes pour remercier les dieux de son avénement ; mais trois ans lui suffirent pour se faire craindre et détester du monde entier : aussi une conjuration que dirigeait le tribun militaire Cassius Chéréa s'était-elle formée pour en délivrer l'empire. Chéréa, quoiqu'il ne fût plus jeune, conservait certaines habitudes d'élégance dans sa mise et de recherche dans son langage, un air de non-

1. Voy., sur le plan, nº 5. — 2. Josèphe, *Antiq. Jud.*, XIX, 1, 15.

chalance et de mollesse qui le faisaient croire moins énergique qu'il ne l'était : sous ces apparences de petit-maître, il y avait une âme de soldat; c'était de plus un républicain, qui se souvenait de l'ancien gouvernement, au milieu de gens empressés à flatter le nouveau. Caligula, aussi insolent que cruel, ne cessait de le combler d'outrages. Toutes les fois que le tribun venait, selon l'usage, lui demander le mot d'ordre, le prince, pour le railler de ses habitudes efféminées, prenait plaisir à lui donner un mot bas ou obscène qui rendait Chéréa la risée des officiers et des soldats. Il semblait le choisir de préférence pour les emplois désagréables. Un jour il le chargea de faire donner la question à une comédienne dont on voulait perdre l'amant; mais la comédienne, malgré les plus affreuses souffrances, refusa de rien dire qui pût compromettre celui qu'elle aimait. Chéréa, mécontent de lui et des autres, honteux du rôle qu'on lui faisait jouer, indigné des outrages dont on l'abreuvait, se décida à tuer le prince. Après beaucoup d'hésitations, on résolut d'exécuter le projet pendant les jeux palatins qui étaient donnés en l'honneur d'Auguste. Ces jeux se célébraient au bas de la colline, vers l'endroit où s'éleva plus tard l'arc de Titus. On y construisait un théâtre provisoire en planches, où la foule se pressait pendant plusieurs jours. Elle était ce jour-là plus nombreuse que jamais, car on devait donner le soir un spectacle étrange, une représentation des scènes de l'enfer par une troupe d'Égyptiens et d'Éthiopiens. Vers midi, l'empereur avait coutume de rentrer un moment dans son palais, pour y prendre un repas et s'y reposer ; c'est là que les conjurés l'attendaient. Il sortit du théâtre avec son oncle Claude et quelques amis, précédé par les soldats germains qui formaient sa garde ordinaire. Quand il eut dépassé la porte du Palatin, il laissa son cortège s'engager dans la rue qui menait au

palais et se détourna pour suivre le cryptoportique : il voulait voir des enfants de grande famille qu'il avait fait venir d'Asie pour les jeux qu'il comptait donner au peuple. On les exerçait dans cet endroit retiré à chanter des hymnes et à danser la pyrrhique. Chéréa, qui se trouvait être le tribun de service, se précipita derrière lui; il eut soin d'écarter les curieux et les courtisans, disant que l'empereur voulait être seul, et le suivit avec les conjurés. Puis, s'approchant de lui pendant qu'il parlait aux jeunes gens, il le frappa d'un coup d'épée à la tête. Caligula, qui n'était que blessé, se releva sans rien dire, cherchant à s'enfuir. Mais il fut aussitôt entouré par les complices de Chéréa, qui le frappèrent de trente coups de poignard. Au bruit, les soldats de la garde accoururent, et les conjurés, qui ne pouvaient plus revenir sur leurs pas, parce qu'ils auraient rencontré les officiers de l'empereur et les Germains qui venaient le venger, continuèrent à suivre le portique, jusqu'à l'endroit où se trouvait, dit Josèphe, la maison du Germanicus, et par là il leur fut aisé de s'échapper.

Il faut lire dans les historiens le récit du tumulte affreux qui suivit la mort de l'empereur. Les Germains, qui le regrettaient, tuaient tout ce qui se trouvait sur leur passage, autour du portique et du palais : innocents et coupables tombaient à la fois sous leurs coups. Pendant ce temps, le bruit de l'événement commençait à se répandre au théâtre. Personne n'osait y croire, quoique tout le monde le souhaitât, et ce qui prouve bien, dit Suétone, la terreur sous laquelle on vivait, c'est qu'on s'imagina que le prince faisait lui-même courir la nouvelle de sa mort pour avoir l'occasion de punir ceux qui auraient l'air d'en être contents. Les bruits les plus étranges circulaient; on ne savait que faire, personne n'avait le courage de manifester ses sentiments ou de quitter sa place, quand arrivèrent les

Germains, de plus en plus ivres de sang et de colère, et qui, voyant partout les complices des assassins, menaçaient de se jeter sur la foule désarmée. On eut grand peine à les calmer, et les spectateurs se sauvèrent au milieu d'un désordre épouvantable.

Le cryptoportique où se passèrent ces tragiques événements est presque entièrement conservé. On le parcourt encore tout entier, et l'imagination peut se figurer aisément la scène terrible qui s'y est passée, il y a dix-huit siècles. On revoit ce prince usé par les excès de tout genre, ce vieillard de vingt-neuf ans, tel que Sénèque et Suétone l'ont dépeint en traits ineffaçables, avec cette petite tête sur ce corps énorme, ces yeux creux, ce teint livide, ce regard fauve, ce visage que la nature avait fait sinistre, et que, par une étrange coquetterie, il se plaisait à rendre plus effrayant encore. On suit les assassins depuis le moment où ils pénètrent avec lui dans le portique jusqu'à celui où ils se sauvent par la maison de Germanicus, demandant un asile au père après avoir tué l'enfant. Cette maison même, par un hasard heureux, existe peut-être encore, car quelques savants pensent que c'est celle qu'on a retrouvée presque intacte à l'extrémité du portique[1].

Elle fut découverte par M. Rosa en 1869, et c'est assurément l'un des restes les plus curieux du Palatin. On a beaucoup discuté pour savoir à qui elle pouvait appartenir. Il était naturel de croire, en la voyant si rapprochée du palais de Tibère, que c'était sa maison de famille, celle où il était né et que son père lui avait léguée en mourant. Ce fut en effet le premier nom qu'on lui donna ; mais quelque temps après on trouva dans les fondations un tuyau de plomb qui servait pour la conduite des eaux et

1. Voy. sur le plan, n° 6.

sur lequel on lisait de distance en distance ces mots gravés en relief: *Juliæ Augustæ*. Ce nom, qui paraît bien être celui du propriétaire, a été porté par plusieurs personnes, notamment par Livie, la femme d'Auguste ; et M. Léon Renier est convaincu que c'est bien d'elle qu'il est question [1]. La maison du Palatin serait donc celle où Livie s'est retirée après la mort de son mari; c'est là, selon M. Renier, qu'elle a passé dans la tristesse et l'isolement les dernières années de sa vie, haïe et jalousée par son fils, qui rougissait de lui devoir sa grandeur. D'un autre côté, notre petite maison semble à MM. Visconti et Lanciani celle dont parle Josèphe et par où s'échappèrent les meurtriers de Caligula; aussi n'hésitent-ils pas à l'appeler la maison de Germanicus. Quoi qu'il en soit de ces opinions, qu'il ne serait pas tout à fait impossible de concilier, et dont la seconde vient peut-être d'une fausse désignation populaire, la maison est certainement plus ancienne que le portique; divers détails de construction montrent qu'elle date de la fin de la république ou des premières années de l'empire. Elle continua d'exister au milieu des changements que subissait le Palatin ; de plus en plus cachée et enterrée par ces grands palais qui se bâtissaient autour d'elle, elle a eu la bonne fortune de leur survivre. Tout l'étage inférieur en est parfaitement conservé. Autour de l'*atrium*, auquel on arrive en descendant quelques marches, sont disposées quatre salles que couvrent encore aujourd'hui les plus belles peintures et les plus intactes qu'on ait découvertes à Rome. Le long des corniches courent des arabesques

1. M. Renier a soutenu cette opinion dans un mémoire publié par la *Revue archéologique* en 1871, auquel M. Georges Perrot a joint une étude importante sur les peintures du Palatin. Depuis cette époque, M. Perrot a reproduit le travail de M. Renier et le sien dans ses *Mémoires d'archéologie*.

élégantes, des guirlandes de feuilles et de fleurs entrelacées de génies ailés, des paysages fantastiques d'un goût charmant. Sur le milieu des panneaux, on voit cinq grandes fresques qui forment des sujets distincts. Les deux moins importantes par les dimensions et le mérite sont des scènes d'initiation et de magie. Une autre, qui a près de 3 mètres de hauteur, représente une rue de Rome qu'on est censé apercevoir par une fenêtre ouverte. C'était une manière d'agrandir ou d'égayer un appartement, et de donner aux maisons romaines ces jours sur la rue qui leur manquent d'ordinaire. Cet usage existe encore aujourd'hui. « Tous ceux qui ont voyagé en Italie, dit M. Perrot, savent quel goût les Italiens ont conservé pour ces trompe-l'œil, pour ces perspectives que leurs décorateurs emploient avec une rare habileté. On entre dans une cour, et, sur le mur du fond, au lieu de la couleur grise et terne du plâtre sale ou de la criarde blancheur du lait de chaux, on aperçoit ou une rue qui fuit, bordée de beaux édifices, ou un jardin, des taillis remplis d'oiseaux qui volent dans la feuillée, des treilles où pendent des raisins mûrs. Le regard, sans être induit en erreur, éprouve pourtant un vif plaisir à cette substitution ; l'esprit se plaît à jouir d'une illusion qui, suivant que la main du peintre a été plus ou moins adroite, peut se prolonger plus ou moins longtemps. Des artistes qui décoraient les maisons des cités campaniennes et de la Rome impériale, jusqu'à ceux qui passent aujourd'hui leurs couleurs à la détrempe sur les murs des maisons de Gênes, de Milan, de Padoue et de Bologne, il y a une tradition ininterrompue, un héritage fidèlement transmis de siècle en siècle à travers toutes les vicissitudes politiques. » La perspective du Palatin reproduit l'aspect d'une rue, avec des maisons où l'on remarque à chaque étage tantôt des terrasses découvertes, tantôt des balcons surmontés d'un toit

que supportent des colonnes comme une *loggia* d'aujourd'hui. Des personnes, penchées aux fenêtres, regardent les passants; une femme vient de sortir de sa porte, et, comme elle est accompagnée d'une jeune fille qui tient à la main un de ces plats où l'on mettait les gâteaux sacrés, on peut supposer qu'elles vont toutes les deux faire quelque offrande dans un temple voisin. C'est donc un paysage réel, un coin de Rome exactement reproduit, où nous retrouvons ce qui manque à Pompéi, des maisons à plusieurs étages.

Les deux autres tableaux sont mythologiques. Dans l'un, on voit Polyphême qui poursuit Galatée. Le géant est à moitié plongé dans les flots, et, pour montrer qu'il est dominé par sa passion, le peintre a représenté derrière lui un petit Amour sans ailes, debout sur son épaule, et qui le tient en laisse avec deux rubans. Galatée s'enfuit assise sur un hippocampe, elle se retourne du côté du Cyclope; son bras droit est appuyé sur la croupe du cheval, tandis que le gauche, qui étreint le col de la monture, retient un manteau rouge qui glisse jusqu'au bas des reins. La draperie rouge et la crinière noire de l'hippocampe font ressortir la blancheur des chairs de la nymphe. A l'arrière-plan, on aperçoit un bras de mer enfermé entre de hautes falaises. Les montagnes sont couronnées d'arbres, les eaux ont conservé leur transparence : « Je ne me rappelle pas de paysage antique, dit M. Perrot, où il y ait une plus heureuse et plus large interprétation de la nature. » L'autre fresque, la plus belle de toutes par l'exécution, représente Io au moment où Hermès va la délivrer d'Argus. Rien de plus élégant et de plus gracieux que l'attitude de la jeune fille désolée, dont les yeux sont tournés vers le ciel et qui, dans le désordre de sa douleur, retient à peine sur sa poitrine un manteau prêt à s'échapper. Derrière elle Hermès arrive

en silence, dérobé par un rocher aux regards d'Io et de son gardien, tandis que le vigilant Argus ne perd pas des yeux sa victime, et, comme ramassé sur lui-même, semble prêt à s'élancer sur ce libérateur qu'il redoute. « Ce tableau, dit un des meilleurs juges de la peinture ancienne, M. Helbig, révèle une main extraordinairement habile et sûre, les contours en sont très finement nuancés et pourtant bien arrêtés; la gamme des couleurs, qui se tient dans des tons relativement clairs, produit une impression harmonieuse et qui repose l'œil. On trouverait difficilement à Pompéi une figure qui égalât celle d'Io au Palatin; les proportions en sont plus élancées et plus délicates, le coloris plus transparent et plus doux que chez les peintres campaniens. Faut-il expliquer cette finesse supérieure de la conception et de l'exécution en disant que les peintres de Rome avaient bien plus d'occasions que ceux de province de voir et d'étudier de près les originaux grecs? Faut-il songer surtout à l'influence que devaient exercer sur les artistes romains les réalités qui les entouraient et l'élégance des femmes du monde dans la grande cité? C'est ce que je n'ose décider[1]. »

Il paraît bien surprenant que cette élégante maison, à peine séparée des palais impériaux par des portiques et des rues, ait pu subsister sans changement notable depuis la fin de la république jusqu'à la ruine de l'empire. Peut-être était-elle protégée par le souvenir des hôtes illustres qui l'habitèrent dans les premières années; peut-être aussi les Césars qui suivirent avaient-ils une raison particulière pour l'entretenir et la réparer avec tant de

1. Nous possédons, à l'école des Beaux-Arts de Paris, une copie très exacte de ces peintures, qui est l'œuvre de M. Layraud, pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Ces tableaux sont placés dans le vestibule de la salle où se font les expositions publiques, du côté du quai Malaquais.

soin[1]. Quelque plaisir qu'on trouve à être empereur ou roi, il y a des moments où ce métier assujettissant ennuie et où l'on éprouve le besoin de descendre un peu de ces hauteurs. Cette vie officielle et publique lasserait les plus intrépides ambitieux si elle n'était interrompue de temps en temps par un peu de solitude et d'ombre. Louis XIV lui-même, si fait pour cette représentation perpétuelle et qui s'y était habitué dès l'enfance, allait à Marly, où l'étiquette était moins rigoureuse, pour échapper à ce que saint Simon appelle « la mécanique de la cour », et s'appartenir un peu plus à lui-même. Qui sait si cette petite et charmante maison, si voisine des palais impériaux et pourtant indépendante d'eux, où rien ne rappelle la dignité suprême, n'a pas quelquefois servi de retraite aux princes fatigués des soucis de l'empire ? Elle était tout à fait propre à les délasser ; elle leur offrait une image de la vie privée vers laquelle on se retourne toujours avec quelque regret quand on l'a quittée. Il me semble qu'indépendamment du plaisir que causent les belles peintures qui en couvrent les murailles, la pensée que des princes comme Vespasien ou Titus, Trajan ou Marc-Aurèle l'ont souvent fréquentée, qu'ils y ont passé des heures agréables dans de douces causeries avec leurs amis, augmente l'intérêt qu'on éprouve à la visiter.

Il ne reste rien de Néron au Palatin. Comme il avait par-dessus tout le goût du gigantesque, il rêva de se faire un palais où toute une ville fût contenue. L'étroite colline, couverte déjà de temples et de maisons respectés, ne lui donnait pas assez de place pour les constructions qu'il méditait ; il résolut de bâtir son palais ailleurs. Déjà, pour construire le sien, Caligula avait empiété sur le Fo-

1. Les inscriptions que portent les tuyaux de plomb qu'on y a trouvés prouvent qu'elle fut réparée sous Domitien et sous Septime Sévère.

rum ; Néron imagina d'aller rejoindre les jardins de Mécène à travers la vaste plaine qui sépare le Palatin et le Cœlius de l'Esquilin. Quand le terrible incendie, qui dura dix jours, eut débarrassé le terrain des maisons qui l'encombraient, les architectes de Néron, Sévère et Céler se mirent à l'œuvre. Leur imagination hardie, féconde en combinaisons imprévues, était faite pour charmer un prince dont l'esprit malade n'aimait que les spectacles nouveaux et les conceptions extraordinaires. Ils lui bâtirent un palais comme on n'en avait jamais vu. L'espace immense dont ils disposaient fut rempli de constructions de toute sorte. A l'entrée, vers l'endroit où Hadrien éleva plus tard le temple de Rome, ils placèrent la statue du prince, un colosse de 120 pieds, dont on fit ensuite l'image du Soleil. Du côté de l'Esquilin, où la terre est si fertile, s'étendaient de vastes prairies, des champs, des vignes, des bois, dans lesquels erraient des bêtes sauvages. Au centre de la plaine, on avait creusé un étang qui était, selon Suétone, aussi vaste qu'une mer, et sur les bords duquel s'élevaient de pittoresques édifices. Quant au palais proprement dit, tout y resplendissait de métaux précieux et de pierres rares incrustées dans les murs : aussi l'appela-t-on la Maison-d'Or. On y voyait d'immenses portiques, des salles à manger avec des tables d'ivoire, et des jets d'eau percés de trous étroits qui répandaient sur les convives une pluie impalpable de parfums et d'essences précieuses, des bains où l'on trouvait en abondance l'eau de la mer dans des piscines et toute sorte d'eaux sulfureuses. Quand Néron prit possession de sa nouvelle demeure, il daigna remercier ses architectes, qui l'avaient servi à son gré, et on l'entendit dire qu'enfin il était logé.

III

Les *Flavii* et leur politique. — Description du palais de Domitien.— Palais de Sévère. — La loge impériale sur le grand cirque. — Logements des soldats et des serviteurs.

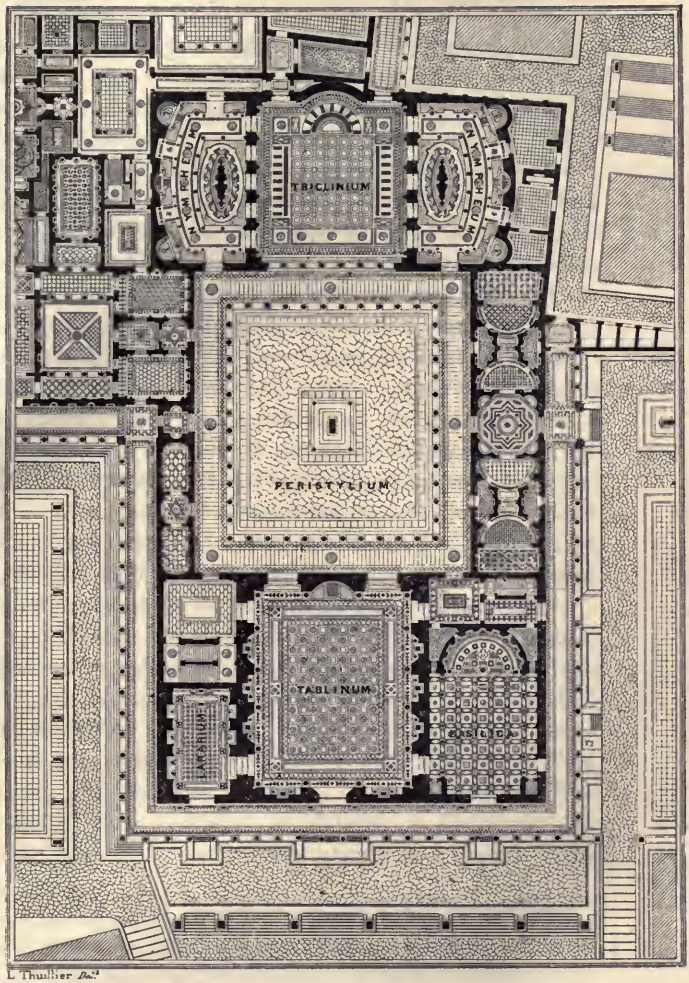
La dynastie des *Flavii*, qui remplaça les Césars, était tenue de se conduire autrement qu'eux. Comme son illustration était récente et qu'elle n'avait pas cette autorité que donnent d'anciens souvenirs, il lui fallait s'appuyer sur l'opinion publique, écouter ses plaintes et en tenir grand compte. De toutes les entreprises insensées de Néron, la construction de la Maison-d'Or était peut-être celle qui avait le plus irrité les honnêtes gens : elle rappelait l'une des plus terribles calamités de ce règne, l'incendie de Rome, qu'on accusait Néron d'avoir allumé lui-même pour se procurer plus aisément les terrains qu'il convoitait. Le feu à peine éteint, il s'était empressé, dit un historien, de se servir des ruines de sa patrie pour bâtir un palais magnifique. On était indigné de voir ces champs, ces jardins, ces prairies, qui remplaçaient tant de maisons pauvres, et, au milieu d'une ville qui regorgeait de monde, tout cet espace immense rempli par une seule habitation. « Rome, disait-on dans des vers malins, ne sera bientôt plus qu'un palais. Préparez-vous encore, citoyens, à émigrer à Véies, à moins que Véies ne soit comprise elle-même dans la maison de César.[1] » De plus, ces magnificences coûtaient très cher, les architectes de l'empereur ne calculaient pas, et le trésor était toujours vide ; pour le remplir, on avait recours, selon l'usage, aux confiscations et aux assassinats, en sorte que la Maison-d'Or semblait rappeler tous les crimes qu'elle avait

1. Suétone, *Nero*, 39.

coûtés. Non seulement les nouveaux empereurs se gardèrent bien de l'achever, mais ils la détruisirent. Les vastes terrains qu'elle occupait furent en partie restitués au public; on n'en garda que ce qui était nécessaire pour élèver quelques monuments somptueux. A la place des étangs de Néron fut bâti l'amphithéâtre Flavien, qu'on appelle aujourd'hui le Colisée. On commença, sur l'Esquilin, les thermes qui prirent plus tard le nom de Titus, et au bas de la rue Palatine, sur la Voie sacrée, un arc de triomphe élégant rappela le souvenir de la prise de Jérusalem. Ces édifices, par lesquels la dynastie nouvelle essayait de se rendre populaire, avaient cet avantage sur ceux de Néron que le peuple en profitait. « Rome, disait un poète, est remise en possession d'elle-même; grâce à toi, César, ce qui était le plaisir d'un seul homme sert pour l'agrément de tous [1]. »

L'empire était donc revenu au Palatin, et cette fois pour n'en plus sortir. Vespasien et Titus pratiquèrent la politique d'Auguste, n'épargnant aucune dépense pour les monuments destinés au public, tandis qu'ils vivaient eux-mêmes simplement, comme des particuliers plutôt que comme des princes. Ils s'étaient accommodés, à ce qu'il semble, des anciens palais impériaux, qu'on avait réparés après l'incendie; mais cette simplicité ne fut pas du goût de Domitien, leur successeur. Celui-là avait la manie, ou, comme parle Plutarque, la maladie des constructions. Peu de princes ont élevé des bâtiments aussi magnifiques, et l'on nous dit que son palais était le plus beau de tous. Un homme qni se faisait adorer, qui ordonnait qu'on le traitât, dans les suppliques qu'on lui adressait, de « maître et de dieu », ne pouvait habiter « qu'un sanctuaire » ; c'est ainsi qu'il appelait lui-même

1. Martial, *De spect.*, 2, 12.



L Thuillier Del.

sa maison et qu'il voulait qu'on l'appelât. Il était naturel qu'il essayât de s'en faire une qui fut digne de ce nom.

Ce palais, qui faisait l'admiration des contemporains, les fouilles de ces dernières années l'ont mis complétement au jour. Ce n'est pas tout à fait une découverte : vers le commencement du siècle dernier, le duc de Parme, François Ier, qui possédait cette partie de la colline, la fit fouiller par le savant Bianchini ; on y trouva un amas considérable de ruines, et l'on reconnut sans hésiter qu'elles devaient appartenir au palais de Domitien. Il était alors en bien meilleur état qu'aujourd'hui, et plusieurs salles avaient conservé des restes importants de leur décoration primitive. Après qu'on eut pris tout ce qui pouvait s'emporter pour orner les musées des Farnèse, les ruines furent de nouveau recouvertes de terre et comblées pour un siècle et demi. M. Rosa nous les a définitivement rendues, et comme cette fois elles ont été plus complétement déblayées et dégagées, que le plan général de l'édifice est aisé à reconstruire et qu'il semble mieux répondre à l'idée que nous nous faisons d'un palais, c'est aussi l'endroit du Palatin que les étrangers visitent le plus volontiers et dont ils gardent le meilleur souvenir[1].

Le palais de Domitien est encore une maison romaine, bâtie sur le même plan que les autres, avec cette différence pourtant que les proportions en sont plus vastes. On y arrivait par cette rampe escarpée (*clivus palatinus*) qui, comme je l'ai dit, se détachait de la Voie sacrée, près de l'arc de Titus, et servait depuis Romulus d'entrée ordinaire au Palatin. A l'extrémité de cette rue se trouvait la façade principale du palais. Sous

1. M. Ferdinand Dutert, qui a étudié ces belles rnines pendant qu'on les découvrait, en a fait un essai de restauration dont il a pnblié un résumé dans la *Revue archéologique*, de janvier et de février 1873. Je dois à son obligeance une épreuve photographique de sa restauration, et je la reproduis dans la planche ci-contre.

un magnifique portique, soutenu par des colonnes dont les piliers ont été retrouvés, trois portes s'ouvraient. Celle du milieu donnait accès à l'une des pièces les plus vastes et les plus hardies que l'on connaisse. C'était, sans aucun doute, la salle de réception, à laquelle M. Rosa a conservé son nom antique de *tablinum*. Le prince y donnait ses audiences ; c'est là qu'il recevait les ambassadeurs des rois ou des peuples étrangers, et les députations des provinces qui venaient à tous les anniversaires lui apporter les félicitations et les vœux de ses sujets les plus lointains. Cette salle est un témoignage vivant du progrès que les mœurs monarchiques avaient fait depuis Auguste. A son extrémité, en face de la porte d'entrée, on voit une abside qui devait contenir sans doute le trône de l'empereur, car Domitien avait un trône : avec lui, l'étiquette des monarchies orientales s'introduit à la cour des empereurs. Stace, son poète favori, lui donnait ouvertement ce nom de roi que César n'avait pas osé prendre, et il savait bien qu'en le lui donnant il ne risquait pas de lui déplaire. La décoration de la salle répondait à son étendue. Bianchini raconte qu'il y trouva, lorsqu'il la découvrit, des restes admirables de son ancienne splendeur. Autour des murs couverts des marbres les plus précieux se dressaient seize colonnes corinthiennes de vingt-huit pieds de haut merveilleusement travaillées. Huit grandes niches, surmontées d'un fronton, comme celles du Panthéon d'Agrippa, contenaient huit statues colossales en basalte ; deux d'entre elles, un Bacchus et un Hercule, furent trouvées à leur place. La porte d'entrée était flanquée de deux colonnes en jaune antique qui furent vendues 2000 sequins ; le seuil était formé par un morceau si énorme de marbre grec qu'on en fit la table du maître-autel d'une église. Toutes ces richesses ont été dispersées ; il reste à peine le long des murs ou sur les pavés quelques débris des mar-

bres qui les couvraient, et ces débris ne suffisent plus à nous donner une idée de ce que devait être la magnificence de cette salle.

Le *tablinum* est placé entre deux autres pièces d'inégale grandeur, qui s'ouvrent comme lui sur le portique d'entrée. On a cru voir dans la plus petite des deux une de ces chapelles domestiques où l'on adorait les divinités de la famille, et on lui a donné le nom de *Lararium*, mais cette destination est assez incertaine : Au sujet de l'autre, au contraire, il ne peut y avoir aucun doute : c'était une basilique, c'est-à-dire une de ces salles où l'on rendait la justice. On en distingue encore nettement toutes les parties, et il reste même, près de l'abside semi-circulaire où siégeaient les juges, un fragment de la balustrade de marbre qui les séparait de l'assistance. C'est là que l'empereur jugeait les affaires civiles ou criminelles qui lui étaient déférées. Domitien tenait beaucoup à cette prérogative de son pouvoir suprême ; il voulait se donner la réputation d'être un justicier sévère et punissait sans pitié chez les autres toutes les fautes qu'il se pardonnait si aisément à lui-même.

Derrière ces trois salles, qui occupent toute la façade du palais, se trouve le péristyle, vaste cour entourée de portiques, d'une étendue de plus de 3000 mètres carrés [1]. On y voit encore les restes des colonnes cannelées en marbre carien qui soutenaient le toit et des plaques de marbre de Numidie qui couvraient les murailles. Au fond du péristyle, en face du *tablinum*, une large porte conduit au *triclinium* ou salle à manger du palais. Martial nous dit qu'avant Domitien le Palatin n'avait pas de *triclinium* qui fût digne des Césars, et félicite l'empereur d'en avoir construit un qui lui semble aussi beau que la

1. Tout n'a pu être déblayé. Il reste encore une bande de terrains engagée sous les terrasses de la villa Mills.

salle à manger de l'Olympe ; il déclare « que les dieux pourraient y boire le nectar et recevoir des mains de Ganymède la coupe sacrée ». Cette comparaison est audacieuse, mais il faut reconnaître que la salle devait être fort belle, quand elle était intacte. Selon l'usage romain, elle contenait trois tables ; deux d'entre elles étaient placées le long des murs latéraux, la principale en face de la porte d'entrée, dans une sorte d'abside magnifiquement décorée, qui conserve encore une partie de son pavé de porphyre, de serpentin et de jaune antique : c'était celle qu'occupaient le prince et les plus grands personnages. Le milieu restait libre pour le service. De chaque côté, cinq grandes fenêtres, séparées par des colonnes de granit rouge, étaient ouvertes sur deux nymphées, au milieu desquels on trouve encore les restes d'un bassin de marbre orné de petites niches qui devaient contenir des statues. Du lit où les convives se couchaient pour le repas, ils pouvaient apercevoir l'eau qui jaillissait de la fontaine et qui tombait en cascade, d'étage en étage, au milieu de la verdure, du marbre et des fleurs. Il est souvent question de cette élégante salle à manger chez les écrivains du temps. Domitien, qui se piquait d'aimer les lettres et qui, dans sa jeunesse, avait fait des vers que ses flatteurs trouvaient divins, daignait quelquefois inviter des poètes à sa table. Stace, qui obtint cet honneur envié, nous a dépeint sa joie dans une de ses *Silves ;* c'est un véritable délire : il déclare qu'en entrant dans le *triclinium* de l'empereur, il se crut transporté au milieu des astres et qu'il lui sembla prendre place à la table même de Jupiter. « Est-ce bien vous que je vois, dit-il au prince, vous le vainqueur et le père du monde soumis, vous, l'espoir des hommes et le souci des dieux ? Ainsi je suis près de vous ! Au milieu des coupes et des mets qui couvrent la table, je contemple votre visage ! » Et il s'empresse d'ajouter : « Je

l'avoue, tout l'appareil somptueux du repas, ces tables de chêne supportées par des colonnes d'ivoire, cette armée d'esclaves, n'attirèrent pas mes regards ; c'est l'empereur seul que je souhaitais voir, je n'ai contemplé que lui. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce visage calme qui, sous un air de majesté sereine, semblait vouloir tempérer l'éclat de sa fortune ; mais il ne réussissait pas à cacher sa grandeur ; elle brillait malgré lui sur ses traits. En le voyant, les nations les plus éloignées, les hordes les plus barbares auraient reconnu leur maître[1] ! » Voilà des compliments qui paraissent un peu forts quand on songe qu'il s'agit de Domitien ; mais l'honneur que le prince avait fait à Stace était de ceux qui tournaient la tête aux poètes. Martial déclare que, si Jupiter et Domitien l'invitaient à dîner le même jour, il laisserait là le maître des dieux et s'en irait chez l'empereur.

De toutes ces grandes salles, nous n'avons plus aujourd'hui que des pavés de marbre, des bases de colonnes et quelques pans de murs : le reste est détruit. Mais le témoignage des auteurs contemporains est suffisant pour nous donner quelque idée de ce que nous avons perdu. Ils sont unanimes à célébrer les vastes proportions de l'édifice et à en décrire la hauteur. Ils disent, dans leur langage hyperbolique, « qu'on croirait voir, quand on le regarde, Pélion sur Ossa ; que ses voûtes percent l'éther et voient l'Olympe de plus près ; que c'est à peine si d'en bas les yeux en peuvent distinguer le toit, et que le faîte doré se confond avec l'éclat rayonnant des cieux. » Ils nous parlent de ce nombre infini de colonnes « qui seraient capables de supporter la voûte céleste pendant qu'Atlas se repose un moment », ils énumèrent les marbres de toute nature qui sont entrés dans la décoration des murailles ;

1. Stace, *Silv.*, IV, 2.

ils insistent même avec tant de complaisance sur ces pompeuses descriptions, que l'idée nous vient, sans qu'ils veuillent, qu'il devait y avoir dans ces ornemens un peu de profusion et d'excès. On n'aimait plus la simplicité, du temps de Domitien. Le goût du public et le talent des artistes étaient devenus moins sûrs ; on ne savait plus faire beau, on cherchait à faire riche : c'est l'habitude de tous les arts en décadence. Le prince surtout aimait avec passion ces magnificences déréglées ; un plaisant le comparait au roi Midas, qui changeait en or tout ce qu'il touchait [1].

Ce palais immense contient beaucoup d'autres salles moins importantes que celles que nous venons de décrire, mais on n'y a pas retrouvé tous ces appartements intérieurs nécessaires à la vie privée. Aussi ne servait-il que pour les représentations officielles ; en réalité, les princes habitaient ailleurs. Leur demeure véritable paraît avoir été de tout temps ou la maison d'Auguste ou celle de Tibère. Pour passer de cette dernière au palais de Domitien sans traverser la place, on avait creusé une galerie souterraine qui existe encore et qui communique avec le cryptoportique dont j'ai parlé [2]. De cette manière, la vie des empereurs était, pour ainsi dire, séparée en deux ; ils en passaient une partie, la moins agréable sans doute, dans ce palais magnifique sur la porte duquel Nerva avait

1. On a découvert, dans plusieurs manuscrits du moyen âge, la description d'un palais, dans lequel M. de Rossi a reconnu le palais de Domitien (*Piante di Roma*, p. 123). Ce morceau curieux montre d'abord que les noms qu'on a donnés aux diverses pièces dont le palais se compose sont exacts. On les retrouve dans la description du moyen âge. La salle de réception est appelée *salutatorium;* elle a, à côté d'elle, le *consistorium*, c'est-à-dire la basilique, et plus loin le *trichorum*, ou la salle à manger à trois lits (*triclinium*). Il fait voir ensuite que cette belle maison subsista jusqu'après la ruine de l'empire, qu'elle fut toujours le centre du Palatin, et resta dans l'imagination de tous comme le type d'un palais impérial. — 2. Voy., n° 7 sur le plan général du Palatin.

inscrit ces mots : *Ædes publicæ*, pour faire entendre que tout le monde avait le droit d'y venir réclamer justice ; le reste du temps ils habitaient une demeure moins somptueuse, mais plus retirée, plus commode, mieux appropriée à la vie de famille, où après avoir fait leur métier d'empereur, ils pouvaient goûter, suivant le beau mot d'Antonin, le plaisir d'être hommes.

Il y avait un siècle, — le plus beau siècle de l'empire, — que les Césars résidaient dans les anciens palais, quand l'idée vint à Septime-Sévère d'en bâtir un nouveau. Peut-être l'occasion lui en fut-elle fournie par le terrible incendie qui ravagea le Palatin à la fin du règne de Commode ; mais il avait assurément une autre raison de le faire. Les dynasties qui commencent éprouvent toujours le besoin de frapper l'imagination des peuples par quelques grandes entreprises. Celle-là surtout qui succédait aux Antonins, et qui avait à se faire pardonner une origine étrangère, affecta de s'occuper beaucoup de Rome, de l'orner et de l'embellir. Sévère, comme tous ceux qui arrivent brusquement à une haute fortune, craignait toujours qu'on se rappelât sa situation passée, et il voulait en faire perdre le souvenir. On raconte que lorsqu'il revint dans son pays, revêtu d'une fonction publique, un de ses anciens amis, heureux de le voir, lui ayant sauté au cou, il le fit battre de verges pour lui apprendre a traiter avec plus de façons un magistrat du peuple romain. Il lui sembla sans doute qu'en rivalisant de magnificence avec ses prédécesseurs il se montrait digne de leur succéder. Il voulut prendre possession de la colline impériale en y bâtissant un palais qui portât le nom de sa famille.

Le Palatin commençait à être encombré, et la place devait y devenir rare pour les constructions nouvelles. Il restait pourtant encore un espace libre en face du Cœlius, le long de la voie Triomphale. On y avait moins

bâti qu'ailleurs, parce que le sol y descend jusqu'à la plaine par des pentes douces et qu'il ne fournit pas un terrain égal où l'on puisse élever un vaste édifice. Cependant le palais de Domitien s'était de quelque façon étendu jusque-là. De ce péristyle dont j'ai parlé, et qui couvre un si grand espace, on communiquait par une série de pièces, encore mal connues, avec la maison d'Auguste que Domitien avait ainsi fait entrer dans son vaste palais. Au delà de la maison d'Auguste, il avait construit un stade, qui est aujourd'hui entièrement déblayé. On appelait stade une sorte de cirque destiné à des courses d'hommes ou à des jeux d'athlètes. C'était un des divertissements favoris des Grecs : rien ne plaisait plus à ce peuple d'artistes que de voir un beau corps nu déployer dans des exercices variés sa force et sa grâce. Les Romains, qui n'étaient frappés que de l'indécence et du danger de ces exercices, ne les aimaient pas. Le goût leur en vint pourtant sous l'empire, et ce fut surtout Domitien qui les leur fit agréer. Il construisit pour ces jeux ce grand cirque du champ de Mars dont la *Piazza Navona* conserve encore la forme et le plan ; il aimait à les présider, revêtu du costume grec, les épaules couvertes d'un manteau de pourpre, avec une couronne d'or sur la tête. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait voulu avoir un stade dans son palais où il pût se donner pour lui seul et ses amis ce divertissement qu'au champ de Mars il partageait avec tous les Romains. Il lui plaisait sans doute d'essayer en compagnie de quelques connaisseurs le coureur rapide ou l'habile athlète qu'il devait plus tard montrer au peuple. Le lieu où se donnaient ces fêtes devait être fort élégant [1] : on a retrouvé l'hémicycle impérial, composé

1. Il existe, à la bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, un intéressant essai de restauration du stade de Domitien, par M. Pascal, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome.

de deux salons placés l'un sur l'autre dont le plus élevé semble avoir été aussi le plus beau [1]. Tout autour du cirque régnaient deux étages de portiques soutenus par des colonnes de marbre. On se figure l'aspect que ces lieux devaient présenter quand l'empereur était assis dans sa loge et que les courtisans, heureux de prendre leur part de ces distractions impériales, se pressaient sous les portiques.

C'est au delà du stade de Domitien, à l'angle même de la colline, vers l'est et le midi, que Sévère bâtit son palais. La dépense dut en être très considérable : avant de construire le palais lui-même, il fallut, pour ainsi dire, faire le sol sur lequel il devait s'élever. Nous avons vu tout à l'heure qu'il s'abaisse en pentes douces jusqu'à la plaine ; on le releva par des substructions immenses qui se composaient d'arcades de pierre superposées. Ces substructions existent encore ; la terre qui les recouvrait ayant disparu, on aperçoit de tous les côtés ces arcades qui montent les unes sur les autres et forment entre elles des groupes étranges. Elles paraissent si hautes, elles frappent d'un tel étonnement celui qui les regarde des rues environnantes, qu'on leur fait quelquefois l'honneur de les prendre pour le palais même des empereurs : elles n'en sont que les fondations et le sous-sol ; au-dessus d'elles était construit le palais de Sévère. Il en reste quelques murs encore solides, les plus hauts et les mieux conservés qu'on trouve au Palatin. L'un d'entre eux soutenait un magnifique escalier qui conduisait aux étages supérieurs. Mais, de toutes ces ruines imposantes, rien n'égale en intérêt ce qui reste de la loge impériale sur le grand cirque [2]. Elle était attenante au palais même, en sorte que l'empereur assistait aux courses de chars et de

1. Voy. n° 8, sur le plan. — 2. Voy., sur le plan, n° 9.

chevaux sans sortir de chez lui. Elle se composait d'un salon fermé, où le prince et sa famille pouvaient prendre quelque repos, et d'une terrasse d'où le regard embrasse le cirque entier. La vue dont on jouissait de là, le jour où se donnait une de ces grandes fêtes qui rassemblaient tout le peuple romain, devait être admirable. Cette vallée longue et resserrée qui s'étend entre le Palatin et l'Aventin est aujourd'hui l'un des quartiers les plus tristes et les plus pauvres de Rome. C'était alors un hippodrome immense, orné de colonnes, d'obélisques, de statues, entouré de gradins de marbre, sur lesquels, pendant les jeux publics, s'entassaient près de 400 000 curieux. Rien n'égalait l'animation de cette foule quand devaient courir des chevaux et des cochers aimés du public. Les spectateurs, dit Lactance, formaient le plus étrange des spectacles: on les voyait suivre avec passion tous les incidents de la course, gesticuler, crier, hurler, bondir sur leurs bancs; chacun d'eux prenait parti pour une « faction » différente; ils insultaient, ils applaudissaient les cochers, vêtus de vert ou de bleu, de blanc ou de rouge, qui tournaient autour de la *spina*. Depuis le moment où le magistrat qui présidait à la fête donnait le signal du départ en jetant un mouchoir blanc dans l'arène, jusqu'à celui où le char le plus heureux, après avoir parcouru une distance de 7 kilomètres 1/2, touchait le but, il s'élevait de toute cette assistance un bruit épouvantable qui s'entendait, dit-on, à plusieurs lieues de Rome. Les empereurs prenaient part à l'émotion commune. Ils avaient aussi leurs chevaux préférés, leurs cochers favoris, et ne souffraient pas volontiers qu'ils fussent vaincus. Je me figure que c'est là, dans cette loge impériale, qu'un hasard heureux nous a conservée, que se passa la scène étrange racontée par Hérodien. Comme on s'était permis de siffler un cocher de la

faction bleue, que Caracalla favorisait, il donna l'ordre à ses gardes de punir les coupables. Les soldats se précipitèrent sur les gradins du cirque, et, pour ne pas prendre la peine de choisir, ils tuaient tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. Ce fut une scène inexprimable de confusion et de massacre, dont l'empereur, qui de sa loge n'en perdait rien, dut être fort réjoui [1].

Septime-Sévère est le dernier des Césars qui se soit fait bâtir une habitation nouvelle ; l'empire devint trop misérable après lui pour qu'un prince pût se permettre ces profusions. J'ai donc fini d'énumérer les palais qu'on avait construits sur le Palatin, mais il contenait d'autres édifices que les demeures des empereurs ; à côté du prince il fallait loger sa garde et ses serviteurs. Quoique ces maisons de soldats et d'esclaves aient du être faites avec moins de soin et de dépense, il en est pourtant resté des traces en divers endroits de la colline. Au bas de la rue Palatine, près de l'arc de Titus, les fouilles ont fait

1. Une autre partie du palais de Sévère était restée très célèbre. Au bas de la colline, en face du Cœlius, il avait fait bâtir, le long de la voie Triomphale, un portique à trois étages, qui s'appelait *Septizonium*. Il voulait en faire l'entrée principale du palais, mais le préfet de Rome, qui tenait sans doute aux anciennes habitudes, l'en empêcha en faisant placer la statue de l'empereur à l'endroit où aurait dû être la porte. Le *Septizonium* ne fut donc plus qu'un magnifique ornement qui ne servait à rien. Les malins, qui le voyaient placé en face du chemin par où l'on venait d'Afrique, prétendaient que Sévère avait voulu, en le construisant, frapper d'admiration ses compatriotes à leur arrivée. Le *Septizonium* avait eu la bonne fortune de traverser sans trop d'accident tout le moyen âge. Il était encore à peu près intact lorsqu'il plut au pape Sixte-Quint de le détruire et d'en employer les colonnes à quelque église qu'il restaurait : « La renaissance des arts, dit M. Dutert, fut le signal de la mutilation et de la dispersion des plus belles œuvres artistiques. » Les papes détruisirent souvent des monuments antiques que les Ostrogoths avaient réparés. N'est-ce pas Paul V qui démolit les restes admirables du temple de Pallas dans le Forum de Nerva pour décorer la fontaine Pauline ? *Piu Goto de' Goti!*

découvrir un grand nombre de chambres d'inégale étendue[1]; M. Rosa suppose qu'elles étaient occupées par la cohorte prétorienne qui gardait les Césars : il est en effet assez naturel de croire qu'on avait placé la caserne à côté de la principale entrée du Palatin. C'est donc là que, selon Tacite, le malheureux Pison, qui venait d'être adopté par Galba, à la première nouvelle de la révolte d'Othon, réunit les soldats de la garde, et leur tint ce discours honnête et mélancolique qui n'était pas fait pour gagner le cœur des prétoriens. Ce qui est beaucoup plus curieux que ces ruines informes, dont la destination est en somme assez douteuse, ce sont celles qui se trouvent à l'extrémité opposée, vers le Vélabre. On a découvert là une rue tout entière, assez bien conservée, dans laquelle on a cru reconnaître ce qu'on appelait la montée de la Victoire (*clivus Victoriæ*)[2]. C'était encore un reste de la Rome des premiers temps. On y pénétrait par la « porte Romaine, » une de celles dont l'origine, disait-on, remontait à Romulus. De là, une voie étroite et raide se dirigeait vers le sommet de la colline. La rue, qui des deux côtés est bordée de hautes maisons, n'a jamais dû être fort claire, mais elle est devenue plus sombre depuis que Caligula l'a fait en partie couvrir pour étendre les terrasses de son palais. Le côté droit de cette rue, celui qui s'appuie à la colline, appartenait certainement aux dépendances des palais impériaux. Quand on pénètre dans les chambres à moitié comblées qui existent encore, et que l'œil commence à se faire à ces ténèbres, on est surpris de voir que ces appartements obscurs, qui semblaient d'abord à peine suffisants pour des esclaves, sont quelquefois ornés

1. Voy., sur le plan, n° 10. Les ruines qu'on a découvertes en cet endroit paraissent être d'une époque assez basse. MM. Visconti et Anciani sont tentés de croire qu'elles appartiennent à des constructions de l'empereur Maximien. — 2. Voy., sur le plan, n° 11.

avec une grande élégance : beaucoup ont conservé leurs stucs et leurs mosaïques ; il y en a dont les murs possèdent encore de gracieuses peintures, et l'un des balcons a gardé sa fine balustrade de marbre. Si ces maisons, comme il est naturel de le croire, étaient habitées par les serviteurs du prince, c'est aux esclaves et aux affranchis les plus distingués, à l'aristocratie de la domesticité impériale, qu'elles devaient être réservées. Il y avait là sans doute de ces gens sans patrie et sans nom, achetés sur les marchés de la Grèce, dont les plus grands seigneurs recherchaient les bonnes grâces, qui dominaient l'empereur et souvent gouvernaient l'empire. Devenus importants et riches, ils se résignaient à vivre dans ces appartements sans air et sans jour pour ne pas s'éloigner du maître, comme sous Louis XIV les plus illustres personnages, qui possédaient de grands hôtels et de beaux châteaux, s'entassaient dans les appartements infectes de Versailles pour être toujours sous les yeux du roi. Mais, si ces esclaves ou ces affranchis se croyaient obligés de ne pas quitter ces chambres obscures, ils voulaient les embellir autant qu'ils le pouvaient, et les rendre dignes de leur fortune : c'est au moins la seule façon d'expliquer ce luxe de peinture et de marbre, et ces beaux ornements prodigués sur des murailles où l'on pouvait à peine les apercevoir.

De l'autre côté du Palatin, près du grand cirque, on a retrouvé une de ces anciennes maisons qui furent conservées après que la colline eut été envahie par les palais impériaux et que l'on consacra à loger les gens de service[1]. Elle a contenu, peut-être à des époques différentes, des soldats et des esclaves. Les chambres qui entourent l'*atrium* sont pleines de ces incriptions à la pointe ou au

1. Voy., sur le plan, n° 12.

charbon que les Italiens appellent *graffiti*. Elles ont été gravées d'ordinaire par des soldats qui se donnent le nom de vétérans de l'empereur (*veteranus domini nostri*); quelques-unes contiennent des épigrammes piquantes où le vétéran se plaint du peu de profit qu'il a tiré de ses services[1]. Il y en a qui semblent prouver qu'à une certaine époque fut établie dans cette maison l'école des jeunes esclaves (*pædagogium*), où l'on élevait avec soin les enfants qui étaient destinés à servir le prince, à l'approcher, à faire sa compagnie, à l'égayer par leur entretien. Plusieurs de ces enfants ont laissé sur les murs des inscriptions qui semblent prouver que l'école ne les amusait guère et qu'ils étaient heureux de la quitter. C'est là aussi qu'a été trouvée la fameuse caricature dont on a tant parlé et qui est placée aujourd'hui au musée Kircher. Elle représente un homme à tête d'âne étendu sur une croix; au-dessous, un personnage, grossièrement dessiné, tient les yeux fixés sur le crucifié, en approchant sa main de sa bouche. La scène est expliquée par une inscription grecque où on lit ces mots : « Alexamène adore son Dieu. » Évidemment c'est une plaisanterie dirigée contre un chrétien : on croyait, à l'époque des Antonins, même dans la société la plus éclairée, que les chrétiens comme les juifs adoraient un âne. Soldat ou esclave de l'empereur, Alexamène, qui avait embrassé la doctrine nouvelle, était l'objet des railleries de ses camarades; mais il les supportait avec courage, et, au milieu de ce monde ennemi, il ne reniait pas sa foi. M. Visconti a trouvé en 1870 une inscription où il la confesse, et qui porte ces

1. Sur le mur d'une de ces chambres, on voyait un petit âne qui tournait la roue d'un moulin. Au-dessous était écrite la légende suivante : « Travaille, mon petit âne, comme j'ai travaillé moi-même, tu t'en trouveras bien. *Labora, aselle, quomodo ego laboravi, et proderit tibi.* » Ce charmant petit dessin a été récemment détruit par un orage.

mots, probablement gravés par lui-même : *Alexamenos fidelis*. Quoique le christianisme ait pénétré de bonne heure dans la maison des Césars, c'est le seul souvenir qui en soit resté au Palatin.

IV

Aspect de la colline au troisième siècle. — Elle contient des édifices de tous les temps. — Monuments de l'époque impériale. — Différences avec les palais d'aujourd'hui. — Beauté de l'ensemble.

Quelque longue que soit déjà cette étude, je crois utile d'y ajouter quelques mots encore Après avoir énuméré par le détail les édifices que chaque siècle a vus s'élever au Palatin, il faut essayer de se rendre compte de l'effet que devait produire l'ensemble. Supposons donc que nous sommes au troisième siècle, vers l'époque où Septime-Sévère vient de bâtir le dernier de tous les palais impériaux, et figurons-nous que, dans un de ces moments de plus en plus rares où l'empire est calme et victorieux, nous visitons la célèbre colline. A ce moment, elle appartient toute aux Césars; leur famille, leurs soldats, leurs serviteurs sont seuls à l'occuper. Elle contient des édifices d'âge très divers, dont quelques-uns remontent aux origines même de Rome, mais qui sont tous entretenus et réparés avec le plus grand soin. Aucune ruine n'y attriste l'œil, les Césars n'en veulent souffrir nulle part; rien dans leur empire ne doit avoir un air de misère et de désolation qui fasse honte à la prospérité de leur règne. Ne sait-on pas que l'un d'eux alla jusqu'à abolir, sans plus de façon, les sociétés qui s'étaient formées pour acheter les grands domaines, et qui, après avoir tiré un bon profit des terres en les morcelant, ne prenaient pas la peine d'entretenir les maisons quand on ne trouvait pas à les

vendre ? L'empereur est indigné de cette conduite ; il déclare, dans son édit, que c'est « un commerce meurtrier, ennemi de la paix du monde » et qui insulte à la félicité publique, « qu'au lieu de couvrir les champs de décombres, il convient à un siècle aussi fortuné de bâtir de nouvelles maisons, afin de faire mieux resplendir le bonheur du genre humain[1]. » Ces maximes, on le comprend, devaient être pratiquées au Palatin plus qu'ailleurs : il était convenable que tout fût maintenu en bon état autour des palais impériaux ; aussi, malgré toutes les misères de l'empire, n'y laissa-t-on jamais rien tomber en ruines : c'est ce qui explique que les plus vieilles masures s'y soient conservées jusqu'à l'arrivée des barbares.

Il y avait donc sur le Palatin des monuments de tous les âges, et le grand intérêt qu'il offrait à un visiteur, c'est que dans un espace restreint il contenait pour ainsi dire toute l'histoire de Rome. Depuis l'époque « où les bœufs de l'Arcadien Évandre vinrent s'y reposer » jusqu'au temps où s'y établit la dynastie africaine et orientale des Sévère, chaque siècle y avait laissé quelque souvenir. Il contenait la demeure du premier roi et le palais du premier empereur ; on y montrait l'endroit où habitaient les grands consulaires de la république et les meilleurs des princes. On pouvait y suivre toutes les transformations du culte national : le temple de Jupiter Stator, celui d'Apollon, celui de la Mère de dieux, rappelaient successivement l'époque où Rome se contentait des divinités du Latium, celle où elle laissa pénétrer chez elle les dieux de la Grèce, celle enfin où elle alla chercher les cultes exaltés de l'Orient, qui lui firent connaître des besoins religieux nouveaux et préparèrent la voie au

1. Ce curieux décret contre les bandes noires chez les Romains a été publié et commenté par M. Egger dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, 4e série, tome III.

christianisme On venait visiter avec respect tous ces monuments, et les plus anciens, quoique les plus simples, n'étaient pas les moins fêtés. Les Romains ne ressemblaient pas à ces parvenus qui rougissent de l'humilité de leurs origines et cherchent à les cacher; au contraire, ils en tiraient vanité parce qu'elles leur faisaient mieux mesurer la grandeur du chemin qu'ils avaient parcouru. Aucune époque de leur histoire n'était exclue de leur reconnaissance : ils savaient que tous les siècles avaient travaillé à la gloire de Rome; les haines politiques, les préjugés de parti n'avaient pas le pouvoir de les rendre injustes pour personne; qu'elle qu'eût été l'ardeur des disputes, le temps avait tout apaisé, et rien n'était resté du passé que la mémoire toujours vivante des services rendus au pays. Le patriotisme d'un Romain du troisième siècle se composait d'une admiration égale pour les héros de la république et pour les grands empereurs, et l'on visitait avec les mêmes sentiments de respect et de fierté la cabane de Romulus, la maison de Cicéron et le palais d'Auguste.

Ce qui dominait pourtant, ce qui avait laissé le plus de souvenirs au Palatin, c'était l'époque impériale. Il n'est pas tout à fait exact de prétendre qu'il contenait, comme le dit l'enseigne des jardins Farnèse, le palais des Césars (*Palazzo de' Cesari*), ce qui laisserait croire qu'il n'y existait qu'une vaste habitation sans cesse agrandie et embellie par les empereurs nouveaux qui venaient s'y établir, comme l'ont été nos Tuileries[1]. C'était plutôt le quartier des palais. Il y en avait cinq différents, qui por-

1. On le croyait à l'époque de Bianchini. Il faut voir, dans son ouvrage intitulé *Palazzo de' Cesari*, la restauration qu'il imagine du palais impérial. C'est une immense construction assez semblable pour l'extérieur au palais Farnèse, où tout se tient et paraît être du même temps. Rien ne ressemble moins à l'idée que nous nous faisons aujourd'hui du Palatin.

taient le nom des princes qui les avaient bâtis[1]. Il ne se trouve rien de semblable dans nos capitales modernes. Quand les princes, par caprice ou par vanité, veulent aujourd'hui se construire une habitation nouvelle, c'est presque toujours très loin de l'ancienne. Ils tiennent à changer, ils cherchent d'abord une situation différente et des points de vue nouveaux. Les deux principales résidences des papes, le Vatican et le Quirinal, sont placées aux deux extrémités de Rome. Ici au contraire tout est réuni sur la même colline : elle était devenue le domicile de l'empire, et il ne semblait pas qu'un prince pût résider ailleurs. Dion prétend que les lieux où les empereurs séjournaient dans leurs voyages prenaient le nom du Palatin[2].

Cet entassement de palais devait produire sur les visiteurs une très grande impression. Figurons-nous un provincial intelligent et curieux, comme il s'en trouvait beaucoup alors, un Gaulois, un Africain, un Espagnol, qui venaient voir cette Rome dont le monde entier s'entretenait. Même après avoir traversé les Forums impériaux et admiré les merveilles du Capitole, le Palatin avait de quoi les étonner. Il nous est aisé d'imaginer le spectacle qu'ils devaient avoir sous les yeux; les fouilles de ces dernières années nous permettent de refaire assez exactement la topographie de la colline. Quand on arrivait par ce *clivus palatinus*, dont j'ai tant de fois parlé, et qu'on passait sous la vieille porte de Romulus, voisine du temple de Jupiter Stator, on avait devant soi la façade du palais de Domitien. Ce palais, qui se présentait aux regards avant les autres, était aussi le plus important de tous, celui qui semblait le mieux répondre à la majesté des Césars; une

1. Au moins celui de Tibère paraît avoir toujours conservé son nom. Voyez Aulu-Gelle, XIII, 19, et *Hist. Aug.*, *Prob.*, 2. — 2. Dion, LIII, 1, 16.

place, qu'on croit être *l'area palatina*, située à droite, divisait les palais impériaux en deux groupes distincts : l'un de ces groupes comprenait la maison de Tibère et celle de Caligula, bâties au nord de la colline, le long du Vélabre et du Forum, l'autre groupe se composait de trois palais différents, ayant leur façade, leur entrée, leur caractères propres, qui pourtant communiquaient entre eux et pouvaient, dans quelques circonstances solennelles, ne former qu'un seul palais. Celui de Domitien était contigu à la maison d'Auguste, plus reculée vers le midi et qui occupait à peu près le centre de la colline ; sur la même ligne, un peu plus loin, se trouvait le palais de Sévère, situé vers l'angle méridional du Palatin. Ce qui restait en dehors des temples et des édifices historiques, servait au logement des esclaves ou des affranchis de l'empereur.

Je suis assez tenté de croire que, tout en admirant beaucoup le Palatin, si nous pouvions le voir comme il était au troisième siècle, nous ferions pourtant quelques réserves. Notre goût a pris certaines habitudes, il a fini par avoir des exigences qui ne seraient pas tout à fait satisfaites. Il est probable que les accès et les alentours des palais impériaux nous sembleraient mesquins ; le *clivus palatinus* n'est pas large, le *clivus Victoriæ* est encore plus étroit, l'*area palatina* ne paraît pas non plus assez vaste. Si le palais de Domitien était aussi élevé que Stace le prétend, on ne sait vraiment où l'on pouvait se mettre pour en embrasser toute la hauteur. A l'intérieur, ces habitations magnifiques nous plairaient davantage. Les salles, les cours, les portiques, exciteraient notre admiration. Je crois pourtant que nous serions fort surpris de n'y pas trouver de jardins. Quand les empereurs voulaient goûter les plaisirs des champs, ils sortaient de Rome. Tout près de la ville, sur le lac d'Albe, à Tibur, ils possédaient

des villas charmantes qu'il leur était facile de visiter tant qu'il leur plaisait. S'ils tenaient à jouir de la vraie campagne, de la campagne sans apprêts et sans parure (*rus verum barbarumque*), ils allaient plus loin : on sait combien Antonin était heureux de faire les vendanges dans ses grands domaines du Latium. Cela leur suffisait, et ils ne semblent pas avoir jamais planté au Palatin de ces jardins fastueux dont les riches d'aujourd'hui aiment à entourer leur demeure[1]. Néron seul devança nos goûts ; mais peut-être était-ce moins par amour des champs que pour se donner « le plaisir superbe de forcer la nature ». Il lui semblait sans doute extraordinaire et tout à fait digne d'un César d'amener des forêts au milieu de Rome et de posséder un étang d'eau salée à dix lieues de la mer. Ces réserves faites, nous serions, je crois, aussi frappés que les Romains de l'empire de la beauté des édifices construits sur le Palatin. Quoique datant d'époques différentes, ils ne devaient pas présenter entre eux ces diversités qui blessent l'œil d'un délicat. L'incendie, ce fléau chronique de l'ancienne Rome, les avait souvent atteints. A chaque fois on s'empressait de les rebâtir, car Rome, suivant le mot de Martial, ressemblait au phénix qui se rajeunit en se brûlant, et, quand on les rebâtissait, on les mettait toujours un peu à la mode du jour. De cette façon, les disparates qui pouvaient choquer s'étaient effacées, et il restait pourtant assez de différence pour piquer par le contraste l'attention des visiteurs. Chacun des pa-

1. Il est pourtant question des jardins d'Adonis (*Adonea*), qui se trouvaient dans le palais de Domitien ; mais ils devaient avoir fort peu d'étendue. Par ce nom d'*Adonea*, les Syriens et les Égyptiens entendaient plutôt des jardinières que des jardins véritables. C'étaient des vases de terre où l'on semait, à l'époque de la fête d'Adonis, des plantes qui germent et meurent en quelques jours. Cette végétation hâtive et courte était une image de la destinée du héros dont on célébrait la mort prématurée.

lais avait son caractère et ses mérites particuliers. Celui d'Auguste devait être plus simple et d'un goût plus grave, celui de Domitien somptueux jusqu'à la profusion, celui de Sévère empreint de ce goût du grandiose qui se retrouve dans la construction des thermes de Caracalla. L'intérieur des appartements était orné avec une magnificence incomparable ; les salles et les portiques ressemblaient à de véritables musées où l'on avait réuni les chefs-d'œuvre de tous les âges. Pline disait déjà que de son temps on y voyait les ouvrages des artistes les plus distingués de la Grèce ; les empereurs qui suivirent, surtout Hadrien, ce fin connaisseur, cet ami passionné des beaux-arts, durent singulièrement enrichir la collection. Pour que rien n'y manquât, on y avait rassemblé aussi une grande abondance de livres rares et précieux. Les deux bibliothèques latine et grecque du portique d'Apollon et celle de la maison de Tibère étaient célèbres dans le monde entier.

Ajoutons enfin que la situation des palais impériaux répondait à leur beauté. Cicéron dit que le Palatin était le plus bel endroit de Rome. On dominait de là toute la ville, et le regard embrassait presque tous les monuments célèbres dont la république et l'empire l'avaient ornée. « Quel plus noble séjour, dit Claudien, pouvaient choisir les maîtres du monde ? Sur cette colline, la puissance a plus de grandeur ; il semble qu'elle ait mieux la conscience de sa force. Là, le palais des monarques, élevant au-dessus du Forum sa tête altière, voit à ses pieds les temples des dieux, rangés en cercle autour de lui comme des postes avancés qui le protégent. Spectacle sublime ! De là l'œil aperçoit, au-dessus des autels de Jupiter tonnant, les géants suspendus à la roche Tarpéienne, l'or ciselé des portes du Capitole et, sur le faîte des temples qui de toutes parts usurpent les plaines de l'air, ces sta-

tues qui semblent s'agiter dans les nuages; plus loin, les colonnes rostrales recouvertes de l'airain des navires, et ces édifices construits sur le sommet des plus hautes montagnes, travaux audacieux que la main de l'homme ajouta à l'œuvre de la nature, et ces innombrables arcs de triomphe chargés des dépouilles des nations. Partout l'éclat de l'or frappe les yeux éblouis et par son scintillement perpétuel fatigue les prunelles tremblantes[1]. » Toutes ces richesses ont disparu; il ne reste que les fondations de ces palais de marbre du haut desquels le poète contemplait les édifices dorés du Forum : ce ne sont plus aujourd'hui que des ruines d'où l'œil s'étend sur d'autres ruines; mais, s'il nous paraît difficile d'imaginer ce qu'ils devaient être quand ils étaient entiers, souvenons-nous que ceux qui les visitaient, dans les derniers temps de l'empire d'Occident, ne croyaient pas que la magnificence pût aller plus loin, et qu'ils leur paraissaient l'idéal d'une habitation souveraine. Dès le troisième siècle, le mot de palais, dérivé du nom du Palatin, désigne en latin et en grec la demeure d'un monarque; il a passé de là dans les langues modernes, comme celui de César, que les barbares ont pieusement recueilli au moment même où ils détruisaient l'empire, pour en faire le plus beau titre qu'on pût donner au pouvoir suprême.

1. Claudien, *in sext. cons. Honorii*, 35.

CHAPITRE TROISIÈME

LES CATACOMBES

Les découvertes qu'on a faites depuis trente-cinq ans aux catacombes [1] présentent deux particularités remarquables : D'abord elles sont l'œuvre d'un seul homme, et l'on peut dire que M. J. B. de Rossi n'en partage la gloire avec personne ; elles ont ensuite ce caractère que le hasard n'y est pour rien, qu'elles sont la récompense d'une science assurée, qui procède avec ordre et d'après des règles certaines. M. de Rossi ne marche jamais à l'aventure, il sait ce qu'il fait et où il va, et annonce toujours à l'avance ce qu'il doit trouver. Rien ne montre mieux que l'éclatant succès de ses fouilles le profit que les travaux de ce genre tirent d'une bonne méthode.

Les catacombes, qu'on ne visitait plus depuis le neuvième siècle, et dont on avait presque perdu le souvenir [2], furent

1. C'est pour me conformer à l'usage que je donne à tous ces monuments le nom de *catacombes*. En réalité on n'appelle ainsi que celles de saint Sébastien. Le seul nom qui leur convienne est celui de *cimetières*, et l'on voit, par un passage d'Eusèbe (*Hist. eccles.*, VII, 11), que ce nom était réservé aux sépultures chrétiennes. — 2. Cependant M. de Rossi a retrouvé, dans la catacombe de Saint-Calliste et ailleurs, les noms de Pomponio Læto et d'autres savants du quinzième siècle qui s'intitulent *antiquitatis perscrutatores et amatores*. Comme ils étaient fort suspects de revenir au paganisme et surveillés par les papes, ils allèrent cacher leurs réunions dans les cimetières chrétiens, où ils étaient sûrs qu'on ne les suivrait pas. N'est-il pas singulier qu'après avoir abrité les premières assemblées chrétiennes les catacombes aient servi d'asile aux païens de la Renaissance ?

retrouvées par hasard en 1578. Quelques années plus tard un savant illustre, Bosio, entreprit de les étudier, et comme il était un esprit clairvoyant et juste, il trouva du premier coup le moyen de rendre cette étude féconde. Il commença par se familiariser avec toute l'antiquité chrétienne ; grâce à ses immenses lectures, il était sûr de n'aborder les catacombes que muni des documents qui pouvaient les lui faire comprendre. Il voulait les explorer l'une après l'autre, suivre régulièrement chacune d'elles dans le dédale de ses galeries, essayer de retrouver son nom et de refaire son histoire. Un pareil travail demandait une érudition infinie, la connaissance profonde des auteurs ecclésiastiques et des efforts merveilleux de sagacité. Bosio sans doute en était capable ; ses successeurs semblèrent effrayés de la tâche et l'abandonnèrent. Ils négligèrent de plus en plus de s'occuper des catacombes en elles-mêmes pour concentrer leur attention sur les monuments qu'on y découvrait. Dans les visites qu'ils y faisaient, ils copiaient les inscriptions et les peintures, sans même indiquer en quel endroit ils les avaient trouvées, ils enlevaient tout ce qui pouvait se prendre et le plaçaient dans quelque musée ; là l'œuvre d'art, isolée de ce qui l'entourait, détachée de ces murs pour lesquels on l'avait faite, perdait son caractère et son importance. Ces curiosités de détail, qui ne doivent être qu'accessoires, faisaient négliger l'étude même des cimetières, qui est l'essentiel, et la mine d'où sortaient tant d'objets précieux était oubliée pour les richesses qu'on en tirait. C'était du reste la façon dont on explorait alors tous les monuments antiques, et qui leur a été si funeste.

M. de Rossi a changé résolument de méthode ; il a osé dire que, depuis deux cents ans, on avait quitté la bonne route, que tous ses devanciers s'étaient trompés, qu'il fallait se remettre sur les traces de Bosio, et reprendre

le travail où il l'avait laissé. Il a soutenu avec raison que pour tirer plus de profit des restes vénérables de l'antiquité chrétienne il ne fallait pas les séparer de l'étude des lieux où ils étaient placés, que, s'ils méritent d'être recueillis à cause des souvenirs qu'ils rappellent, il importe à plus forte raison de bien connaître les catacombes elles mêmes, qui sont l'œuvre la plus étonnante du christianisme naissant. Voilà pourquoi il s'est proposé, comme Bosio, d'étudier successivement les divers cimetières chrétiens, d'en dresser le plan, de rechercher l'étendue primitive de chacun d'eux et les accroissements qu'il a reçus, de déterminer autant que possible l'époque ou chaque galerie a été creusée, ce qui du même coup aide à connaître l'âge des monuments qu'elle renferme, en un mot de retrouver l'histoire et d'établir la topographie de cette immense cité souterraine, comme on l'a fait avec tant de succès pour celle qui était bâtie au-dessus d'elle.

Voilà ce que M. de Rossi a voulu faire et la méthode qu'il a prétendu suivre : on va voir quels ont été les résultats de ses travaux [2].

I

Importance que les chrétiens attachaient à la sépulture. — Les catacombes sont leur œuvre et non pas d'anciennes carrières abandonnées. — Comment ont-ils été amenés à les creuser. — Hypogées des divers cultes dans la campagne romaine. — Régles adoptées par l'Église pour les sépultures.

Les catacombes sont le lieu où les premiers chrétiens enterraient leurs morts. Quelques savants ont prétendu au siècle dernier qu'elles avaient pu servir de cimetière

1. Je vais les exposer rapidement d'après le grand ouvrage de M. de Rossi (*La Roma sotterranea cristiana*, 3 vol. 1864-1878). Parmi les livres dans lesquels les recherches de M. de Rossi ont été présentés aux Français, je citerai les *Nouvelles études sur les catacombes*.

commun aux pauvres gens de tous les cultes; c'est une opinion qu'il n'est plus possible de soutenir aujourd'hui. Depuis trente-cinq ans que les travaux y ont été poussés avec vigueur, on y a découvert des milliers de tombes, et jamais il n'est arrivé d'y rencontrer une tombe payenne. On peut donc affirmer sans crainte qu'elles étaient uniquement réservées aux chrétiens.

Les chrétiens attachaient beaucoup d'importance à la sépulture. Le corps étant destiné à revivre et à partager l'immortalité de l'âme, ils pensaient qu'il convient d'en avoir soin après la mort, et de lui donner, en attendant le grand réveil, un asile honorable. «Bientôt, disait Prudence, dans son hymne pour les funérailles, bientôt viendra le temps où la chaleur ranimera ces os, où le sang jaillira de nouveau dans ces veines, où la vie reprendra possession de cette demeure qu'elle a quittée. Ces cadavres longtemps inertes, qui gisaient dans la poussière des tombeaux, s'élanceront dans les airs pour se joindre de nouveau à leurs anciennes âmes. » Et il ajoutait en vers admirables : « Terre, reçois et garde dans ton sein maternel cette dépouille que nous te confions : ce fut le séjour d'une âme créée par l'auteur de toutes choses; c'est là qu'habitait un esprit animé de la sagesse du Christ. Couvre ce corps que nous déposons dans ton sein. Un jour celui qui l'a créé et façonné de ses mains te redemandera son ouvrage. » Personne n'étant exclu de cette espérance, les chrétiens prenaient également soin de la sépulture de tous les fidèles. Ils auraient eu horreur d'imiter les payens et de précipiter comme eux les cadavres des pauvres gens dans ces fosses communes (*puticuli*), où on les laissait pourrir. On voit qu'il était

de M. Desbassyns de Richemont, et surtout la traduction du livre de MM. Northcote et Brownlow, publiée par M. Alard sous ce titre : *Rome souterraine*. Paris, Didier, 1872.

défendu chez eux de mettre deux corps l'un sur l'autre : il fallait que chacun eut sa place particulière où il reposât seul jusqu'au dernier jour. Nous savons par Tertullien qu'un prêtre assistait aux funérailles [1] : la religion consacrait les tombeaux. Au temps de la persécution de Dèce, le clergé romain, écrivant à celui de Carthage, lui rappelait qu'il n'y avait pas de devoir plus important que de donner la sépulture aux martyrs et aux autres chrétiens [2]. Le trésor de l'Église était dépensé à faire vivre les pauvres et à les enterrer convenablement. Enfin saint Ambroise reconnaît que pour la sépulture des fidèles on a le droit de briser, de faire fondre et de vendre les vases sacrés [3]. Ces textes expliquent la construction des catacombes. Quand on sait le respect que les premiers chrétiens témoignaient pour leurs morts, on s'étonne moins des gigantesques travaux qu'ils ont entrepris pour les ensevelir.

Mais est-il bien vrai que ces travaux leur appartiennent? Les catacombes sont-elles tout à fait l'œuvre des chrétiens, ou les ont-ils simplement appropriées à leur usage? Cette question a donné lieu à de grandes discussions. Au siècle dernier, il ne manquait pas d'incrédules qui niaient la réalité des découvertes de Bosio. Quand on leur disait que les premiers fidèles avaient creusé eux-mêmes leurs cimetières, ils demandaient qui avait fourni à une société petite et pauvre les sommes nécessaires pour percer ce nombre effrayant de galeries souterraines, ce qu'on avait pu faire de la terre qu'on en avait tirée, et comment un culte proscrit avait eu l'audace de fouiller ainsi le sol aux portes de Rome et sous les yeux de ceux qui le persécutaient. Ces objections

1. Tertullien, *De anima*. 29. — 2. Saint Cyprien, *Epp.*, 8. — 3. Saint Ambroise, *De off.*, II, 142.

parurent sans réplique à la plupart des savants, elles troublèrent même les plus intrépides défenseurs des catacombes. Aussi crurent-ils bien faire de supposer, pour y répondre, qu'elles étaient d'anciennes carrières d'où les Romains avaient longtemps extrait la pouzzolane. Les chrétiens les avaient trouvées abandonnées, et, pour en faire leurs cimetières, ils n'avaient eu besoin que de creuser dans la muraille les niches horizontales qui devaient recevoir les morts. L'existence de ces carrières n'était pas une hypothèse; elle est attestée par les écrivains anciens. Cicéron parle d'un homme qui y fut assassiné de son temps [1], et Suétone rapporte que, comme on voulait persuader à Néron de s'y réfugier, il déclara qu'il ne voulait pas s'enterrer vivant [2]. Puisqu'elles étaient un lieu peu fréquenté, où les gens qui se cachaient pouvaient trouver un asile, elles convenaient aux chrétiens pour y célébrer leurs mystères et y ensevelir leurs morts. Bottari fait remarquer qu'il leur était facile de les connaître : leur religion se propagea d'abord parmi les pauvres gens et les esclaves, c'est-à-dire parmi ceux qu'on employait à les creuser ; c'étaient autant de guides qui pouvaient conduire leurs frères dans les détours des galeries abandonnées. Cette opinion paraissait donc parfaitement vraisemblable; elle avait l'avantage de fermer la bouche aux incrédules, aussi fut-elle religieusement acceptée de tout le monde pendant deux siècles, et jusqu'à nos jours elle a fait loi. Cependant elle ne tient pas devant l'examen attentif des catacombes. Le père Marchi avait commencé à l'ébranler, M. de Rossi l'achève. Il n'a pas de peine à démontrer que des chambres de 3 à 4 mètres carrés et des galeries de 1 mètre au plus de largeur, se coupant à angles droits, ne seraient guère commodes pour

1. Cic., *Pro Cluentio*, 14. — 2. Suét., *Nero*, 48.

extraire la pouzzolane et la transporter. Il reste d'anciennes carrières romaines dont la destination n'est pas douteuse, et l'aspect en est bien différent de celui des catacombes : les couloirs y sont plus larges, les dégagements plus mutipliés; tout y paraît mieux approprié aux nécessités d'une exploitation industrielle. D'ailleurs, M. Michel de Rossi[1], en étudiant avec soin la nature du terrain dans lequel sont creusés la plupart des cimetières de Rome, a remarqué qu'ils évitent systématiquement les bancs de pouzzolane friable pour s'enfoncer de préférence dans ceux dont la pierre est plus spongieuse et plus dure, et il déclare nettement que jamais on n'a pu tirer des catacombes des matériaux propres à construire. Cette raison est décisive et lève les derniers doutes qu'on pouvait avoir. Ce n'est pas que les chrétiens n'aient parfois approprié à leur usage quelques-unes de ces carrières abandonnées qu'on appelait *arenariæ :* l'histoire le dit et les recherches qu'on a faites dans ces dernièrent années le prouvent ; je dirai plus tard à quelle occasion et par quels motifs ils furent amenés à le faire; mais c'étaient des exceptions. En somme, dans les vingt-cinq ou trente cimetières qu'on a jusqu'ici visités, on n'a pu encore reconnaître que cinq de ces anciennes carrières, et il n'est pas probable qu'il y en ait beaucoup plus. Tout le reste a été fait de la main des chrétiens. On trouve plusieurs fois dans les catacombes l'image des fossoyeurs au travail. Ils sont représentés la pioche à la

1. M. Michel de Rossi est le frère de M. J. B. de Rossi. Il n'avait reçu que l'éducation d'un juriste; il est devenu géomètre par dévouement. Le désir d'aider son frère, qui avait besoin d'un associé qui étudiât le sol et levât le plan des galeries, a développé en lui une vocation qu'il ne se savait pas. Il s'est fait bientôt un nom dans cette science qui lui était nouvelle, et il a même inventé, pour abréger le travail de la levée des plans, une machine ingénieuse qui a obtenu une médaille à l'Exposition de Londres.

main et attaquant le roc qui surplombe. Cette attitude qu'on leur donne indique la façon dont ils ont procédé. Ils se sont hardiment avancés, se faisant une route avec leur pioche à travers ces couches de tuf granulaire dont le sol de la campagne romaine est rempli; ils ont creusé le roc devant eux, soutenus par leur foi, « habitant les entrailles de la terre, comme le moine sa cellule », et ces interminables galeries, qui contiennent, dit-on, six millions de tombes, sont entièrement leur ouvrage.

D'où vint aux premiers chrétiens ce mode de sépulture qui exigeait d'eux ces travaux effrayants? On a répondu depuis longtemps qu'ils le tenaient des Juifs. On aurait dû ajouter qu'en cela les Juifs ne faisaient que suivre la coutume de la plupart des peuples de l'Orient. On n'enterrait pas autrement en Syrie. Partout où les Tyriens ont pénétré, à Malte, en Sicile, en Sardaigne, on retrouve des sépultures semblables. M. Beulé a constaté l'existence de catacombes à Carthage, M. Renan en a vu dans la Phénicie; l'Asie Mineure, la Cyrénaïque et la Chersonèse en contiennent un grand nombre ; il y en a même chez les Étrusques, auxquelles on attribue quelquefois une origine orientale. Enfin on en découvre tous les jours à Rome, et cela ne doit pas surprendre. A la fin de la république et dans les premiers temps de l'empire, Rome a été comme envahie par les peuples de l'Orient. Ils apportaient dans cette grande ville tolérante et distraite leurs croyances et leurs habitudes. On les laissait prier leurs dieux à leur façon et enterrer leurs morts comme ils voulaient. Non seulement ils n'étaient pas inquiétés mais ils pouvaient prêcher leurs doctrines et ne s'en faisaient pas faute. Je ne crois pas qu'aucune ville, même Alexandrie sous les Ptolémées, ait jamais offert au monde un spectacle plus curieux et plus animé que Rome au

commencement de l'empire. Ce n'était pas seulement la capitale industrielle et politique de l'univers, c'était aussi le lieu où toutes les philosophies et toutes les religions de la terre se rencontraient. Au milieu de cette énorme activité d'affaires, il régnait une activité d'esprit plus remarquable encore. L'affaiblissement des anciennes croyances laissait le champ libre aux opinions nouvelles; elles en profitaient pour s'agiter et se répandre et faisaient partout des prosélytes. Les religions de l'Orient surtout attiraient les âmes par l'étrangeté de leurs rites et le tour mystérieux de leurs doctrines. Quelques-uns se livraient tout à fait à elles; le plus grand nombre, sans se pénétrer entièrement de leur esprit, imitaient au moins leurs pratiques les plus apparentes. C'est ainsi que beaucoup de Romains se mirent à enterrer les morts à la façon des Orientaux. A partir des Antonins, l'habitude de brûler les corps devient de moins en moins fréquente; à l'époque de Macrobe, elle n'existait presque plus[1]. Les païens eurent aussi de bonne heure leurs hypogées, semblables à ceux des peuples de l'Orient. Je me figure que dès la fin du second siècle la campagne romaine devait être creusée en tous sens. Les Juifs, les Phéniciens, les adorateurs de Mithra et de Sabazius, les chrétiens surtout, qui commençaient à devenir si nombreux, quelquefois aussi les païens, fouillaient le sol pour leur sépulture. Il y avait dans ces divers cultes une sorte d'activité intérieure et souterraine qui répondait à l'activité du dehors. Ces fossoyeurs funèbres cherchaient à s'éviter[2], mais ils n'y parvenaient pas toujours. On trouve au cœur des catacombes un caveau où reposent un prêtre de Sabazius et

1. Macrobe, *Sat.*, VII, 7. — 2. M. de Rossi fait voir que plus d'une fois les galeries chrétiennes se sont brusquement détournées pour ne pas toucher à quelque hypogée d'un autre culte.

quelques-uns de ses disciples : les ouvriers chrétiens l'avaient sans doute rencontré sur leur chemin sans le vouloir, et il communique aujourd'hui librement avec les tombes des martyrs. Le nombre des cryptes qui furent alors creusées est incalculable. On en découvre tous les jours de nouvelles. Les hypogées païens commencent à n'être plus rares. On sait les noms de plus de quarante cimetières chrétiens. On connaît deux catacombes juives, celle du Transtévère, qui est antérieure au christianisme, et celle de la voie Appienne ; il faut espérer qu'on en trouvera d'autres qui nous apprendront ce que nous souhaiterions tant connaître, la constitution et le gouvernement des synagogues à Rome. Peut-être aura-t-on la bonne fortune de rencontrer celles des sectes dissidentes du christianisme ; nous savons qu'elles en avaient aussi, et que, pour leur donner quelque autorité, elles allaient dérober dans les cimetières catholiques les corps des martyrs les plus respectés et les plaçaient chez elles. Que de lumières ne jetteront pas ces découvertes sur l'histoire religieuse de ce temps, si elles sont toujours dirigées par des hommes de bonne foi et de science, comme M. de Rossi !

Parmi toutes ces sépultures qui se ressemblent, les cimetières chrétiens se reconnaissent à deux signes. D'abord ils sont beaucoup plus vastes que les autres. Nulle part on n'a retrouvé un tel développement de galeries, ni une telle agglomération de tombes ; jamais aucun culte ni aucun peuple n'a semblé éprouver autant que les chrétiens le besoin de se grouper et de se réunir dans la mort. Ensuite les niches où sont placés les corps sont ouvertes dans les cryptes juives et fermées dans les catacombes chrétiennes. Cette différence tient à l'habitude qu'avaient les chrétiens de visiter assidument les tombeaux des martyrs et d'y venir prier. Chez les Juifs,

où le sépulcre ne s'ouvrait que quand on voulait y ensevelir quelqu'un, on n'avait pas besoin de prendre de précautions pour protéger le cadavre contre l'indiscrète curiosité des visiteurs, il suffisait de rouler une grosse pierre à l'entrée du caveau. Il en était autrement chez les chrétiens, et comme leurs cimetières étaient ouverts aux fidèles, il fallait bien que les tombes fussent fermées. Pour tout le reste, leurs catacombes ressemblent tout à fait à celles des Juifs et des autres peuples de l'Orient, et l'on voit bien au premier coup d'œil que c'est d'eux qu'ils avaient pris cette façon d'ensevelir les morts.

Il ne faudrait pas croire pourtant qu'il existât dans l'église naissante de règle fixe et d'usage constant pour la sépulture. La seule loi acceptée de tout le monde était de ne pas se servir pour soi ni pour les siens de tombes païennes, et de ne pas admettre de païens dans les cimetières où les chrétiens reposaient. « Laissez les morts ensevelir leurs morts », disait durement saint Hilaire, et nous savons que l'oubli de cette loi amena la déposition d'un évêque au temps de Cyprien. Pour le reste, les fidèles étaient libres, et ils usaient de leur liberté. Ainsi nous les voyons faire quelquefois usage de sépultures isolées. On a retrouvé l'épitaphe de deux époux qui disent qu'ils se sont fait construire un lieu de repos dans leur jardin (*in hortulis nostris secessimus*), et qui ne semblent pas s'en excuser. Une autre pierre tumulaire contient une formule égoïste, mélange bizarre d'habitudes païennes avec des termes chrétiens, par laquelle le possesseur du tombeau cite au jugement du Seigneur quiconque essaiera d'introduire un autre mort dans le monument qu'il occupe et les terres qui l'entourent ; il les veut toutes pour lui seul. Cependant d'autres sentiments préoccupaient d'ordinaire les chrétiens. Comme je le disais tout à l'heure, ils éprouvaient le besoin de reposer

ensemble. Ils voulaient être unis dans la mort, comme ils essayaient de l'être dans la vie. Dès les premiers jours, on se groupa instinctivement autour des évêques et des martyrs, et dans la chrétienté tout entière se formèrent bientôt ces réunions de tombes auxquelles on donna le nom de lieux de repos ou de sommeil (*accubitorium*, κοιμητήριον). Seulement ces cimetières, suivant les pays, étaient situés en plein air ou se cachaient sous la terre. A Rome, on préféra les sépultures souterraines. Est-ce parce qu'on était là davantage sous les yeux du pouvoir et qu'on redoutait sa surveillance? Il est plus probable que c'était pour rester fidèle aux traditions de l'église naissante, qui, en sortant de la communauté juive, avait conservé d'elle cette habitude. C'était surtout pour imiter le tombeau du Christ, dont la vie et la mort étaient l'exemple des chrétiens. Il n'est pas douteux que le sépulcre de Joseph d'Arimathie, « qui n'avait pas servi et qu'il avait fait tailler dans le roc », avec sa niche horizontale, surmontée, comme unique ornement, d'un arceau cintré[1], n'ait servi de modèle aux premières tombes chrétiennes.

Nous voilà donc certains que les catacombes sont l'œuvre des chrétiens, qu'elles ont été creusées par eux et pour eux ; il fallait en être sûr, avant d'en commencer l'étude. Ce point établi, nous pouvons y pénétrer et les

1. Ces niches creusées dans le mur s'appellent *loculi*. Les arceaux cintrés qui les surmontent ont reçu le nom d'*arcosolia*. Ces arceaux ne se retrouvent pas sur toutes les tombes, mais seulement sur celles des personnages les plus importants. On trouvera de plus amples détails sur ces mots dans le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes* de l'abbé Martigny. Je profite de cette occasion pour recommander cet excellent livre, indispensable à tous ceux qui veulent étudier les principes de l'archéologie chrétienne, utile aux gens du monde pour l'intelligence de bien des mots qu'on lit et qu'on répète sans les comprendre qu'à moitié. Ils sauront beaucoup de gré, quand ils s'en serviront, à l'homme modeste et distingué qui a su réunir tant de connaissances solides sous une forme commode.

parcourir. Ayons soin seulement de nous mettre sous la conduite de M. de Rossi : c'est le meilleur des guides qu'on puisse choisir pour les visiter avec profit.

II

Première impression d'une visite aux catacombes. — Immensité des nécropoles et conséquences qu'on en peut tirer. — Diffusion rapide du christianisme. — La religion se sépare de la famille et de la patrie. — Les catacombes sont le plus ancien monument du christianisme à Rome. — Souvenirs qu'elles renfermant des temps de persécution. — Souvenirs des jours de triomphe.

Une visite aux catacombes, surtout si elle se prolonge pendant plusieurs heures, risque de causer plus de surprise que de plaisir aux gens qui n'y sont pas préparés par quelques études. Elle laissera peut-être indifférents ceux qui connaissent mal l'histoire des premières années du christianisme; dans tous les cas, elle perdrait une grande partie de son intérêt, si l'on n'était pas averti à chaque instant de remarquer certains détails qui par eux-mêmes n'attirent guère l'attention et qui ont cependant la plus grande importance. Au premier abord, tout se ressemble, et rien ne frappe. On parcourt d'étroites galeries souterraines où l'on a peine à passer deux de front; on longe des murs percés de niches parallèles, assez semblables à de grands tiroirs placés les uns sur les autres, qui servaient aux sépultures. Quand on y avait déposé le cadavre, l'ouverture était fermée par des plaques de marbre ou par des briques sur lesquelles on inscrivait le nom du défunt. Presque toutes ces briques se sont détachées, et l'on aperçoit librement aujourd'hui au fond de ces niches ouvertes le petit amas de poussière que laisse après quinze siècles un corps décomposé. De temps en temps on rencontre sur sa route des chambres plus vastes

et plus ornées pour les morts d'importance; elles contiennent d'ordinaire des peintures presque effacées dont on a grand peine à saisir quelques détails à la lueur douteuse des *cerrini*, et qui paraissent, quand on les regarde un peu vite, se ressembler beaucoup entre elles. Les galeries se coupent à angles droits; elles s'enchevêtrent les unes dans les autres et forment un dédale de couloirs et de rues où il n'est pas possible de se reconnaître. Lorsqu'on a fini de parcourir un étage, des escaliers conduisent à l'étage inférieur, où l'on retrouve le spectacle qu'on vient de quitter, avec cette différence que l'obscurité paraît redoubler, que la respiration devient plus pénible et que le cœur se serre de plus en plus à mesure qu'on s'enfonce dans la terre et qu'on s'éloigne davantage de l'air et du jour.

Cette première impression passée, on commence à raisonner et à réfléchir. Il est d'abord difficile, quand la visite se prolonge, qu'on ne soit pas très frappé de l'immensité même de ces nécropoles. Ces étages superposés, ces galeries qui s'ajoutent sans cesse les unes aux autres, ces sépultures qui se pressent de plus en plus le long des murailles, sont une image saisissante de la rapidité avec laquelle le christianisme s'est propagé à Rome. Les premiers qui enterrèrent leurs morts aux catacombes ne paraissent pas s'être attendus à des progrès si rapides. Ils se contentaient de creuser quelques galeries à fleur de terre et les encombraient de vastes sarcophages déposés contre le mur. Mais bientôt, le nombre des fidèles augmentant toujours, celui des morts devint trop considérables pour qu'on pût ainsi prendre ses aises. On s'est souvent demandé s'il n'y a pas beaucoup d'exagération dans ces passages où les Pères de l'Église nous dépeignent le développement merveilleux du christianisme, où ils nous le montrent dès la fin du second siècle remplis-

sant « les cités, les îles, les châteaux, les camps, les tribus, les palais, le Sénat, le Forum, et ne laissant aux païens que leurs temples ». Il faut avouer que l'accroissement indéfini des cimetières, la nécessité d'ajouter sans cesse de nouvelles galeries aux anciennes et de serrer les tombes les unes contre les autres, semble bien leur donner raison.

Cette immense étendue des catacombes suggère bientôt une autre réflexion qui ne manque pas d'importance. Les sépultures païennes, auxquelles on ne peut s'empêcher de les comparer, étaient beaucoup moins vastes ; elles ne contenaient d'ordinaire qu'une seule famille. Les plus grandes sont celles qui renferment les affranchis d'un même maître, les membres du même collège, ou les pauvres gens qui s'étaient associés pour se bâtir à moins de frais une tombe commune. C'est une autre raison qui a réuni ceux qui ont voulu dormir ensemble aux catacombes. Leur patrie, leur naissance, leur fortune, étaient souvent très diverses, ils appartenaient à des familles différentes, ils n'exerçaient pas les mêmes métiers ; peut-être quelques-uns ne se sont-ils jamais rencontrés pendant leur vie. Le seul lien qu'ils avaient entre eux était la religion, mais ce lien est devenu si fort qu'il a remplacé tous les autres. Nous venons de voir que l'Église ne faisait pas un devoir aux fidèles de la sépulture commune, et qu'il y en eut, parmi les premiers chrétiens, qui se firent construire dans leurs domaines des tombes particulières où ils n'admettaient que leurs proches [1]; mais ceux-là durent être rares, et presque tous voulaient

1. On a trouvé aussi quelques tombeaux de famille aux catacombes; mais ils ne pouvaient pas être nombreux. La plupart du temps on employait la terre qu'on tirait des galeries nouvelles à combler les galeries anciennes quand elles étaient pleines. Il devenait donc impossible à une famille de conserver une tombe au delà d'une ou deux générations.

être ensevelis avec leurs frères. C'était, quand on y réfléchit, une innovation grave et l'indice d'une manière nouvelle de considérer la religion. Chez presque tous les peuples anciens, elle ne se séparait pas de la famille et de la patrie; le christianisme distingua le premier ce que toute l'antiquité avait uni ; on cessa dès lors d'adorer des dieux domestiques ou nationaux, la religion exista par elle-même, en dehors de la famille et de la cité, et au-dessus d'elles. Beaucoup de ceux qui sont enterrés aux catacombes possédaient sans doute ailleurs des tombes domestiques ; d'autres pouvaient être ensevelis parmi les gens de leur condition, avec lesquels ils avaient passé leur vie : tous ont voulu reposer dans un des grands cimetières chrétiens. Ils ont renoncé volontairement à ce voisinage de parents et d'amis qu'on avait regardé jusque-là comme une des plus grandes consolations de la mort. Ils ont pris place à leur rang auprès d'inconnus, qui venaient souvent des pays les plus éloignés, et à qui rien ne les rattachait que leur croyance. Esclaves, affranchis et hommes libres, Grecs, Romains et barbares, ont oublié toutes ces diversités de fortune ou d'origine pour ne se souvenir que de leur religion commune. Rien n'était plus contraire aux sociétés anciennes que cette séparation qui s'accomplit alors entre la famille ou l'État et la religion ; elle est l'œuvre du christianisme, et c'est aux catacombes qu'elle se manifeste avec le plus d'évidence.

Voilà les réflexions qui viennent d'abord à l'esprit, même quand on se contente de parcourir rapidement ces longues galeries. Si l'on a le temps de les regarder de plus près, l'intérêt et la curiosité augmentent. Songeons que les catacombes sont le plus ancien monument du christianisme à Rome. Les autres ne datent que du quatrième siècle, c'est-à-dire d'une époque où le dogme est fixé, où la religion nouvelle a trouvé un art et un lan-

gage pour exprimer ses croyances. Aucun d'eux ne rappelle le temps des tâtonnements et des luttes; aucun n'a conservé de souvenirs de l'âge héroïque de l'Église. Ils ont été d'ailleurs trop souvent restaurés et refaits; ils ont pris un air trop moderne. Que reste-t-il de véritablement antique dans les basiliques de Constantin? Quelle peine n'éprouve-t-on pas à se figurer ce que devaient être Saint-Laurent, Sainte-Praxède ou Sainte-Agnès, quand on venait de les bâtir? Les catacombes se sont mieux conservées. Elles ont eu l'heureuse fortune d'être à peu près oubliées et perdues jusqu'au temps de Bosio. S'il leur est arrivé quelquefois depuis cette époque d'être dévastées par des amateurs cupides ou des explorateurs maladroits, on ne s'est pas avisé au moins de les refaire sous prétexte de les réparer. C'est le débris le plus vénérable, le témoin le plus authentique des premiers siècles du christianisme, et il n'y a pas de monument à Rome qui nous remette mieux en présence de ces temps primitifs que nous connaissons si mal et que nous souhaitons tant connaître.

Dès lors tout y devient curieux, et les moindres détails prennent de l'importance. Ces briques qui se sont détachées des tombeaux et que les voyageurs foulent aux pieds, il faut les ramasser avec soin; elles portent souvent la marque de ceux qui les ont fabriquées, et peuvent aider à fixer la date des galeries. Sur ces sombres murailles que nous longeons, on nous fait remarquer de temps en temps une petite niche ou une console qui déborde: c'est là qu'était placée la lampe d'argile qui éclairait les visiteurs. Que de fois elle a vu passer des amis ou des parents qui venaient prier et pleurer auprès d'une tombe chérie! Nous nous arrêtons un moment dans ces chambres plus vastes que les autres et au fond desquelles se trouve une tombe disposée en forme d'autel. Elles ser-

vaient, nous dit M. de Rossi, pour les réunions de famille. On y venait, aux anniversaires funèbres, implorer la miséricorde de Dieu pour les défunts, « lire ensemble les livres saints, et chanter des hymnes en l'honneur des morts qui dorment dans le Seigneur ». Il est aisé de se figurer l'effet que ces cérémonies devaient produire sur des âmes pieuses. Au milieu de ce silence solennel, entre ces murs garnis de cadavres, on semblait vivre tout à fait dans la compagnie de ceux qu'on avait perdus. L'émotion dont on était saisi faisait plus clairement comprendre cette solidarité des morts et des vivants que le paganisme avait entrevue et dont l'Église fit un de ses dogmes. On se sentait si plein de toutes ces chères mémoires qu'on croyait sans effort que la mort ne peut pas rompre les liens qui attachent l'homme à l'homme, et qu'ils continuent à se rendre des services mutuels au delà de la vie, ceux qui ne sont plus profitant des prières de l'Église, ou, s'ils jouissent de la béatitude céleste, aidant de leur intercession ceux qui vivent encore[1]. C'est le sentiment qu'expriment les exclamations pieuses que les visiteurs des premiers siècles ont tracées en passant sur la muraille avec la pointe d'un couteau, et que M. de Rossi est parvenu, non sans peine, à copier et à comprendre.

L'histoire du christianisme primitif est tout entière aux catacombes ; on peut y suivre en les parcourant toutes les vicissitudes de son existence agitée. Ces galeries qui débouchent librement sur les grandes voies publiques, ces ouvertures destinées à donner un peu d'air et de jour aux hypogées, sont d'un temps où les chrétiens étaient tranquilles

1. Ces expressions sont empruntées à l'un des plus anciens rituels de l'Église romaine, cité par M. de Rossi : *Defunctorum fidelium animæ quæ beatitudine gaudent nobis opitulentur; quæ consolatione indigent Ecclesiæ precibus absolvantur.*

et se fiaient à la tolérance de l'autorité. Au contraire, ces entrées obscures, ces routes tortueuses rappellent l'époque des persécutions. C'est alors que furent construites ces petites chapelles, où les fidèles se rassemblaient quand ils ne pouvaient plus célébrer leur culte au grand jour. Elles se composent ordinairement de deux chambres que traverse la galerie même des catacombes, en sorte qu'elles sont à la fois séparées l'une de l'autre et assez voisines pour qu'on puisse suivre de toutes les deux les cérémonies sacrées. Elles étaient destinées aux deux sexes, qui, dans l'Église primitive, n'étaient jamais réunis. Au fond de l'une des chambres on retrouve le siège de pierre où s'asseyait le prêtre pour célébrer les saints mystères ou parler à l'assemblée. C'est de là qu'ont dû être souvent prononcées des paroles d'exhortation, comme on en retrouve dans les ouvrages des Pères, qui enflammaient l'assistance et lui donnaient le courage de braver la mort pour sa foi. Là, se lisaient les lettres que les églises s'adressaient l'une à l'autre, pour se communiquer leurs craintes et leurs espérances, et s'exciter à souffrir ; là aussi, après ces grandes exécutions qui augmentaient le nombre des martyrs, on se consolait ensemble, on s'encourageait à continuer, on célébrait la mémoire des morts, on les glorifiait et on se glorifiait soi-même de l'exemple qu'ils venaient de donner à la communauté des fidèles: « Heureuse notre Église ! le Seigneur la protège et l'honore. Elle était jusqu'ici éclatante de blancheur par les bonnes œuvres de nos frères, il lui accorde la gloire d'être rougie du sang des martyrs : ni les lys, ni les roses ne manquent à sa couronne[1] ! » L'époque des persécutions semble être restée plus vivante que les autres dans les cimetières chrétiens, et M. de Rossi nous en montre partout des traces. Il nous

1. Saint Cyprien, *Epist.*, 10.

fait voir comment les anciens escaliers furent alors démolis et les grandes galeries comblées pour mettre les tombes des martyrs à l'abri des profanations. On creusa en toute hâte des chemins nouveaux qui conduisaient à ces carrières de sable abandonnées (*arenariæ*) dont j'ai parlé tout à l'heure : par là, on pouvait entrer et sortir sans éveiller les soupçons ; et même ces issues secrètes, on essaya de les rendre impraticables pour des étrangers et des envahisseurs. M. de Rossi a retrouvé, dans le cimetière de Calliste, un escalier dont les marches sont brusquement interrompues. On ne pouvait arriver de là dans les galeries intérieures qu'au moyen d'une échelle que plaçait un complice à un signal convenu, et qu'il retirait quand tous les fidèles étaient entrés. Mais ces précautions minutieuses ne parvinrent pas à sauver toujours les chrétiens. Nous savons qu'il y avait des espions et des traîtres parmi eux qui avertissaient la police. « Vous connaissez les jours de nos réunions, disait Tertullien aux magistrats, vous avez l'œil sur nous jusque dans nos assemblées les plus secrètes ; aussi venez-vous souvent nous surprendre et nous accabler [1]. » Les soldats de l'empereur pénétrèrent plus d'une fois aux catacombes, interrompant les cérémonies et frappant sans pitié tous ceux qu'ils pouvaient saisir. Des inscriptions, dont quelques fragments nous sont parvenus, conservaient la mémoire de ces exécutions sanglantes. Peut-être retrouvera-t-on quelque jour cette chambre où furent enfermés et murés des malheureux qu'on avait surpris célébrant leur culte sur la tombe d'un martyr, et qu'on laissa mourir de faim. Le pape Damase, dans les réparations qu'il fit aux cimetières chrétiens, avait voulu que le lieu témoin de cette scène terrible fût respecté ; il s'était contenté d'ouvrir dans la muraille une large fenêtre

1. Tertullien, *Ad nat.*, 1, 7.

d'où les fidèles pouvaient voir les cadavres couchés sur le sol dans la situation où la mort les avait frappés.

A côté de ces souvenirs de proscription et de deuil, les catacombes gardent ceux des jours de triomphe. On y voit partout les restes des grands travaux qu'on y exécuta après la paix de l'Église pour les consolider ou les embellir. On avait cessé peu à peu d'y ensevelir les morts après Constantin ; elles n'étaient plus qu'un monument du passé qu'on entourait de vénération. Des pèlerins venaient les visiter de tous les pays de la chrétienté : tous voulaient voir la sépulture des martyrs célèbres ; tous tenaient à emporter quelque souvenir pieux de leur voyage. Il y eut même une reine qui envoya tout exprès un prêtre pour recueillir et rapporter de l'huile des lampes qui brûlaient auprès du tombeau des saints. Les invasions des barbares interrompirent ce culte. Alaric, Vitigès, Ataulf, dévastèrent successivement la campagne romaine. Pour mettre les saintes reliques à l'abri de ces ravages, on se résigna à les enlever à leurs tombeaux, à les apporter à Rome, où elles furent distribuées entre les différentes églises. Dès lors, on n'eut plus de raison de visiter les catacombes, et jusqu'au seizième siècle on en perdit presque la trace et le souvenir.

III

Les inscriptions et les peintures aux catacombes. — Caractère des inscriptions les plus anciennes. — Naissance de l'art chrétien. — Quels furent les premiers sujets traités par les artistes des catacombes. — Imitation des types antiques. — Reproduction des sujets chrétiens. — Le symbolisme. — Origine de la peinture d'histoire. — Ce que les artistes chrétiens gardent de l'art antique.

On pouvait craindre au premier abord de ne pas tirer grand profit pour l'histoire de ces milliers de tombes qui se ressemblent entre elles et renferment tout un peuple de

morts inconnus. Mais ces monuments ne sont pas aussi muets qu'ils le paraissent : sur presque tous on trouve des épitaphes, quelques-uns sont ornés de bas-reliefs ou de fresques. Ces inscriptions et ces peintures semblent leur prêter une voix; toutes mutilées, tout incomplètes qu'elles sont, elles nous apprennent quelque chose de la vie et des sentiments de ceux qui dorment aux catacombes.

Les plus anciennes inscriptions sont écrites en grec : c'était encore au commencement du troisième siècle la langue officielle de l'Église, le latin n'est venu qu'après. Parmi les épitaphes des papes que M. de Rossi a retrouvées dans le cimetière de Calliste, celle de saint Corneille, mort en 252, est la seule qui soit en latin. Il semble qu'on n'ait abandonné le grec que peu à peu et à regret. Quelques inscriptions curieuses nous font assister au passage d'une langue à l'autre, et elles nous montrent le scrupule qu'on éprouvait à quitter celle dont l'Église s'était servie presque depuis son origine. Dans plusieurs d'entre elles les mots latins sont écrits en caractères grecs, et il y en a où les deux langues se mêlent d'une façon assez étrange (*Julia Claudiane in pace et irene*). C'est seulement dans les galeries les plus récentes que le latin domine à peu près sans partage.

Parmi ces épitaphes, les plus vieilles ont ce caractère d'être très courtes et très simples. L'épigraphie chrétienne des premiers temps n'avait pas plus de goût pour le bavardage des inscriptions grecques que pour la majestueuse solennité des inscriptions romaines. Elle se contente d'écrire un seul des noms du mort (on sait que, sous l'empire, c'était une sorte de distinction d'en porter beaucoup), et elle y ajoute quelques pieuses exclamations qui signifient toutes à peu près la même chose : « La paix avec toi! — Dors dans le Christ! — Que ton âme

repose avec le Seigneur! » Rarement on y mentionne le temps que le défunt a vécu et l'époque où il est mort : que font tous ces souvenirs terrestres à celui qui a pris possession de l'éternité? Tandis que les païens avaient grand soin d'inscrire sur les tombes les dignités que le mort avait occupées et le rang qu'il tenait dans la vie, il n'en est jamais question chez les chrétiens. « Il n'y a parmi nous, disait Lactance, aucune différence entre le pauvre et le riche, l'esclave et l'homme libre. Nous nous donnons le nom de frères, parce que nous croyons être tous égaux [1]. » Quoi qu'on fasse, l'égalité souffre toujours pendant la vie ; les frères voulaient au moins la retrouver entière dans la mort. Leur humilité héroïque a quelques inconvénients pour nous, et le silence auquel ils se condamnent nous prive d'une foule de renseignements curieux. Cependant nous apprenons beaucoup dans ce qu'ils veulent bien nous dire. Leurs épitaphes nous montrent que certaines opinions qu'on a cru quelquefois nouvelles existaient dans la société chrétienne dès la fin du troisième siècle. Par exemple, on y croyait à l'efficacité des prières des vivants pour les morts. Les exclamations pieuses que je viens de citer, sont plus que des souhaits, elles contiennent des demandes que l'on adresse à Dieu et qu'on suppose écoutées. On y croyait à l'intercession des saints en faveur de ceux qui les prient. Les fidèles qui visitaient avec tant de ferveur le tombeau d'un mar-

1. Ce n'était pas par une règle expresse et imposée, mais par une sorte de sentiment commun et spontané, que les chrétiens agissaient ainsi. Ce qui le prouve, c'est que, dans la crypte de Lucine, qui est la partie la plus ancienne du cimetière de Calliste, on trouve la mention d'un affranchi, et que, quoiqu'en général les dignités ecclésiastiques n'y soient pas plus rappelées que les autres, il y est question de trois prêtres, et nous voyons que l'un d'eux est à la fois prêtre et médecin. Il n'était donc pas absolument défendu de conserver dans les épitaphes chrétiennes le souvenir des distinctions sociales et c'était volontairement qu'on s'abstenait de le faire.

tyr pensaient bien qu'il s'intéressait à leur salut et les aiderait à l'obtenir. Dans une des inscriptions recueillies par M. de Rossi, on s'adresse à une jeune fille qui vient de mourir et qu'on croit une sainte, et on lui dit : « Invoque Dieu pour Phœbé et pour son mari, *pete pro Phœbe et pro virginio ejus* [1]. »

Plus tard cette simplicité primitive des inscriptions chrétiennes s'altéra. Les regrets d'abord se firent jour : il était bien difficile que la foi fût toujours assez forte pour les contenir. Puis on se permit un compliment timide pour le mort : à propos d'une jeune fille, on disait que c'était « une âme innocente », ou « une colombe sans fiel » ; un homme fut appelé « très saint » ou même « incomparable ». On nota le nombre des années qu'il avait vécu et la date précise de sa sépulture, ou, comme on disait, de sa *déposition*. Ces détails finirent par se trouver reproduits de la même façon sur toutes les tombes : le style des inscriptions chrétiennes fut alors fixé, ce qui revient à dire que la formule et la convention se glissèrent à une place où l'on ne devrait jamais trouver que l'élan du cœur. Ce progrès, je le comprends, n'est pas du goût de tout le monde. En présence de ces inscriptions si régulières du quatrième siècle, il est difficile de ne pas regretter le temps où la douleur et la foi étaient moins disciplinées, où chacun exprimait ses regrets et ses espérances comme il les ressentait, sans s'occuper de suivre l'usage et de pleurer comme tout le monde.

Les peintures sont encore plus importantes que les inscriptions : elles nous permettent de remonter jusqu'aux

1. On entendait par *virginius* un mari qui n'avait pas eu d'autre femme. Ce n'est pas tout à fait, comme on pourrait le croire, une expression chrétienne; les païens s'en sont servis. S'ils ne blâmaient pas les secondes noces aussi sévèrement que certains chrétiens rigides, ils voulaient au moins rendre hommage à ceux qui n'avaient pas abusé de la facilité du divorce.

origines de l'art chrétien. Comme il est sorti du culte des morts, c'est aux catacombes qu'il a dû faire ses premiers essais. Les chrétiens tenaient à honorer par tous les moyens la sépulture de ceux qu'ils venaient de perdre, surtout quand ils étaient morts victimes de quelque persécution. Sans doute la sculpture et la peinture devaient leur paraître profanées par l'usage qu'en faisaient tous les jours les païens; cependant ils n'hésitèrent pas à s'en servir dans leurs cimetières. Il leur semblait peut-être qu'en les employant à embellir la dernière demeure de leurs frères ils les purifiaient.

Il est probable que les premiers artistes qui furent appelés à décorer les tombes chrétiennes de fresques ou de bas-reliefs durent être assez embarrassés. Quels sujets allaient-ils y représenter? La question était grave pour un art qui débutait. Comme la secte des chrétiens était proscrite, et que leur doctrine devait rester secrète, il est naturel qu'ils aient usé d'abord, pour se reconnaître entre eux, de certains signes convenus, dont ils comprenaient seuls la signification véritable. C'est ainsi qu'on agissait dans les mystères païens : nous savons qu'on distribuait aux initiés des objets qu'ils devaient garder, et qui les faisaient souvenir de ce qu'on leur avait montré pendant les cérémonies de l'initiation [1]. Il en fut de même pour les premiers chrétiens. Clément d'Alexandrie rapporte qu'ils faisaient graver sur leurs anneaux l'image de la colombe, du poisson, du navire aux voiles étendues, de la lyre, de l'ancre, etc. [2] : c'étaient des symboles qui leur rappelaient les vérités les plus secrètes de leur religion. Presque toutes ces images se retrouvent aussi aux catacombes, mais elles n'y sont pas seules. Des signes aussi obscurs, aussi vagues, ne pouvaient pas suffire aux fidèles ;

1. Apulée, *De magia*, 55. — 2. Clément d'Alex., *Pædag.*, III, 11.

les sculpteurs et les peintres dont ils se servaient, et qui étaient ordinairement des transfuges du paganisme, devaient chercher à représenter leurs nouvelles croyances d'une façon plus directe, plus claire, et qui fût véritablement de l'art. Mais ici tout était à créer : les Juifs ne leur offrant en ce genre aucun modèle, ils furent bien forcés de s'adresser ailleurs et de prendre l'art où il se trouvait, c'est-à-dire dans les écoles païennes. Ils le faisaient sans scrupules tant qu'il ne s'agissait que de ces simples ornements qui n'avaient pas de signification véritable, et qu'on voyait partout. Tertullien lui-même, le sévère docteur, le leur permettait [1]. Pour orner les murs et les voûtes de leurs chambres funèbres, ils copiaient les gracieuses décorations dont on se servait d'ordinaire dans les maisons des païens. Les plafonds de ce genre sont assez nombreux aux catacombes; il y en a, dans le cimetière de Calliste, qui peuvent être mis parmi les plus agréables que l'antiquité nous ait laissés [2]. On y remarque, comme à Pompéi, des arabesques charmantes, des oiseaux et des fleurs, et même de ces génies ailés qui semblent voler dans l'espace. N'est-il pas étrange que ces merveilles de grâce et d'élégance, où respire tout l'art riant de la Grèce, se retrouvent au milieu des galeries obscures d'un cimetière souterrain? Il faut croire que les détails et les emblèmes de cette peinture décorative, à force d'être prodigués, avaient perdu toute signification pour l'esprit; ce n'était plus qu'un plaisir des yeux, et personne n'était scandalisé ni même surpris de les voir reproduits au-dessus de la tombe d'un fidèle. Mais les artistes chrétiens osèrent davantage. Comme il leur était difficile d'inventer d'un coup une expression originale pour leurs croyances, ils imitèrent quelques-uns des types les plus purs de l'art classique, quand ils

1. Tert., *Adv. Marc.*, II, 29. — 2. Rossi, *Roma sott.* I, pl. X; II, pl. XVIII.

pouvaient allégoriquement s'appliquer à la religion nouvelle. Cette imitation se montre déjà dans la figure du Bon Pasteur, qui parait avoir été inspirée, au moins pour l'idée première et la composition générale, par quelques peintures anciennes[1]. Elle est plus évidente encore dans ces belles fresques où le Sauveur est représenté sous les traits d'Orphée : le chantre de Thrace, attirant par le son de sa lyre les bêtes et les rochers, pouvait sembler une image de celui dont la parole a conquis les nations les plus barbares et les dernières classes des peuples civilisés ; on en connaît trois reproductions aux catacombes. Les sculpteurs font comme les peintres, et même ils vont plus loin qu'eux. Les peintres travaillaient aux catacombes même, loin des indiscrets et des infidèles, et leurs fresques étaient imaginées et exécutées dans cette cité silencieuse des morts, où tout conviait l'artiste à se livrer à l'ardeur de sa foi. Les sarcophages étant travaillés dans les ateliers, tout le monde pouvait les voir, ce qui forçait d'être prudent. Il est même probable que la plupart du temps, quand les chrétiens avaient besoin d'un tombeau de pierre ou de marbre, ils le prenaient tout fait chez le marchand et qu'ils choisissaient celui dont les figures choquaient le moins leurs opinions. C'est ainsi qu'on en trouve, dans le cimetière de Calliste, où sont représentées l'aventure d'Ulysse avec les Sirènes et la poétique histoire de Psyché et de l'Amour[2].

Mais l'art chrétien ne devait pas continuer longtemps

1. Rossi, *Roma sott.*, I, 347 : *In quanto però alla compozitione artistica del gruppo, nulla osta a credere cher primi pittori cristiani abbiano potuto imitare, per quanto al loro scopo si confaceva, qualche bel tipo d'un simile gruppo di antico e classico stile.* — 2. A la vérité, les figures de ce dernier sarcophage avaient été couvertes par de la chaux. Mais il y en a d'autres où l'on n'avait pas eu les mêmes scrupules. Voy., à ce sujet, Collignon, *Essai sur les monuments relatifs au mythe de Psyché*, p. 436 et suiv.

à vivre d'emprunts. Une doctrine si jeune, si pleine de sève et de vie, qui prenait l'âme entière et la transformait, devait arriver vite à s'exprimer d'une façon qui lui fût propre. On a remarqué que déjà, quand elle emprunte des types qui ne lui appartiennent pas, elle les façonne à sa manière et cherche à se les approprier. L'Orphée du cimetière de Calliste, au lieu d'attirer à lui les bêtes et les arbres, comme le racontait la fable et comme il est peint à Pompéi, n'a plus à ses pieds que deux brebis qui paraissent écouter ses chants : on voit qu'il est en train de se confondre avec le Bon Pasteur. Bientôt les artistes osèrent s'inspirer directement de leur croyance et représenter des faits tirés des livres saints : c'étaient, dans l'Ancien Testament, le sacrifice d'Isaac, le passage de la mer Rouge, l'histoire de Jonas, de Daniel, de Suzanne, des trois enfants dans la fournaise; dans le Nouveau, le Christ enfant visité par les mages, la guérison du paralytique, la résurrection de Lazare, la multiplication des pains. On a fait observer qu'ils s'abstiennent toujours de rappeler les faits douloureux de la Passion. Craignaient-ils, en représentant le Christ mourant d'une mort infâme, de scandaliser les faibles, de prêter à rire aux railleurs ou de manquer de respect à leur Dieu ? ce qui est sûr, c'est qu'ils n'ont jamais représenté les scènes qui se sont passées entre le jugement de Pilate et la résurrection. Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'au contraire les artistes du moyen âge se sont plu à traiter ces sujets que leurs prédécesseurs évitaient avec tant de soin, qu'ils prodiguaient les images de la flagellation et de la mise en croix, et que ces spectacles, en touchant les fidèles jusqu'au cœur, ont servi à donner un élan merveilleux à la dévotion populaire.

Parmi les questions qui se posent à l'esprit quand on regarde aux catacombes l'œuvre des peintres et des

sculpteurs chrétiens, il y en a deux surtout auxquelles il ne paraît pas aisé de répondre. Ces artistes n'ont pas traité indistinctement tous les sujets que leur fournissaient les livres saints; ils n'en ont pris qu'un certain nombre qu'ils reproduisent sans cesse. Pourquoi ont-ils préféré ceux-là aux autres, et quelle est la raison de leur choix? Ils réunissent souvent divers sujets d'une manière qui semble tout à fait arbitraire; ils placent à la suite l'une de l'autre des scènes qui ne paraissent pas se suivre et n'ont aucun rapport entre elles. Agissaient-ils au hasard, ou faut-il croire que, pour faire ces rapprochements étranges, ils avaient quelque motif qu'il soit possible de deviner? D'ordinaire on explique tout par le symbolisme; et il est sûr que le symbolisme a dû jouer un rôle important dans les débuts de l'art chrétien. On sait que les docteurs de l'Église, surtout dans l'Orient, ont entendu très souvent les récits de la Bible dans un sens figuré et qu'ils aiment à y voir des allégories morales ou des images anticipées de ce qui devait se passer dans la nouvelle loi. En le faisant, ils suivaient l'exemple de Philon qui prenait beaucoup de peine pour donner à l'Ancien Testament une signification philosophique, et prétendait y trouver toute la doctrine de Platon. Philon lui-même imitait ces théologiens païens qui, voulant être à la fois philosophes et dévots et conserver le respect des anciennes croyances sans trop humilier leur raison, regardaient les légendes de la mythologie comme des symboles ou des figures qui cachaient sous une enveloppe grossière des vérités profondes et utiles. Le christianisme hérita de tout ce travail d'exégèse, et l'on peut dire que cet héritage lui fut souvent assez lourd. Une des causes de la fatigue que nous éprouvons parfois à lire les Pères de l'Église, c'est cet effort qu'ils font sans cesse pour trouver à tout des sens figurés, c'est ce mé-

lange d'interprétations subtiles et d'élans sincères, de simplicité touchante et de pédantisme raffiné, de naïveté et de scolastique, de jeunesse et de sénilité, qui nous font souvenir à tout moment que le christianisme était une religion nouvelle née dans une époque vieillie, et que, même dans les meilleurs livres de ses plus grands docteurs, il a souvent deux âges à la fois.

Les mêmes contrastes se retrouvent dans les œuvres d'art des premiers chrétiens. Il est naturel que leurs artistes, qui suivaient le goût de leur temps, aient souvent donné aux scènes qu'ils représentaient dans leurs tableaux ou leurs bas-reliefs une signification symbolique. Il semble même qu'ils aient tenu quelquefois à nous l'apprendre. Une fresque des catacombes représente une brebis entre deux loups; au-dessous on lit l'inscription suivante : *Suzanna, seniores ;* c'était donc l'aventure de Suzanne qui était figurée par les loups et la brebis. Noé tendant les bras vers la colombe qui lui apporte le rameau désiré était l'image du chrétien arrivé au terme de sa navigation, sauvé des périls du monde et près d'atteindre le ciel; ce qui le prouve, c'est qu'il est quelquefois remplacé sur les sarcophages par le défunt lui-même, quels que soient son âge et son sexe, et qu'à la place du patriarche vénérable, on est fort surpris de voir sortir de l'arche un tout jeune homme ou même une femme.

Il est donc sûr que, parmi les peintures ou les bas-reliefs des catacombes, il doit y en avoir beaucoup qui contiennent des figures ou des symboles, et que, par exemple, dans l'image de Jonas rejeté par la baleine, du paralytique guéri, de Lazare ressuscité, les fidèles des premiers temps retrouvaient des allusions qui les confirmaient dans leurs espérances d'immortalité. Ce qu'ils reconnaissaient alors aisément, nous avons aujourd'hui

beaucoup de peine à le deviner. Cependant quelques habiles ont essayé de nous donner la clef de ces allégories mystérieuses [1]. On a découvert, au cimetière de Calliste, deux chambres fort anciennes et voisines l'une de l'autre, qui ont été bâties ensemble et décorées dans le même esprit, peut-être par les mêmes artistes. Ils y ont représenté une série de scènes tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui ont, à ce qu'on croit, ce caractère d'être tout à fait symboliques, et de contenir, d'une manière suivie et presque dogmatique, la doctrine la plus secrète des chrétiens. M. de Rossi entreprend de retrouver le sens de tous ces symboles, soit en comparant les deux chambres entre elles, soit en invoquant l'autorité des Pères de l'Église [2]. Il montre que les livres sacrés y sont interprétés à la façon d'Origène et de ses disciples. Rien n'est plus remarquable que de voir avec quelle étrange liberté l'allégorie et la vérité s'y mêlent. La succession rapide et même la confusion du sens propre et du sens figuré montrent combien tout le monde était alors accoutumé à cette exégèse subtile et suivait facilement le docteur ou l'artiste dans ses fantaisies d'interprétation. Ce personnage qui frappe le rocher, tantôt c'est Moïse et tantôt c'est saint Pierre [3]; l'eau qui s'en échappe, ce n'est pas seulement celle qui doit désaltérer les Hébreux dans le désert, c'est une source de grâce et de vie dont on voit un peu plus loin un prêtre se servir pour régénérer un jeune homme, en le baptisant; c'est aussi la mer immense du monde dans laquelle le

1. On est allé quelquefois beaucoup trop loin dans ces explications; on a voulu voir des symboles et des figures partout. M. Le Blant a montré la témérité de ces tentatives dans son *Etude sur les sarcophages d'Arles*, p. xv et suiv. — 2. Rossi, *Roma sott.*, II, p. 331. — 3. Cette allégorie est certaine. Le nom de saint Pierre est quelquefois écrit au-dessus du personnage qui frappe le rocher d'Horeb pour en faire jaillir l'eau.

saint pêcheur d'âmes jette ses filets. D'une scène à l'autre, et souvent dans les mêmes scènes, les allégories se suivent, se détruisent, se compliquent et se remplacent. Ici, le poisson représente le fidèle conquis à la foi; ailleurs c'est le Christ lui-même qui, sur la table à trois pieds, à côté du pain mystique, s'offre comme nourriture à ses disciples. Le vaisseau d'où l'on jette Jonas à la mer porte une croix à son mât : c'est en même temps l'Église, qu'un contemporain du pape Calliste compare à un navire battu des flots, mais jamais submergé. Si la façon dont M. de Rossi explique ces peintures est certaine, on peut en conclure que Rome n'est pas demeurée aussi étrangère qu'on le suppose ordinairement à ces travaux d'interprétation ingénieuse dont la savante église d'Alexandrie devint le centre et qui se résument pour nous dans le grand nom d'Origène ; mais, à Rome, ce mouvement s'est vite arrêté. L'esprit romain ne devait pas avoir beaucoup de goût pour ces allégories raffinées et ces subtilités hardies dans lesquelles se complaît le génie grec. Il aime mieux prendre les choses au sens historique et réel que de se perdre dans les interprétations symboliques, où il entre toujours trop de fantaisie. Ami de la clarté, de l'ordre, de la discipline, il cherche toujours à soumettre les volontés individuelles au sentiment général. Aussi ne hait-il pas la formule qui jette toutes les idées dans un moule uniforme, et qui lui donne le spectacle qu'il préfère à tous les autres, l'apparence de l'unité. Le jour où il a dominé dans l'Église, il en a changé le caractère et les destinées. Peut-être l'influence des Juifs et des Grecs, si elle avait été la plus forte, en aurait-elle fait une communauté et quelquefois une anarchie d'âmes en quête de la vérité, discutant avec passion pour la découvrir et la cherchant par des voies diverses; grâce à l'esprit romain qui s'est

emparé d'elle, elle est surtout devenue un gouvernement.

L'art s'est ressenti de cette influence, comme le reste, et il paraît entrer dans des voies nouvelles, à mesure que l'esprit romain l'emporte dans l'Église. M. de Rossi montre que, dans les chambres un peu plus récentes que celles dont je viens de parler, les fresques sont belles encore, mais qu'elles n'ont plus le même caractère. Les allégories y deviennent plus rares, et celles qu'on y trouve ne sont plus traitées avec la même aisance et la même variété. L'âge de la peinture historique commence; on la voit naître, pour ainsi dire, aux catacombes. M. de Rossi y a découvert un tableau très curieux et qui paraît représenter un fait presque contemporain. Debout sur un *suggestum*, un personnage grave et menaçant, revêtu de la prétexte, la tête ornée d'une couronne, s'adresse avec colère à un jeune homme placé en face de lui. Derrière eux, un homme, qui porte aussi une couronne sur la tête, et dont la main est posée sous le menton, semble s'éloigner avec dépit. M. de Rossi voit dans ce tableau une scène des persécutions; c'est, selon lui, l'interrogatoire d'un martyr. Le magistrat qui interroge, l'empereur peut-être, est représenté avec ses attributs ordinaires. Le chrétien a bien l'attitude d'un homme qui confesse sa foi : ses traits respirent la douceur et la résolution, et l'artiste a donné à ses yeux un éclat étrange. Il ne regarde personne, il ne paraît pas écouter ce qu'on lui dit, et l'on voit qu'il est occupé d'autres pensées. Quant au personnage qui s'éloigne, c'est sans doute un prêtre païen qui n'a pu décider le fidèle à sacrifier aux dieux. Voilà probablement la plus ancienne peinture d'un martyre que nous possédions : c'est le début d'un genre qui dès le quatrième et le cinquième siècle allait devenir fort à la mode [1].

1. Prudence, *Perist.*, IX et XI, 126.

En même temps que les catacombes nous font connaître les débuts de l'art chrétien, elles nous donnent quelques renseignements, les seuls que nous possédions, sur les artistes qui les ont décorées. Humbles artistes, qui ont travaillé avec tant de dévouement dans le silence et l'obscurité pour l'honneur de leurs frères beaucoup plus que pour la gloire de leur nom! Il n'est rien resté d'eux que leurs ouvrages, mais l'œuvre nous fait deviner l'ouvrier. Est-il besoin de dire que c'étaient des chrétiens pieux, des croyants sincères? Il fallait l'être pour s'ensevelir ainsi dans ces demeures sombres et y peindre des tableaux qu'aucun rayon de soleil ne devait jamais éclairer. Mais leur piété ne les a pas amenés à sacrifier tout à fait leur indépendance. Ils n'ont pas été soumis autant qu'on croit aux influences ecclésiastiques, et il n'est pas vrai de dire, comme on l'a fait, que l'Église leur tenait la main. Les fautes fréquentes qu'ils commettent contre le texte des livres sacrés montrent que l'initiative personnelle, avec ses erreurs et ses caprices, avait quelque part dans leurs ouvrages[1]. Les ressemblances qu'on remarque entre eux sont moins l'effet d'un mot d'ordre donné ou d'une direction subie que d'une certaine stérilité d'invention; les diversités, si faibles qu'elles soient, prouvent qu'ils ne travaillaient pas d'après un modèle unique et imposé. Ils n'ont pas oublié non plus qu'en même temps que chrétiens ils étaient artistes. Ils ne croyaient pas pouvoir se soustraire aux conditions éternelles de l'art, sous prétexte qu'ils travaillaient pour une religion nouvelle. Leur dévotion ne les rendait pas étrangers à toute préoccupation de métier, et ils ne regardaient pas comme une impiété de se conformer aux règles du goût et de composer un tableau dont le regard fût charmé. Quelques

1. Voy., sur ces erreurs, Le Blant, *Étude sur les sarcophages d'Arles*, p. VIII.

indices montrent que, dans la disposition de leurs fresques et de leurs bas-reliefs, ils n'avaient pas toujours les intentions profondes et les desseins mystérieux qu'on leur prête, qu'ils se laissaient simplement guider par des raisons d'ordre et de symétrie, qu'ils plaçaient certains sujets en certains endroits parce qu'ils formaient un spectacle agréable, qu'ils mettaient en regard l'une de l'autre des scènes qui, par leur signification ou par leur date, n'auraient pas dû être rapprochées, mais qui par leur arrangement matériel se correspondaient et se faisaient pendant [1]. Quoique l'art antique se fût mis si complètement au service du paganisme, ils en étudiaient les chefs-d'œuvre, et tâchaient de les imiter. Nous avons vu que, dans les premiers temps, quand leur foi était le plus fervente, ils n'avaient pas eu de scrupule à lui emprunter les images sous lesquelles ils représentaient leur Dieu; à dire le vrai, ces emprunts n'ont jamais entièrement cessé, et, dans les œuvres même les plus directement inspirées par la religion nouvelle, on trouve souvent des détails qui rappellent les anciennes légendes et l'art qui les avait tant de fois reproduites [2]. Ainsi ces artistes ne renonçaient pas, en devenant chrétiens, à comprendre et à aimer les beaux ouvrages des sculpteurs et des peintres de la Grèce; ils ne se croyaient pas tenus de les condamner et de les proscrire, puisque, au contraire, ils essayaient de les approprier à leur culte. S'il est vrai de dire que la renaissance ait eu surtout pour principe de revêtir les idées nouvelles des formes de l'art ancien, la renaissance a commencé aux catacombes.

1. Le Blant *Sarcophages*, p. XIII. — 2. C'est ainsi que le monstre qui engloutit Jonas est représenté tout à fait comme celui qui menace Andromède, que Lazare mort est placé dans un *heroum* païen, que l'arche de Noé reproduit exactement le coffre dans lequel Danaé est exposée sur les flots, etc.

IV

Le cimetière de Calliste. — M. de Rossi parvient à le retrouver. — Indices qui lui permettent de découvrir les tombes des martyrs. — Travaux accomplis après Constantin dans les cryptes célèbres. — *Graffiti* des pèlerins. — Pourquoi le cimetière a-t-il pris le nom de Calliste? — Histoire de ce pape, d'après les *Philosophumena*.— Pourquoi les papes du troisième siècle ont été ensevelis dans le cimetière de Calliste, et comment il devient la propriété de l'Église. — Découverte de la crypte papale.

Nous nous sommes contentés jusqu'ici d'étudier les catacombes en général : nous avons cherché à connaître leur destination, décrit l'aspect qu'elles présentent au visiteur, parlé des inscriptions et des peintures qu'elles contiennent. Sur tous ces sujets, M. de Rossi a répandu beaucoup de lumière; mais il a fait davantage, ou plutôt il a fait autre chose. Il répète sans cesse que sa méthode est toute analytique; il ne veut pas débuter, comme tant d'autres, par des vues d'ensemble, et les généralités ne sortent chez lui que de l'étude des détails. Ce sont ces recherches minutieuses qu'il regarde comme les plus importantes, et dont il se fait surtout honneur. Il ne faut donc pas les dissimuler quand on prétend faire connaître ses travaux au public. Pour qu'on puisse en apprécier tout à fait le caractère et les résultats, montrons-le à l'œuvre. En nous mettant un moment à sa suite, en marchant pas à pas derrière lui, nous comprendrons mieux la sûreté de sa méthode et la grandeur de ses découvertes.

M. de Rossi, qui voulait en tout procéder régulièrement, était décidé à étudier les divers cimetières chrétiens d'après leur importance. C'est donc par les cryptes du Vatican qu'il aurait dû commencer : saint Pierre y fut enseveli, et ses successeurs, pendant deux siècles, voulu-

rent reposer auprès de sa tombe; mais ces cryptes ont été pour ainsi dire écrasées sous les fondations de l'immense basilique qui a été bâtie au-dessus d'elles, et il n'en reste rien aujourd'hui. Après le cimetière du Vatican, qui était inaccessible, l'ordre hiérarchique désignait celui qui porte le nom de Calliste et qui renfermait, dit-on, la sépulture des papes du troisième siècle. C'est de ce côté que M. de Rossi dirigea ses recherches.

Il fallait d'abord en retrouver l'emplacement, ce qui n'était pas facile : car il n'y a pas de cimetière sur la position duquel on ait autant discuté. On savait bien qu'il devait être le long de la voie Appienne ; mais les uns le confondaient avec la catacombe de Saint-Prétextat, les autres avec celle de Saint-Sébastien. On avait même placé dans cette dernière des plaques de marbre, qui existent encore aujourd'hui, et qui annoncent solennellement aux visiteurs « qu'ils sont dans le lieu ou sainte Cécile fut enterrée et où reposent plus de cinquante papes », c'est-à-dire dans le cimetière de Calliste; mais cette prise hardie de possession n'intimida pas M. de Rossi. Ces plaques ont été posées au quinzième siècle, c'est-à-dire quand on avait à peu près perdu le souvenir des catacombes, et M. de Rossi ne veut se décider dans ses recherches que par des documents qui remontent à l'époque où elles étaient connues et visitées, où l'on savait exactement le nom de chacune d'elles, et quels martyrs elle renfermait. Parmi ces documents, il faut mettre d'abord un genre d'écrits dont on n'avait pas jusqu'à lui soupçonné toute l'importance. Les anciens possédaient, ainsi que nous, des « Guides de voyageur »; il était difficile qu'on s'en passât pour une grande ville comme Rome, où affluait tout l'univers. Ceux que nous avons conservés appartiennent aux derniers temps de l'empire : on y trouve d'ordinaire l'énumération des « merveilles de Rome », les

places, les palais, les théâtres, les thermes, les portiques, etc. Ils contiennent aussi des itinéraires, comme il s'en trouve dans les Guides d'aujourd'hui, où l'on conduit le voyageur d'une extrémité de Rome à l'autre, en lui nommant tous les édifices qu'il doit rencontrer sur son chemin. Les anciennes rédactions de ces itinéraires sont courtes et sèches ; mais, dans les plus récentes, on éprouve le besoin d'intéresser le lecteur, et on lui raconte une foule de légendes extraordinaires pour qu'il prenne plus de plaisir aux curiosités qu'on lui montre. M. Jordan n'est même pas éloigné de croire qu'on les ornait quelquefois d'illustrations, où les monuments les plus curieux étaient reproduits [1]; ainsi rien n'y manquait de ce qui fait le succès des nôtres. L'usage en était fréquent encore au moyen âge, et l'on possède des itinéraires du sixième et du septième siècle qui guidaient les pèlerins aux tombes des martyrs. On peut dire qu'ils ont rendu le même service à M. de Rossi et lui ont appris le chemin des plus célèbres catacombes. Deux de ces itinéraires, découverts à Salzbourg en 1777, énumèrent précisément avec assez de détails celles de la voie Appienne; c'est grâce à eux que M. de Rossi a pu retrouver la place du cimetière de Calliste.

Le cimetière une fois découvert, et l'entrée des galeries souterraines dégagée, il restait encore beaucoup à faire. Les itinéraires apprenaient à M. de Rossi quelles tombes les pèlerins du septième siècle allaient y visiter; mais il fallait les retrouver. Ce n'était pas un travail aisé. Au milieu de ces centaines de galeries et de ces milliers de tombes, comment se reconnaître et se diriger? comment être sûr qu'on prenait le chemin qui devait conduire aux cryptes célèbres? — Heureusement, ici encore, des indices précieux allaient guider les recherches.

1. Jordan, *Topogr.*, I, 50.

Ces indices furent fournis à M. de Rossi par les travaux qu'on avait entrepris dans les cimetières à l'époque de la paix de l'Église, et dont les restes sont encore aujourd'hui faciles à distinguer. Le christianisme triomphant honora l'asile de ses mauvais jours; mais comme les catacombes avaient beaucoup souffert pendant les persécutions, et qu'on ne pouvait pas tout réparer, on s'occupa surtout des cryptes où reposaient les principaux martyrs. Elles furent consolidées et embellies; on y bâtit des entrées nouvelles et plus magnifiques, des escaliers plus commodes pour y descendre; on creusa des puits (*lucernaria*) pour leur donner du jour. Le poète Prudence, qui a vu les catacombes sous Théodose, nous a décrit en beaux vers l'état où elles étaient alors, et l'affluence des pèlerins qui les visitaient [1]. Il dépeint avec complaisance ces ouvertures pratiquées dans la voûte pour éclairer les cryptes les plus importantes; il montre l'obscurité des galeries interrompue de temps en temps par des sortes d'îlots de lumière, et ces alternatives d'ombre et de jour qui communiquaient à l'âme une terreur religieuse. Près des tombes des saints, les murs sont couverts de marbre ou revêtus de plaques d'argent « qui brillent comme un miroir ». C'est là qu'on se rend de tous les côtés quand arrive la fête de quelque martyr célèbre. On y vient de Rome, « et la ville impériale vomit le flot de ses citoyens ». On y vient aussi des contrées voisines. Les paysans accourent en foule des villages de l'Étrurie et de la Sabine. « Chacun se met gaiement en route avec ses enfants et sa femme. Ils s'avancent le plus vite qu'ils peuvent. Les champs sont trop étroits pour contenir ce peuple joyeux, et sur le chemin, tout vaste qu'il est, on voit la foule immense s'arrêter. » C'est le même peuple qui, encore aujourd'hui, quitte volon-

1. Prudence, *Perist.*, XI, 155 et seq.

tiers ses maremmes ou descend de ses montagnes pour visiter les madones miraculeuses ou le *bambino* de l'Ara-Cœli. Arrivés au tombeau du martyr, ils se livrent tous à cette dévotion expressive et bruyante dont les Italiens n'ont pas perdu l'habitude. « Depuis le matin, on se presse pour saluer le saint. La foule qui vient l'adorer passe et repasse jusqu'au soir. On baise la plaque d'argent brillante qui couvre le tombeau, on y répand des parfums, et des larmes d'attendrissement coulent de tous les yeux. »

Ces pèlerins dont parle Prudence, ont laissé dans les cimetières des traces de leur passage. Ils avaient l'habitude d'écrire leurs noms avec quelque prière le long des escaliers et à l'entrée des cryptes. Le temps n'a pas entièrement effacé ces *graffiti*, qui se trouvent surtout dans le voisinage des tombes les plus visitées; M. de Rossi a fidèlement copié tous ceux qu'il a pu lire, et sa peine n'a pas été perdue. Que de particularités curieuses nous sont découvertes par ces quelques mots que des paysans grossiers du cinquième et du sixième siècle traçaient sur les murailles! Entre autres révélations curieuses, il nous font connaître un de ces mille anneaux secrets par lesquels la dévotion chrétienne se rattache aux croyances antérieures. Quand nous regardons de loin, ces liens délicats nous échappent, et il nous semble qu'un abîme sépare le christianisme des religions qui l'ont précédé; mais la science, qui étudie les choses de près et ne néglige aucun détail, sans combler entièrement la distance, rétablit au moins les transitions. C'était un usage pieux des Grecs et des Romains, quand ils visitaient quelque temple célèbre, où même quelque monument qui les frappait d'admiration, de se rappeler le souvenir de leurs parents ou de leurs amis, soit pour les recommander au dieu auquel le temple était consacré,

soit pour les associer au plaisir que leur causait un beau spectacle. Ces actes d'adoration, ces *proscynèmes*, comme on les appelait, dans lesquels le voyageur joint le nom de ceux qui lui sont chers à ses impressions personnelles, se retrouvent fréquemment en Grèce et surtout en Égypte. Ils sont ordinairement assez courts et peu variés dans leur forme. « Sarapion, fils d'Aristomaque, est venu près de la grande Isis de Philé, et par un motif pieux il s'est souvenu de ses parents. — Moi, Panolbios d'Héliopolis, j'ai admiré les tombeaux des rois, et je me suis souvenu de tous les miens. » Cependant tous ne sont pas aussi simples et aussi froids, et l'on y saisit quelquefois une émotion véritable. Une Romaine, en visitant les Pyramides, se rappelle son frère qu'elle a perdu, et elle écrit ces mots touchants : « J'ai vu les pyramides sans toi, et cette vue m'a rempli de tristesse. Tout ce que j'ai pu faire, c'est de verser des larmes sur ton sort ; puis, fidèle au souvenir de ma douleur, j'ai voulu écrire ici cette plainte. » M. de Rossi n'a donc peut-être pas tout à fait raison de dire que les proscynèmes païens ne contiennent jamais « qu'une froide et stérile formule » ; mais il est sûr que le christianisme y mit plus d'ardeur et de passion. Ce qui nous intéresse surtout en eux, c'est ce qu'ils ont de naturel et de spontané. Il n'y entre rien d'officiel, rien de convenu, comme dans les grandes inscriptions qui ont été gravées sur le marbre; ils sont moins pompeux et moins magnifiques, mais on y sent bien mieux l'élan du cœur. Tantôt le pèlerin écrit simplement son nom en demandant avec humilité quelques prières pour lui et en faisant des souhaits pieux pour les autres : (*Eustathius humilis peccator; tu qui legis, ora pro me, et habeas Dominum protectorem*); tantôt il implore les saints pour lui ou pour les personnes qu'il aime : « Saints martyrs, souvenez-vous de Dionysius. — Demandez que

Verecundus et les siens aient une heureuse navigation. — Obtenez le repos pour mon père et pour mes frères. » Le plus souvent il se contente d'employer cette courte formule : « Vivez; » ou : « qu'il vive en Dieu! » A l'entrée de la crypte de Lucine, au pied de l'escalier, on trouve ces mots plusieurs fois répétés : « Sofronie, vis en Dieu! *Sofronia, vivas!* » Sans doute après avoir écrit ces paroles, le voyageur a pénétré dans la crypte, il s'est agenouillé, il a prié au pied du tombeau des martyrs, et il est probable qu'avec la prière la confiance est entrée dans son cœur. C'est ce que prouve l'inscription suivante, tracée par la même main du côté de la sortie : « Sofronie, ma chère Sofronie, tu vivras toujours, oui, tu vivras dans le Seigneur : *Sofronia dulcis, semper vives Deo; Sofronia, vives!* »

Ce n'est pas dans un simple intérêt de curiosité que M. de Rossi recueille avec tant de soin les souvenirs que l'époque de Constantin et de Théodose ont laissés aux catacombes; ils ont pour lui une autre importance : ils le mettent sur la route des cryptes historiques. Comme c'est pour elles seules qu'après le triomphe de l'Église on avait construit ces larges escaliers et creusé ces grands *lucernaires*, il est averti, quand il les rencontre, que quelque tombe illustre n'est pas loin. Pour la trouver, il n'a qu'à se mettre à la suite des pèlerins dont je viens de parler. Leurs *graffiti* le guident, il marche pour ainsi dire avec eux, et à l'ardeur croissante de leurs prières il peut deviner qu'il approche. Une fois dans la crypte, une foule de détails qu'il observe avec soin, qu'il compare avec les renseignements fournis par les historiens anciens, ne tardent pas à lui apprendre quel est le martyr ou le confesseur dont on venait ainsi honorer la sépulture et invoquer le secours. Il est rare, si c'est quelque saint renommé, qu'en cherchant bien il ne finisse pas par découvrir quel-

que débris d'une inscription de saint Damase. Ce pape était un grand admirateur, ou plutôt un grand dévot des catacombes; il passa sa vie à les réparer et à les embellir. Il composa même de petites pièces de vers qui devaient être placées au-dessus du tombeau des saints et rappeler leurs grandes actions aux fidèles. Pour les graver sur le marbre un calligraphe renommé, Furius Filocalus, qui s'intitule lui-même l'admirateur et l'ami du pape Damase (*Damasi papæ cultor atque amator*), avait imaginé une sorte d'alphabet spécial dont les lettres portent à leur extrémité divers ornements qui les font aisément reconnaître. Comme elles n'ont jamais été employées que pour les vers du pape poète, on est sûr, lorsqu'on aperçoit une de ces lettres sur un morceau de marbre brisé, qu'on tient un fragment d'une inscription de Damase, et par conséquent qu'on se trouve près du tombeau de quelque grand personnage.

Voilà par quels procédés M. de Rossi arrive à se diriger presque à coup sûr dans ce labyrinthe, et comment il y a retrouvé en si peu d'années tant de tombes célèbres. Cependant il y avait une sépulture qui lui manquait encore, et c'était précisément celle qu'il lui était le plus nécessaire de découvrir. Les idées qu'il avait émises sur la position du cimetière de Calliste avaient l'inconvénient d'être nouvelles : c'est un tort que bien des gens ne pardonnent pas; sous un gouvernement de prêtres, dans un pays surtout où l'immobilité était à la fois un besoin physique et un dogme religieux, on regardait comme un crime de changer la moindre chose aux opinions reçues. Pour se faire pardonner ses nouveautés, pour ouvrir les yeux aux plus incrédules, pour démontrer d'une façon victorieuse qu'on était bien dans le cimetière de Calliste, il fallait trouver la sépulture des papes du troisième siècle.

La question que M. de Rossi tentait de résoudre était

pleine d'obscurités. Cette sépulture des papes, qu'il s'obstinait à chercher, sur la foi des documents anciens, dans le cimetière de Calliste, pour quel motif y avait-elle été transportée? Comment les évêques de Rome avaient-ils voulu reposer ailleurs qu'à côté de saint Pierre, dans la crypte glorieuse du Vatican? Personne n'en avait pu trouver la raison. Et ce n'était pas le seul sujet d'incertitude et de doute que présentait l'étude entreprise par M. de Rossi. Dès le début de ses explorations, il s'était aperçu que le cimetière de Calliste était plus ancien que ne le faisait croire le nom sous lequel il est connu. Le caractère des peintures, dans les chambres et les galeries qui furent creusées les premières, la manière dont les tombes y sont disposées, le style des inscriptions qu'on y trouve, tout y rappelle la seconde moitié du deuxième siècle. Ce qui est un argument plus décisif, c'est que les briques qui entrent dans la construction, et qui, selon l'usage romain, portent la marque du fabricant qui les a fournies, ont toutes été faites sous le règne de Marc-Aurèle. Ces travaux sont donc antérieurs à Zéphirin et à Calliste, qui vivaient sous Sévère. Certains indices ont paru démontrer à M. de Rossi que ce premier hypogée est bien en effet du deuxième siècle, et qu'il fut donné à l'Église par un membre de l'illustre famille des Cæcilii. Pourquoi donc n'a-t-il pas conservé son premier nom, et d'où vient qu'il a pris celui de Calliste?

C'est ce que nous commençons à connaître ou à entrevoir depuis qu'on a découvert et publié un livre curieux de polémique, écrit au troisième siècle par un théologien inconnu, et qu'on appelle les *Philosophumena*. Cet ouvrage, qui était resté caché jusqu'à nos jours dans la bibliothèque d'un couvent grec, causa, quand il parut, une vive surprise et un grand scandale. Il est certain

qu'il dérangeait singulièrement les opinions reçues. Il racontait surtout d'une manière fort inattendue la vie de ce Calliste, dont les fidèles avaient fait un pape et dont plus tard l'Église a fait un saint. Si l'on en croit l'auteur inconnu des *Philosophumena*, ce pape et ce saint n'était qu'un ancien esclave qui faisait la banque avec l'argent de son maître Carpophore, et que les chrétiens, trop crédules, avaient chargé de garder les deniers de l'Église. Il réussit mal dans ses opérations, et dissipa l'argent qu'on lui avait confié. Pour se dispenser de rendre ses comptes et reconquérir par un coup d'éclat sa popularité, que ses désastres financiers avaient ébranlée, il s'avisa d'aller faire du bruit dans la synagogue des Juifs et de troubler leurs cérémonies. Exilé en Sardaigne pour cet acte d'intolérance, puis rappelé en Italie par le crédit de Marcia, maîtresse de Commode, qui protégeait les chrétiens, il devint, on ne sait comment, le favori et le successeur du pape Zéphirin. Son caractère ne changea pas avec sa fortune. Il avait été esclave infidèle et banquier frauduleux; évêque de Rome, il fut hérétique, corrupteur, simoniaque, « et enseigna par son exemple l'adultère et le meurtre ». Voilà certes une histoire peu édifiante pour un pape et un saint; heureusement elle n'est guère croyable. M. de Rossi n'a pas de peine à prouver[1] que la violence de ce libelle en affaiblit l'autorité, et que les accusations qu'il contient manquent tout à fait de vraisemblance. L'auteur a pris soin lui-même de nous apprendre qu'elles ne sont qu'une protestation isolée, quand il nous dit que Calliste a séduit tout le monde, et qu'il est seul à lui résister. Il n'en est pas moins certain qu'écrivant pour des contemporains, s'il a dénaturé les faits, il ne les a pas entièrement imaginés.

1. Il a discuté surtout cette question dans son *Bullettino di archeologia cristiana* de 1866.

M. de Rossi pense que le fond du récit doit être vrai, et que, par exemple, il faut croire ce qu'il nous dit de l'origine de Calliste et de sa première profession. C'était donc un ancien esclave et il avait longtemps fait la banque sur le Forum. N'est-ce pas un fait significatif qu'à ce moment, deux siècles à peine après la mort du Christ, la société chrétienne de Rome, ayant besoin d'un chef, allât chercher un ancien banquier? C'est qu'elle était déjà devenue riche; elle commençait à se préoccuper des intérêts temporels. Il ne suffisait plus à celui qui la dirigeait de savoir gouverner les âmes, il fallait qu'il sût aussi administrer les affaires. Il paraît du reste qu'en choisissant Calliste les chrétiens ne s'étaient pas trompés. On entrevoit dans les aveux involontaires de l'auteur des *Philosophumena* que ce pape fut un habile organisateur, une sorte d'homme d'État libéral et éclairé qui fit des règlements utiles pour la discipline de l'église. Le peuple de Rome persista à se rappeler son nom longtemps après avoir perdu la mémoire de ses actes, et M. de Rossi a raison de voir dans cette persistance un souvenir lointain du grand rôle que Calliste avait joué.

On trouve, dans ce pamphlet violent, une expression assez singulière et qui attira tout d'abord l'attention de M. de Rossi. Il y est dit que Zéphyrin, quand il eut été nommé évêque de Rome, fit venir Calliste d'Antium, où il était relégué depuis son retour de Sardaigne, et qu'il lui confia *le cimetière*. Il s'agit sans nul doute du cimetière de la voie Appienne, qui a conservé son nom; mais comment expliquer cette façon étrange de le désigner? Les chrétiens en possédaient alors un grand nombre; ils en avaient de plus anciens, par exemple celui de Domitilla, qui date du premier siècle; ils en avaient de plus respectés, la crypte du Vatican, où les premiers papes étaient enterrés. Pourquoi celui de la

voie Appienne est-il appelé *le cimetière*, comme s'il était seul ? c'est qu'évidemment il se trouvait dans une situation différente de tous les autres. M. de Rossi, comme nous le verrons tout à l'heure, croit que les premiers hypogées possédés par les fidèles provenaient des libéralités de quelques grands seigneurs convertis à la foi nouvelle, et qu'aux yeux de la loi ils continuaient à être la propriété des familles qui les leur avaient cédés; mais il suppose que plus tard les chrétiens ont profité de la protection que les empereurs accordèrent aux associations funéraires, et qu'ils sont arrivés, eux aussi, à devenir propriétaires légitimes et reconnus de leurs sépultures. Il est donc probable que le cimetière de la voie Appienne fut le premier, et peut-être quelque temps le seul, qui ait joui de ce privilège. Dès lors on comprend que l'ancien hypogée des Cæcilii, rendu plus vaste et plus beau, mis en rapport avec sa nouvelle fortune, soit devenu pour tous les fidèles *le cimetière* par excellence, et qu'on ait pris l'habitude de lui donner le nom de Calliste, qui sans doute dirigeait les travaux. Voilà aussi pourquoi tous les évêques de Rome, à partir de Zéphyrin, y furent enterrés. Ils préférèrent le cimetière de Calliste à tous les autres, parce qu'il était le premier dont l'État leur eût assuré la possession : ils voulaient être ensevelis au sein de cette terre qui leur appartenait et dans les domaines de l'Église.

Cette sépulture où ils reposaient, M. de Rossi se croyait sûr de la retrouver. Puisque les anciens itinéraires la mentionnaient et que les pèlerins du septième siècle étaient venus y prier, il fallait bien qu'il finît par la découvrir un jour. Il y parvint en effet, au mois de mars 1854, après cinq ans de recherches et en appliquant ses procédés ordinaires. Un amas de ruines considérables, voisin de la voie Appienne, avait appelé son

attention. Il s'y trouvait précisément un de ces grands puits, ou *lucernaires*, qu'on avait creusés après Constantin, pour donner du jour aux catacombes. Les ouvriers pénétrèrent par ce puits dans une chambre d'une étendue médiocre (3^m,54 de long sur 4,50 de large), mais qui avait dû être décorée avec une grande magnificence. Des restaurations successives avaient couvert les murs de fines peintures, puis de plaques de marbre. Malheureusement M. de Rossi avait été prévenu dans ses recherches. Des dévastateurs, on ne sait quand, s'y étaient introduits; ils avaient achevé la ruine commencée par le temps, et, pour avoir les marbres, détruit une partie des inscriptions. Mais ils n'avaient pas pu tout prendre. Comme la crypte était à moitié pleine de matériaux entassés, ils n'avaient pas pu arriver jusqu'au sol, et il était permis d'espérer que dans les décombres qui la remplissaient on pourrait faire quelque découverte. On se mit donc courageusement à la déblayer. A mesure que les murs reparaissaient, on les trouvait garnis de ces *graffiti* qui ne manquent jamais dans les cryptes importantes. C'étaient, comme toujours, des pèlerins s'adressant au martyr dont ils visitent la tombe, et lui demandant, pour eux et leur famille, une heureuse traversée (*ut Verecundus cum suis bene naviget*). — Mais qui pouvait être ce saint auquel s'adressaient leurs prières? Il se trouva par bonheur qu'un d'eux l'avait nommé. On put lire dans une de ces inscriptions un nom plusieurs fois répété : *Sancte Suste*, *libera.... Sancte Suste*, *in mente habeas...* il s'agissait d'un des plus grands papes du troisième siècle, de saint Xyste, décapité dans les catacombes mêmes, où il célébrait les saints mystères malgré la défense de l'empereur. Il était donc vraisemblable qu'on se trouvait dans la crypte papale où saint Xyste avait été enseveli avec ses collègues, après son martyre. Mais il en fallait trouver

des preuves plus certaines. M. de Rossi a raconté avec quelle anxiété il suivait le travail de ses ouvriers, fouillant les décombres, à mesure qu'on les portait hors de la crypte, étudiant sans se lasser les moindres débris. Il parvint enfin, en rapprochant des fragments de marbre brisé, à reconstituer les inscriptions placées sur les tombes de quatre papes. Ces épitaphes sont remarquables de simplicité. Elles ne contiennent ni éloge, ni regret; on y lit seulement ces mots : *Antéros évêque; Eutychianus évêque.* Sur celle de Fabien, une autre main a ajouté plus tard le mot de *martyr*[1]. Aucun doute n'était plus possible; toutes les affirmations de M. de Rossi se trouvaient confirmées par cette éclatante découverte; c'était bien la crypte papale qu'on avait retrouvée après quinze siècles, et, le 11 mai 1854, le pape Pie IX vint rendre visite à la tombe de ses lointains prédécesseurs.

V

Résultats principaux des découvertes de M. de Rossi. — Ses opinions nouvelles sur l'origine et l'histoire des cimetières chrétiens. — Ils commencent par être une propriété particulière. — Comme tels ils sont sous la protection de la loi. — Comment ils se sont développés. — De quelle manière ils deviennent la propriété de l'Église. — Premiers rapports de l'Église avec l'autorité civile. — Caractère de ces rapports. — L'Église primitive et les grandes familles. — Comment on peut tirer profit des Actes des martyrs.

Nous savons maintenant comment procède M. de Rossi dans les fouilles qu'il entreprend; en le voyant faire à Saint-Calliste, nous comprenons sa méthode. Au lieu de le suivre dans le détail de ses autres découvertes, je crois qu'il vaut mieux montrer en finissant les consé-

1. M. de Rossi croit pouvoir en conclure que le titre de martyr n'était accordé qu'après une délibération de l'Église.

quences qu'il en a tirées. Il est bien entendu que je ne prétends pas énumérer tous les problèmes obscurs qu'il a résolus ; je m'en tiens aux plus importants. Je veux rappeler seulement quelques-unes des idées nouvelles dont il a enrichi l'histoire et des conquêtes définitives que lui doit l'archéologie chrétienne.

Il a d'abord mieux expliqué qu'on ne le faisait avant lui l'origine des cimetières chrétiens et les phases par lesquelles ils ont passé. A ce propos, il a changé les opinions reçues, et éclairé d'un jour nouveau la question si délicate des rapports de l'Église naissante avec le pouvoir civil.

Quand on parle des catacombes, on se figure d'ordinaire des lieux souterrains dont l'accès n'est connu que de quelques initiés et dans lesquels un culte proscrit se dérobe soigneusement à ses persécuteurs. C'est une idée qu'il faut perdre, au moins pour les deux premiers siècles. Il est aujourd'hui certain qu'à l'origine les chrétiens n'ont pas cherché à dissimuler l'existence de leurs cimetières, que l'autorité les connaissait, et que, jusqu'à la persécution de Dèce, elle n'en a jamais interdit l'accès. En 1864, on a découvert l'entrée d'un des plus anciens cimetières de Rome, celui de *Domitilla;* elle était placée le long d'une des voies les plus fréquentées, la voie Ardéatine. La porte s'ouvrait directement sur le chemin ; au-dessous du fronton on trouve la place d'une inscription qui a disparu, et qui devait dire, selon l'usage, à qui l'hypogée appartenait. A la suite du vestibule, s'ouvre une longue galerie dont la voûte est ornée de peintures gracieuses, qui représentent une vigne avec des oiseaux et des génies. Sur la muraille on aperçoit la trace de fresques plus importantes, dans l'une desquelles on distingue l'image devenue plus tard si populaire de Daniel dans la fosse aux lions. Tout ce premier étage s'élevait au-dessus du

sol; il frappait les yeux de tout le monde; il était impossible de ne pas le remarquer. C'est qu'en effet ce cimetière n'avait rien alors à cacher. La personne à qui il appartenait, Domitilla ou toute autre, avait droit d'y admettre qui elle voulait. N'avons-nous pas des milliers de tombes dont le possesseur nous dit qu'il les a construites pour lui et pour les siens, pour ses amis, pour ses affranchis des deux sexes, pour ceux qui font partie du même collège ? On en possède même une où il mentionne expressément comme devant partager sa sépulture les gens qui appartiennent à la même religion que lui, *qui sint ad religionem pertinentes meam*[1]. M. de Rossi, se fondant sur cet usage, pense que les catacombes ont commencé par être des tombeaux particuliers possédés par de riches chrétiens, et où, au lieu de leurs affranchis, ils ont admis leurs frères. Ce qui rend cette opinion assez vraisemblable, c'est la façon dont elles sont désignées dans les plus anciens documents. On les appelle ordinairement d'un nom propre, qui n'est pas celui des martyrs ou des confesseurs qui y sont ensevelis. C'est probablement le nom du premier propriétaire du tombeau, de celui qui a payé le terrain et fait construire la crypte. Dans ces conditions, on comprend que la construction des premières catacombes n'ait causé aucune surprise à la société païenne, et qu'elle n'ait point été contrariée par le pouvoir. De pieuses femmes, qui ont été dès le premier jour les adeptes les plus fervents du nouveau culte, Domitilla, Lucina, Commodilla, des gens riches et généreux, comme Calepodius, Prætextat ou Thrason, se sont fait élever d'avance un somptueux tombeau : il n'y avait rien de plus naturel, tout le monde faisait comme eux. — Ils ne l'ont pas construit pour eux

1. Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1865, n° 12.

seuls : c'était encore une habitude assez générale. — Ils ont voulu y reposer avec ceux qui partageaient leurs croyances : ceci était plus rare, mais non pas sans exemple. Cette tombe où tant de gens étaient reçus n'en appartenait pas moins à Thrason ou à Commodilla ; c'était toujours une propriété privée, et, comme les autres, garantie par la loi. On sait le respect des Romains pour les tombeaux : le lieu où l'on enterrait quelqu'un, même un étranger ou un esclave, devenait aussitôt un lieu inviolable et sacré (*locus religiosus*). La loi le prenait sous sa sauvegarde et le défendait contre tous les outrages. Les chrétiens profitèrent de cette protection, comme tout le monde; il n'y avait pas de motif de les priver du droit commun. Même quand l'autorité les persécutait, sous Néron et Domitien, on ne voit pas que la persécution se soit étendue jusqu'à leurs cimetières : la loi romaine ne refusait pas la sépulture aux criminels qu'elle avait punis, et la tombe d'un supplicié était aussi inviolable que les autres.

Ajoutons pourtant que, même dans ces conditions, les chrétiens n'étaient sûrs d'éviter les procès et les chicanes que si la superficie du sol où ils creusaient leurs cimetières leur appartenait. La possession inaliénable du terrain supérieur était la garantie de l'inviolabilité des tombes souterraines. La loi qui déclarait sacré le lieu où un homme était enseveli, ne protégeait pas seulement le tombeau, elle s'étendait aussi à ses dépendances; on les regardait comme inséparables du tombeau lui-même, et elles profitaient de ses privilèges. Sous le nom de *terrain attenant au sépulcre* (*area cedens sepulchro*), elles devenaient inaliénables comme lui. Or ces dépendances étaient souvent très considérables. La somptuosité des tombeaux était le premier luxe des gens riches. Ils aimaient d'abord à entourer le monument où ils devaient reposer d'un

espace assez grand, où ils faisaient construire divers édifices et qu'ils bordaient quelquefois de grands arbres. Derrière ces arbres s'étendaient des vergers, des vignes, des jardins, et souvent, derrière ces jardins, des champs cultivés. Ils avaient grand soin de marquer sur leurs épitaphes la contenance exacte du terrain, qui parfois n'allait pas à moins de trois *jugères* (soixante-quatorze ares); ils disaient qu'ils se le réservaient pour eux seuls, qu'ils l'exceptaient formellement de leur héritage, qu'ils ne voulaient pas qu'il fût morcelé ou vendu. Si par hasard ils y avaient fait construire un caveau, ils n'oubliaient pas cette circonstance, et nous voyons un certain nombre d'inscriptions funèbres mentionner expressément, parmi les choses dont le mort se réserve la possession indéfinie, le monument et son hypogée, *monumentum cum hypogæo*.

Ces usages offraient aux chrétiens l'occasion d'acquérir le terrain nécessaire à leurs sépultures, si étendu qu'il pût être, sans causer de surprise à personne; ils leur donnaient aussi l'espoir de le posséder toujours sans craindre qu'il tombât entre des mains profanes. Il n'est guère douteux qu'ils n'en aient profité. On peut donc presque affirmer qu'ils se sont assuré la possession du sol supérieur avant de construire leurs cryptes, qu'ils en ont fait, suivant l'expression consacrée, un *terrain attenant au sépulcre*, et que, par quelque inscription qu'on retrouvera peut-être, ils ont mis le monument et son hypogée sous la garde de la loi. M. de Rossi, en dressant le plan des divers cimetières, a fait une observation importante : il remarque que, si on les réduit à leurs éléments primitifs en faisant abstraction des travaux qui sont évidemment postérieurs, il reste seulement quelques groupes isolés entre eux, et dont chacun forme une figure géométrique régulière et de peu d'étendue. Ces limites qu'on respecte, cette gêne qu'on s'impose de creuser dans un espace

étroit au lieu de s'étendre en liberté, cette régularité de formes à laquelle on s'astreint, ne s'expliquent tout à fait que si, dans ce travail souterrain, on n'a pas voulu sortir des bornes d'un champ qu'on possédait sur la terre. Chacun de ces groupes isolés est donc la reproduction exacte de ce champ. Ils représentent ces petits hypogées primitifs donnés à l'Église naissante par de riches protecteurs ou qu'elle avait achetés de ses deniers. En les transportant par la pensée sur le sol, en y replaçant les arbres qu'on y avait plantés et les monuments funèbres qu'on y avait construits, en les enfermant de cippes ou de murailles, nous avons quelque idée de ces sortes d'îlots que les cimetières chrétiens devaient former au second siècle dans la campagne romaine, entre les propriétés des riches ou les tombes des différents cultes.

Les catacombes primitives avaient donc fort peu d'étendue; mais il leur fallut bientôt s'agrandir. Dans les premières galeries qu'on avait construites, les niches où l'on plaçait les morts étaient larges, éloignées les unes des autres; il y avait beaucoup de place perdue. Le nombre des fidèles augmentant toujours, il fallut bientôt serrer les tombes et remplir les endroits vides. Ce moyen ne suffit pas longtemps, et l'on dut se décider à percer des galeries nouvelles; mais, pour respecter la loi, l'on se garda bien de sortir des limites du champ qu'on possédait: on creusa à des niveaux différents, et il y eut quelquefois jusqu'à cinq étages de galeries superposées dans la même crypte. Le premier était à 7 ou 8 mètres du sol; le dernier atteignait à la profondeur de 25 mètres. Ces agrandissements durent donner beaucoup de place. D'après les calculs de M. de Rossi, un terrain qui n'aurait eu que 125 pieds romains de côté pouvait fournir, avec trois étages seulement, près de 700 mètres de galeries. La communauté des chrétiens

a dû s'en contenter longtemps. Cependant, comme le nombre des fidèles s'accroissait sans cesse, il fallut bien sortir enfin de l'enceinte primitive, qui ne contenait plus les morts. Ces petits hypogées étaient souvent voisins ; ils poussèrent l'un vers l'autre des ramifications nombreuses, et plusieurs d'entre eux, en se joignant, formèrent un cimetière. Les cimetières ne sont donc que la réunion de quelques-unes de ces cryptes primitivement isolées, et s'ils ont encore aujourd'hui un si grand nombre d'entrées, c'est que chaque crypte avait la sienne et la conserva. Faut-il aller plus loin, et croire avec quelques savants que plus tard tous ces cimetières se sont réunis entre eux pour ne former qu'une seule chrétienté souterraine? On aimerait à le supposer ; l'imagination serait flattée de l'idée que les fidèles qui aspiraient avec tant d'ardeur pendant leur vie à ne former qu'un seul bercail, y sont au moins arrivés après leur mort ; mais il n'est pas possible de le croire, la nature du sol mettait trop d'obstacles à cette réunion. Les cimetières sont souvent séparés les uns des autres par des vallées profondes et marécageuses où l'eau séjourne après les orages ; les galeries creusées au-dessous de ces marais n'auraient jamais été praticables. Les chrétiens le savaient bien ; aussi n'ont-ils construit leurs cimetières que sur le penchant des collines, et, quelque désir qu'on leur suppose de se réunir tous après la mort, il n'est pas possible d'admettre qu'ils aient jamais essayé de traverser les vallées. Après tout, les cimetières chrétiens, quoique séparés les uns des autres, offrent encore un ensemble de travaux assez grandiose pour satisfaire l'imagination la plus difficile.

C'est ainsi que s'agrandirent peu à peu ces hypogées primitifs que l'Église tenait de la générosité de quelques chrétiens. Ils finirent par prendre en un siècle des proportions si vastes, qu'il était difficile qu'on continuât à les

traiter tout à fait de la même manière, et que la loi pût toujours les considérer comme la propriété des familles qui les avaient cédés aux fidèles. Aussi M. de Rossi pense-t-il qu'ils changèrent alors de situation, et voici sur quelles considérations il se fonde pour l'établir. Il fait remarquer que Constantin, dans l'édit de Milan, ordonne de rendre aux chrétiens « les propriétés qui appartenaient, non pas aux particuliers, mais à la communauté tout entière, *ad jus corporis eorum*, *non hominum singulorum pertinentia* », et nous savons que les cimetières faisaient partie de ces propriétés communes qui leur furent restituées. Il faut donc qu'avant Constantin l'Église ait obtenu des empereurs les mêmes privilèges que les corporations reconnues par l'État, qui avaient le droit de posséder, et qu'à ce titre elle ait été propriétaire légitime de ses cimetières. Mais ce droit important, que les empereurs accordaient avec tant de peine, à quel moment a-t-elle pu l'obtenir? C'était, on n'en peut douter, avant l'époque de Dèce et de Valérien, où elle fut l'objet de si cruelles persécutions. Or, il s'est accompli précisément, sous le règne de Sévère, un changement notable dans la législation romaine dont il semble naturel que les chrétiens aient profité. L'empire, au premier et au deuxième siècle, s'était couvert d'associations pour les funérailles (*collegia funeraticia*). C'étaient des sociétés où l'on versait une somme modique tous les mois, et qui se chargeaient de fournir à leurs membres une sépulture convenable et des obsèques décentes. Le succès de ces collèges s'explique par la crainte qu'on éprouvait alors que l'âme ne fût errante et malheureuse dans l'autre vie, si le corps ne reposait pas dans une sépulture fixe, ou si on ne l'avait pas enterré selon les rites. Les empereurs, qui se méfiaient en général des associations et ne les supportaient guère, firent une exception pour celles-là. Comme elles ne se com-

posaient que de pauvres gens, elles leur parurent peut-être moins redoutables, et ils espéraient devenir plus populaires en les prenant sous leur protection. Un sénatus-consulte spécial autorisa d'avance toutes les sociétés de funérailles qui se fonderaient dans l'empire, en sorte qu'il leur suffisait, pour exister légalement, de se faire inscrire sous ce nom sur les registres des magistrats. Une fois autorisées, elles avaient le droit de posséder une caisse commune alimentée par les cotisations de leurs membres et les libéralités de leurs protecteurs; elles pouvaient se réunir tous les mois pour les affaires ordinaires, et tant qu'elles voulaient pour célébrer les fêtes de l'association. Il faut avouer que ce sénatus-consulte offrait aux chrétiens des facilités singulières et qui devaient beaucoup les tenter. Il ne demandait aucun sacrifice à leurs croyances, il n'exigeait d'eux aucun mensonge : les chrétiens pouvaient bien affirmer qu'ils formaient, eux aussi, une « association pour les funérailles », puisqu'ils regardaient comme leur premier devoir de donner une sépulture honorable à leurs morts de toute condition. En se faisant reconnaître par l'État, qui ne pouvait guère leur refuser ce qu'il accordait à tout le monde, non seulement ils devenaient propriétaires légitimes de leurs cimetières, mais ils acquéraient le droit de se réunir sans être inquiétés et de posséder une caisse commune. C'était un grand avantage : la façon dont s'exprime Tertullien, les termes qu'il emploie, quand il parle des associations chrétiennes [1], et plus encore la raison et le bon sens nous engagent à croire qu'ils ne s'en sont pas volontairement

1. M. de Rossi fait remarquer que les expressions dont se sert Tertullien quand il veut parler de la cotisation recueillie chaque mois dans les assemblées des chrétiens (*modicam unusquisque stipem menstrua die apponit*), rappellent les termes du sénatus-consulte : *qui stipem menstruam conferre volent*, etc.

privés. Si, en effet, la communauté chrétienne s'est fait accepter par l'État comme un de ces *collegia funeraticia* qui couvraient l'empire, l'évêque a dû être naturellement regardé comme le chef responsable de la société ; il passait sans doute, aux yeux des magistrats, pour le président du collège. Le diacre, à qui était confiée l'administration du cimetière, avait le rôle de ce personnage qui, sous le nom d'*actor* ou de *syndicus*, gérait les propriétés communes. Il s'ensuit que le nom de l'évêque et celui du diacre devaient être connus de l'autorité, qui avait sans doute des relations fréquentes avec eux. Il fallait la prévenir quand l'évêque était mort, et lui donner le nom de celui qui venait d'être nommé à sa place. M. de Rossi croit même reconnaître, à quelques indices, que certaines listes de papes que nous possédons viennent, non des archives de l'Église, mais de celles de la préfecture de Rome, où on les conservait avec soin et où le copiste aura été les chercher pour être assuré d'avoir un document authentique. Voilà donc pour la première fois l'État en rapport avec l'Église qui lui avait échappé jusque-là. Ils vont prendre désormais l'habitude de vivre ensemble, ils s'uniront si étroitement entre eux qu'ils ne croiront plus pouvoir se séparer et subsister l'un sans l'autre. Nous sommes arrivés au moment où se forment ces liens qui deviendront bientôt si serrés ; mais il faut avouer que, si l'Église crut gagner à ces rapports plus de sécurité et plus de repos, elle se trompa. Cette protection qu'elle demandait à l'État, et qu'elle était si heureuse d'avoir obtenue, lui rapporta peu et lui coûta cher. Désormais les empereurs la connaissent mieux, ils ont plus directement la main sur elle ; lorsqu'ils frappent, ils dirigent leurs coups où il faut. Au lieu de s'égarer sur des fidèles insignifiants, ils atteignent sans hésiter le chef de la communauté. Ils savent son nom et sa demeure ; ils le sai-

sissent quand ils veulent, l'exilent ou le tuent selon leur caprice, et, après s'être débarrassés de lui, ils empêchent qu'on en nomme un autre. La situation des cimetières est changée aussi. Quand ils étaient une propriété privée, et qu'ils appartenaient, au moins en apparence, à quelque grande famille, on n'osait pas y toucher. Devenus la possession commune de l'Église, ils suivirent sa destinée. Ils furent saisis par les agents du fisc, pillés par les soldats de l'empereur, et les chrétiens se virent souvent réduits à les détruire et à les combler eux-mêmes pour les sauver des ravages de l'ennemi.

La manière dont M. de Rossi explique l'origine des catacombes et leur situation légale a l'avantage de rendre raison de faits qui semblaient jusqu'ici fort obscurs. On ne comprenait pas comment les chrétiens pouvaient accomplir de si grands travaux dans leurs cimetières, y introduire leurs ouvriers pour creuser les galeries et en extraire les décombres, sans éveiller l'attention de la police impériale. La surprise cesse quand on sait qu'ils l'ont fait au grand jour et avec l'assentiment de l'autorité. La même opinion permet aussi d'expliquer mieux qu'on ne l'avait fait les alternatives que l'Église a traversées pendant les deux premiers siècles. Sa situation alors était double, et on pouvait lui être indulgent ou sévère suivant le côté par lequel on la considérait. Comme religion nouvelle, elle devait être interdite : la loi était formelle et proscrivait tous les cultes étrangers qui n'avaient pas été acceptés par un décret du Sénat; mais comme « collège de funérailles » elle était autorisée. De là une sorte d'hésitation du pouvoir dans ses rapports avec l'Église et les vicissitudes par lesquelles on la fait passer. De temps en temps la fureur populaire, toujours excitée contre les chrétiens, entraîne les magistrats des cités, les gouverneurs des provinces et l'empereur lui-même à persécuter

des gens qui prêchent un Dieu nouveau. Ils en ont le droit, et, quoi que disent les apologistes, les poursuites sont régulières et légales. Mais, une fois cette effervescence de colère calmée, les rigueurs s'arrêtent. On affecte de ne plus regarder « la corporation des frères, les adorateurs du Verbe, » que comme une de ces sociétés à demi religieuses et à demi civiles (*cultores Jovis*, *cultores Dianæ*, etc.) qui ont été instituées pour donner la sépulture à leurs membres, et on les laisse jouir de la même tolérance qu'on accorde aux autres.

M. de Rossi fait remarquer que cette tolérance était rendue plus aisée par le soin que prenait l'Église de ne pas heurter les usages communs, quand elle n'y trouvait rien à reprendre, et de se conformer autant que possible aux coutumes des associations ordinaires. Un païen qui, en passant sur la voie Ardéatine, aurait été tenté de visiter le cimetière de Domitilla, n'y aurait rien trouvé qui le surprît autant que nous sommes portés à le croire. Les arabesques charmantes qui ornent la voûte du corridor d'entrée, ces branches de vigne gracieusement entrelacées, ces scènes de vendange, et ailleurs ces oiseaux et ces génies ailés voltigeant dans l'espace vide, lui auraient rappelé ce qu'il avait tous les jours sous les yeux dans les appartements des gens riches. Les épitaphes, s'il s'était arrêté à les lire, pouvaient lui paraître sans doute différer assez des inscriptions ordinaires; elles ne contenaient pourtant presque rien qui ne se trouvât ailleurs. Même ces souhaits « de paix et de rafraîchissement », qui nous en semblent la partie la plus originale, sont empruntés à certains cultes orientaux qui s'étaient depuis longtemps acclimatés à Rome, De même au premier abord, et pour un observateur un peu pressé, les funérailles chrétiennes devaient beaucoup ressembler aux autres. Prudence dit qu'on semait la tombe de feuillage et de fleurs, et qu'on versait

sur le marbre des libations de vin parfumé. On avait surtout conservé l'usage de fêter par des banquets les anniversaires funèbres. A côté de l'entrée du cimetière de Domitille on trouve encore la salle à manger où se réunissaient les frères pour célébrer la mémoire de leurs morts. M. de Rossi montre par des exemples curieux combien ils s'étaient attachés à reproduire, au moins pour l'extérieur et l'apparence, ce qui se passait dans les *triclinia* des autres associations; en sorte qu'un païen qui aurait assisté à ces repas se serait cru dans l'une de ces belles sépultures que possédaient les grandes familles ou les collèges importants de Rome sur la voie Appienne ou la voie Latine. D'autres historiens ont été surtout frappés des différences radicales qui séparaient le christianisme des religions au milieu desquelles il s'établit; M. de Rossi nous montre les ressemblances fortuites ou cherchées qu'il avait avec elles : ces ressemblances rendaient plus aisée la transition d'un culte à l'autre, ce qui ne fut pas inutile sans doute à la propagation rapide du christianisme.

Un autre avantage des explications données par M. de Rossi consiste à nous faire mieux comprendre les relations des premiers chrétiens avec l'autorité. On aime d'ordinaire à se représenter le christianisme comme une sorte de secte intransigeante qui avait horreur de la société civile et ne voulait à aucun prix s'y mêler; il y a beaucoup d'exagération dans cette opinion. L'Église fit au contraire beaucoup d'efforts dans les trois premiers siècles pour vivre en paix avec le pouvoir. Au lieu de se mettre en révolte ouverte contre les lois, elle a essayé de se servir de celles qui lui étaient favorables et même d'entrer dans le cadre des institutions régulières de l'empire. Ces faits ne nous surprennent pas, nous pouvions les soupçonner; mais nous n'en avions pas de preuves

aussi évidentes que celles que M. de Rossi nous donne. On sait que le christianisme fut une des rares sectes juives de son temps qui n'aient pas été à la fois une insurrection politique et une réforme religieuse. Il a déclaré dès le début qu'il pouvait s'accommoder de tous les gouvernements et vivre dans tous les milieux. Son fondateur a prêché la soumission à César dans un pays frémissant et déjà presque rebelle. Les apôtres, fidèles à la doctrine du maître, exigent qu'on obéisse à tous ceux qui sont élevés en dignité. Saint Paul surtout paraît avoir pris beaucoup de peine pour que la religion nouvelle parvînt à vivre et à s'entendre avec l'ancienne société. Il ne veut pas qu'elle apporte aucune perturbation dans la famille et dans l'État, il défend aux chrétiens qui ont des femmes infidèles de s'en séparer, il leur donne l'ordre « de demeurer dans la position où ils étaient quand ils ont été appelés, et de s'y tenir devant le Seigneur ». Ce précepte concerne l'esclave comme l'homme libre; ils doivent tous respecter la hiérarchie sociale et rendre à chacun ce qui lui est dû, « le tribut à qui on doit le tribut, la crainte à qui on doit la crainte ». Il faut surtout qu'on soit soumis au prince, « qui est le ministre de Dieu pour favoriser les fidèles dans le bien ». Les chrétiens ont rigoureusement accompli dans la suite ces préceptes de l'Apôtre. Les persécutions elles-mêmes n'en firent pas des révoltés. Malgré la façon cruelle dont on les traitait et qui ne devait pas les disposer à la soumission, on ne les a trouvés nulle part ouvertement mêlés aux troubles de l'empire. Tertullien dit qu'ils priaient pour l'empereur qui les persécutait, et qu'ils demandaient à Dieu pour lui « une longue vie, un pouvoir respecté, une famille heureuse, des armées vaillantes, un Sénat fidèle, un peuple obéissant et le repos de l'univers ». Ces dispositions de la société chrétienne, M. de

Rossi les rend plus évidentes, il fait mieux comprendre le soin qu'elle avait d'éviter tous les conflits et de se mettre en règle avec le pouvoir, quand il essaye d'établir qu'elle profita des privilèges que l'empire accordait aux associations populaires, qu'elle a dû se faire autoriser comme les autres collèges pour les funérailles, et entretenir des rapports réguliers avec la préfecture de Rome [1].

Il a introduit encore, dans l'histoire des origines du christianisme, d'autres opinions qui n'étaient pas tout à fait accréditées avant lui, et que je me contenterai d'indiquer rapidement. On a beaucoup répété que le christianisme ne s'était d'abord répandu que dans les classes misérables. C'étaient de pauvres Juifs et de « petits Grecs », des affranchis et des esclaves, des « tisserands, des cordonniers, des foulons, » qui en furent les premiers adeptes. Du haut de son opulente philosophie, Celse se moquait beaucoup de ce ramassis « d'âmes simples et ignorantes, d'esprits bornés et incultes devant lesquels les docteurs chrétiens plantaient leurs tréteaux ». On ne peut pas nier, en effet, que les pauvres gens n'aient été longtemps les plus nombreux parmi les fidèles ; mais n'y avait-il qu'eux, même dans les premières années ? M. de Rossi ne le pense pas. Il a été très frappé de voir que les plus anciennes catacombes sont aussi les plus riches et les mieux ornées. Il se demande s'il était possible à une corporation qui n'aurait contenu que « des tisserands et des cordonniers », de bâtir le vestibule du cimetière de Domitilla, avec les peintures élégantes qui

1. Tertullien, à propos de l'argent que quelques églises consentaient à payer pour éviter les persécutions, constate que les chétiens sont inscrits sur les registres de la police, et qu'ils y sont en fort mauvaise compagnie : *inter tabernarios et lanios et fures balneorum et aleones et lenones christiani quoque vectigales continentur.* (*De fuga in pers.*, XII et XIII.)

en décorent la voûte, et il lui vient aussitôt à l'esprit qu'il devait se trouver parmi ces esclaves, ces affranchis et ces ouvriers, des personnages plus importants et plus riches qui faisaient les frais de ces constructions. C'est du reste ce qui arrivait dans les collèges les plus misérables; ils avaient grand soin de se choisir des protecteurs qui les aidaient de leur influence et de leur fortune. N'est-il pas probable qu'il existait quelque chose de semblable dans l'association des frères? Les fouilles ont paru confirmer ces suppositions. Sur les tombes qu'ila dé couvertes, M. de Rossi a lu quelquefois les noms les plus glorieux de la vieille Rome, les Cornelii, les Æmilii, les Cæcilii, etc. Il en a conclu que de très bonne heure quelques membres de ces grandes familles avaient connu et pratiqué la doctrine nouvelle. Prêchée par saint Paul dans « la maison de César », c'est-à-dire parmi les esclaves et les affranchis orientaux du prince, elle avait gagné vers la même époque la noble Pomponia Græcina, femme du consulaire Plautius, le vainqueur de la Bretagne. Elle fut accusée sous Néron « de superstition étrangère », ce qui ne pouvait désigner alors que le judaïsme ou le christianisme, et, comme on a retrouvé dans le cimetière de Calliste les tombes de ses descendants, on peut supposer avec beaucoup de vraisemblance qu'elle était bien réellement chrétienne. Quelques années plus tard, la foi nouvelle pénétra jusque dans la famille des empereurs, s'il est vrai, comme on a toute sorte de raisons de le croire, que Domitilla et son mari Flavius Clemens, les plus proches parents de Domitien et de Titus, étaient chrétiens comme Pomponia Græcina. Clemens et Domitilla ne devaient pas être seuls : il est rare qu'un exemple qui part de si haut ne soit pas imité de quelques personnes. On peut donc supposer que le christianisme, même dans les remières années, a fait quelques conquêtes im-

portantes dans cette aristocratie de naissance ou d'argent qui menait l'empire. Ces grands personnages qu'il attirait à lui devaient d'abord l'aider de leur crédit, et peut-être ont-ils plus d'une fois arrêté les coups qu'on se préparait à lui porter, comme fit cette Marcia, la maîtresse de Commode, « qui craignait le Seigneur », et qui protégeait les évêques. Ils ont dû surtout enrichir par leurs libéralités cette caisse commune qui, dès l'époque des Antonins, était fort importante, et qui permit bientôt à l'Église de Rome d'étendre ses aumômes presque sur le monde entier. Les catacombes nous ont déjà révélé les noms de quelques-uns de ces grands seigneurs devenus chrétiens de bonne heure et quand il y avait du péril à l'être ; elles nous en feront connaître beaucoup d'autres. C'est sans doute un élément assez faible dans cette société naissante ; mais il en faut tenir compte. Quand on le néglige, il est moins aisé de comprendre comment le christianisme soutint les attaques de ses ennemis et parvint à les vaincre.

Une autre question peut-être plus importante encore, qui est très loin d'être vidée, mais que l'étude des catacombes a rendue un peu plus claire, est celle de la confiance que méritent les Vies des saints et les Actes des martyrs. Ces documents sont fort décrédités non seulement auprès des sceptiques, mais parmi les gens pieux, comme Tillemont, quand ils ne croient pas que la dévotion fait un devoir de renoncer à la critique. Tels qu'ils nous sont parvenus, ils ne méritent guère de créance. Il s'y est mêlé, dans les siècles qui ont suivi la paix de l'Église, des légendes ridicules. Comme on les lisait dans les fêtes des saints pour l'édification des fidèles, on y ajoutait sans scrupule tout ce qui pouvait frapper les imaginations et toucher les cœurs. La rhétorique surtout, la mauvaise rhétorique du septième et du huitième

siècle, les a tout a fait gâtés. Il faut pourtant avouer que, quelque défiance qu'ils nous causent, on ne peut plus, depuis les dernières fouilles des catacombes, les rejeter sans examen. Tout n'est pas imaginaire dans ces récits, puisqu'on a retrouvé dans les galeries des cimetières la sépulture de ceux dont ils racontent l'histoire. Ainsi au troisième et au quatrième siècle on croyait posséder leurs tombes, on lisait leurs noms sur leurs épitaphes, on venait prier devant leurs restes. Le récit des faits peut être très légendaire, mais il est difficile de douter que le nom du personnage ne soit réel. Dans ces récits mêmes, au milieu de beaucoup d'erreurs ridicules, on remarque des détails vraisemblables ou certains. Quelques-uns sont confirmés par les inscriptions ou les peintures antiques des catacombes; d'autres supposent une connaissance parfaite de lieux qu'assurément les gens du huitième ou du neuvième siècle ne visitaient plus. M. de Rossi en conclut très légitimement que la nouvelle rédaction amplifiée et corrompue suppose l'existence d'une rédaction ancienne, plus sobre et plus vraie. Il est donc d'avis qu'au lieu de rejeter le récit entier pour quelques absurdités qu'il renferme, on doit le débarrasser de toutes ces retouches fâcheuses et qu'il faut essayer de retrouver le texte original sous la copie altérée. C'est un travail délicat, où il entre toujours un peu de divination et d'hypothèse; mais où le succès n'est pas impossible à une critique exercée, et qui s'accomplit tous les jours dans la restitution des textes classiques. M. de Rossi l'a fait avec beaucoup de talent pour les actes de Sainte-Cécile; M. Le Blant l'essaye en ce moment pour beaucoup d'autres. Si l'entreprise réussit, ce qui ne paraît guère douteux, elle augmentera de beaucoup le nombre des documents dont nous disposons et nous fera mieux connaître la lutte héroïque que soutint l'Eglise contre ses persécuteurs. On y gagnera peut-

être d'avoir quelques martyrs de plus, mais il ne me semble pas que ce soit un si grand mal. Je n'ai jamais compris, je l'avoue, l'acharnement que les historiens du dix-huitième siècle ont mis à nier systématiquement les persécutions ou à en diminuer les effets. Quand Voltaire traitait les martyrs en ennemis, il ne s'apercevait pas qu'il frappait sur des alliés. Ces hommes qu'il poursuivait de ses railleries implacables avaient défendu, comme lui, la tolérance. Ils proclamaient, comme lui, qu'aucun pouvoir humain ne peut porter atteinte à l'indépendance de l'âme. « Allons, bourreau, fait dire Prudence à une jeune chrétienne, brûle et déchire. Sépare ces membres formés de boue. Il t'est facile de détruire cet assemblage fragile. Quant à mon âme, malgré toutes les tortures, tu ne l'atteindras pas [1] ». Ils ne l'ont pas atteinte en effet. Les supplices ont été inutiles, et le christianisme a donné au monde le plus moral de tous les spectacles, celui de l'impuissance de la force.

L'Église a bien raison d'honorer la mémoire de ceux qui sont morts pour elle et de se glorifier de leur courage; mais ils ne sont pas seulement les héros d'une opinion particulière. Tous ceux qui pensent comme eux que la croyance doit être libre et qu'une religion n'a pas le droit de s'imposer par la force peuvent se mettre à l'abri sous leur nom. Nous n'avons donc aucun intérêt à restreindre le nombre des martyrs et à contester leur mérite; il ne nous convient pas de jeter quelque ombre sur cette époque héroïque qui a donné au monde un si grand exemple, et ceux qui, comme M. de Rossi, cherchent à nous la faire mieux connaître, quelles que soient leurs convictions personnelles, ont droit aux sympathies de tout le monde. Nous devons faire des vœux pour que les

1. Prudence, *Perist.*, III, 90.

fouilles qu'il dirige soient toujours aussi fécondes, et qu'il ait le temps d'achever cette œuvre si vaillamment commencée. Quand il devrait nous donner un peu plus de martyrs et de confesseurs que n'en reconnaissait Tillemont, nous n'aurions pas de raison de nous en plaindre. En multipliant les victimes, il nous rend les bourreaux plus odieux, il nous fait détester davantage cette insolente intervention de la force, qui prétend dominer et régler la foi, il nous rend plus attachés à ces biens précieux conquis au prix de tant de souffrances, la tolérance et la liberté.

CHAPITRE QUATRIÈME

LA VILLA D'HADRIEN

Aucun de ceux qui séjournent quelque temps à Rome ne manque d'aller voir Tivoli : les cascatelles et le temple de la Sibylle sont presque aussi connus que le Colisée ou le Panthéon ; mais il y a bien peu de curieux qui consentent à s'écarter un moment de la route accoutumée pour visiter en passant ce qui reste de la villa tiburtine bâtie par l'empereur Hadrien. C'est pourtant une excursion à faire et qui peut beaucoup apprendre aux amis de l'antiquité. Les monuments de Rome nous font voir les Césars dans l'exercice de leurs fonctions souveraines et conservent les souvenirs de leur vie officielle ; la villa d'Hadrien nous les montre pendant ces moments de distraction et de repos qu'il faut bien prendre de temps en temps, quand on a le monde à gouverner. Elle peut aussi nous donner quelques indications précieuses sur la façon dont ils entendaient les plaisirs des champs et nous faire connaître comment cette société comprenait et goûtait la nature, ce qui mérite bien la peine d'être étudié un moment.

Quand on va de Rome à Tivoli, on parcourt d'abord dans toute sa longueur cette campagne désolée qui de tous les côtés entoure la Ville éternelle. Après qu'on a traversé pendant cinq ou six lieues un véritable désert où l'on ne rencontre que quelques *osterie* misérables et des troupeaux de bœufs ou de chevaux qui paissent un maigre gazon, le sol commence à se relever. Quelques

bouquets d'arbres annoncent l'approche de l'Anio, qu'on passe sur le *ponte Lucano*. A cet endroit s'élève une ruine antique d'un grand intérêt, le tombeau de la famille Plautia. C'est là que fut enseveli le consul Ti. Plautius Silvanus, un de ces braves officiers et de ces administrateurs intelligents qui maintinrent l'honneur de l'empire sous les plus mauvais princes et qui ont fait le salut de Rome. L'inscription placée sur le mausolée contient le récit de ses services et l'énumération des dignités qu'il a obtenues. Sous Tibère, il commandait une légion de l'armée de Germanie ; il accompagna Claude dans l'expédition de Bretagne ; sous Néron, il gouverna la Mésie, une des provinces les plus menacées par les barbares. L'inscription raconte comment il arrêta une insurrection de Sarmates et força les rois ennemis à passer le Danube pour venir dans son camp adorer les aigles romaines. Ces services furent assez mal récompensés jusqu'au jour où Vespasien, vieux soldat lui-même, s'occupa de réparer envers ses camarades les injustices des règnes précédents ; il rappela Silvanus de sa province, lui fit accorder les ornements du triomphe et le nomma préfet de Rome.

A partir du tombeau de Silvanus, le chemin se bifurque. A gauche, la route s'engage dans ces admirables bois d'oliviers qui conduisent à Tivoli ; à droite, elle traverse la plaine et mène en vingt minutes à la villa d'Hadrien.

Cette villa n'est plus guère aujourd'hui qu'un amas de ruines. Sur une étendue de plusieurs kilomètres, on ne rencontre que d'immenses substructions, des fûts de colonnes, de grands blocs épars, et çà et là quelques pans de murs encore debout. Ces débris sont si considérables qu'on les a pris longtemps pour les restes d'une ville ; on s'imaginait qu'avant de monter sur la colline Tibur avait été construit dans la plaine, et qu'on avait sous les yeux les derniers vestiges de la vieille cité ; aussi leur avait-on

donné dans le pays le nom de *Tivoli vecchio*. Il fut aisé de montrer qu'on se trompait ; le témoignage des anciens auteurs, les inscriptions des tuiles, prouvèrent que c'était la villa d'Hadrien. Cette maison de campagne, que les contemporains trouvaient une merveille, et qui était l'œuvre favorite d'un empereur ami des arts, ne paraît pas avoir été beaucoup habitée par ses successeurs. L'histoire au moins n'en dit rien, et presque rien non plus n'a été trouvé dans ces ruines qu'on puisse attribuer à une autre époque. Elle a donc eu la bonne fortune assez rare de n'être pas trop modifiée et de traverser les siècles en portant la marque particulière du prince qui la fit bâtir et de l'époque où elle fut construite. Les richesses de toute sorte qu'on a trouvées dans les décombres ont fait supposer qu'elle n'avait pas été dépouillée tant que dura l'empire. Elle dut sans doute beaucoup souffrir quand Totila ravagea les environs de Tibur, prit la ville d'assaut et en massacra les habitants. A partir de ce moment, la ruine commença pour elle ; les grandes salles s'effondrèrent, la charrue passa sur les allées, et les jardins devinrent des champs de blé. Il en restait pourtant encore d'importants débris au quinzième siècle. L'illustre pape Pie II, qui la visita, parle avec admiration des voûtes des temples, des colonnes des péristyles, des portiques, des piscines, qu'on y pouvait distinguer encore. « La vieillesse déforme tout, ajoutait-il tristement. Le lierre grimpe aujourd'hui le long de ces murailles autrefois couvertes de peintures et d'étoffes d'or ; les ronces et les épines croissent où s'asseyaient les tribuns vêtus de pourpre, et les serpents habitent les chambres des princesses. Telle est la fortune des choses mortelles ! » Ces ruines mêmes étaient destinées à disparaître. Pour la villa d'Hadrien, comme pour les autres monuments antiques, la renaissance fut plus fatale que la barbarie : pendant le moyen

âge on l'avait laissée périr; on la détruisit systématiquement à partir du seizième siècle. Selon l'usage, on y fit des fouilles pour y chercher les statues, les mosaïques, les peintures qu'elle pouvait contenir encore, et dans ces recherches les murailles qui étaient restées debout achevèrent de s'écrouler. La villa d'Hadrien s'est trouvée, pour son malheur, beaucoup plus riche en ce genre que toutes les autres ruines qu'on a fouillées; elle est devenue, pendant trois siècles, une sorte de mine inépuisable qui a fourni de chefs-d'œuvre tous les musées du monde. C'est de là, par exemple, que sont sortis le Faune en rouge antique, les Centaures en marbre gris et l'Harpocrate du Capitole, les Muses et la Flore du Vatican, le bas-relief d'Antinoüs de la villa Albani, et l'admirable mosaïque des colombes que l'art moderne a tant de fois reproduite. On comprend qu'un édifice d'où l'on tirait tant de merveilles, ait été plus consciencieusement dévasté que tous les autres. Le pillage a duré jusqu'à nos jours: il y a quelques années encore, la famille Braschi, qui possédait une partie du terrain, avait aliéné à une compagnie le droit d'exploiter ces ruines, et l'on juge de quelle manière opérait la compagnie, qui voulait rentrer dans ses fonds le plus vite possible. Heureusement le gouvernement italien a fait cesser ce scandale en achetant la villa Braschi.

En l'état où toutes ces dévastations l'ont mise, la villa d'Hadrien est une énigme pour la plupart des visiteurs, et il nous serait très difficile de nous reconnaître parmi ces ruines amoncelées, si les archéologues et les architectes ne venaient à notre secours. Depuis longtemps l'archéologie travaille à retrouver la destination de ces blocs de pierre ou de ces amas de briques, et à nous donner un plan plus ou moins exact de la demeure impériale. Le premier qui s'en occupa avec quelque succès fut un

architecte napolitain du quinzième siècle, le célèbre Pirro Ligorio, le même qui s'est fait un si mauvais renom parmi les épigraphistes en inventant des volumes entiers d'inscriptions fausses. Ce grand faussaire était assurément un fort habile homme : dans ses travaux sur la villa d'Hadrien, il fit preuve de beaucoup de sagacité, et la plus grande partie de ses conjectures a été adoptée par les savants qui le suivirent. Piranesi et Canina n'ont guère fait que développer ses vues et exagérer ses erreurs. Nibby, qui vint ensuite, se contenta de choisir les opinions les plus plausibles qu'on avait émises avant lui, et de les appuyer de sa connaissance des textes et de sa grande pratique des antiquités. Le livre intéressant qu'il publia en 1827, sous le titre de *Descrizione della villa Adriana*, pouvait passer pour le dernier mot de la science, lorsque des études nouvelles furent entreprises par un des architectes les plus distingués de notre école de Rome, M. Daumet. Pour être plus sûr que son travail fût exact, M. Daumet commença par le circonscrire ; il ne s'occupa que d'une partie de la villa, celle qu'on appelait « le palais impérial. » Elle présente beaucoup de difficultés à résoudre, mais conserve aussi les restes les plus curieux. M. Daumet en étudia avec soin les moindres débris, il fit des fouilles, quand on lui permit d'en faire, chercha à se rendre compte des plus petites assises de pierre, et remit à leur place tous les fragments d'ornements de marbre ou de mosaïque qu'il put trouver. Le résultat de tous ces travaux fut un essai de restauration de la villa d'Hadrien, qui est considéré comme un des meilleurs ouvrages et des plus complets de notre école de Rome. Les fouilles qu'on a faites depuis 1870, et qui malheureusement ont été fort incomplètes et très intermittentes, ont quelquefois confirmé les opinions de M. Daumet, quelquefois aussi elles lui ont donné tort.

L'œuvre est loin d'être terminée et demande encore beaucoup de temps et d'efforts; mais en attendant qu'elle s'achève, et que ces ruines soient enfin entièrement déblayées, il est utile, je crois, de donner une idée de ce que les travaux exécutés depuis trois siècles par des architectes ou des archéologues de mérite nous ont appris de plus vraisemblable sur cette grande curiosité du passé.

I

L'empereur Hadrien. — Jugements divers qu'on a portés sur lui. — Le prince et l'homme. — Raisons qui expliquent qu'on ne l'ait pas aimé. — Son goût pour les Grecs. — Les voyages dans l'antiquité. — Voyages d'Hadrien.

La villa d'Hadrien a ce caractère particulier d'être l'œuvre et la conception personnelle d'un homme qui fut l'un des personnages les plus curieux de son temps; elle est née de certaines circonstances de sa vie et porte partout l'empreinte de son esprit. On ne peut espérer de la comprendre que si l'on connaît d'abord celui qui la fit bâtir. Il faut donc étudier l'artiste avant l'ouvrage, essayer de savoir ce qu'il était et d'où lui vint la pensée de construire cette maison de campagne qui émerveilla ses contemporains.

L'empereur Hadrien descendait d'une famille italienne établie depuis longtemps en Espagne. Sa naissance ne semblait pas le destiner à l'empire : il était petit-cousin de Trajan, qui, après beaucoup d'hésitations, finit par l'adopter à son lit de mort. L'empire romain a eu cette fortune singulière que Nerva et les trois princes qui sont venus après lui n'ont pas eu d'héritier mâle, et qu'ils ont été forcés de s'en donner un par l'adoption. Cette absence d'hérédité directe est regardée d'ordinaire dans

les monarchies comme le plus grand des malheurs, et c'est un principe aujourd'hui accepté de tout le monde que, pour assurer la sécurité des États, il est bon que le fils succède à son père. Les Romains avaient des idées bien différentes : ils conservaient jusque sous l'empire un reste de préjugés républicains qui les rendait peu favorables à la royauté héréditaire. L'expérience qu'ils en avaient faite sous les Césars et les *Flavii* ne les avait pas réconciliés avec elle. Après la chute de Domitien, beaucoup d'entre eux déclaraient qu'ils ne voulaient pas être « l'héritage d'une famille ». Il leur semblait qu'il valait mieux que le prince élût son successeur que de le recevoir des mains de la nature. « Naître d'un sang royal, disait Tacite, est une chance de hasard devant laquelle tout examen s'arrête. Au contraire, celui qui adopte est juge de ce qu'il fait; s'il veut choisir le plus digne, il n'a qu'à écouter la voix publique[1]. » Ce qui est sûr, c'est que l'adoption a donné au monde une succession de quatre grands princes, et que Rome fut tout à fait heureuse, jusqu'au jour où Marc-Aurèle eut la mauvaise fortune d'avoir un fils et de lui laisser l'empire.

Je viens de mettre sans hésiter Hadrien parmi les grands empereurs, à côté de Trajan et de Marc-Aurèle; ce n'est pourtant pas l'opinion de tous les historiens. Sa réputation n'est pas de celles sur lesquelles on s'est mis tout à fait d'accord, et il y a de grandes diversités dans la façon dont on le juge. Ces diversités remontent très haut, jusqu'à l'époque même où vivait Hadrien, et il est probable que ses contemporains ne s'entendaient pas mieux que nous sur son compte. Les chroniqueurs qui ont raconté sa vie, Dion et Spartien, parlent de lui d'une manière fort bizarre; ils en disent à la fois beaucoup de

1. Tacite, *Hist.*, I, 16.

bien et beaucoup de mal, en sorte qu'on peut facilement tirer de leurs ouvrages de quoi l'attaquer et le défendre. C'est qu'il était en réalité un être très compliqué, *varius*, *multiplex*, *multiformis*, dit son historien, doux et sévère selon les occasions, tour à tour économe et prodigue, plaisant ou grave, ami débonnaire et railleur cruel. Sa vie renfermait des contrastes qu'on ne s'expliquait pas. Quoiqu'il fût un excellent général, il détestait la guerre et l'a toujours évitée; il a passé son temps à exercer ses légions pour ne les mener jamais devant l'ennemi. Ce savant, cet artiste, ce délicat, n'hésitait pas à entrer, quand il le fallait, dans les plus petits détails des affaires communes; cet efféminé, qui faisait de petits vers sur la poudre dentifrice, était capable des résolutions les plus énergiques. Il s'était fait bâtir des palais somptueux, où l'on avait réuni toutes les élégances du luxe, toutes les recherches du bien-être, et il vivait volontiers sous la tente, se contentant de lard et de fromage comme les simples soldats, ne buvant que du vinaigre avec de l'eau, et marchant devant ses troupes tête nue, au milieu des neiges de la Bretagne et sous le soleil de l'Égypte. On comprend que ces contrastes aient troublé des chroniqueurs qui n'avaient pas l'esprit très perspicace; qu'en présence d'un prince en qui les contraires semblaient s'unir, ils aient flotté sans se décider entre des opinions opposées, et qu'ils n'aient pas su prendre eux-mêmes et nous donner de lui une idée précise.

Ce qui ressort le plus nettement de leurs récits, c'est qu'il y avait chez Hadrien deux personnages qui ne s'accordaient pas toujours bien ensemble, l'homme et l'empereur. L'empereur ne mérite que des éloges et peut être mis parmi les plus grands et les meilleurs; l'homme au contraire était souvent désagréable et mesquin. Les contemporains, qui étaient placés trop près et ne savaient

pas toujours bien distinguer, ont fait quelquefois payer au prince, par des jugements injustes, les caprices et les faiblesses de l'homme.

Ils avaient tort assurément, et tous leurs commérages ne doivent pas nous empêcher de croire qu'Hadrien ait été un grand prince. S'il restait encore quelque doute à ce sujet, je renverrais au brillant tableau que M. Duruy a tracé récemment de son règne[1]. Les services de tout genre qu'Hadrien a rendus à l'empire sont éclatants et incontestables. Il a donné d'abord à ses États la sécurité extérieure; pour maintenir la discipline des armées, il a fait des règlements si sages qu'on n'éprouva plus le besoin d'y rien changer et qu'ils durèrent autant que la domination romaine. Il a fortifié les frontières en les garnissant de troupes, en les munissant de retranchements formidables, et de cette façon il a fermé la porte aux barbares, qui devenaient tous les jours plus menaçants. Sous cette ceinture de murailles, de places fortes, de fossés profonds et de camps retranchés, habilement disposés le long de ces frontières immenses, l'empire put respirer en paix. A l'intérieur, la tranquillité fut maintenue d'une main ferme, les abus réformés, la législation adoucie; un grand élan donné partout aux travaux publics. Sous cette impulsion vigoureuse et grâce à la paix dont jouissait l'univers, les villes purent s'embellir de monuments magnifiques qui excitent encore aujourd'hui

1. Dans le quatrième volume de son *Histoire des Romains*. Je suis heureux de renvoyer à cet ouvrage, où M. Duruy, revenant aux travaux de sa jeunesse après un long intervalle et des services importants rendus au pays, retrace, d'une façon si savante et si vivante à la fois, l'histoire de l'empire. Même quand il ne parvient pas à convertir tout à fait le lecteur à ses idées, il sait toujours l'intéresser et l'instruire. — M. Renan, dans le sixième volume de son *Histoire des origines du christianisme*, qui vient de paraître, a parlé aussi d'Hadrien; il n'a pas dissimulé ses défauts, mais il a mis aussi ses qualités en évidence et tracé de ce prince un de ces portraits qui ne s'oublient pas.

notre admiration. Voilà ce qu'il n'est pas possible de nier. Hadrien fut certainement un des administrateurs les plus habiles qui aient gouverné le monde depuis Auguste, et il contribua peut-être plus que personne à ce développement incroyable de la prospérité publique qui fit du siècle des Antonins l'une des époques les plus heureuses de l'humanité. « Quand la gloire des princes, dit M. Duruy, se mesurera au bonheur qu'ils ont donné à leurs peuples, Hadrien sera le premier des empereurs romains. »

Comment se fait-il donc qu'ayant si bien servi l'empire, il ait été souvent si mal jugé? On explique d'ordinaire ces sévérités de l'opinion en rappelant la mauvaise humeur persistante des grandes familles et du Sénat contre le régime impérial; mais c'est vraiment un moyen trop commode de justifier tous les Césars sans distinction, et, si ces raisons peuvent servir encore pour l'époque de Tibère ou de Néron, je crois qu'il n'est plus possible de les employer quand on est arrivé aux Antonins. L'empire était alors accepté de tout le monde. Le temps avait affaibli les vieilles rancunes républicaines, et, dans tous les cas, on ne comprendrait guère pour quel motif, après avoir respecté Trajan, elles se seraient ranimées contre Hadrien. Si Hadrien, avec toutes ses grandes qualités, ne sut pas se faire mieux aimer, il faut penser que c'était sa faute, et qu'il y avait dans sa personne et dans son caractère quelque chose qui éloignait de lui les cœurs. C'est ce que Fronton, qui était un assez méchant écrivain, mais un fort honnête homme et le plus soumis des sujets, laissait entendre plus tard à Marc-Aurèle, avec toute sorte de ménagements. « Pour aimer quelqu'un, lui disait-il, il faut pouvoir l'aborder avec confiance et se trouver à l'aise avec lui. C'est ce qui ne m'arrivait pas avec Hadrien. La confiance me manquait,

et le respect même qu'il m'inspirait nuisait à l'affection[1]. » On voit tout ce qui se cache sous ces paroles polies. Trajan non plus, quoiqu'il fût son parent, ne paraît pas avoir éprouvé pour lui beaucoup d'attrait. Nous savons pourtant qu'Hadrien, qui attendait tout de lui, ne négligeait rien pour lui plaire. Il cherchait par tous les moyens à flatter ses goûts, même les moins honorables, et il racontait lui-même que, le sachant buveur intrépide, il s'était mis à boire, afin d'entrer ainsi dans ses bonnes grâces. Il avait d'ailleurs d'autres qualités auxquelles Trajan attachait le plus grand prix. Soldat dévoué, lieutenant exact, organisateur habile, administrateur scrupuleux, il accomplit avec soin et avec succès toutes les missions dont il fut chargé. Son avancement ne fut pourtant pas très rapide. Une inscription trouvée au théâtre d'Athènes montre qu'il parcourut pas à pas toute la hiérarchie des dignités publiques sans qu'on lui fît grâce d'un seul degré. Malgré ses mérites reconnus et les services qu'il rendait, Trajan attendit jusqu'à son dernier jour pour l'adopter. On prétendit même que la mort l'avait prévenu avant qu'il se fût décidé, que son adoption n'était qu'une scène de comédie imaginée pour tromper le monde, et qu'un homme, caché derrière des tentures, avait murmuré quelques paroles d'une voix mourante à la place de l'empereur défunt. Ce qui pouvait donner quelque vraisemblance à ce récit, c'est le peu d'empressement que Trajan paraissait éprouver à l'accepter pour son héritier. Non seulement il ne l'associa pas de son vivant à l'empire, comme avait fait Nerva pour lui, mais il ne voulut lui conférer aucun de ces honneurs exceptionnels qui l'auraient désigné d'avance comme son successeur. N'en peut-on pas con-

1. Fronton, *Ad M. Cæs.*, II, 1 (page 25, Naber).

clure que, tout en appréciant en lui l'administrateur et le soldat, il éprouvait pour l'homme une sorte de répugnance qu'il avait peine à vaincre?

Devenu empereur, Hadrien eut beaucoup d'amis : il n'est pas difficile d'en avoir quand on est le maître du monde. Il était très libéral pour eux : « Jamais, dit Spartien, il ne refusait ce qu'ils demandaient et prévenait même souvent leurs désirs; » mais en même temps il les irritait par ses railleries et les blessait par ses soupçons. Inégal et fantasque comme un artiste, facile à prévenir contre ceux qui lui étaient le plus attachés, il écoutait ce qu'on lui disait d'eux, et au besoin les faisait épier. Il avait sa police secrète qui pénétrait dans les familles et lui rapportait ce qu'elle entendait dire. Il n'y a pas d'amitié qui résiste à ces défiances. Spartien fait remarquer que ceux qu'il avait le mieux aimés et le plus comblés d'honneurs, finirent par lui devenir tous odieux. Plusieurs furent éloignés de Rome; quelques-uns perdirent leur fortune et il y en eut à qui l'on ôta la vie. Je ne crois pas que de sa nature Hadrien fût cruel; il a même donné quelques beaux exemples de clémence. Mais il était dit que ce pouvoir souverain sans caractère précis, sans limite fixe, troublerait les meilleures têtes. Peu de princes ont su tout à fait échapper à ces enivrements d'autorité, à ce vertige produit à la fois par l'orgueil et la peur, qui enflammaient les mauvais instincts et pervertissaient les âmes. L'honnête Marc-Aurèle se disait un jour à lui-même avec un accent d'effroi : « Ne deviens pas trop César! » Il faut croire qu'Hadrien l'est devenu quelquefois malgré lui. Au commencement de son règne, quand il ne se sentait pas encore bien affermi, il fit ou laissa couler le sang de quelques grands personnages qu'on accusait de trahison; il le versa de nouveau à la fin de sa vie, et cette fois il y eut parmi les victimes son beau-frère, un vieillard de

quatre-vingt-dix ans, et son neveu, qui n'avait pas vingt ans encore. Je veux croire qu'ils étaient tous les deux coupables et que l'empereur crut ces rigueurs nécessaires; cependant l'opinion publique en fut révoltée. On se souvint que Trajan, auquel le Sénat avait solennellement décerné le surnom d'excellent prince, *optimus princeps*, n'avait jamais eu à subir ces nécessités fâcheuses, et l'on trouva qu'Hadrien s'y résignait trop vite. Ces supplices, ordonnés par un prince mourant, comme une dernière rancune qu'il voulait satisfaire, indignèrent les honnêtes gens. « Il mourut, dit Spartien, détesté de tout le monde. »

Les ennemis de la politique sentimentale soutiendront, je le sais, qu'on avait tort de le détester. On dira qu'après tout ces démêlés de famille n'intéressent guère le monde et qu'il ne faut pas leur donner trop d'importance. Qu'importe aux citoyens obscurs, qui forment la grande majorité d'un pays, que le prince soit d'humeur désagréable et qu'il ait fait souffrir ceux qui l'entourent? S'il gouverne bien son État, s'il le préserve des ennemis du dehors, s'il lui donne la paix intérieure, ne doit-on pas fermer les yeux sur ses caprices, et lui permettre de se délivrer comme il le veut de ses amis qui l'ennuient ou de ses parents qui le gênent? Quel mal en revient-il à son peuple? Assurément, si les sujets étaient raisonnables, ils jugeraient leur souverain par le bien qu'il fait à tout le monde et non par ces rigueurs qui n'atteignent que quelques personnes, et celui-là leur paraîtrait le plus digne d'être aimé qui fait le bonheur du plus grand nombre. Mais ce n'est pas par raison qu'on aime, et il entre dans l'affection d'autres éléments que l'intérêt. Aussi n'est-il pas rare de voir des souverains sous la domination desquels il est avantageux de vivre et qui ne parviennent pas à gagner les cœurs. Hadrien était

de ce nombre. A la distance même où nous sommes de lui, nous ne pouvons tout à fait nous défendre des sentiments qu'il inspirait aux gens de son temps, et il nous faut faire une sorte d'effort sur nous-mêmes pour l'estimer autant qu'il le mérite. M. Duruy aura beau nous démontrer qu'il a rendu plus de services au monde que Trajan ou Marc-Aurèle, il nous sera difficile de blâmer ses contemporains qui ont mieux aimé Marc-Aurèle et Trajan que lui.

A ces raisons générales que les Romains pouvaient avoir de ne pas l'aimer, il s'en joignait d'autres qui leur étaient plus particulières. Peut-être entrait-il dans leur sévérité un peu de ressentiment contre un prince qui se faisait un plaisir de braver leurs préjugés, et qui les sacrifiait ouvertement à leurs éternels ennemis. L'influence de la Grèce était alors plus forte que jamais à Rome. Elle saisissait à la fois cette société par les deux points extrêmes : aux riches, aux grands seigneurs, aux gens du monde, elle s'imposait par l'éducation, par le charme souverain des arts et des lettres. Dans ces palais somptueux de l'Esquilin, dans ces villas magnifiques de Tusculum ou de Tibur, où l'on avait sous les yeux les reproductions des chefs-d'œuvre de Praxitèle et de Lysippe, où on lisait avec tant de plaisir Ménandre et Anacréon, on était devenu plus qu'à demi Grec. On l'était tout à fait dans les quartiers populaires ; là une émigration continuelle amenait de toutes les contrées orientales les gens qui avaient peine à vivre chez eux et qui cherchaient fortune : c'était un flot qui, depuis plusieurs siècles, ne s'arrêtait pas. Qu'aurait dit le vieux Caton s'il avait vu la Grèce et l'Orient ainsi établis sur l'Aventin, et cette race qu'il méprisait, à peu près maîtresse de Rome ? C'était une honte et un danger qui préeccupaient les vieux Romains, et ils trouvaient

naturellement qu'un empereur avait le devoir de les combattre [1].

Hadrien, au contraire, se mit du côté des Grecs. Dès ses premières années, il dévora leurs grands écrivains ; il se plut tellement à se servir de leur langue qu'il lui devint difficile d'en parler une autre. Un jour qu'en sa qualité de questeur il avait à lire un message de Trajan, le Sénat se moqua de lui, tant il prononçait mal le latin. Il ne lui suffisait pas d'admirer l'art grec, il voulut être artiste lui-même, et dans tous les genres : il devint à la fois musicien, sculpteur, peintre, architecte ; il se piquait de bien chanter, il dansait avec grâce, il connaissait la géométrie, l'astrologie, et assez de médecine pour inventer un collyre et un antidote. Les Grecs n'avaient pas de louanges assez hyperboliques pour un prince qui excellait en tant de métiers divers ; les Romains, au contraire, étaient disposés à se moquer de lui. Les plus sensés avouaient que ce n'est pas un crime assurément de savoir sculpter et peindre, mais ils ajoutaient que ce n'est pas une qualité non plus quand on a le monde à gouverner. Il leur semblait que cette grande affaire ne souffre pas de partage et qu'elle réclame toute l'activité d'un prince. Ils se souvenaient d'ailleurs que les empereurs qui avaient trop aimé les Grecs, qui mettaient leur gloire à imiter leurs usages et à obtenir leurs éloges, Néron et Domitien par exemple, avaient été d'abominables tyrans, et ces souvenirs n'étaient pas faits pour les rendre favorables aux manies d'Hadrien.

Ce qui les irritait encore plus, c'était de voir l'importance que prenait la Grèce dans les affaires politiques de Rome. Elle s'était longtemps contentée de gouverner les choses de l'esprit, de fournir Rome de grammairiens et

1. On trouvera l'expression violente de ces sentiments dans la troisième satire de Juvénal.

d'artistes ; à partir d'Hadrien, elle envahit ouvertement ce qui lui avait semblé interdit jusque-là, ce que la race victorieuse s'était réservé pour elle-même, elle se glisse dans les armées, elle prend place au Sénat, elle administre les provinces. Parmi les généraux de cette époque, nous en voyons qui s'appellent Arrien et Xénophon. Il est naturel que les Grecs en aient été très flattés. Leur reconnaissance ne connut pas de bornes, et, selon leur habitude, elle s'exprima d'une manière basse et servile. Dans leurs cités les plus importantes, des temples magnifiques s'élevèrent en l'honneur « du nouveau Jupiter, du dieu olympien », et son indigne favori, le bel Antinoüs, qui était un Grec aussi, reçut partout, après sa mort, les honneurs les plus extravagants ; mais il n'est pas moins naturel que ce qui restait de vieux Romains en ait été indigné. On dira peut-être qu'ils avaient tort, que la conduite d'Hadrien n'avait rien qui dût surprendre, rien qui fût contraire aux institutions et au principe de l'empire. L'empire ayant appelé les provinces à prendre part à l'autorité souveraine, le tour de la Grèce et de l'Orient devait un jour arriver, et il n'était pas très étonnant de voir des généraux ou des proconsuls grecs sous des empereurs espagnols. Il y a cependant une distinction à faire : tandis que les provinciaux d'Occident admis par Rome dans ses armées et destinés aux dignités publiques adoptaient la langue et les usages de leur nouvelle patrie, en prenaient l'esprit et les vieilles maximes, devenaient enfin franchement Romains, les Grecs restaient Grecs. Rien ne put jamais entamer cette race souple et résistante, qui traversa, sans en être altérée, la domination romaine et lui survécut. Jusque dans sa servilité, elle conservait son orgueil ; elle flattait les barbares et les méprisait. Aussi n'eut-elle pas de peine à se défendre d'imiter leurs usages et de se confondre avec eux. Je ne crois pas

qu'aucun Grec soit jamais devenu tout à fait Romain; beaucoup de Romains, au contraire, se sont faits entièrement Grecs. Nous voyons, du temps même d'Hadrien, le Gaulois Favorinus, qui était né à Arles, et l'Italien Élien, qui était de Préneste, abandonner la langue de leur pays pour celle de la Grèce. Que cet envahissement d'un esprit étranger ait blessé les Romains sérieux, c'est ce qui ne peut pas surprendre. Ils avaient bien raison de penser que Rome avait tout à y perdre. Les divers peuples qui entraient dans l'unité romaine y apportaient leurs qualités nationales et rajeunissaient l'empire; les Grecs ne lui communiquaient que leurs défauts. En favorisant l'invasion de cet esprit nouveau, Hadrien était donc coupable au moins d'imprudence; il travaillait sans le savoir, à avancer l'heure du bas-empire.

Tel était, avec son mélange singulier de qualités et de défauts, cet empereur à demi romain et à demi grec, qui fut l'auteur et peut-être même l'architecte de la villa de Tibur. Il nous reste à connaître ce qui lui donna l'occasion de la bâtir. Les historiens nous disent que c'est à la suite de ses voyages et pour en conserver le souvenir qu'il en construisit au moins la plus grande partie. On sait qu'Hadrien habita fort peu sa capitale, et qu'il passa presque tout son règne à parcourir son vaste empire. Rien n'avait plus frappé le monde que cette vie active et ces courses sans fin. Les populations, qui le voyaient si souvent passer, gardèrent de lui le souvenir d'un voyageur infatigable, qui allait sans cesse d'un bout de l'univers à l'autre. « Il n'y a jamais eu de prince, dit son biographe, qui ait visité si rapidement tant de contrées diverses. »

Ce n'est pas que les voyages fussent alors aussi rares qu'on le suppose ordinairement. On n'aimait guère plus à rester en place dans l'antiquité que de nos jours;

Sénèque était même tellement frappé de ce besoin de se mouvoir et de s'agiter qui tourmente les hommes, qu'il essaya d'en donner une explication philosophique. Il en rapporte l'origine à cette partie divine qui est en nous, et qui nous vient des astres et du ciel : « C'est la nature des choses célestes, dit-il, d'être toujours en mouvement[1]. » Depuis que l'empire avait donné la paix au monde, les voyages, étant plus sûrs, étaient devenus aussi plus fréquents. Ces chaussées étroites, solidement pavées de larges dalles, qui allaient de Rome jusqu'aux extrémités du monde, étaient sans cesse parcourues par des chars, des cavaliers et des piétons. On y voyait passer des gens de toute fortune, depuis celui qui, comme Horace, n'avait pour monture qu'un pauvre mulet court de queue et lourd d'allure, jusqu'à ces grands seigneurs étalés dans leurs litières commodes, où l'on pouvait lire, écrire, dormir ou jouer aux dés, qui se faisaient précéder de courriers libyques et suivre de tout un cortège d'esclaves et de clients. Tout ce monde trouvait plus de facilités pour faire la route, que nous ne sommes disposés à le croire. La poste impériale venait d'être instituée : elle fournissait à ceux qui étaient munis d'une autorisation de l'empereur des chevaux et des voitures, qui faisaient près de 8 kilomètres à l'heure[2]. A la vérité, ces permissions étaient réservées pour les fonctionnaires ou les courriers de l'État. On est assez surpris que l'idée ne soit pas venue, chez ce peuple pratique, qui saisissait si vite l'utilité des choses, d'autoriser les particuliers à profiter, moyennant une rétribution, de la poste officielle,

1. Sénèque, *Cons. ad Helviam*, 6. — 2. Voyez l'*Histoire des mœurs romaines d'Auguste aux Antonins*, par M. Friedlænder, que M. Vogel a traduite en français. Cet excellent ouvrage, plein de faits curieux habilement présentés, contient tout un long chapitre sur les voyages chez les Romains. On y trouvera tous les détails que je ne puis donner ici.

ce qui aurait rendu les communications plus rapides et relié plus intimement entre elles les diverses parties de l'empire; mais il est probable que l'autorité tenait à son privilège, et qu'on fut arrêté par la crainte de diminuer ses prérogatives. Au défaut de la poste, les particuliers fournissaient à ceux qui le souhaitaient des moyens assez commodes de voyager. A la porte des villes, près des hôtelleries qui portaient pour enseignes, comme aujourd'hui, un coq, un aigle ou une grue, et qui essayaient d'attirer les passants par toute sorte de promesses engageantes, il était aisé de trouver des voitures de louage de toute espèce, de se pourvoir d'un cheval ou d'un mulet, en s'adressant à ces riches associations (*collegia jumentariorum*) qui en avaient toujours à la disposition du public. Avec ces chevaux et ces voitures on pouvait aller vite, si l'on y tenait. Suétone nous apprend que César parcourut ainsi jusqu'à 100 milles (150 kilomètres) par jour. Mais d'ordinaire on n'était pas si pressé: on allait à petites journées, en s'arrêtant aux bons endroits; on se reposait quand on était fatigué, et l'on admirait la nature à son aise. C'était encore la façon dont les touristes parcouraient l'Italie il y a quelques années; beaucoup pensent qu'il n'y en a pas de plus agréable et regrettent qu'on y ait renoncé.

Les raisons de voyager ne manquaient pas au premier siècle de l'empire. Plusieurs de ces gens qu'on rencontrait sur les grandes routes étaient des fonctionnaires qui allaient administrer des provinces lointaines. Rome avait conquis le monde, il lui fallait bien le gouverner. Elle envoyait partout ses proconsuls et ses propréteurs, qui emmenaient avec eux leurs lieutenants, leurs questeurs, leurs secrétaires, leurs appariteurs, leurs affranchis et leurs esclaves, tout un monde, qui souvent s'en allait vivre aux dépens des provinciaux. A la suite du

gouverneur romain, quelquefois avant lui, partaient les fermiers de l'impôt public, avec leurs scribes et leurs suppôts, et ces négociants qui s'entendaient si bien à exploiter les pays vaincus. Il y avait aussi, et en grand nombre, les étudiants qui se rendaient auprès des professeurs connus, dans les villes où florissaient les études; les malades qu'attiraient les médecins célèbres, les eaux sulfureuses et les climats sains; les dévots qui visitaient l'un après l'autre tous les sanctuaires importants et qui avaient toujours quelque question à faire aux oracles en renom; puis les gens qui n'avaient pas trouvé la fortune chez eux et qui la cherchaient ailleurs : « tous les misérables, disait Sénèque, qui espèrent tirer un bon parti de leur beauté ou de leurs talents, affluent dans ces grandes villes où l'on paye plus cher qu'ailleurs les vertus et les vices. » Après ceux qui voyageaient par devoir ou par nécessité, venaient ceux qui voyageaient par plaisir. On prit de bonne heure le goût de connaître les pays qui avaient conservé de beaux monuments ou qui rappelaient de grands souvenirs. La Grèce, d'abord, attirait tous les lettrés, et de là ils passaient en Orient. César ne manqua pas, après Pharsale, de voir « les champs où fut Troie ». Germanicus parcourut l'Asie et l'Égypte, dont il se fit expliquer les curiosités et lire les hiéroglyphes par les prêtres. On peut supposer que parmi ces admirateurs sincères du passé, qui en visitaient pieusement les restes, il se trouvait bien quelques personnes qui voyageaient par mode et par air, pour faire comme tout le monde. Il y en avait aussi, nous le savons, qui n'entreprenaient ces longues courses que pour ne pas rester chez eux. Les grandes civilisations raffinées qui créent tant de besoins à l'homme en lui donnant l'habitude de satisfaire tous ses désirs, qui surexcitent sans cesse l'âme sans la contenter, amènent souvent avec elles un compagnon fâcheux, l'en-

nui, « qui coule, dit Lucrèce, de la source même des plaisirs », et suffit pour rendre la vie insupportable; on s'imagine toujours que le meilleur moyen de lui échapper c'est de changer de place, et l'on s'empresse de quitter sa maison et son pays. En vain les philosophes anciens répétaient que l'on ne se délivre pas ainsi de ses soucis, qu'ils nous suivent fidèlement dans toutes nos excursions et « montent en croupe derrière nous » ; les philosophes ne corrigeaient personne, et les ennuyés du second siècle, comme ceux de nos jours, continuaient à chercher partout les spectacles inconnus, les plaisirs nouveaux qui pouvaient un moment les distraire.

Hadrien avait pour courir le monde toutes ces raisons à la fois. La plus importante, la meilleure de toutes, c'est qu'il voulait s'assurer par lui-même de l'état de l'empire. Un administrateur comme lui n'ignorait pas qu'il est bon que le maître voie tout de ses yeux. Il avait coutume de s'arrêter dans les grandes villes qui étaient sur sa route, il se faisait rendre compte de la façon dont elles étaient gouvernées, il étudiait minutieusement leurs ressources et leurs besoins, et il était rare que son passage ne fût pas marqué par la construction de ponts, de routes, d'aqueducs qu'il avait reconnus nécessaires. Comme il aimait aussi beaucoup la magnificence, après s'être occupé des travaux utiles il ne négligeait pas les monuments qui ne servent qu'à la décoration d'un grand pays. Il réparait les théâtres, les basiliques, il faisait rebâtir les anciens temples et en construisait de nouveaux. Aussi laissait-il toujours les provinces pleines d'admiration et de reconnaissance pour lui. Nous avons conservé les médailles qu'elles frappèrent à l'occasion de ces visites impériales : elles appellent Hadrien le restaurateur, le bienfaiteur, le bon génie des cités qu'il avait traversées, et lui décernent d'avance l'apothéose à laquelle après sa mort il ne pouvait

pas échapper. Quand il arrivait aux frontières de l'empire, naturellement il redoublait de soin et de vigilance. Rien n'était oublié; il voyait si les châteaux forts, les fossés, les retranchements, étaient en bon état; il écoutait les officiers, consultait les ingénieurs, inspectait les légions, les faisait manœuvrer devant lui, et, s'il était satisfait des manœuvres, il leur adressait un de ces ordres du jour oratoires dont il nous reste un si curieux exemple dans les inscriptions de la troisième légion, à Lambæse. Mais Hadrien ne voyageait pas seulement pour être utile à l'empire; il songeait aussi à lui-même. Cet administrateur zélé était en même temps un curieux, un savant, un lettré. Lorsque la ville où il arrivait était une de celles qui possèdent de beaux monuments du passé, il y restait plus volontiers, il lui témoignait plus de bienveillance, il cherchait les occasions d'y revenir. Le séjour d'Athènes le ravissait; nulle part il ne s'est trouvé si heureux, il n'y a pas de ville qu'il ait plus comblée de bienfaits et où il ait bâti plus de monuments. Sa curiosité n'oubliait aucun des lieux qui rappelaient de grands souvenirs. Il fit, lui aussi, son pèlerinage à Troie, et y rétablit le mausolée d'Ajax, auquel il rendit de grands honneurs. Il alla voir, à Mantinée, la tombe où reposait Épaminondas, et composa pour le héros thébain une inscription pleine d'enthousiasme. En Égypte, il présida l'assemblée des savants dans le Musée et se plut à les embarrasser de ses questions captieuses; il alla voir les Pyramides, le colosse de Memnon, et probablement aussi toutes les autres merveilles du temps des Pharaons. Il ne se croyait pas obligé, dans ces visites, de garder cet air froid et gourmé que les vieux Romains avaient soin de prendre, quand ils étaient hors de chez eux, pour paraître plus graves et plus dignes. Il parlait la langue des nations dont il était l'hôte, revêtait leur costume et ne dédaignait pas leurs

usages. Il pensait sans doute que, pour goûter pleinement un pays et comprendre un peuple, il faut entrer dans ses mœurs et vivre comme lui. Il voulut être initié à Éleusis; à Athènes, il présida les fêtes de Bacchus en costume d'archonte. Cette conduite devait choquer les gens qui tenaient aux anciens usages. Un de ces mécontents, le poète Julius Florus, fit contre le prince voyageur de petits vers malins, qui durent être lus avec plaisir par tous ceux qui ne pouvaient se résoudre à perdre de vue les sept collines. « Je ne voudrais pas être César, disait-il, aller courir chez les Bretons, supporter les neiges de la Scythie », etc. A quoi Hadrien répondit, sur le même ton et dans le même mètre : « Je ne voudrais pas être Florus, me promener dans les boutiques, pourrir dans les cabarets, m'y faire manger des cousins » ; et, sans se plus soucier de l'opinion, il continua ses courses. Il lui arriva même de faire quelquefois de véritables innovations et de rechercher des spectacles qu'on négligeait avant lui. Un poète du premier siècle, qui nous a laissé une description intéressante de l'Etna, s'étonne beaucoup de l'indifférence de ses contemporains pour les spectacles de la nature. On traverse les terres, dit-il, on passe les mers, pour visiter les grandes cités et les beaux monuments; on va voir les tableaux célèbres, « une Vénus, dont la chevelure semble ondoyer comme un fleuve, ou les enfants de Médée jouant tout près de leur mère cruelle, ou les Grecs qui entourent tristement Iphigénie et la traînent à l'autel, pendant qu'un voile recouvre le visage de son père » ; on admire les statues qui ont fait la gloire de Miron et des autres, tandis qu'on ne daigne pas regarder les ouvrages de la nature « qui est bien plus grande artiste qu'eux [1] ». Hadrien ne mérite pas ce reproche. Le goût passionné

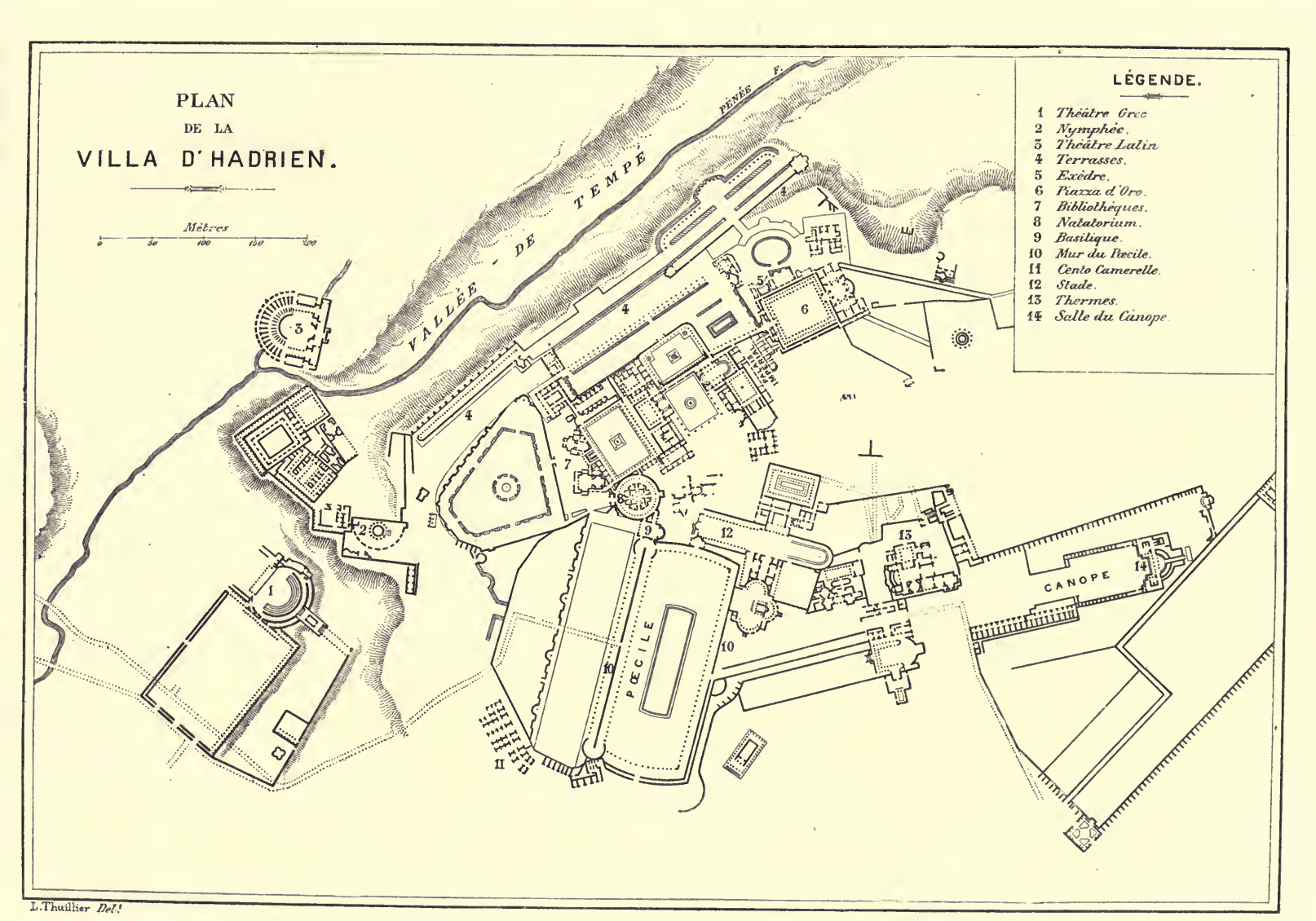
1. Lucilius, *Ætna*, 587.

qu'il avait pour les chefs-d'œuvre de l'art antique ne l'empêchait pas d'être sensible aux grandes scènes de la nature, et il est à peu près le seul alors dont on nous dise qu'il entreprit des voyages pour les contempler. Il gravit l'Etna, et l'on y montre encore les ruines d'une vieille maison qu'on avait faite, dit-on, pour le recevoir. Il monta pendant la nuit sur le mont Casius pour y voir se lever le soleil, et y fut témoin d'une tempête terrible. Il aimait donc la nature autant qu'il goûtait les arts : cette admiration pour les arts, cet amour de la nature vont se retrouver dans la villa de Tibur.

II

Site de la villa d'Hadrien. — Magnificence des constructions. — Ce que l'empereur se propose en la bâtissant. — Parties qu'on peut reconnaître. — La vallée de Tempé. — Le Pœcile. — Canope. — L'habitation privée. — Le *Natatorium*. — Les appartements de réception. — La *Piazza d'oro*. — La basilique. — Les théâtres. — Les bibliothèques. — Les salles des lectures publiques. — Les Enfers.

L'âge mit fin à toutes ces courses. Quand Hadrien approcha de soixante ans, il éprouva le besoin de se reposer. Comme il n'avait pas d'enfants, il commença par se choisir un successeur. Il adopta d'abord Lucius Verus, qui mourut avant lui, puis l'honnête Antonin. « Alors, dit un historien, voyant que tout était tranquille et qu'il pouvait sans danger se relâcher de ses soins, il laissa l'administration de Rome à son fils adoptif et se retira dans sa villa de Tibur. Là, comme c'est l'usage des riches et des heureux, il ne s'occupa plus que de bâtisses et de festins, des tatues et de tableaux ; en un mot il n'eut plus d'autre souci que de passer sa vie dans la joie et le plaisir. » Il faut conclure de ce passage qu'en 136, quand Hadrien prit la résolution de s'éloigner des affaires, la villa de


PLAN
DE LA
VILLA D'HADRIEN.
Mètres
0 50 100 150 200
VALLÉE DE TEMPÉ
PÉNÉE F.
LÉGENDE.
1 Théâtre Grec
2 Nymphée.
3 Théâtre Latin
4 Terrasses.
5 Exédre.
6 Piazza d'Oro.
7 Bibliothèques.
8 Natatorium.
9 Basilique.
10 Mur du Pœcile.
11 Cento Camerelle.
12 Stade.
13 Thermes.
14 Salle du Canope.
PŒCILE
CANOPE
L.Thuillier Del.t

Tibur existait déjà. On ignore à quelle époque il avait commencé à la bâtir ; mais il est sûr qu'il passa les trois dernières années de sa vie à l'embellir, à l'achever, et à la mettre en cet état de perfection qui la fit regarder comme un de ses plus beaux ouvrages [1].

Le site de la villa de Tibur n'est pas seulement fort agréable, il est aussi très sain : c'était alors le premier mérite d'une maison de campagne. Sans doute la plaine de Rome, couverte d'arbres et de moissons, remplie d'habitations charmantes, de villas et de jardins, ne ressemblait pas à ce qu'elle est devenue après plusieurs siècles d'abandon : ce n'était pas encore un désert et un cimetière ; mais même au temps où elle était le plus riche et le plus peuplée, on y craignait le mauvais air. Cicéron félicite beaucoup Romulus d'avoir trouvé moyen de fonder une ville salubre dans un pays empesté, *in pestilenti loco salubrem* [2]. On sait que cette prétendue salubrité de Rome n'empêchait pas que tous les ans, selon le mot d'Horace, la chaleur n'y amenât les fièvres et n'y fît ouvrir les testaments : ce devait être bien pis dans les campagnes qui l'entouraient. Aussi était-il avant tout nécessaire, quand on y voulait bâtir une villa, d'en bien choisir l'emplacement. Celle d'Hadrien est située près des derniers contre-forts des Apennins, au pied de la montagne sur laquelle est construit Tivoli. Tandis qu'elle est largement ouverte à l'influence bienfaisante du vent d'ouest, les collines qui l'environnent la protègent contre le *scirocco* et les souffles pestilentiels du midi. Deux pe-

1. La carte qu'on a dressée de la villa d'Hadrien est faite surtout d'après Nibby ; mais pour la partie voisine de la vallée de Tempé, on a corrigé souvent Nibby par le plan de M. Daumet. Il n'a pas été possible de marquer sur la carte le résultat des dernières fouilles, qui ne sont pas encore achevées, et qui amèneront sans doute quelques modifications dans la manière de se figurer le palais impérial et le *natatorium*. — 2. Cic., *de Rep.*, II, 6.

tites vallées parallèles courent dans la direction du nord au sud; elles enferment une plaine qui s'élève en étages et forme une sorte d'éminence de trois milles de longueur : c'est dans cette plaine qu'était bâtie la villa. Le terrain contenait beaucoup de ces inégalités naturelles que nous conservons avec soin et qui nous semblent un des plus grands agréments de nos jardins. Les Romains, au contraire, ne les aimaient pas, et ils se donnaient beaucoup de peine pour aplanir par de vastes substructions le sol sur lequel s'élevaient leurs maisons de la ville ou de la campagne. Ces substructions se retrouvent aussi et en grand nombre dans la villa de Tibur. Deux petits ruisseaux, qui descendent des montagnes de la Sabine, traversent les deux vallées et se réunissent près de l'entrée de la villa, pour se jeter ensemble dans l'Anio. Comme presque tous ceux de l'Italie méridionale, ils sont à peu près vides pendant l'été, c'est-à-dire dans la saison où l'on a le plus besoin qu'ils soient pleins. On y suppléait par des aqueducs dont on a retrouvé les restes et qui apportaient en abondance, soit dans le lit desséché des ruisseaux, soit dans les appartements du palais, les eaux fraîches et saines de la montagne.

Ce qui frappe d'abord quand on parcourt la villa d'Hadrien, c'est son immense étendue. Nibby prétend qu'elle couvrait une surface de 7 milles romains. La villa Braschi, que le gouvernement italien a achetée et qui est la seule qu'on visite, ne la contient pas tout entière. Si l'on s'aventure du côté du midi, à travers les ronces, en bravant les chiens et les gardes et en franchissant les clôtures, on découvre d'autres salles, plus grandes et plus belles peut-être que celles qu'on montre aux étrangers. Pour réunir ces appartements si éloignés les uns des autres et qui sont comme les quartiers différents d'une ville, on avait creusé des passages souterrains ou *crypto-*

portiques, qui permettaient au prince d'aller d'une extrémité à l'autre de son palais, sans craindre la chaleur ou les importuns. Dans toutes ces constructions, le marbre était tellement prodigué, qu'aujourd'hui encore le sol en est couvert; avec le temps, il s'est émietté, il forme une sorte de poussière qui brille au soleil et fatigue l'œil par ses miroitements. La villa, quand les bâtiments en étaient debout, devait être une merveille. On ne peut pas jeter les yeux sur la restauration que M. Daumet a essayé d'en faire, sans être un peu ébloui de tant de magnificence. Il est difficile d'imaginer une réunion d'édifices plus riches et plus variés; c'est une suite incroyable de portiques, de péristyles, de bâtiments de toute forme et de toute dimension. Les dômes des grandes salles, les voûtes rondes des exèdres s'y mêlent aux frontons triangulaires des temples, tandis que les tours élevées et les terrasses ombragées de treilles se dressent au-dessus des toits. A notre admiration se joint pourtant quelque surprise : l'ensemble de ces vastes constructions nous échappe ; nous en admirons la variété, nous y trouvons une fécondité remarquable d'invention et de ressources, mais nous sommes étonnés de n'y pas voir plus de symétrie. C'est l'impression que produit aussi le Forum, si rempli de temples, de trophées, de basiliques, et le Palatin avec les cinq ou six palais qui l'encombrent. Nous en avons conclu, on s'en souvient, que les Romains étaient moins sensibles que nous à certaines beautés qui nous charment, et que probablement nos grandes rues droites et nos places régulières les auraient laissés froids. La villa d'Hadrien confirme cette opinion. L'architecte semble y avoir ajouté les édifices les uns aux autres à mesure que le besoin s'en faisait sentir, sans se préoccuper de l'effet que l'ensemble pouvait produire. Il faut prendre notre parti de ce peu de goût des Romains pour la symétrie. Songeons

qu'après tout il ne s'agit pas ici d'un palais situé dans une capitale, qui doit avoir un grand air et donner une idée avantageuse de celui qui l'habite, mais d'une maison de campagne où l'architecte est tenu de songer à la commodité bien plus qu'à l'apparence.

Jusqu'ici nous n'avons rien fait remarquer dans la villa d'Hadrien qui, à un moindre degré, ne se rencontrât dans les autres; il n'y en avait pas, quand elle appartenait à quelque grand personnage, qui ne fût placée dans une situation salubre, pourvue, s'il était besoin, de grands travaux souterrains, richement dotée d'eaux vives, décorée de marbres précieux, et qui ne contînt un nombre incroyable d'appartements magnifiques : voici ce qui faisait l'originalité de celle qui nous occupe. Comme rien n'avait plus intéressé Hadrien que ses voyages, il voulut, même après qu'il y eut renoncé, en conserver des souvenirs vivants autour de lui. Son biographe raconte qu'il attacha à certaines parties de sa villa de Tibur les noms des plus beaux endroits qu'il avait visités. On y trouvait le Lycée, l'Académie, le Prytanée, Canope, le Pœcile, la vallée de Tempé, « et même, ajoute Spartien, pour que rien n'y manquât, il avait imaginé d'y faire aussi une reproduction des Enfers ». Ce texte peut donner lieu à beaucoup de discussion. Il y a des auteurs qui supposent qu'il faut le prendre à la lettre et qui veulent qu'Hadrien se soit astreint à faire des copies exactes de tout ce qu'il avait admiré dans ses voyages. Canina, surtout, s'acharne à ces ressemblances; si on le croyait, il n'y aurait pas, dans tous ces débris, un pan de muraille qui ne fût l'imitation de quelque monument important. Il ne voit pas que c'est le moyen de rendre Hadrien fort ridicule. Est-il possible d'imaginer un plus sot projet que celui de faire tenir toutes les curiosités du monde dans un espace aussi étroit? Quel effet pouvaient produire au

visiteur ces réductions de montagnes, ces vallées en miniature, ces monuments amoncelés? Hadrien, on le sait, était un artiste habile, un homme de goût, un ami et un admirateur éclairé de l'art grec : quel plaisir aurait-il pu trouver à tourmenter la nature pour lui faire produire des ressemblances qui ne pouvaient jamais être qu'incomplètes? On nous dit qu'il voulait que sa villa lui rappelât sans cesse les merveilles qu'il avait vues; mais ces contrefaçons mesquines étaient plus propres à gâter ses souvenirs qu'à les conserver. Heureusement le texte de Spartien ne nous force pas à admettre toutes ces exagérations. Il dit simplement que l'empereur construisit sa maison de campagne de manière à y pouvoir inscrire les noms les plus célèbres des lieux qu'il avait visités (*ita ut in ea et provinciarum et locorum celeberrima nomina inscriberet*), ce qui permet de supposer qu'il ne tenait pas à des imitations très fidèles et se contentait le plus souvent d'un à peu près. C'était surtout pour les sites qu'il fallait mettre beaucoup de complaisance; comment espérer de pouvoir reproduire les merveilles de la nature dans la petite plaine qui s'étend au pied de Tibur! Avec les monuments on était plus à l'aise, et il y en avait, comme le Pœcile, qui pouvaient être assez exactement imités. Il est pourtant probable que cette exactitude ne fut jamais poussée très loin. M. Daumet fait remarquer que dans les ruines de ces Lycées, de ces Gymnases, de ces Prytanées, c'est-à-dire de ces monuments grecs que l'architecte prétendait copier, on retrouve partout la voûte romaine : n'est-ce pas la preuve, ajoute-t-il, qu'il ne se piquait pas d'une fidélité scrupuleuse, et qu'en conservant à ces édifices leur nom étranger il les avait appropriés au goût de son temps et aux usages de son pays?

De toutes ces belles choses que Spartien vient de nous énumérer, beaucoup sont impossibles à distinguer, aujour-

d'hui que tout est en ruine. Il y en a trois pourtant qu'on retrouve d'une manière à peu près certaine, et qui nous aident à juger du reste ; c'est la vallée du Tempé, le Pœcile et Canope.

Pour Tempé, il ne peut guère y avoir de doute : il ne serait pas possible de la placer ailleurs que dans cette sorte de dépression qui sépare la villa des montagnes sur lesquelles s'élève Tivoli. Elle était donc située vers le côté du nord-est, le long de ce petit ruisseau que les archéologues appellent le Pénée. Assurément il n'y avait là ni l'Olympe, ni le Pélion, ni l'Ossa, ni ces rochers taillés à pic, dont parle Tite-Live, « du haut desquels les yeux et l'âme sont remplis d'une sorte de vertige [1] », ni ces bois séculaires « que le regard des hommes ne peut atteindre [2] », et qui donnent à la véritable vallée de Tempé un mélange de grandeur et de grâce qu'admirent tous les voyageurs. La grandeur est fort diminuée, mais la grâce est restée. La petite plaine de sa nature n'était pas sans charme; on y multiplia les ombrages, on en fit un lieu de promenades agréables, et comme les allées y étaient fraîches et touffues, qu'on avait grand plaisir à s'y reposer près de l'eau sous les grands arbres, et qu'on se rappelait alors les moments heureux qu'on avait passés à parcourir la belle vallée de Thessalie, on se hasarda à lui en donner le nom. Du côté de la villa, en face de la plaine, s'étendaient de grandes terrasses, qui se reconnaissent encore, avec des portiques et des bassins de marbre [3]; un vaste exèdre soutenu par des colonnes et adossé à la *Piazza d'oro* dominait toute la vallée [4]; on descendait de là jusqu'aux parterres par des rampes en pente douce. Il ne reste de tout cela que des ruines, mais le site aujourd'hui encore est charmant.

1. Tite Live, XLIV, 6. — 2. Pline, *N. H.*, IV, 8, 15. — 3. Voy., sur le plan, n° 4. — 4. Voy. n° 5.

De vigoureux oliviers ont poussé dans les jointures des pierres. Quand on s'assied, après midi, sous un de ces grands arbres au tronc noueux, dont les branches affectent des formes bizarres, on a toute une nappe de verdure à ses pieds, en face de soi les clochers élégants de Tivoli et les grandes villas modernes avec leurs treilles qui reposent sur des piliers en pierres blanches et ressemblent à des portiques ; il est difficile de n'être pas saisi de la beauté du spectacle, et la vallée paraît si agréable qu'on pardonne aisément au fantasque empereur de l'avoir appelée d'un si grand nom[1].

Le Pœcile au contraire est tourné vers l'ouest, en face de Rome. Lorsqu'on se dirige de ce côté, on arrive à une vaste esplanade, où l'on a corrigé les inégalités du sol par des substructions considérables. Afin que rien ne fût perdu, l'architecte a bâti, selon l'usage, dans les substructions mêmes, plusieurs étages de logements, de grandeur et de formes différentes, qu'on appelle vulgairement les Cent-Chambres, *Cento Camerelle*[2]. Ligorio qui se représentait les Césars comme les princes de son temps et qui s'imaginait qu'ils n'allaient nulle part sans être suivis de leurs soldats, supposa que ces logements étaient destinés à la garde impériale, et les autres archéologues ont accepté cette opinion. En réalité, les empereurs romains, surtout ceux qui étaient solidement établis et n'avaient guère à craindre de révolution imprévue, ne traînaient pas des armées à leur suite, et, comme il y avait d'ordinaire dans leurs maisons de campagne plus d'esclaves que de soldats, il est naturel de penser que les Cent-Chambres, dont on a voulu faire une caserne de prétoriens, étaient simplement le domicile des gens de ser-

1. N'oublions pas d'ailleurs que ce nom était devenu général chez les Romains et que, dans leurs villas, toutes les vallées agréables et fraîches s'appelaient Tempé. — 2. Voy., sur le plan, n° 11.

vice. L'esplanade qui s'étendait au-dessus des substructions était enfermée par un immense portique rectangulaire, au milieu duquel se trouvait un grand bassin dont on voit encore quelques vestiges. Un des côtés du portique s'est conservé [1]. C'est une muraille en briques de 10 mètres de haut et de 230 mètres de long. Au milieu de tant de ruines amoncelées, elle est restée debout. Lorsque, après s'être frayé péniblement un chemin à travers ces blocs renversés, ces fragments de colonnes épars, on arrive tout d'un coup en face de ce mur si merveilleusement intact, la surprise égale l'admiration. On se demande par quelle fortune étrange il n'a pas eu le sort du reste et ce qui l'a préservé de la ruine commune à laquelle il semblait plus exposé par son étendue et sa hauteur mêmes. Il n'est guère douteux que ce portique ne soit celui que Spartien mentionne sous le nom de Pœcile et qui était l'imitation d'un monument athénien. Le Pœcile d'Athènes, que la description de Pausanias nous fait connaître, était surtout célèbre par les peintures de Polygnote. Il y avait représenté des souvenirs glorieux, notamment la victoire de Thésée sur les Amazones et la bataille de Marathon. Il n'en reste plus aujourd'hui aucune trace. Comme nous ne savons pas si Hadrien avait été un imitateur fidèle, il est difficile de dire jusqu'à quel point la copie peut donner une idée exacte du modèle. Ce qui est sûr, c'est qu'on se figure facilement ce que devait être le Pœcile de Tibur. Des deux côtés du mur, qui s'est si bien conservé, s'élevaient des colonnes dont il ne reste plus que quelques soubassements. Elles soutenaient un toit élégant et formaient deux portiques qui communiquaient ensemble par une porte qui existe encore. Ce double portique était orienté de telle manière qu'une

1. Voy. n° 10.

des faces était toujours à l'ombre quand l'autre était au soleil, en sorte qu'on pouvait s'y promener dans toutes les saisons de l'année et à tous les moments du jour : il suffisait de changer de côté, selon les heures, pour y trouver toujours la chaleur en hiver et le frais en été. La muraille était probablement couverte de peintures, et ces peintures devaient reproduire celles de Polygnote. Le temps les a toutes détruites; mais il n'a pu ôter à ce simple mur de briques son air de grandeur et de majesté. C'est assurément une des plus belles ruines romaines qui nous restent, et l'admiration qu'on éprouve en le regardant augmente encore quand on songe au chef-d'œuvre grec qu'il rappelle et dont il est le dernier souvenir.

Un peu plus loin, en continuant dans la même direction, on arrive à une vallée d'une assez médiocre étendue et plus longue que large, que les archéologues, sur le témoignage de Spartien, s'accordent à appeler *Canope*. Ce nom n'a pas été donné sans motif, comme tant d'autres. Sur une brique qu'on a trouvée dans la vallée, on lit ces mots qui ne permettent aucun doute : *Deliciæ Canopi*. Nous étions tout à l'heure à Athènes, et nous visitions le Pœcile ; une fantaisie du capricieux empereur nous transporte tout d'un coup en Égypte.

Il faut croire que l'Égypte était un des pays qui avaient le plus frappé Hadrien dans ses voyages. On ne visitait pas sans la plus vive surprise cette terre étrange que ses traditions, ses coutumes, sa langue et ses dieux séparaient du reste du monde. Depuis que les Romains étaient devenus les maîtres de l'univers, la plupart des peuples avaient renoncé à leurs lois et à leurs usages pour prendre ceux des vainqueurs; l'Égypte, sous tous les régimes, resta fidèle à son passé. Les conquérants grecs qui étaient venus régner sur elle, les préfets que Rome envoyait pour la gouverner, ne changèrent rien à ses habitudes.

Soumise pendant plus de six siècles à des dominations étrangères, elle continuait à vivre à sa façon, bâtissant des temples comme au temps de Sésostris, et les ornant d'hiéroglyphes auxquels ses conquérants n'entendaient rien. Ce pays, qui ne ressemble pas aux autres, et que déjà la nature a fait étrange, l'était devenu bien davantage en s'immobilisant dans sa vieille civilisation. C'était un grand attrait pour les voyageurs curieux de contempler ce débris du passé si fidèlement conservé. Aussi tous ces riches ennuyés qui cherchaient des spectacles nouveaux et voulaient échapper un moment à l'uniformité générale, étaient-ils heureux de parcourir ce coin du monde qui ne ressemblait à rien. Ils ne manquaient pas d'aller voir les monuments des Pharaons, de contempler les Pyramides, d'entendre Memnon saluer l'aurore et d'écrire leurs noms avec des remerciements sur le piédestal ou la jambe du colosse. De retour chez eux, ils demandaient aux sculpteurs ou aux peintres de reproduire ce qu'ils venaient d'admirer. C'est ainsi qu'il se répandit dans l'art de cette époque un faux goût égyptien qui a produit quelques bons ouvrages et beaucoup d'imitations ridicules. Des grands seigneurs, ce goût descendit aux autres classes : sur les murs des maisons bourgeoises de Pompéi, on aimait à peindre des paysages invraisemblables, avec des palmiers, des ibis et des crocodiles qui pouvaient donner quelque idée de ce pays singulier aux gens qui ne l'avaient jamais vu.

Hadrien visita l'Égypte comme les autres, et il n'est pas surprenant que cet esprit curieux et sagace en ait été plus frappé que personne. Nous avons conservé une lettre qu'il écrivit d'Alexandrie à son beau-frère Servien; l'aspect de cette grande ville de commerce où se réunissaient tous les peuples de l'Orient, y est très finement saisi. Il y décrit surtout, en termes malins, l'activité de

ce peuple affairé à la recherche de la fortune. « Personne n'y vit oisif, dit-il. Les uns y travaillent le verre, d'autres fabriquent le papier, d'autres tissent le lin. Chacun y a sa besogne et exerce une profession. Les aveugles mêmes, les goutteux et les boiteux trouvent quelque chose à faire. Ils n'ont tous qu'un dieu, l'argent (*unus illis deus nummus est*); c'est lui seul qu'adorent les chrétiens, les juifs et tous les autres. » Comme il arrive dans toutes les villes industrielles où la fortune est si mobile, on cherchait à jouir vite de ces biens qui pouvaient être si vite perdus, et l'on se livrait au plaisir avec autant d'ardeur qu'aux affaires. Le lieu de divertissement des Alexandrins, où ils allaient se distraire de leurs occupations et s'alléger de leurs écus, était la ville de Canope, située à cinq ou six lieues d'Alexandrie. Canope possédait un temple célèbre de Sérapis, où l'on se rendait de toute l'Égypte. Tous les soirs le sanctuaire était plein de gens qui venaient demander au dieu la guérison de leurs maladies ou de celles de leurs amis. Ils se couchaient dans le temple après avoir fait des prières ferventes, et pendant leur sommeil ils recevaient en songe le remède qui devait les délivrer de leurs maux. Mais le plus souvent la santé n'était qu'un prétexte ; on allait à Canope comme on va de nos jours aux stations thermales, moins pour se guérir que pour s'amuser. Le voyage se faisait sur un canal de cinq lieues de long, sans cesse parcouru par des barques légères, recourbées à la proue et à la poupe, et qui portaient au milieu une sorte de boîte assez semblable à celles des gondoles de Venise [1]. Le mouvement ne

1. On en voit qui ont cette forme dans la célèbre mosaïque de Palestrina. On y trouve aussi représentée une de ces fêtes égyptiennes qui devaient être si fréquentes le long du canal de Canope. Sous un berceau couvert d'une vigne chargée de fruits, des hommes et des femmes sont mollement étendus et tiennent des vases à boire. Une des femmes élève le rhyton jusqu'à ses lèvres, une autre montre

s'arrêtait pas; le jour et la nuit, on entendait retentir sur l'eau ces chansons d'amour de l'Égypte, renommées dans le monde entier. Des deux côtés du canal s'élevaient des hôtelleries abondamment pourvues de tout ce qui pouvait exciter à la joie et satisfaire les désirs. On s'y arrêtait pour boire le vin léger de Maréotis, qui donnait une ivresse gaie et courte, et, le repas fini, sous des treilles ou à l'ombre des arbres, on dansait au son des flûtes. C'est ainsi qu'on arrivait sans se presser à Canope, où l'on trouvait encore plus de divertissements que sur la route. Tout y était fait pour le plaisir, et il était impossible d'imaginer un séjour plus enchanteur. « C'était comme un rêve, dit un écrivain contemporain, et l'on s'y croyait transporté dans un monde nouveau. »

Hadrien, qui voulait que sa villa de Tibur lui rappelât ce qu'il avait vu de plus frappant dans ses voyages, se garda bien d'oublier Canope. Suivant son usage, il ne prit pas la peine de reproduire exactement la ville égyptienne : on n'aurait pas pu le faire dans un si petit espace; il se contenta probablement d'une ressemblance fort lointaine. Au fond de la vallée, une sorte de vaste niche ou d'abside profonde, qui était ornée avec une grande magnificence, servait à la fois de temple et de château d'eau [1]. Au centre de l'abside, dans un enfoncement, devait être placée la statue de Sérapis, la grande divinité de Canope. Sur les murailles latérales, des niches plus petites contenaient d'autres dieux égyptiens. Ces statues sont peut-être celles qu'on a retrouvées dans les décombres de la vallée et qu'on a réunies au musée du Vatican. De tous les coins de l'édifice l'eau coulait avec abondance. Elle descendait par des marches de

les grappes qui pendent, d'autres jouent de la flûte ou pincent des instruments à corde, tandis qu'autour d'eux coule le fleuve couvert de fleurs de lotus. — 1. Voy., sur le plan, n° 14.

marbre ou rebondissait sur des vasques superposées, et tombait de là dans un grand bassin semi-circulaire. Une sorte de pont ou de passage placé sur le bassin et orné de colonnes qui soutenaient la voûte permettait d'aller d'une rive à l'autre et de regarder de près les cascades. L'eau passait par-dessous et se jetait dans un canal qui occupait tout le milieu de la vallée. Ce canal, creusé dans le tuf, avait 220 mètres de long sur 80 de large. Des barques élégantes, faites sans doute sur le modèle des gondoles d'Alexandrie, étaient réservées à l'empereur et à ses amis, et l'on voit encore sur le quai les restes de l'escalier où les embarcations venaient les prendre quand ils voulaient se promener sur le canal. D'un côté de la berge on a retrouvé les ruines d'une vingtaine de salles à deux étages abritées par un beau portique. C'était peut-être une imitation de ces hôtelleries voluptueuses où le voyageur qui allait à Canope était si heureux de s'arrêter. Il est probable que celles de la villa d'Hadrien faisaient de leur mieux pour mériter le renom que les autres avaient acquis. On devine ce qui pouvait s'y passer, quand on se rappelle qu'Hadrien aimait le plaisir avec passion, et qu'il n'a jamais pris la peine de le cacher. Peut-être Marc-Aurèle faisait-il plus tard quelque allusion à ces spectacles corrupteurs, quand il rappelait les dangers qui avaient menacé sa vertu pendant sa jeunesse, et qu'à cette occasion il remerciait les dieux « de l'avoir guéri des passions d'amour auxquelles il avait un moment cédé ».

Des parties de la villa impériale énumérées par Spartien, voilà celles qui se retrouvent aujourd'hui et qu'on peut désigner avec assez de vraisemblance; ainsi nous possédons encore et nous pouvons parcourir ce que le capricieux empereur appelait sa vallée de Tempé, son portique du Pœcile, et « ses délices » de Canope. C'est

quelque chose, mais il est possible d'aller plus loin sans se compromettre. Cet amas immense de ruines doit contenir des appartements que l'empereur ne pouvait se dispenser de construire, que les exigences de sa position ou le souci de son bien-être et de ses plaisirs, que ses besoins ou ses goûts lui rendaient nécessaires, et il n'est pas téméraire de les chercher.

Et d'abord on ne peut pas douter qu'il ne se soit réservé une partie de ce vaste palais pour les usages de sa vie privée : un prince âgé, malade, et qui se bâtissait avec tant de soin un asile pour ses derniers jours devait songer avant tout à ses agréments et à sa commodité. Mais où faut-il placer sa demeure particulière? Depuis le temps de Ligorio, on désignait sous le nom de *Palazzo imperiale* les ruines qui s'étendent du côté de l'ouest, le long de la vallée de Tempé. M. Daumet a cru devoir le mettre ailleurs. Il se rappelait que dans les villas où les riches Romains se réfugiaient pendant les chaleurs de l'été, aussi bien que dans celles qui subsistent encore de la renaissance italienne, la maison d'habitation est toujours située au-dessus des bâtiments accessoires, à l'endroit le plus élevé du terrain. Il était naturel, en effet, que le maître souhaitât dominer la plaine et jouir de la vue la plus étendue et la plus variée. S'il en était ainsi dans la villa d'Hadrien, c'est un peu plus loin vers le midi, sur le plateau où Ligorio croit retrouver l'*Académie* et Canina le *Gymnase*, qu'il faudrait chercher l'habitation privée du prince, et M. Daumet n'hésite pas à la mettre en cet endroit. Les fouilles qu'on a faites il y a deux ans lui ont donné tort. En creusant à la place indiquée par Ligorio on a découvert des chambres d'une médiocre étendue, avec des corridors et des portiques dont les proportions rappellent ceux des belles maisons de Pompéi. C'est bien une demeure appropriée à la vie

de tous les jours ; et comme elle est pourtant somptueuse et tout à fait voisine des grands appartements de réception, on peut croire que l'empereur l'avait faite pour lui. Il est donc probable que Ligorio ne se trompait pas quand il mettait près de Tempé le *Palazzo imperiale*, c'est-à-dire l'habitation particulière du prince.

Après la chambre où il reposait la nuit, un Romain ou un Grec ne croyait pas qu'il y eût rien de plus nécessaire à son existence qu'une salle de bain. Aussi n'avait-on pas négligé de construire, dans la villa de Tibur, des nymphées et des thermes[1] : il en fallait pour le prince, pour ses amis, pour ses serviteurs. C'est à cet usage qu'était destinée sans doute une pièce ronde, située entre les appartements privés et le Pœcile, et qui est peut-être ce qu'on a trouvé de plus curieux et de plus riche dans la villa[2]. Les fondations en sont assez bien conservées pour qu'on puisse en rétablir le plan sans trop de peine. Un portique circulaire, soutenu par des colonnes de jaune antique, dont quelques débris jonchent le sol, entoure un de ces petits ruisseaux que les anciens nommaient des *euripes*. Le canal dans lequel l'eau devait couler, revêtu partout de marbre blanc, a près de cinq mètres de large et un peu plus d'un mètre de profondeur. L'espace qu'enferme le petit ruisseau forme une espèce d'île que des ponts de marbre relient au portique extérieur. Par un caprice qui n'est pas sans grâce, au centre de l'île ronde se trouve une sorte de cour carrée que devait orner sans doute quelque statue. De petites chambres arrondies, des niches ouvertes sur l'euripe et d'où coulaient des fontaines, occupent les segments inégaux qui s'étendent entre la forme rectangulaire de la cour et

1. On a cru reconnaître, dans les ruines de la villa, un élégant nymphée (voy., sur le plan, n° 2) et des thermes très vastes (n° 13). — 2. Voy. n° 8.

la forme circulaire du canal. Rien n'est plus original ni plus agréable à l'œil que toutes ces combinaisons ingénieuses. Le sol des chambres, de la cour, du portique, est couvert de marbres brisés. On y a trouvé de nombreux débris de colonnes, des fragments de bas-reliefs qui représentent des monstres marins, des tritons, des Néréides, de petits Amours montés sur des hippocampes. Quelle pouvait être la destination de ce bel édifice qu'on avait construit avec tant de soin et de recherche ? L'opinion la plus vraisemblable paraît être celle de Nibby, qui l'appelle *natatorium* et en fait une sorte de piscine. Les petites chambres qui entourent l'euripe étaient peut-être des cabinets de repos ou pouvaient servir aux baigneurs pour se dépouiller de leurs vêtements. On y a trouvé les restes des escaliers qui conduisaient de là dans le canal. Le voisinage du palais impérial et la magnifique décoration de ces bains laissent croire que l'empereur se les était réservés pour lui, et ils sont tout à fait dignes de ce voluptueux, de cet ami des plaisirs raffinés. Il est difficile d'imaginer un lieu où l'on puisse se reposer plus agréablement, aux heures accablantes de l'été, que dans ces salles élégantes, au milieu de toutes les richesses d'un art délicat, à côté de cet euripe qui circule sans bruit dans son lit de marbre, et au murmure de l'eau qui tombe discrètement des fontaines.

Non loin de l'habitation du prince se trouvaient les appartements de réception. Il faut croire qu'Hadrien, quoiqu'il affichât des goûts de retraite quand il bâtit sa villa, n'avait pas renoncé à remplir jusqu'à la fin ses devoirs d'empereur. Si nombreux que soient les amis des rois, ce n'était pas pour des amis seulement qu'on avait construit ces salles immenses qui font encore aujourd'hui notre étonnement. Il y en a de magnifiques près du *palazzo imperiale*, le long de la vallée de Tempé.

C'est la partie que M. Daumet a spécialement étudiée et qu'il a essayé de nous rendre à peu près comme elle était à la mort d'Hadrien. Pour arriver aux salles principales, il fallait traverser une longue suite d'édifices divers qui devaient faire une grande impression sur le visiteur. Un vestibule octogone conduisait dans une de ces cours que les Romains nommaient des péristyles. Il y en avait beaucoup dans la villa, mais celui-là devait être plus vaste et plus beau que les autres. On y a trouvé tant de riches débris, que les architectes qui le déblayèrent lui donnèrent le nom de *Piazza d'oro*[1]. Il était entouré d'un portique avec des colonnes de cipollin et de granit oriental; un pavé de marbre rose en couvrait le sol, et des statues, dont on croit avoir retrouvé les bases, complétaient cette magnifique décoration. Au fond du péristyle, en face du vestibule octogone, s'élevait une vaste salle, surmontée d'une coupole et terminée par une abside semi-circulaire. Aux quatre angles de la salle se trouvent des niches qui recevaient la lumière par le haut. M. Daumet pense qu'elles étaient faites pour contenir des statues, et le soin qu'on avait pris de les bien éclairer laisse croire que ce devaient être des ouvrages d'artistes renommés. On sait que cette disposition favorable, qui permet de mieux jouir des chefs-d'œuvre de l'art, a été reproduite dans la cour du Belvédère, au Vatican. Tant de magnificence semble bien indiquer que cette belle salle et le péristyle qui la précède étaient réservés aux audiences impériales, et que c'est là que le prince admettait auprès de lui les envoyés des villes et des provinces qui venaient le voir. Nous pouvons encore rattacher à ces appartements officiels, où Hadrien remplissait ses fonctions d'empereur, une salle assez bien conservée qu'on traverse quand on va du *natatorium* au Pœcile[2]. On en a fait

1. Voy., sur le plan, n° 6. — 2. Voy. n° 9.

successivement un temple ou un lieu de réunion pour des philosophes (*schola stoicorum*) : Hadrien n'aimait pas assez les philosophes, surtout les stoïciens, pour leur bâtir un si bel édifice. Je serais plutôt tenté d'y voir une basilique, car elle ressemble à celle qu'on a trouvée au Palatin. Nous savons que Trajan avait coutume de réunir dans sa villa des Cent-Chambres (*Centum Cellæ*) une sorte de conseil privé, composé de sénateurs et de magistrats, pour juger avec lui les causes dont il s'était réservé la décision. C'étaient en général des affaires délicates qui concernaient les officiers de son armée ou les personnes de sa maison. Le jour, on entendait les avocats et on rendait les sentences; le soir, l'empereur admettait les juges à sa table, et, le repas fini, on se délassait dans d'agréables conversations, où l'on écoutait des mimes et des comédiens[1]. Si Hadrien a suivi l'exemple de Trajan, ce qui est assez vraisemblable (car il était un grand justicier), s'il a réuni dans sa villa de ces sortes de tribunaux, c'est ici probablement qu'ils tenaient leurs audiences.

N'oublions pas enfin qu'Hadrien n'était pas seulement un empereur irréprochable, qui tenait à remplir exactement les devoirs de sa position, que c'était aussi un très fin lettré, qu'il avait un grand attrait pour les plaisirs de l'esprit et qu'il aimait beaucoup à imiter les Grecs. Il faut bien croire que ces goûts du vieux prince avaient laissé quelques traces dans la villa qu'il a fait bâtir. On y a trouvé, près du Pœcile, un stade assez bien conservé, avec des dépendances très considérables[2] : tous les empereurs qui aimaient la Grèce affectaient d'être passionnés pour les jeux des athlètes, à peu près comme au siècle dernier nos grands seigneurs, qui voulaient se mettre

1. Pline, *Epist.*, vi, 31. — 2. Voy., sur le plan, n° 12.

à la mode de l'aristocratie anglaise, ne parlaient jamais que de chevaux et de jockeys. Les jeux scéniques étaient encore mieux partagés : il y a dans la villa trois théâtres au moins. L'un paraît être un odéon; un autre, le mieux conservé de tous, qui se trouve à l'endroit par lequel on pénètre aujourd'hui dans la villa, est précédé d'une grande place carrée, qui devait servir de promenade aux spectateurs. Certains détails de construction ont fait penser que c'était un théâtre grec[1]. Le théâtre latin est un peu plus haut, du côté de la vallée de Tempé[2]. Il est fort détérioré aujourd'hui ; mais on dit qu'au siècle dernier on y voyait encore les revêtements de marbre de l'orchestre et les bases des statues qui ornaient le *podium*. Il faut convenir que cette abondance de théâtres est un peu surprenante dans un siècle où l'art dramatique est si peu cultivé. Encore comprendrait-on l'existence du théâtre grec : un prince lettré, comme Hadrien, et qui avait le goût des choses délicates, pouvait aimer à y entendre les pièces de Ménandre. Ce grand poète, qui connaissait si bien la vie et l'avait si finement dépeinte, gardait tout son empire sur une société élégante et distinguée; on l'étudiait dans les écoles, on le lisait dans le monde, et nous savons qu'on le jouait à Naples au premier siècle. Mais que pouvait-on bien représenter sur le théâtre latin de la villa de Tibur? Est-il probable qu'on remontât jusqu'à Plaute, à Cæcilius, à Térence ? Ces retours d'admiration étaient alors assez à la mode : Hadrien se piquait de préférer Ennius à Virgile, et Fronton, dans sa correspondance, parle à tout propos des vieilles atellanes; mais ce n'est pas la même chose d'admirer d'anciens écrivains dans son cabinet et d'en citer des fragments dans ses écrits, ou de les produire sur la scène devant des gens qui ont peine à les comprendre. Peut-être l'em-

1. Voy. n° 1. — 2. Voy. n° 3.

pereur, pour avoir l'air de protéger les lettres, donnait-il l'hospitalité, sur son théâtre de campagne, aux rares ouvrages que composaient encore quelques beaux esprits. C'étaient en général d'assez pauvres imitations du théâtre grec, faites pour les salons du grand monde, et qui ne pouvaient guère avoir de succès devant un public véritable. Peut-être aussi Hadrien, qui, vers la fin de sa vie, était morose et cherchait à se distraire, faisait-il venir à sa villa les acteurs de pièces populaires, et jouer devant lui les deux mimes qui étaient alors en possession d'amuser la populace de Rome, l'un qui représentait les aventures d'un chef de voleurs aux prises avec la justice et se moquant des gens qui essayent de le prendre, l'autre où l'on voyait un amant surpris par le retour imprévu du mari et forcé de se cacher dans un coffre, — deux sujets qui n'ont pas cessé, depuis cette époque, d'égayer le peuple, et quelquefois aussi les gens d'esprit.

Il n'y a pas de doute qu'il n'y eût des bibliothèques dans la villa d'Hadrien, probablement une bibliothèque grecque et une latine. On a cru les reconnaître dans deux bâtiments placés l'un près de l'autre et qui contiennent plusieurs chambres[1]. La seule raison qu'on ait eu de le croire, c'est qu'ils sont orientés d'après les règles de Vitruve, qui veut que les livres reçoivent la lumière du matin. Au-dessus de l'un de ces bâtiments s'élevait une tour à trois étages qui peut avoir servi d'observatoire à un prince ami de l'astrologie. Selon l'usage, ces bibliothèques devaient contenir les bustes des grands écrivains en même temps que leurs ouvrages. On en a retrouvé un certain nombre dans les environs de Tivoli, dont un au moins vient de la villa d'Hadrien; chacun d'eux porte une courte inscription qui caractérise le personnage dont il reproduit les traits. Au-dessous du

1. Voy., sur le plan, n° 7.

sage Solon on lit ces mots : « Rien de trop. » Le prudent Pittacus nous apprend « qu'il faut saisir l'occasion », et le mélancolique Bias, « que les hommes en grande majorité sont méchants[1] ». Cette habitude de décorer les bibliothèques du portrait des grands hommes dont elles renferment les écrits existait déjà du temps de Cicéron. Triste, découragé, pressentant la fin de la république quand il voyait les plus malhonnêtes gens arriver aux premiers honneurs, il se réfugiait dans l'étude, il vivait au milieu des livres, et il écrivait à son ami Atticus : « J'aime mieux être assis chez vous sur ce petit banc qui est au-dessous de l'image d'Aristote que dans leurs chaises curules[2]. »

Je n'hésite pas non plus à croire que la villa de Tibur ne dût posséder aussi une salle pour les lectures publiques. Hadrien les aimait beaucoup. Il avait fait construire à Rome l'*Athénée*, où les rhéteurs et les poètes venaient réciter leurs écrits. Il est probable qu'il n'avait pas négligé de pourvoir de quelque édifice de ce genre sa maison de campagne, où il avait plus de loisir et où il pouvait entendre à son aise les écrivains qu'il aimait. Malheureusement, il n'a pas été possible encore de le retrouver au milieu de toutes ces ruines, pas plus que le Lycée et l'Académie. Peut-être avait-on affecté à cet usage ce petit théâtre dont on a découvert quelques restes à l'extrémité de la villa, et que les archéologues appellent un *odéon*. Selon Hesychius, l'odéon était réservé aux exercices des rhapsodes et des joueurs de cithare[3] ; il était naturel qu'on s'en servît aussi pour les lectures publiques, et l'on peut en effet conclure d'un passage curieux d'Horace que c'était bien dans les

1. Ces hermès sont placés aujourd'hui au musée du Vatican dans la salle des Muses. — 2. Cicéron, *Ad Att.*, IV, 10. — 3. Hesych., *s. v.* Ὠδεῖον.

théâtres qu'on se réunissait pour entendre les ouvrages des auteurs en renom. Il dit à Mécène, pour lui faire comprendre d'où viennent les inimitiés qui le poursuivent, qu'on ne lui pardonne pas de refuser de lire ses ouvrages en public. Au moment même où Pollion vient d'imaginer ces fêtes littéraires, où Rome entière, qui ne sait que faire de ses loisirs, se précipite, il a l'air de les condamner en s'abstenant d'y prendre part. Sa seule raison, c'est qu'il lui répugne de se donner en spectacle « dans un théâtre » à la foule entassée.

Spissis indigna theatris
Scripta pudet recitare[1];

Mais les autres n'avaient pas les mêmes scrupules ; Ovide aime à rappeler que, dans sa jeunesse, il a lu « au peuple » ses vers d'amour[2], et l'on nous dit que Stace, quand il voulait bien promettre qu'à un jour fixé il lirait son poème, rendait « la ville » heureuse[3]. Quoiqu'on doive faire la part des exagérations des poètes, « la ville » et « le peuple » signifient des assemblées fort nombreuses, qui ne tiendraient pas dans des salles ordinaires, et il est probable qu'il est encore ici question de ces théâtres remplis (*spissa theatra*) dont parlait Horace. Même quand les lectures attiraient moins de monde et qu'on était forcé de les reléguer dans des salles plus modestes, si ce n'étaient plus des théâtres véritables, elles devaient au moins en avoir la forme. Juvénal plaint beaucoup les pauvres auteurs qui, pour se faire connaître, empruntent à quelque grand seigneur un vieux salon hors d'usage et le meublent à leurs frais : on voit, aux termes dont il se sert, qu'ils le disposent de façon qu'il y ait un orchestre et des gradins, c'est-à-dire ce qui

1. Hor., *Ep.*, I, 19, 41. — 2. Ovide, *Trist.*, IV, 10, 55. — 3. Juvénal, VII, 83 : *lætam cum fecit Statius urbem.* Et plus loin, il n'appelle plus seulement les auditeurs *populus*, comme Ovide, mais *vulgus*.

caractérise vraiment un théâtre [1]. L'orchestre, d'où l'on voit mieux et d'où l'on entend de plus près, est réservé aux personnages d'importance ; il faut le garnir de sièges commodes, pour qu'étant mieux à l'aise ils soient disposés à plus admirer. Sur les gradins s'entassent les gens du commun, les amis obscurs, les clients, les obligés, tous ceux qu'on invite pour faire nombre et pour applaudir : c'est la partie bruyante de l'auditoire. Les gros personnages de l'orchestre font à peine entendre un léger murmure quand ils sont satisfaits, les amis du dernier rang doivent crier et trépigner pour témoigner leur admiration. En face, dans une sorte de tribune élevée, trône le lecteur. C'est là qu'il vient s'asseoir d'un air modeste, « bien peigné, dit Perse, couvert de sa toge neuve, portant des bagues à ses doigts, le larynx assoupli par une potion émolliente et regardant l'assistance avec un œil caressant [2] ». S'il lit agréablement, s'il a bien choisi ses auditeurs, s'il possède, dans l'orchestre, quelques amis résolus, et sur les gradins quelques clients vigoureux, ses premiers mots seront accueillis avec faveur; les murmures d'approbation se changeront bientôt en applaudissements, et, comme il arrive dans ces assemblées bien préparées, les auditeurs, s'excitant l'un l'autre, ne tarderont pas à en venir à des transports d'enthousiasme. C'est ainsi qu'on s'est trompé si souvent à cette époque sur le mérite véritable des ouvrages, et qu'on a salué comme des merveilles destinées à durer toujours des œuvres agréables et frivoles dont le succès ne devait pas avoir de lendemain. Il serait fort intéressant de retrouver une des salles où se passaient ces petites scènes. Je ne sais si l'on sera assez heureux pour en découvrir quelque reste dans la villa de Tibur. Soyons sûrs, dans tous les cas, qu'elle ressemblera à cet odéon

1. Juv., VII, 46. — 2. Perse, I, 18.

dont je parlais tout à l'heure, et que ce sera toujours quelque théâtre en raccourci [1].

Il ne nous reste plus, pour être complet, qu'à nous occuper des Enfers, car il y avait aussi une reproduction des Enfers dans la villa de Tibur : Hadrien, nous dit son biographe, avait voulu les y mettre afin que rien n'y manquât. Les archéologues, qui ne doutent de rien, ont essayé d'en retrouver la place ; mais il sera bien difficile d'y parvenir tant qu'on ignorera sur quel modèle l'empereur les avait bâtis. Était-ce une œuvre de fantaisie individuelle ou s'était-il conformé aux descriptions du sixième livre de l'*Énéide ?* Nous ne le savons pas. Ce qui est curieux et significatif, c'est que l'idée lui soit venue de placer le Tartare et l'Élysée dans sa maison de campagne. N'est-ce pas la preuve que ses contemporains commençaient à se préoccuper étrangement de l'autre vie [2] ? Quant à lui, je ne crois pas qu'il s'en soit beaucoup tourmenté. Ce politique avisé, ce bel esprit sceptique n'était pas de ceux sur lesquels les religions mystiques de l'Orient et les sentiments nouveaux qu'elles ré-

1. Au mois de mars 1874, en fouillant sur l'Aventin, à l'endroit où étaient placés, à ce qu'on croit, les jardins de Mécène, on trouva une vaste salle, magnifiquement décorée, qui forme, à l'une de ses extrémités, un hémicycle, autour duquel sept rangs de gradins concentriques montent en amphithéâtre jusqu'au plafond, tandis qu'à l'extrémité opposée on crut retrouver les traces d'une sorte de tribune. Cette disposition fit croire à MM. Vespignani et C. L. Visconti qu'on venait de retrouver une salle de lecture, et on lui donna le nom d'*auditorium Mæcenatis*, sous lequel elle est encore aujourd'hui connue. (Voy. *Bull. d'arch. munic.*, 1876, p. 166 et suiv.) Mais quelques doutes se sont élevés depuis sur cette attribution. M. Mau, dans le *Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique* (1875, p. 89), a soutenu que la salle n'était qu'une sorte de serre et que les gradins avaient servi à mettre des pots de fleurs. — 2. Le jour où Caligula fut tué, il donnait des jeux au peuple dans lesquels des Égyptiens et des Éthiopiens représentaient les scènes des Enfers. Le spectacle devait avoir lieu le soir et se prolonger dans la nuit.

pandaient dans le monde, pouvaient avoir beaucoup de prise. On nous dit qu'il fut assez maître de lui, quand il sentit la mort venir, pour composer de petits vers mignards dans lesquels, s'adressant « à sa petite âme tremblotante et charmante », il lui disait, avec une accumulation de diminutifs étranges qu'on ne peut traduire : « Tu vas aller dans des lieux pâles, sévères et nus, où tu ne pourras plus te livrer à tes jeux accoutumés. » De quelle manière avait-il représenté « ces lieux pâles et nus » dans sa villa ? Il faut nous résoudre à l'ignorer.

III

Les Romains ont-ils compris et aimé la nature? — Raisons qu'ils avaient pour quitter la ville. — Horace à Tibur. — Goût de tout le monde pour la campagne. — Comment y vivait Pline le Jeune. — Ses villas. — Ses jardins. — Sites que les anciens préféraient. — La vue qu'on a du Pœcile.

La description qu'on vient de lire de la villa d'Hadrien explique qu'elle ait été quelquefois sévèrement jugée. Il est sûr que rien ne ressemble moins à une maison de campagne comme nous les entendons aujourd'hui. Ce luxe de bâtiments, cet entassement d'édifices, ce stade, ces théâtres, ce Lycée, cette Académie, déroutent nos habitudes. Il n'y a rien là de rustique, rien qui sente les champs : tout paraît fardé, mondain, apprêté. Peut-être faudrait-il en conclure simplement que les Romains comprenaient les plaisirs de la campagne autrement que nous; mais on va plus loin, on affirme d'un ton résolu qu'ils ne l'aimaient pas du tout, et la villa de Tibur sert d'argument à ceux qui veulent établir qu'ils n'ont jamais eu ni l'intelligence ni le goût de la nature.

C'est un reproche qu'on fait assez généralement aux Romains, et pour nous, c'est un reproche grave. Nous

avons tous la prétention d'aimer la nature avec fureur ; il est plus que jamais de bon ton d'aller visiter les sites célèbres, et nous serions fort blessés qu'on nous accusât de ne pas les admirer comme il convient. On ne trouverait personne chez nous qui eût le courage de dire, comme Socrate [1] : « Non seulement je ne sors pas de mon pays, mais je ne mets jamais les pieds hors d'Athènes; car j'aime à m'instruire : or les arbres et les champs ne veulent rien m'apprendre. » C'est un aveu dont on rougirait. Aujourd'hui les champs et les arbres sont devenus plus complaisants, et il n'est personne, même parmi les esprits les plus simples et les plus bourgeois, qui ne prétende gagner beaucoup à s'entretenir avec eux. Les curieux ont noté depuis quelle époque ce goût pour les beautés naturelles est devenu si vif : c'est au milieu du dix-huitième siècle qu'il est né; Rousseau fut le premier qui mit les montagnes à la mode, et c'est à sa suite qu'on a découvert les glaciers. Depuis lors la Suisse, qu'on tenait pour un pays sauvage, est devenue le pèlerinage obligé de tous les gens qui se respectent. Voilà ce qu'on répète tous les jours, ce qu'on lit partout, ce qui nous rend très fiers de nous-mêmes. Je ne veux pas dire qu'on ait tout à fait tort : assurément depuis un siècle le sentiment de la nature est devenu plus large et plus général; mais il ne faut rien exagérer non plus et prétendre qu'il était étranger aux Romains. Ils la comprenaient et l'aimaient à leur façon, et je ne crois pas inutile, puisque l'occasion s'en présente, de chercher quelle était leur façon particulière de l'aimer et de la comprendre.

Les Romains étaient sortis des champs, et la campagne fut longtemps leur séjour préféré; mais plus tard la ville les attira, et bien peu résistèrent à l'attrait qu'ils éprou-

1. Dans le *Phèdre* de Platon.

vaient pour elle. Les grands personnages, qui aspiraient aux fonctions publiques, étaient bien forcés de s'y établir pour être toujours sous les yeux de leurs électeurs. Ils y furent suivis par les petits propriétaires de la campagne romaine, quand la misère les eut obligés de vendre leur champ à leurs envahissants voisins. Puis arrivèrent, après les autres, les travailleurs libres qu'on ne voulait plus employer qu'aux travaux pénibles et dangereux, où le riche craignait de compromettre son esclave. Ces pauvres gens finirent par être las de la rude existence à laquelle on les condamnait, et, comme ils savaient que dans la ville ils seraient amusés et nourris aux frais du trésor, ils s'empressèrent d'y émigrer. Une fois qu'ils avaient reçu leur tessère de blé ou d'huile dans les distributions publiques ou leur sportule à la porte des riches, quand ils avaient pris l'habitude d'assister à ces spectacles de toute sorte qui remplissaient le tiers de l'année, il n'y avait plus aucun moyen de les renvoyer aux champs. Les gens sensés s'indignaient de voir grossir sans cesse cette population de fainéants, dont on ne pouvait pas tirer un soldat au moment des dangers publics. Varron se plaint avec éloquence que les campagnes soient dépeuplées depuis que les laboureurs se sont glissés dans la ville l'un après l'autre, et que « ces fortes mains qui travaillaient la terre ne sont plus occupées qu'à applaudir au théâtre ou au cirque ». Mais ces plaintes honnêtes n'étaient pas écoutées ; l'élan une fois donné ne s'arrêta plus. Dès l'époque d'Auguste, la grande ville avait fait le vide autour d'elle. La campagne n'était plus remplie que de vastes pâturages ou de maisons de plaisance, et les vieilles cités du Latium ou du pays sabin, qui avaient si longtemps arrêté la fortune de Rome, tombaient en ruine.

Le séjour de Rome devait être assurément fort agréable ; on y trouvait en abondance des distractions et des plaisirs

de tout genre accommodés à tous les goûts et à toutes les fortunes. Cependant elle ne put échapper à la condition ordinaire des grandes villes. La vie ardente qu'on y mène entraîne à la longue une insupportable fatigue. La tension perpétuelle à laquelle l'esprit est condamné l'épuise, le bruit étourdit, le tourbillon d'affaires où on est jeté donne le vertige, on a peine à supporter cette agitation générale dont le spectacle avait d'abord réjoui les yeux; autant on était heureux d'être arraché à soi-même par le mouvement extérieur, autant on désire avec passion rentrer en possession de soi et s'appartenir un moment. Les plus futiles, les plus mondains, éprouvent des besoins étranges de solitude et de repos et cherchent à les satisfaire. Milton a décrit en beaux vers la joie d'un de ces prisonniers qui secoue sa chaîne et s'enfuit aux champs un matin d'été. Jamais les prairies ne lui semblèrent si vertes ni le ciel si pur. Il écoute tous les bruits champêtres; il respire avec bonheur l'odeur de l'herbe fauchée; il jouit de cet horizon large et pur qui repose les yeux, de cet air tiède et doux qui dilate le cœur. Tout le frappe et le charme, les spectacles qu'il a vus cent fois lui semblent nouveaux; le voilà sensible à des beautés qu'il n'avait jamais aperçues, quoiqu'elles fussent toujours sous ses yeux : il a découvert la campagne! Je me figure que ces impressions étaient celles de beaucoup de Romains qui avaient le courage de rompre un jour leurs attaches pour aller demander un peu de repos au calme des champs, et que c'est ainsi que la fatigue des plaisirs mondains produisit chez eux le goût des plaisirs champêtres.

Le poète Horace était, je crois, de ce nombre. Personne n'a plus célébré la campagne que lui; il semble, à la façon dont il en parle, qu'il était fait uniquement pour s'y plaire et qu'il n'a jamais aimé qu'elle. On sent

pourtant que ce goût ne lui était pas aussi naturel qu'à son grand devancier, Lucrèce, et à son ami, Virgile [1]. Rome lui convenait beaucoup dans les premières années ; il y trouvait des spectacles qui égayaient son esprit curieux et animaient sa verve satirique. Le séjour lui en parut fort agréable tant qu'il put se promener seul du Forum au champ de Mars, et y regarder en liberté les faiseurs de tours de force et les diseurs de bonne aventure ; mais, quand l'amitié de Mécène en eut fait un personnage et qu'il ne lui fut plus possible de sortir de chez lui sans être assailli d'inconnus qui le félicitaient de sa bonne fortune, de fâcheux qui l'interrogeaient sur les affaires publiques, de solliciteurs qui lui demandaient son appui, il prit la ville en horreur. Ces importunités lui devinrent si odieuses qu'il faillit en perdre sa modération ordinaire : il désira la retraite avec une passion qui a lieu de surprendre chez un sage qui professait qu'il ne faut rien souhaiter avec trop d'ardeur. Aussi vécut-il très heureux dans sa petite maison des champs ; mais je suis tenté de croire que ce qui rendait son bonheur plus vif, c'était le souvenir des importunités de la ville auxquelles il venait d'échapper. Peut-être n'aurait-il pas trouvé qu'il y faisait des « repas de dieux », s'il ne s'était rappelé, pendant qu'il était à table sans façon en compagnie de quelques voisins, l'ennui des grands dîners de Rome avec leurs lois tyranniques qui forçaient à boire autant de coups que le voulait le roi du festin, et leurs

1. C'est ce qui s'aperçoit, à ce qu'il semble, dans les paysages qu'il aime à dessiner. Quel qu'en soit le mérite, ils ont toujours quelque chose de moins profond et de plus mondain que ceux des deux autres poètes. La mythologie y tient beaucoup de place, et elle n'est pas toujours, comme chez eux, la traduction naïve et l'expression sincère des grands phénomènes de la nature ; ce n'est souvent qu'un de ces procédés dont se sert un homme d'esprit pour jeter quelque agrément dans ses descriptions.

conversations insupportables dont les scandales de la veille et les acteurs en renom faisaient tous les frais. Les malins ont fait remarquer qu'il ne paraît jamais si épris de la campagne que lorsqu'il est retenu à la ville. C'est de Rome, un jour qu'il a subi toute sorte de sollicitations et d'ennuis, qu'il laisse échapper cette exclamation, où il a mis toute son âme : *O rus, quando ego te aspiciam!* Il paraît se refroidir pour sa maisonnette quand il y arrive, et souvent il désire la quitter dès qu'il y est resté quelques semaines. C'est une inconstance dont il s'accuse humblement, mais dont il a grand'peine à se corriger. « Plus léger que le vent, dit-il, je désire être à Tibur quand je suis à Rome, et je regrette Rome quand je suis à Tibur. » Voilà bien le mondain impénitent, qui s'est cru guéri parce qu'il a éprouvé un moment de dépit contre ces plaisirs qui l'enchantent, et qui ne tarde pas à reprendre son ancien joug quand sa mauvaise humeur est passée. Ce n'est que vers la fin de sa vie que sa conversion fut complète. Il en vint alors à aimer beaucoup plus la campagne que ses meilleurs amis ne l'auraient voulu. Pour elle, il manquait de parole même à Mécène, et, après lui avoir promis de n'être absent que quelques jours, il se faisait attendre des mois entiers.

L'histoire d'Horace devait être celle de beaucoup de Romains de son temps ; il n'en manquait pas qui, comme lui, devenaient de grands amis de la campagne pour avoir été trop amis de la ville : ces contrastes et ces retours ne sont pas rares chez les gens qui prennent tout avec passion. Quand la fatigue et l'ennui les chassaient de Rome, ils erraient d'abord autour de la grande ville, qu'ils osaient à peine perdre de vue. Ils voulaient s'éloigner d'elle le moins possible, ils se bâtissaient des maisons de plaisance tout près des portes, le long des grands chemins, sur les deux rives du Tibre. Mais ils s'aperce-

vaient bientôt que ces villas et ces jardins qui coûtaient si cher, ne les préservaient pas des importuns. La ville, qu'ils voulaient fuir, venait les y retrouver. Les pauvres gens suivent toujours à leur façon l'exemple des riches ; Rome aussi leur était pesante, et ils n'y voulaient pas rester toujours. Les jours de fête, toute une population misérable se précipitait dans les auberges des faubourgs, le long du fleuve, dans les bois sacrés, autour des temples. Ils dansaient « chacun avec sa chacune », dit Ovide [1] ; ils dînaient en plein air ou sous des tentes de feuillage. C'était un voisinage bruyant, incommode, et il n'était guère plus aisé d'être tranquille aux environs de Rome qu'à Rome même. On était donc forcé d'aller plus loin, à Tusculum, à Préneste, à Tibur, et, quand ces lieux, voisins de la ville et devenus trop à la mode, furent à leur tour trop fréquentés, et qu'on n'y trouva plus le calme et le recueillement qu'on cherchait, il fallut aller plus loin encore. C'est ainsi que toute l'Italie, depuis le golfe de Baïes jusqu'au pied des Alpes, se peupla de villas élégantes. « Quand cesserez-vous, disait Sénèque aux riches de son temps, de vouloir qu'il n'y ait pas un lac qui ne soit dominé par vos maisons de campagne, pas un fleuve qui ne soit bordé de vos édifices somptueux? Partout où jaillissent des sources d'eau chaude, vous vous empressez d'élever de nouveaux asiles pour vos plaisirs; partout où le rivage forme une courbe, vous voulez fonder quelque palais, et, ne vous contentant pas de la terre ferme, vous jetez des digues dans les flots pour faire entrer la mer dans vos constructions. Il n'est pas de pays où l'on ne voie resplendir vos demeures, tantôt bâties au sommet des collines d'où l'œil se promène sur de vastes étendues de terre et de mer, tantôt élevées au

1. Ovide, *Fastes*, III, 525.

milieu de la plaine, mais à de telles hauteurs que la maison semble une montagne[1]. »

Ce n'étaient pas les riches seuls qui éprouvaient le besoin de s'enfuir de la ville et de respirer l'air des champs. Les affranchis aisés, les petits bourgeois, les gens de lettres surtout, plus amoureux encore que les autres de silence et de liberté, étaient heureux de posséder quelque part, loin de la foule et du bruit, ce que Juvénal appelle « un trou de lézard ». Suétone, que ses ouvrages d'érudition n'avaient pas enrichi, se mit en tête un jour d'acheter un petit domaine et de ne pas le payer trop cher. A sa demande, Pline, qui le protégeait, chargea un personnage important de s'entremettre de l'affaire. « Ce qui tente notre ami, lui disait-il, c'est le voisinage de Rome, la facilité des communications, la simplicité des bâtiments, le peu d'étendue du domaine, assez grand pour le distraire et trop petit pour l'occuper. A des gens d'étude comme lui il suffit d'avoir assez de terre devant soi pour reposer l'esprit et réjouir les yeux ; il ne leur faut guère qu'un petit chemin de bordure, une allée pour se promener en paresseux, une vigne dont ils connaissent tous les ceps et quelques arbres dont ils sachent le nombre[2]. » N'est-ce pas encore aujourd'hui un vrai jardin d'homme de lettres ?

Parmi ces amis de la campagne de tout rang et de toute condition, qui se hâtaient de fuir la ville au premier loisir, il y en avait bien quelques-uns, comme Horace, qui se repentaient bientôt de l'avoir quittée. La solitude les ennuyait plus rapidement encore que le bruit ne les avait fatigués. Ils ne résistaient pas au regret des plaisirs du monde. Pouvait-on longtemps rester éloigné des jeux du cirque ou de l'amphithéâtre? « Il fallait bien,

1. Sénèque, *Epist.*, 89, 21. — 2. Pline, *Epist.*, I, 24.

dit Sénèque, voir un peu couler le sang humain [1]; » et ils s'empressaient de rentrer à Rome plus vite qu'ils n'en étaient sortis. Mais c'était l'exception : d'ordinaire les riches Romains restaient dans leurs villas le plus longtemps qu'ils le pouvaient. Ils en avaient sur le haut des montagnes ou au bord des fleuves pour la saison d'été ; d'autres, abritées des vents rigoureux, qu'ils habitaient l'hiver. Quelques-unes étaient fort éloignées de Rome, et l'on s'y rendait au temps des longues vacances, par exemple à l'automne, pendant les féries des vendanges ; on allait à celles qui étaient tout près de la ville quand on n'avait qu'un ou deux jours de loisir. De cette façon on ne séjournait dans Rome que lorsqu'on y était tout à fait retenu par les affaires ; et à Rome même on prétendait trouver la campagne. Les gens du peuple, nous dit Pline, se contentaient de placer des fleurs à leurs fenêtres [2] : pauvres fleurs qui devaient avoir grand'peine à vivre, sans air et sans soleil, dans les rues étroites de la vieille cité ! Ceux qui pouvaient se faire bâtir une maison pour eux avaient soin d'y garder, derrière l'atrium, la place d'un petit jardin, avec quelques arbres qu'ils appelaient un bosquet, un petit filet d'eau dans un ruisseau de marbre auquel ils donnaient le nom d'euripe, et au fond une grotte de rocailles à côté d'une perspective fuyante d'arbres peints sur le mur, tant ils tenaient à se faire illusion et à oublier qu'ils étaient au milieu d'une grande ville !

Voilà une société qui paraît fort éprise de la campagne ; mais n'oublions pas que le goût des champs lui était surtout venu du dégoût de la ville : cela se voit à certains indices. Il est aisé de reconnaître, à ce qu'il me semble, que ceux qui habitaient ces belles villas étaient plutôt

1. Sénèque, *De tranq. animi*, II, 13. — 2. Pline, *Nat. Hist*, IX, 4,

des gens du monde qui voulaient se refaire que des amis désintéressés de la nature. Ils n'y venaient pas uniquement pour y vivre dans une sorte de contemplation muette des beautés champêtres, et on les aurait trouvés coupables s'ils s'y étaient enfermés pour n'en plus sortir. Du temps de Tibère, un personnage important de Rome, Servilius Vatia, effrayé sans doute et dégoûté de tout ce qu'il avait vu dans le Sénat, se fit construire une villa magnifique près de Cumes, et y passa sa vie. Il ne nous vient pas à l'idée de le blâmer de s'être soustrait à tant de périls et de honte, et personne ne songera à le plaindre d'avoir vécu dans un si admirable pays; mais les Romains avaient grand'peine à comprendre, même sous l'empire, qu'on s'exilât ainsi volontairement de la société et des affaires publiques; Servilius Vatia leur faisait l'effet de s'être enterré vivant, et Sénèque nous dit que toutes les fois qu'il passait près de la belle villa de Cumes, il ne pouvait s'empêcher de dire : « Ici repose Vatia[1]. » Les maîtres de ces maisons de campagne étaient donc ordinairement des gens engagés dans l'activité des affaires et le mouvement de la vie, des financiers, des hommes politiques qui venaient s'y reposer des fatigues anciennes et se préparer à des fatigues nouvelles, des écrivains qui cherchaient à retremper leur esprit et à rafraîchir leur imagination dans la solitude. « Ici, disait Pline, tout heureux d'arriver à sa maison de Laurente, ici, je n'entends plus de bruits importuns; ici, je ne m'entretiens qu'avec moi-même ou avec mes livres. O mer, ô rivages, mes vrais cabinets d'étude, que d'idées ne faites-vous pas naître en moi, que d'ouvrages vous me dictez[2]! » Comme il aime beaucoup à nous parler de lui, il nous fait heure par heure le tableau de la vie qu'il y mène :

1. Sénèque, *Epist.*, 55, 4. — 2. Pline, *Epist.*, I, 9.

« Je m'éveille quand je peux, ordinairement vers la première heure (six heures du matin). Mes fenêtres restent d'abord fermées, car j'ai remarqué que le silence et les ténèbres animent l'esprit. Si j'ai quelque ouvrage commencé, je m'en occupe ; je dispose tout, les idées et même le style, comme si j'écrivais et je corrigeais. Je travaille ainsi tantôt plus, tantôt moins, selon que je trouve plus ou moins de facilité à composer et à retenir; puis j'appelle un secrétaire, je fais ouvrir les fenêtres et je dicte ce que j'ai composé. A la quatrième heure ou à la cinquième (dix ou onze heures), selon le temps qu'il fait, je vais me promener dans une allée ou sous un portique, et je ne cesse pas, en me promenant, de composer et de dicter. Ensuite je monte en voiture; là encore je poursuis l'ouvrage dont je me suis occupé pendant mon repos du matin et ma promenade [1]. » Et il continue à nous faire le récit de ces journées sérieuses où le travail se mêle à tout, jusqu'au repas du soir, car on a l'habitude d'y faire une lecture instructive. Même quand il se donne quelque plaisir extraordinaire, lorsqu'il va par exemple à la chasse, il a grand soin d'apporter ses tablettes ; elles sont à côté de lui pendant qu'il est assis près des filets, et, quand les sangliers tardent à se prendre, il tire son poinçon et se met à écrire; s'il revient les mains vides, il rapportera au moins ses pages pleines. Ce n'est pas tout à fait ainsi que nous entendons la vie à la campagne. Sans doute tout le monde alors n'était pas aussi laborieux que Pline; il devait y avoir des gens qui ne traînaient pas toujours leur secrétaire après eux et qui, lorsqu'ils allaient chasser, laissaient leurs tablettes à la maison; mais presque tous étaient, comme lui, des politiques, des orateurs, des lettrés, des gens du monde, que la fatigue

1. Pline, *Epist.*, IX, 36.

avait un moment chassés de la ville, qui se préparaient à y revenir bientôt, et qui voulaient profiter de leur séjour aux champs pour rapporter à leurs fonctions ordinaires un corps plus robuste et un esprit plus vif.

Quand on sait pour qui les villas romaines étaient faites et ce qu'on venait y chercher, on trouve qu'elles répondaient parfaitement à leur destination. C'est leur premier mérite, qui se retrouve dans l'ensemble et les moindres détails, d'être tout à fait appropriées à ce qu'on demandait d'elles. Pline le Jeune nous a rendu le service de nous décrire les siennes, et cette description suffit à nous donner une idée des autres. On sera frappé d'abord en la lisant de voir combien ces maisons de Laurente et de l'Étrurie ressemblaient pour l'essentiel à la villa d'Hadrien que nous venons d'étudier. Il n'y a vraiment entre elles qu'une différence, celle que la fortune et le rang mettaient entre leurs propriétaires. Un simple particulier ne pouvait pas se permettre ce qu'osait faire un empereur; mais le système général des constructions et de la décoration est le même, et les lettres de Pline confirment souvent la restauration de M. Daumet.

Je suppose que notre première impression, si nous pouvions voir les villas de Pline, surtout celle de l'Étrurie, qui était la plus belle, serait d'être fort étonnés de la multiplicité des bâtiments qui les composent. Tous ces édifices, de hauteurs et de formes différentes, plutôt juxtaposés qu'unis, nous feraient l'effet d'un village bien plus que d'une maison de campagne [1]. Mais il faut se souvenir qu'il s'agit d'y loger un Romain, et qu'un Romain, même lorsqu'il se pique de vivre simplement,

1. Je ne sais si Pline ne veut pas exprimer une idée semblable quand il dit qu'on aperçoit de sa maison de Laurente une foule de villas « qui, vues de la mer ou même de la côte, présentent l'image d'une multitude de villes. » (*Epist.*, II, 17.)

ne peut se passer d'une foule d'esclaves. Quand on ne se contente pas de les entasser dans les caves, et qu'on veut, comme Pline, leur donner des chambres convenables qu'on pourrait au besoin offrir à des amis, il faut avoir beaucoup de place et des corps de logis nombreux. Ce qui surprend encore plus que le nombre de ces corps de logis, c'est qu'on n'ait pas pris la peine de les disposer d'une façon plus régulière; mais nous avons déjà vu que les Romains, surtout dans leurs maisons de campagne, ne paraissaient pas tenir beaucoup à l'apparence extérieure. C'est ainsi qu'au lieu de placer tous les salons et toutes les chambres du même côté pour des raisons de symétrie, leurs architectes les distribuaient un peu partout, afin de leur donner des expositions différentes; ils multipliaient les pavillons séparés, pour qu'on y fût plus isolé et qu'on y eût de tous les côtés une plus belle vue. L'ordonnance générale pouvait sembler moins heureuse; mais les appartements étaient plus commodes, ce qui leur suffisait. Nous sommes des vaniteux, qui songeons d'abord à la façade; pourvu qu'elle ait meilleure mine, nous acceptons volontiers d'être mal logés. Les Romains s'inquiétaient moins des passants, et ils ne faisaient la maison que pour ceux qui devaient l'habiter. Tout ce qui pouvait la leur rendre plus agréable était prodigué sans mesure; on n'épargnait rien quand il s'agissait de leur procurer ce repos fortifiant et cette variété de plaisirs calmes qu'ils y venaient chercher. Certes Pline était loin d'être un voluptueux; il passait au contraire pour un homme de mœurs antiques, et le poète Sentius Augurinus voyait en lui plusieurs Catons[1]. On ne peut s'empêcher pourtant d'être effrayé quand on voit jusqu'à quel point il avait poussé la recherche du

1. Pline, *Epist.*, IV, 27 : *Ille o Plinius, ille, quot Catones!*

bien-être dans ses maisons de plaisance. On se perd dans l'énumération qu'il nous fait de ses appartements; il a des salles à manger de grandeur différente pour toutes les occasions; il dîne dans celle-ci quand il est seul, l'autre lui sert à recevoir ses amis intimes, la troisième est plus vaste et peut contenir la foule de ses invités. L'une s'avance dans la mer : on y voit, tout en prenant son repas, les flots se briser contre les murailles; l'autre s'enfonce dans les terres : on y jouit de tous les côtés de la vue des champs et des spectacles de la vie rustique. D'ordinaire une chambre à coucher suffit aujourd'hui aux plus exigeants; il serait difficile de dire combien en contiennent les villas de Pline. Il y en a non seulement pour tous les besoins, mais pour tous les caprices. Ici, on peut voir la mer de toutes les fenêtres; là, on l'entend sans la voir; ailleurs, on la voit sans l'entendre. Cette pièce est disposée en forme d'abside, et par de larges ouvertures elle reçoit le soleil à toutes les heures du jour; une autre est obscure et fraîche, et ne laisse entrer que tout juste assez de lumière pour qu'on ne soit pas dans les ténèbres. Si le maître désire s'égayer, il se tient dans cette salle ouverte d'où il voit tout ce qui se passe au dehors; s'il éprouve le besoin de se recueillir, il a précisément une chambre où il peut s'enfermer et qui est disposée de telle sorte qu'aucun bruit n'arrive jamais à ses oreilles. Pline l'appelle « ses délices »; il est heureux, dans sa villa, d'être loin de Rome; dans cette chambre, il lui semble qu'il est loin même de sa villa. Ajoutons que ces pièces sont parées de belles mosaïques, souvent couvertes de peintures gracieuses, et qu'elles contiennent presque toutes des fontaines de marbre : car l'eau y coule de tous les côtés, claire, fraîche, abondante; elle égaye tout par son murmure, elle est un des éléments essentiels de la décoration des

villas. Elle entre pour une grande part dans les inventions capricieuses des architectes, quand ils veulent trouver des dispositions nouvelles dont l'originalité puisse plaire à ces grands seigneurs difficiles et désœuvrés. On se rappelle l'élégante salle de bain entourée par l'euripe dans la villa d'Hadrien; Pline ne pouvait pas se faire bâtir un édifice aussi coûteux; mais il avait, à l'extrémité de son jardin, une treille touffue, soutenue par quatre colonnes de marbre de Caryste. Sous cette treille, qui formait un abri agréable, on avait placé des fontaines jaillissantes, un bassin rempli d'eau sans cesse renouvelée et qui ne débordait jamais, enfin un lit de repos en marbre blanc, où l'on venait s'étendre à la chaleur du jour. « De ce lit, dit Pline, l'eau s'échappe de tous les côtés par de petits tuyaux, comme si le poids même de celui qui s'y couche la faisait jaillir[1]. » Pour compléter cet ensemble, il faut imaginer des bains, des piscines, des jeux de paume, des portiques qui s'étendent dans tous les sens pour jouir de toutes les expositions, des allées sablées pour les promenades à pied, d'autres dont le sol est plus ferme, et qui conviennent mieux aux courses en litière, enfin, pour ceux qui veulent aller à cheval, un vaste hippodrome, formé d'une longue allée, droite et sombre, qu'ombragent des platanes et des lauriers, tandis que de tous côtés serpentent des allées circulaires, qui se croisent et se coupent de manière à rendre l'espace plus grand et la promenade plus variée. Voilà ce qu'on devait trouver dans la villa d'un homme

1. C'est une fantaisie de ce genre qui avait donné naissance à la fameuse volière de Varron, si vaste, si belle, si pleine de complications ingénieuses, si peuplée d'oiseaux rares. Le milieu de la volière formait une salle à manger, où la table et les lits des convives étaient entourés d'une eau courante, en sorte qu'en mangeant les mets les plus délicats, on pouvait voir nager les poissons à ses pieds et entendre chanter autour de soi les merles et les rossignols.

riche, mais rangé, qui, sans faire de folies, tenait à être commodément logé à la campagne pour s'y reposer à l'aise.

Nous n'avons rien dit des parcs et des jardins, ce qui peut sembler étrange quand il est question d'une maison des champs ; mais il est assez difficile d'en parler. Comme on le pense bien, c'est ce qui dans les villas antiques s'est le moins conservé. Nous n'avons plus, pour juger ce qu'ils devaient être, que quelques peintures où ils sont tant bien que mal représentés, et ce que les écrivains nous en disent par hasard. Ces témoignages sont assez incomplets et ne satisfont qu'à moitié notre curiosité, mais ils ont au moins cet avantage d'être tout à fait d'accord ensemble. Parmi les paysages qui décoraient les maisons anciennes, on a retrouvé, soit à Pompéi, soit à Rome, quelques peintures de jardins : ce sont toujours des allées régulières, enfermées entre deux murs de charmilles, et qui se coupent à angle droit. Au centre se trouve d'ordinaire une sorte de place ronde avec un bassin dans lequel nagent des cygnes. De distance en distance, on a ménagé de petits cabinets de verdure, formés de cannes entrelacées et couverts de vignes, au fond desquels on aperçoit une colonne de marbre ou une statue et des sièges placés tout autour pour permettre aux promeneurs de se reposer un moment. Ces peintures font souvenir de ce mot de Quintilien qui exprime d'une façon naïve le goût de son temps : « Est-il rien de plus beau qu'un quinconce disposé de telle manière que, de quelque côté qu'on regarde, on n'aperçoit que des allées droites [1] ? » Les écrivains ajoutent à ces renseignements quelques détails curieux. On voit par les descriptions de Pline le Jeune que, dans ses jardins, comme dans les

1. Quint., VIII, 3, 9.

paysages dont on vient de parler, les allées étaient bordées par de véritables murailles de verdure. C'est ainsi qu'il a grand plaisir à nous dépeindre une belle allée de platanes dont il est fier. « Mes platanes, dit-il, sont couverts de lierre qui court autour du tronc et des branches et, s'étendant d'un arbre à l'autre, les lie tous ensemble. » Entre eux, pour que le mur soit plus épais, on a planté des buis et, derrière les buis, des lauriers, afin d'achever de remplir l'intervalle. Le buis surtout joue un rôle important dans les jardins romains. Non seulement il forme la bordure des parterres et encadre complaisamment les dessins capricieux qu'on y a tracés, mais on le taille de la manière la plus bizarre. Ce n'est pas assez d'en faire des pyramides ou de lui donner l'apparence d'un vase, comme à Versailles; tantôt on veut qu'il représente des animaux qui se regardent, d'autres fois on en forme des lettres qui font connaître le nom du propriétaire ou de l'ouvrier [1]. Ces fantaisies sont à la mode depuis Auguste : on dirait que les Romains, dans une sorte d'enivrement de leur fortune, sont devenus alors plus sensibles à ce que Saint-Simon appelle « le plaisir superbe de forcer la nature ». En même temps qu'ils essayent d'introduire la campagne à la ville, ils amènent la ville aux champs. Pour niveler le terrain sur lequel s'élèveront leurs villas, ils rasent les montagnes, ils comblent les vallées. Dans leurs jardins, ils n'aiment que les arbres dont on a arrêté la croissance ou dénaturé la forme. Il y a bien quelques gens d'esprit, les poètes surtout, Horace, Properce, Juvénal, qui protestent contre ces caprices. Sénèque déclare

1. Ne nous hâtons pas trop de rire de cette manie : ne la voyons-nous pas renaître sous nos yeux? La mode ne s'est-elle pas établie récemment de tracer dans nos jardins des dessins bizarres avec des fleurs ? On a déjà formé le chiffre du propriétaire, on en viendra bientôt à écrire le nom tout entier.

hautement qu'il préfère « les ruisseaux dont on n'a pas contraint le cours et qui coulent comme il plaît à la nature, et les prairies qui sont charmantes sans art » ; mais Sénèque n'en habitait pas moins des villas au goût du jour; il avait chez lui des haies tondues, des buis taillés, des arbres contrefaits et tous les autres tours de force qu'il trouvait ridicules : tant il est vrai qu'il est bien plus facile de se moquer de la mode que de s'y soustraire.

Il est du reste évident que les jardins et les parcs étaient loin d'avoir alors l'importance qu'ils ont prise chez nous. On le voit bien au peu de place qu'ils tiennent dans les descriptions de Pline. Les anciens ne possédaient pas tous les moyens de les varier et de les embellir que nous connaissons aujourd'hui. Plusieurs des arbres qui en font l'ornement leur manquaient; leur flore surtout n'était pas aussi riche [1]. Leurs jardins étaient donc moins susceptibles d'ornements naturels que les nôtres; aussi y tenaient-ils beaucoup moins que nous. Ce qui remplace tout pour eux, ce qu'ils souhaitent avec le plus de passion dans les villas qu'ils construisent, c'est la vue. Pour se procurer une vue large ou riante, qui embrasse un vaste horizon ou s'arrête sur un endroit charmant, rien ne leur coûte. Elle est le premier agrément de leurs maisons de plaisance. Ils consentent à se promener, à pied ou en litière, dans des allées monotones, entre deux haies de charmilles; mais lorsqu'ils sont chez eux, dans leurs salles à manger, dans leurs

1. M. Friedlænder fait remarquer que l'Europe est redevable au goût si prononcé des Turcs pour les fleurs d'une partie de la magnifique flore de nos jardins. C'est de Constantinople que la tulipe, le lilas, la renoncule, ainsi que le laurier-cerise et la *mimosa*, ont passé, par Vienne et Venise, dans les jardins de l'Occident. Plus tard la découverte de l'Amérique amena en Europe une importation nouvelle et bien plus abondante de fleurs et de plantes d'ornement.

chambres, dans leurs cabinets d'étude, ils veulent, de leur fauteuil ou de leur lit, avoir devant les yeux les plus beaux sites : c'est pour ainsi dire de leurs fenêtres qu'ils aiment la nature et qu'ils jouissent de la campagne.

Il faut pourtant faire ici encore une distinction : les vues que recherchaient les Romains n'étaient pas toujours celles que nous préférons, et, parmi les sites que nous aimons le plus, il y en a qui n'auraient pas été de leur goût. Leur amour pour la nature avait ses préférences et ses limites. Les grandes plaines, les belles prairies, les terres fertiles, les ravissaient. Lucrèce n'imagine pas de plus grand plaisir, les jours où l'on n'a rien à faire, que « d'être couché près d'un ruisseau d'eau vive, sous le feuillage d'un arbre élevé », et Virgile se souhaite à lui-même, comme le suprême bonheur, « d'aimer toujours les champs cultivés et les fleuves qui coulent le long des vallées ». Voilà le premier plan des paysages qu'ils aiment, des prés ou des moissons, quelques beaux arbres et de l'eau ; ajoutons-y, comme fond du tableau, quelques collines à l'horizon, surtout si elles sont cultivées sur leurs flancs et boisées jusqu'à leur sommet. Le cadre ainsi est complet ; il ne contient que ces beautés simples et proportionnées qui plaisent par-dessus tout à ces artistes délicats. Mais il faut avouer que, si la nature riche et civilisée les charme, ils comprennent moins la grandeur de la nature sauvage. Cicéron dit en propres termes qu'il n'y a que la force de l'habitude qui puisse nous faire trouver quelque agrément aux sites de montagne. Pendant plusieurs siècles, des officiers romains, des chefs de légion, des gouverneurs de province, des intendants de l'empereur, gens d'un esprit ouvert, d'un goût éveillé, ont franchi les Alpes, sans éprouver d'autres sensations que l'ennui ou l'effroi. Ils auraient été fort surpris d'apprendre que des milliers de voyageurs iraient

un jour admirer ce spectacle qui leur semblait si rebutant. On n'allait guère voir alors les hautes montagnes par curiosité. Avant de passer le Saint-Gothard, si on ne pouvait pas s'en dispenser, on faisait un vœu à Jupiter, *pro itu et reditu*, et le poète Claudien dit que lorsqu'on apercevait les glaciers, il semblait qu'on avait vu la Gorgone, tant on était épouvanté [1]. C'est une conquête assurément d'être devenu sensible à ces grands spectacles, et nous devons nous en féliciter ; mais peut-être avons-nous perdu d'un côté ce que nous gagnons de l'autre. Nous comprenons mieux que les anciens la poésie d'un site sauvage, je le veux bien; mais sentons-nous aussi vivement qu'eux ce que Sainte-Beuve appelle « le charme d'un paysage reposé » ? Quand nous parcourons la haute Italie et que nous sommes arrivés aux environs de Mantoue et aux bords du Pô, la vue de ce pays, autrefois renommé des voyageurs, nous laisse presque indifférents. Comme nous avons l'esprit occupé des beaux aspects des Alpes que nous venons de traverser, nous regardons à peine, et non sans quelque dédain, ces campagnes riantes et le grand fleuve calme qui les arrose. C'est pourtant la patrie de Virgile, c'est le paysage qu'il avait sous les yeux dans son enfance, et qui n'est jamais sorti de son cœur. Ces plaines, qui nous semblent sans caractère, ont fait naître en lui l'amour de la nature. Il n'a pas eu besoin, pour la comprendre, de s'enfoncer dans la montagne, de s'élever jusqu'à la région des neiges éternelles, et de voir les grands fleuves sortir des glaciers. Il lui a suffi de regarder ces vertes prairies, de se promener le long de ces ruisseaux, sous le pâle feuillage des saules, de prendre « l'ombre et le frais au bord des fontaines sa-

1. Claudien, *De bello get.*, 340 et suiv. Voyez, à ce sujet, le chapitre de Friedlænder sur le sentiment de la nature chez les Romains, à la fin du second volume de la traduction française.

crées », d'écouter le soir « le gémissement des ramiers et les chants lointains du paysan qui coupe ses arbres. » C'est ainsi que s'est éveillé dans son âme ce profond sentiment de la vie universelle et cette sympathie généreuse pour la nature qui nous ravit dans ses vers. — Avons-nous donc autant gagné qu'on le prétend, si, à force de progrès, nous sommes devenus incapables de comprendre les sites et d'aimer le pays qui ont inspiré de si beaux ouvrages ?

Pour revenir, en finissant, à la villa de Tibur et au prince qui l'a construite, il me semble qu'Hadrien et sa maison de campagne nous donnent en somme une idée assez juste de la façon dont les Romains comprenaient la nature et en jouissaient, et que cette façon n'est ni aussi déraisonnable ni aussi éloignée de la nôtre qu'on le suppose. Comme les curieux de nos jours, Hadrien courut beaucoup le monde ; il visita de préférence les pays dont les beautés naturelles sont relevées par de grands souvenirs historiques : c'est un goût qui ne semblera étrange à personne. La nature l'attira aussi pour elle-même, et nous voyons qu'il fit ce qu'on ne faisait pas de son temps, il gravit l'Etna et le mont Casius. Mais quand il voulut se construire une maison de campagne pour ses dernières années, il ne la bâtit pas sur les flancs du Casius ou de l'Etna, et il fit bien. Ce sont des spectacles qu'on est charmé de voir une fois, en passant, mais qu'il ne convient guère d'avoir toujours sous les yeux. Il choisit un de ces sites plus limités, moins grandioses, qui n'écrasent pas l'homme par leur sublimité, qui ne surexcitent pas toujours son admiration, ce qui fatigue à la longue, mais qui au contraire calment et reposent. Pour savoir si son choix fut heureux, nous n'avons qu'à retourner un moment à la villa de Tibur et à contempler l'admirable vue dont on jouit du Pœcile. Plaçons-nous sur le rond-point circu-

laire qui le termine et qui a été disposé pour que rien de ce beau spectacle ne fût perdu. Soyons sûrs qu'il s'y trouvait des bancs de marbre, et qu'Hadrien et ses amis sont venus souvent s'y asseoir au déclin du jour. Devant soi, on a Rome; c'est elle qui attire d'abord le regard. On l'aperçoit tout entière à l'horizon, avec ses tours et ses dômes qui se dessinent dans le ciel. — Qui sait si, en plaçant sa villa en face de sa capitale, Hadrien n'a pas voulu se donner le plaisir d'un piquant contraste? Le poète a dit qu'il n'y a rien de plus agréable que d'entendre les vents hurler quand on est tranquille dans sa maison : peut-être semblait-il à ce prince, fatigué du pouvoir et de la vie, que ce spectacle de l'activité lointaine lui rendrait le repos plus doux. — Mais si Rome attire d'abord l'attention, les sites environnants s'en emparent bientôt et la gardent. Près de soi, de tous les côtés, les collines s'élèvent et montent peu à peu, devenant plus vertes et plus riantes à mesure qu'elles s'éloignent davantage de la plaine. A gauche, on aperçoit les sommets des monts latins; à droite, les montagnes pittoresques de la Sabine, Mentana, Monticelli, et plus loin Palombara, au pied du mont Gennaro. Il est impossible d'imaginer un horizon plus simple et plus large à la fois, plus de grandeur et de calme, plus de variété et de proportion. « Ce n'est pas seulement un paysage, dirait Pline le Jeune, c'est un tableau[1] ». On s'arrache difficilement à ce spectacle, et l'on se dit, en le quittant, qu'il est impossible de soutenir que des gens qui savaient si bien choisir la situation d'une maison de plaisance n'aimaient pas la campagne et ne comprenaient pas la nature.

1. Pline, *Epist.*, v, 6.

CHAPITRE CINQUIÈME

OSTIE

Ce n'est pas s'éloigner beaucoup de Rome que de parler d'Ostie. Malgré la distance qui les sépare, Ostie peut être regardée comme un des faubourgs de la grande ville. Elle a toujours été mêlée à son histoire; elle était nécessaire à son existence et devint de bonne heure un des organes de sa vie. Aussi semble-t-il que, si l'on négligeait de l'aller voir, le voyage de Rome serait incomplet.

Il n'est pourtant pas très commode de la visiter. Comme il n'y a pas de voiture publique qui y mène, c'est une excursion qu'il faut méditer et préparer à l'avance, ce qui décourage beaucoup de curieux de l'entreprendre [1]. Le voyage est d'abord assez monotone. On sort de Rome par la porte Saint-Paul, l'ancienne *porta Ostiensis*, et l'on suit presque tout le temps le Tibre. D'ordinaire les bords d'un fleuve sont riants et verts, et l'on en devine le cours aux touffes d'arbres qui l'ombragent. Ici la verdure est absente : le Tibre, jaune et silencieux, coule entre quelques maigres arbrisseaux et des broussailles blanchies par la poussière. C'était pourtant un lieu de plaisir dans les beaux temps de l'empire. Les financiers, les grands seignenrs, achetaient très cher un petit jardin sur les bords du Tibre. Ils y donnaient des fêtes à leurs amis

1. On a, depuis l'année dernière, construit un chemin de fer qui va jusqu'à Fiumicino; mais de Fiumicino à Ostie le chemin est long et peu commode. Il faut traverser l'*isola sacra*, peuplée de troupeaux presque sauvages, et passer le Tibre.

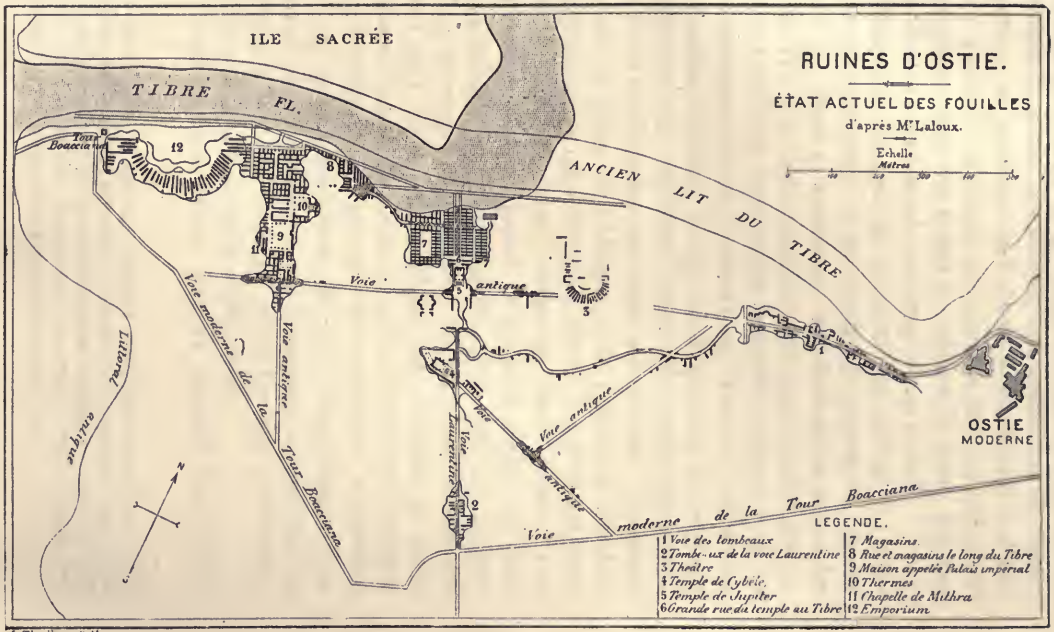
des deux sexes, et un poète du temps les représente buvant des vins délicats dans des coupes ciselées par de grands artistes, au bruit joyeux des barques qui sans cesse descendent et remontent le fleuve [1]. Il n'y a plus aujourd'hui ni barques, ni jardins ; rien ne trouble la solitude de ce désert que quelques troupeaux de chevaux ou de bœufs conduits par des pâtres à l'œil dur, que le passant effarouche. C'est à peine si l'on rencontre par intervalles un ou deux paysans à cheval qui s'en reviennent de la ville, avec leur costume pittoresque, leurs grandes bottes, leur chapeau pointu et leur long bâton qu'ils placent en travers de la selle. Le temps s'écoule, le chemin continue à monter et à descendre, et le spectacle est toujours le même. Enfin, après plus de deux heures de cette route uniforme, les maquis se montrent, les arbres reparaissent, l'horizon s'agrandit. On aperçoit au loin les pins parasols de Castel-Fusano, on traverse quelques champs de blé, et bientôt on arrive à Ostie [2].

I

Ostie moderne. — Aspect de la plaine qui recouvre l'ancienne Ostie. — Comment la ville a été abandonnée. — Premières fouilles qu'on y a faites. — Travaux de M. Visconti. — Découverte de la Voie des tombeaux. — Maison appelée le Palais impérial. — Le grand temple et la rue qui va vers le Tibre. — Les magasins situés le long du fleuve.

La ville moderne se montre à nous sous l'aspect d'une église du seizième siècle et d'un élégant château fort sur lequel sont gravées les armes de Jules II. Autour du château se serrent deux ou trois maisons qui composent

1. Properce, I, 14. — 2. L'administration romaine n'a pas publié encore de carte qui fasse connaître l'état actuel des fouilles d'Ostie. A ma demande, M. Laloux, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, a bien voulu se rendre à Ostie, et, prenant pour base de son



L. Thuillier Del.

toute la ville. Les habitants sont au nombre d'une dizaine pendant la saison des fièvres, qui commence de bonne heure et se prolonge tard. Au mois de novembre, il arrive quelques centaines de paysans des environs, qui s'entassent dans des huttes et cultivent le pays. Dès que les chaleurs reviennent, ils s'empressent de fuir.

Quand on s'avance de quelques pas au delà des maisons et du château, et qu'on regarde devant soi, on est saisi du grand et majestueux spectacle qu'on a sous les yeux. De cette immense plaine qui nous entoure pas un bruit ne s'élève, tout semble immobile et muet; c'est un recueillement et une tristesse dont l'âme est tout émue. L'émotion redouble lorsqu'on se souvient que ce lieu silencieux était autrefois l'un des plus agités du monde, qu'on le repeuple de cette foule affairée qui s'y pressait quand les flottes de l'Afrique et de l'Égypte y venaient apporter le blé qui nourrissait Rome. La mer, qui scintille à l'horizon, forme comme un cadre lumineux à ce tableau désolé. A droite, le Tibre se sépare en deux branches qui entourent l'*isola sacra*, peuplée aujourd'hui de troupeaux de buffles. Autour de soi, autant que l'œil peut s'étendre, la plaine est couverte de petits tertres d'inégale hauteur: ce sont des amas de décombres qui recouvrent une grande ville ensevelie. Au-dessous de ces terres amoncelées, où l'on heurte à chaque pas, quand on s'y promène, des fragments de marbre, des débris de poteries, des anses ou des fonds de vases brisés, on est sûr de retrouver la vieille Ostie.

Voilà une affirmation qui, au premier abord, peut

travail un plan de Canina, y indiquer les découvertes qu'on a faites depuis une vingtaine d'années. Si les lecteurs, grâce à la carte qu'il a tracée, trouvent plus de facilité et plus de plaisir à suivre le récit qu'on va lire de ces découvertes, ils remercieront, comme moi, M. Laloux de la peine qu'il s'est donnée pour eux.

causer quelque surprise. On comprend que l'éruption du Vésuve qui a saisi Pompéi en pleine vie et qui, en un jour, l'a toute enterrée sous la cendre, nous l'ait conservée comme elle était; mais Ostie n'a pas été victime, comme Pompéi, d'une catastrophe subite, elle a péri lentement et en détail : comment se fait-il donc qu'on espère en retrouver d'importants débris ? C'est qu'elle a cessé d'être habitée tout d'un coup. Sa prospérité tenait à la puissance de Rome, dont elle était le port ; elle déclina vite quand Rome n'attira plus à elle les voyageurs et les marchandises du monde entier. Les invasions des barbares lui portèrent le dernier coup. Elle était, depuis Genséric, la route naturelle de tous les hardis pirates que tentaient les richesses accumulées dans la campagne romaine [1]. C'est là qu'ils débarquaient pour être plus rapprochés de leur proie, pour tenter quelque coup de main avantageux avant qu'on eût le temps de se mettre en défense. Ces incursions répétées rendirent bientôt le séjour d'Ostie insupportable. La pauvre ville dut regretter alors amèrement ce voisinage de la mer, qui, après avoir fait si longtemps sa fortune, l'exposait à tant de désastres imprévus. Chaque ravage dont elle était victime diminuait sa population. Il est probable qu'un jour les derniers habitants qui restaient, menacés d'une attaque plus furieuse que les autres, et pris de peur, se sont tout d'un coup enfuis ensemble loin des côtes. Ils cherchèrent sans doute quelque asile, soit dans les montagnes du Latium et de la Sabine, où ils pensaient bien que l'ennemi ne songerait pas à les suivre, soit derrière les murailles

1. Déjà, du temps de Cicéron, une flotte romaine commandée par un consul avait été surprise et détruite à Ostie, « presque sous les yeux de Rome », dit Cicéron, à qui ce malheur semble une ignominie. (*Pro lege Man.*, 12.) Les pirates, écartés dans les beaux temps de l'empire, revinrent au quatrième siècle.

de Rome, que l'empereur Honorius venait justement de reconstruire. Une fois sortis, ils ne furent plus tentés de revenir. Les incursions des pillards étaient tous les jours plus fréquentes. On peut dire que depuis les dernières années de l'empire jusqu'à notre époque elles ne se sont jamais arrêtées, et que la sécurité n'a pas été un moment rendue à ce rivage malheureux. Les Sarrasins et les Barbaresques succédèrent aux Vandales, et leurs déprédations, qui ne cessaient pas, causèrent aux gens du pays une terreur dont le souvenir est resté vivant sur toute la côte maritime du Latium. On parlait encore, sous le pape Léon XII, peu de temps avant la prise d'Alger par les Français, de maisons qu'ils venaient de piller, de paysans qu'ils avaient enlevés pour en faire des esclaves. Voilà pourquoi Ostie, abandonnée un jour de ses habitants, ne s'est jamais plus repeuplée; et c'est là précisément ce qui en a conservé les débris. Les autres villes romaines ont eu sans doute beaucoup à souffrir des Goths, des Lombards ou des Francs; mais elles ont continué à vivre, et en vivant elles se sont renouvelées. Comme il fallait se loger, quand les maisons sont devenues trop vieilles, on les a rebâties. Les anciennes ont fourni des matériaux pour les nouvelles, et il n'est rien resté des constructions antiques. C'est l'homme, bien plus que le temps, qui détruit les monuments du passé; Ostie, heureusement pour elle, n'a eu affaire qu'au temps. On l'a sans doute bien des fois pillée; mais d'ordinaire les pillards étaient pressés et n'avaient pas le temps de ravager en conscience. D'ailleurs ils ne tenaient pas à tout prendre. Ils entraient dans les maisons désertes et se chargeaient en toute hâte de ce qui leur semblait précieux et qui pouvait s'emporter aisément. Quelquefois ils violaient les sépultures quand ils espéraient y faire un riche butin. Sur la voie qui menait de Rome à Ostie, la

large dalle qui recouvrait une des plus belles tombes a été brutalement soulevée par un levier et jetée au milieu de la route, où on l'a retrouvée. Les temples surtout les attiraient. Dans celui de Cybèle, on voit le long des murs des revêtements de marbre en éclats et des crampons de fer tordus. Au-dessous, des inscriptions nous apprennent que d'opulents dévots avaient consacré en cet endroit des statues en argent qui représentaient des empereurs ou des dieux. Les inscriptions y sont encore ; mais les statues ont disparu, et ce fer tordu ainsi que ce marbre brisé nous indiquent avec quelle brusquerie et quelle violence l'opération s'est accomplie. Mais si l'on prenait les statues d'argent, on laissait celles de marbre, dont on ne soupçonnait pas la valeur et qui auraient été trop embarrassantes. On ne pouvait pas non plus emporter les maisons. Voilà comment, malgré tant de ravages, il subsiste encore tant de débris de la vieille Ostie. Quand il n'y resta rien de ce qui pouvait tenter les pillards, ils n'y revinrent plus et laissèrent la ville périr de vieillesse. Peu à peu les murailles se sont effondrées, les colonnes de brique et de pierre sont tombées l'une sur l'autre, s'écrasant mutuellement dans leur chute; puis, avec le temps, une couche de terre a tout recouvert et l'herbe a poussé sur les ruines. Mais au-dessous existent toujours les fondations solides des maisons et des monuments publics, les pavés de mosaïque ou de marbre, les colonnes étendues, les frises brisées, et sans doute aussi des pans de murailles qu'a protégés la chute même des édifices voisins. On pouvait donc fouiller sans crainte ; on était sûr, je le répète, qu'en enlevant ces décombres on retrouverait les restes d'une grande ville.

Les amateurs du siècle dernier le savaient bien; aussi avaient-ils sondé à peu près toute cette vaste plaine, et à chaque fois ils en tiraient des œuvres d'art très remar-

quables. Ces découvertes heureuses, les marbres précieux dont ce sol est pour ainsi dire jonché, les inscriptions qu'on y rencontre partout, finirent par éveiller l'attention du public. Beaucoup de personnes se disaient qu'on avait peut-être sous la main, à quelques lieues de Rome, une autre Pompéi, et qu'il fallait ne pas négliger cette bonne fortune. En 1800, le pape Pie VII eut l'idée d'y commencer des fouilles régulières, qui furent dirigées par l'architecte J. Petrini; malheureusement, les événements politiques les interrompirent bientôt. Elles ne furent reprises qu'en 1855, par Pie IX, qui en chargea M. Visconti. Les travaux, accomplis par des galériens qu'on avait logés dans le château fort de Jules II, furent bien conduits, et le succès qu'on obtint dès le début attira sur eux l'attention du monde savant [1].

A l'époque où les fouilles commencèrent, il n'était rien resté debout de la vieille Ostie que les quatre murs d'un temple qu'on appelait, je ne sais pourquoi, le temple de Jupiter, et qui devait être l'un des plus importants de la ville [2]. Ce temple avait été sauvé de la destruction par sa hauteur: il était bâti au-dessus d'un vaste soubassement qui formait une sorte d'étage inférieur presque aussi haut que le temple lui-même. Les décombres des maisons voisines ayant recouvert tout cet étage, la porte du monument s'était trouvée de niveau avec le nouveau sol, et, la fortune aidant, les quatre murs avaient tenu bon. C'était donc le seul édifice qui eût survécu à la ruine commune, et de tous les côtés de l'immense plaine il attirait sur lui les regards. Du temps de Pie VII, on avait commencé les fouilles de ce côté et dégagé les environs du temple. M. Visconti voulut procéder d'une

1. M. C. L. Visconti a fait connaître les principaux résultats de ces fouilles dans les *Ann. de l'inst. de corresp. archéol.*, 1857, p. 281 et suiv. — 2. Voy., sur le plan, nº 5.

autre façon et suivre une marche plus régulière. Au lieu de s'établir du premier coup, comme l'avait fait Petrini, au cœur de la ville qu'il voulait découvrir, il l'attaqua, pour ainsi dire, du dehors, et il essaya d'y entrer par la porte. Il se souvint qu'on avait trouvé à un certain endroit un assez grand nombre d'inscriptions funéraires, et supposa que cet endroit devait être voisin d'une voie publique. A Ostie, comme partout, les sépultures étaient placées des deux côtés des grands chemins, et l'on n'arrivait à la demeure des vivants qu'après avoir traversé celle des morts. Ces suppositions se trouvèrent justes, et en creusant autour des tombes on ne tarda pas à découvrir les larges dalles de la *via Ostiensis*. On était sûr dès lors de ne plus se tromper, et l'on n'avait qu'à marcher devant soi pour arriver à la porte de la ville [1].

La voie a été déblayée sur une assez grande étendue. Elle se compose d'une chaussée de cinq mètres de largeur, avec de spacieux trottoirs, et deux rangées de tombes. Ces tombes, moins belles en général que celles de Pompéi, sont aussi plus mêlées. A côté de *columbaria* très simples, qui renferment des affranchis ou des pauvres, se trouve la sépulture d'un chevalier romain assez vaniteux, qui s'y est fait représenter avec les insignes de sa dignité et des génies qui lui tendent des couronnes : un chevalier devait être à Ostie un grand personnage. On rencontre ensuite les restes d'un assez vaste local, divisé en un grand nombre de petites chambres, qui servait, selon les uns, de corps de garde, selon les autres, d'hôtellerie. De là, on arrive à l'une des portes de la ville, dont le seuil est encore à sa place, et l'on entre dans Ostie. Le quartier où l'on débouche est assez misé-

1. Voy., sur le plan, n° 1. D'autres sépultures, moins curieuses, ont été trouvées le long de ce qu'on croit être la voie Laurentine. Voy., n° 2.

rable, comme le sont d'ordinaire les extrémités des grandes villes, surtout des villes de commerce, où tant de pauvres gens s'entassent. La principale rue est bordée de maisons qui paraissent petites et pauvres, et on la voit bientôt se diviser en plusieurs rues plus étroites qui conduisaient dans des directions contraires. M. Visconti hésita à s'y engager; les murs qu'il rencontrait sur son chemin avaient été réparés tant bien que mal avec des débris apportés d'ailleurs; d'une petite urne de pierre enlevée à un tombeau on avait fait le bassin d'une fontaine. Il conclut de ces indices qu'on était tombé sur un quartier reconstruit en toute hâte, au cinquième ou au sixième siècle, après un premier désastre d'Ostie, quand les habitants effrayés cherchaient à s'éloigner de la mer, qui leur amenait des ennemis, et s'entassaient dans ce petit coin de la ville, du côté de Rome, d'où pouvaient venir les secours. Il pensa donc qu'il n'avait pas l'espoir d'y faire des découvertes importantes, et, de ce côté, il ne poussa pas les fouilles plus loin.

Mais il avait en même temps abordé la ville par une autre de ses extrémités, vers l'endroit où elle touchait à la mer, et là il fut plus heureux. Un peu plus bas que la tour *Boacciana*, on avait remarqué depuis longtemps un amas considérable de ruines, disposé de manière à former un demi-cercle, et qui avait sans doute appartenu à quelque édifice important. On supposait généralement que ce devait être un marché (*emporium*), et comme Canina se souvenait d'avoir vu la reproduction d'un monument semblable sur une médaille de l'empereur Sévère, et que ce prince avait construit un grand chemin (*via Severiana*), qui partait à peu près de cet endroit et longeait tout le littoral, il n'hésita pas à croire qu'il avait fait aussi construire ce marché et à l'appeler *emporium Severi* [1].

1. Voy., sur le plan, n° 12.

A côté de l'*emporium* s'élevait une véritable colline de décombres. M. Visconti pensa qu'elle devait recouvrir quelque riche habitation, et la fit résolument attaquer par ses ouvriers. On y trouva d'abord une statue de Cérès, puis, sous vingt pieds de terre, la plus belle mosaïque qu'on ait découverte à Rome depuis longtemps. « Ce pavé de marbre, dit un des explorateurs, donne raison à Ennius Quirinus Visconti, quand il prétend qu'il faut voir dans les mosaïques de ce genre une imitation des tapis alexandrins, dont l'antiquité faisait ses délices. Ces capricieuses arabesques, enfermées dans des compartiments réguliers, entourées de festons et de méandres de l'invention la plus riche, relevées par les couleurs les plus vives et les plus harmonieuses, produisent le même effet et ont pour l'œil le même charme que le plus magnifique des tapis [1]. » On ne tarda pas à reconnaître, à des indices certains, que la salle où cette belle mosaïque était placée appartenait à des bains, et, comme les ornements y étaient prodigués, on supposa que c'étaient des bains publics. On savait précisément, par une inscription curieuse, que l'empereur Antonin avait fait bâtir à Ostie des thermes d'eau de mer qui lui avaient coûté plus de 2,000,000 de sesterces (400,000 francs), et l'on crut qu'on venait de les retrouver [2]. Mais en continuant les fouilles, on s'aperçut que ces thermes, malgré leur magnificence, n'étaient que l'accessoire d'une habitation somptueuse qui est maintenant tout à fait déblayée. Elle occupe un vaste espace, ou, comme disaient les Romains, une île entière, enfermée entre quatre rues; la principale entrée, qui est voisine du Tibre, est ornée de deux belles colonnes de cipollin qu'on a relevées sur leur base. La maison est construite comme celles de Pompéi; mais le péristyle est si vaste,

1. Cette mosaïque est aujourd'hui au musée du Vatican. — 2. Voy., sur le plan, n° 10.

les pièces dont elle se compose sont si nombreuses et si grandes, qu'on a soupçonné qu'elle ne servait pas à loger un simple particulier; et, comme on savait que les empereurs ont séjourné souvent à Ostie, on a supposé qu'ils logeaient dans cette belle habitation et on l'a appelée le « palais impérial [1] ». Cette hypothèse ne s'appuie sur aucune raison solide, et il semble plus naturel de croire que la maison appartenait à quelque riche banquier ou à quelque grand négociant : nous verrons tout à l'heure qu'il n'en manquait pas à Ostie.

Ce quartier n'est pas le seul où l'on trouve des traces manifestes de l'importance et de la prospérité de la ville. Le temple de Jupiter dont je viens de parler est aujourd'hui entièrement dégagé, et quand on l'a eu débarrassé des ruines qui en recouvraient la base, il a paru dans toute sa splendeur. Il se composait, comme la plupart de nos églises du moyen âge, de deux édifices superposés; celui du dessous servait de réserve et de magasin au temple lui-même. Le fronton était soutenu par six colonnes corinthiennes dont il ne reste que d'informes débris; mais on possède encore quelques-unes des sculptures élégantes qui ornaient la frise, et le temps a respecté le seuil de la porte, qui est formé d'un bloc admirable de marbre africain, long de 4 mètres [2]. Par là nous pouvons juger de la magnificence du reste. Devant le temple, dont l'entrée est tournée vers le midi, s'étend une petite place qui était ornée de portiques; de l'autre côté une rue droite se dirige vers le Tibre, c'est-à-dire vers le centre du mouvement et des affaires. Elle était, comme notre rue de Rivoli, bordée de portiques des deux côtés. Les piliers de brique qui les soutenaient sont

1. Voy. n° 9. — 2. On a trouvé, dans les ruines d'Ostie, une grande quantité de marbres précieux. Les plus beaux ont servi à orner la confession de Sainte-Marie-Majeure.

restés à leur place; on y remet aisément par la pensée la foule des promeneurs de tous les pays qui venaient s'y abriter aux heures chaudes du jour. Des deux côtés, on pénètre dans de grands magasins, dont quelques-uns ont été entièrement déblayés, et qui devaient être très vastes et fort riches[1]. Cette rue, avec les portiques, a 15 mètres de largeur; c'est la plus grande des voies romaines qu'on ait encore découvertes, et il n'y a rien à Pompéi qui en donne l'idée.

On en était là des travaux lorsque, en 1870, Rome changea de gouvernement. Les fouilles d'Ostie ne furent pas interrompues; on se contenta d'en confier la direction à M. Pietro Rosa, connu du public par les découvertes qu'il venait de faire au Palatin. M. Rosa, qui est un esprit inventif et plein de ressources, eut dès le premier jour une idée heureuse et qui devait être féconde. Il ne tenait guère à continuer les travaux de M. Visconti, qu'il remplaçait; il voulait tenter des voies nouvelles et diriger les fouilles d'un autre côté. Il se dit qu'Ostie, étant une des grandes villes de commerce de l'empire, qui recevait des marchandises de tous les pays du monde, possédait certainement des magasins pour les remiser, et que, si l'on consultait les usages ordinaires et les données du bon sens, ces magasins devaient être situés le long du Tibre. C'est là qu'il les chercha, et il lui fut aisé de les trouver. Le Tibre forme en cet endroit un demi-cercle, autour duquel la ville est construite. Toute trace de quais a disparu, et l'eau vient battre les murs des maisons. Quelques-unes même s'appuient sur de solides piliers qui avancent dans le fleuve, en sorte que les barques pourraient entrer aujourd'hui dans la cave et y déposer directement les denrées. Les vastes magasins voû-

1. Voy., sur le plan, n° 7.

tés qui recevaient les marchandises existent encore; on y retrouve ces grandes amphores à moitié enterrées dans le sol, où l'on déposait le blé et l'huile. Elles ont beaucoup servi, et quelques-unes portent la trace des réparations qu'on y a faites. Toutes ces maisons s'ouvrent sur une rue qui devait être très animée du temps de la prospérité d'Ostie. Elle est parallèle au fleuve, avec lequel des ruelles ou plutôt de petits passages la mettent en communication. L'un de ces passages est fermé par une porte d'un aspect monumental, qui prouve que même dans ces quartiers de commerce on avait un certain goût d'élégance, et qu'on y mêlait le sentiment des arts au souci des affaires. La rue des Docks, comme on pourrait l'appeler, a été dégagée dans une grande partie de sa longueur, et l'on peut la suivre aujourd'hui jusqu'au marché de Sévère.

II

Pourquoi le port d'Ostie fut fondé. — Les distributions gratuites de blé à Rome. — Difficulté d'approvisionner Rome. — Création du port de Claude. — Le port de Trajan. — Le Palais impérial. — La ville de *Portus*. — Magnificence d'Ostie et de *Portus*.

Tandis qu'on parcourt cette longue rue et qu'on chemine entre ces deux rangées de magasins interrompus de temps en temps par quelques points de vue sur le Tibre, on se trouve transporté dans un monde d'industrie et de commerce qui nous montre l'antiquité sous un jour nouveau. Les historiens anciens ne nous parlent guère des conditions économiques des sociétés de leur temps; ils ne paraissaient pas se douter qu'on pourrait être un jour curieux de savoir comment ces sociétés se procuraient leur subsistance, de quelle façon elles échangeaient leurs marchandises avec celles de leurs voisins, d'où leur

venaient les objets nécessaires ou agréables à la vie. Ces détails leur semblent trop bas, et, comme ils se plaisent à ne nous faire voir leur époque que par ses côtés les plus nobles, ils n'y descendent pas volontiers. C'est à Ostie surtout que toutes ces questions se posent; c'est là aussi qu'il est le plus aisé de les résoudre. La vue de ses ruines, les souvenirs de son histoire, peuvent nous donner à ce sujet plus d'un renseignement utile.

La tradition rapportait la fondation d'Ostie à un roi de Rome, Ancus Martius. « C'est lui, dit le vieux poète Ennius, qui bâtit ce port pour les beaux navires et les matelots qui cherchent leur vie sur les flots [1]. » Quand Rome fut devenue maîtresse du monde, les sages, qui s'occupaient de découvrir les raisons qui l'avaient rendue si puissante, félicitaient Romulus de n'avoir pas placé sa ville sur les bords de la mer. Cicéron, après les philosophes grecs, énumère tous les dangers auxquels les villes maritimes sont exposées. Il nous dit que chez elles rien n'annonce les surprises de l'ennemi qui peut aborder sur le rivage et pénétrer dans leurs murs sans que personne ait soupçonné son approche. Il ajoute qu'elles sont plus accessibles aux influences du dehors et sans défense contre la corruption des mœurs étrangères. « Les peuples qui les habitent ne s'attachent pas à leurs foyers; une continuelle mobilité de désirs et d'espérances les emporte loin de la patrie, et lors même qu'ils ne changent pas réellement de place, leur esprit toujours aventureux voyage et court le monde [2]. » C'est ce qui a perdu Corinthe et les belles îles de la Grèce, « qui, au milieu de cette ceinture de flots, semblent nager encore avec les insti-

1. Ostia munita est : idem loca navibus pulchris
Munda facit ; nautisque mari quærentibus vitam.
Ennii reliq. (Vahlen, p. 24).

2. Cic., *De Rep.*, II, 3.

tutions et les mœurs de leurs mobiles cités ». Cicéron en conclut que Romulus a fait preuve d'une rare sagacité en s'établissant dans l'intérieur des terres, et pourtant à proximité d'un fleuve qui pouvait lui apporter les marchandises des pays voisins. Il est très douteux que le fondateur de Rome ait fait tous les beaux raisonnements qu'on lui prête; mais il est sûr que la nouvelle ville s'applaudit beaucoup de n'être pas trop éloignée de la mer, et qu'elle chercha très vite à se servir pour sa fortune de ce voisinage avantageux. Les citoyens qui l'habitaient étaient animés de passions qui semblent d'abord incompatibles. On ne les montre ordinairement que sous un de leurs aspects, le plus beau et le plus brillant; ils en ont deux tout à fait contraires. C'étaient des soldats, des conquérants, auxquels la tradition ne donne plus que des attitudes héroïques; mais dans ces demi-dieux il y avait des négociants et des usuriers. Ils étaient avides autant que braves, ils aimaient la gloire, mais ils tenaient beaucoup aussi à l'argent; ils savaient très bien calculer, et, sous des dehors dédaigneux, ils se gardaient bien de négliger les beaux profits qu'on tire du commerce. C'est pour les satisfaire qu'Ancus Martius fonda le port d'Ostie, à l'endroit où le Tibre se jette dans la mer.

Un roi de Rome, à cette époque, n'était pas assez riche pour entreprendre loin de chez lui des travaux coûteux. On lui attribue la fondation d'un arsenal (*navale*); mais il est probable qu'il ne construisit ni bassins, ni jetées, au moins n'en a-t-on trouvé aucune trace[1]. L'embouchure même du fleuve formait le port, et l'on ne se donna pas

1. On a rapporté aux *Navalia* d'Ostie quelques débris de constructions en tuf et en travertin qui se trouvent près de la maison appelée Palais impérial, du côté de la tour *Boacciana*. Mais ces débris, à quelque monument qu'ils appartiennent, doivent être du dernier siècle de la république. Voy. *Ann. de l'Inst. de corresp. archéologique*, 1868, p. 148.

beaucoup de peine pour le rendre plus commode et plus sûr. Tel qu'il était, il servit pendant toute la république. Dans son enceinte étroite et peu profonde, il abritait non seulement les navires de commerce, mais les vaisseaux de l'État : Tite-Live nous apprend que plusieurs escadres partirent d'Ostie, pendant les guerres puniques, pour aller attaquer les flottes de Carthage. Il n'était pourtant pas possible qu'on se contentât toujours du vieux port d'Ancus Martius ; outre qu'il dut devenir insuffisant quand le commerce de Rome s'accrut avec sa puissance, le Tibre ne tarda pas à en ensabler les abords. Le fleuve jaune, comme on l'appelait, entraîne avec lui de grandes quantités de limon : M. Lanciani a calculé qu'à l'embouchure de Fiumicino le rivage s'avance dans la mer de plus de 3 mètres tous les ans, et de 9 mètres à celle d'Ostie. L'entrée du port devint donc tous les jours plus difficile, et vers la fin de la république les grands navires n'y pouvaient presque plus aborder.

C'était pourtant l'époque où Rome avait le plus besoin d'attirer à elle, pour sa subsistance, les vaisseaux du monde entier. — Comment la campagne romaine, ce pays d'abord si riche et si bien cultivé, arriva-t-il si vite à ne pouvoir plus nourrir ses habitants? Pline l'ancien en accuse surtout l'extension de la grande propriété : *latifundia perdidere Italiam.* Ces vastes domaines, qui avaient absorbé l'héritage de tant de pauvres familles, contenaient des parcs, des jardins, des portiques et des promenades : c'était autant d'enlevé à l'agriculture. Dans le reste, les maîtres étaient partout entraînés à remplacer le blé par les pâturages, qui sont d'un revenu plus sûr et d'un entretien plus commode. M. Mommsen ajoute que la concurrence étrangère découragea les agriculteurs romains, et que lorsqu'ils virent les marchands de la Sicile et de l'Égypte apporter en abondance et à

bas prix le blé de leur pays, ils cessèrent de le cultiver chez eux. Dès lors Rome, la puissante Rome, fut à la merci de ses voisins : elle ne subsista plus que des produits du dehors que la mer lui apportait à travers mille dangers. « Tous les jours, dit Tacite dans son énergique langage, la vie du peuple romain est le jouet des flots et des tempêtes [1]. » En même temps, et comme pour rendre le mal sans remède, les chefs de la démocratie, arrivés enfin au pouvoir, payèrent au peuple leur bienvenue par une libéralité dont les conséquences devaient être fatales à la république. C. Gracchus fit décider que l'État se chargerait désormais de nourrir en partie les citoyens pauvres. On leur distribuait des bons de blé (*tesseræ frumentariæ*) qui leur permettaient de l'avoir à moitié prix. Comme il est naturel qu'on ne s'arrête pas aux demi-mesures, quelque temps après les Gracques un autre démagogue imagina de le donner pour rien. Moins on payait, plus augmentait le nombre de ceux qui voulaient jouir de cette faveur : on en comptait 320,000 quand César s'empara de l'autorité. Tout populaire qu'il voulait être, il trouva qu'il y en avait beaucoup trop, et réduisit le chiffre à 150,000, ce qui est déjà bien honnête. On dit qu'Auguste voulut aller plus loin, et qu'il eut un moment la pensée de ne plus rien donner à personne. Suétone rapporte qu'à la suite d'une famine où l'on chassa de Rome les troupes d'esclaves à vendre, les bandes de gladiateurs et tous les étrangers, à l'exception des professeurs et des médecins, l'empereur songea à supprimer entièrement les distributions gratuites. Il voyait bien qu'elles encourageaient la paresse et faisaient déserter les champs. Il les conserva pourtant, car il

1. *Ann.*, III, 54 : *Vita populi romani per incerta maris et tempestatum quotidie volvitur.*

craignait, dit son historien, que, s'il les supprimait, quelque ambitieux ne s'attirât la faveur du peuple en promettant de les rétablir[1]. Il finit même par se montrer moins rigoureux que César, et, à sa mort, 200,000 citoyens recevaient le blé de l'État[2]. C'était beaucoup si l'on songe qu'à Paris 113 000 personnes seulement sont inscrites sur les listes de l'Assistance publique, que la population de Rome, d'après les calculs les plus favorables, était inférieure d'un bon tiers à celle de Paris, et qu'une grande partie de cette population se composait d'esclaves qui devaient être nourris par leurs maîtres. Nous en devrions conclure qu'il y avait un nombre très considérable de pauvres à Rome, s'il n'était plus naturel de penser que beaucoup de ceux qui venaient recevoir l'aumône du prince n'étaient pas des pauvres véritables, mais de petits bourgeois qui étaient fort satisfaits de toucher ce supplément de revenu qui les faisait vivre plus à l'aise. Ils n'y mettaient aucune honte; au contraire, ils paraissaient en être fiers : comme ces libéralités ne se donnaient qu'aux gens qui jouissaient du droit de cité, on en voit qui mettent sur leur épitaphe « qu'ils ont eu part aux distributions de blé », pour établir qu'ils sont citoyens.

Dès lors l'approvisionnement de leur capitale devint le plus grand souci des empereurs. Le peuple romain, si soumis, si complaisant, si prêt à flatter tous les caprices de ses maîtres, ne se fâchait plus que lorsqu'il craignait de voir sa ration de blé diminuée. Au moindre retard qu'éprouvaient les distributions, qui devaient se faire

1. Suétone, *Aug.*, 42. — 2. Ce nombre fut conservé jusqu'à l'époque des Sévère. On peut consulter sur toutes les questions qui concernent les distributions de blé un travail très complet de M. Otto Hirschfeld, intitulé : *Die Getraideverwaltung in der römischen Kaiserzeit*, qui a paru dans le *Philologus* en 1870.

tous les mois, cette populace, qui d'ordinaire acceptait tout sans se plaindre, s'ameutait devant le palais, ou, en l'absence du prince, allait piller la maison et briser les meubles du préfet de Rome. Quand le bruit se répandait que le pain pourrait manquer, il courait par la ville de ces frayeurs insensées comme on en a vu chez nous dans les plus mauvais jours de notre révolution, et qui disposaient la foule à tous les excès. Les empereurs n'avaient rien négligé pour prévenir ces craintes; ils encourageaient par toutes sortes de privilèges les marchands de tous les pays à porter leur blé en Italie. Claude assura de grands avantages à ceux qui construisaient des vaisseaux dans cette intention; il augmenta leurs bénéfices et leur promit de les indemniser de leurs pertes [1]. Tous ceux qui, de quelque manière, étaient employés dans l'administration des subsistances de Rome (*Annona*) furent exemptés de tout autre service : « ils travaillent, disait la loi, dans l'intérêt public [2]. » Cette administration fut l'objet de tant de distinctions et de faveurs de la part du gouvernement qu'on finit par la respecter beaucoup dans les provinces; on avait partout le sentiment de son importance, et comme elle se proposait de faire vivre « la ville sacrée », on l'appelait quelquefois *Annona sancta* [3]. Les céréales arrivaient en Italie de toutes les contrées du monde; mais c'était l'Égypte qui fournissait la plus grande partie, plus de la moitié, de ce qui se consommait à Rome. Cette énorme quantité de blé, recueillie dans le pays par les employés de l'*annone*, était envoyée en Italie sur une flottille particulière, au moment qu'on jugeait le plus favorable. Mais, comme en Égypte la récolte dépend de l'inondation du Nil et n'est pas toujours de la même abondance, Commode eut l'idée de

1. Suétone, *Claud.*, 18. — 2. Dig., L, 6, 5, 3. — 3. Orelli, 1810.

s'assurer contre ce hasard fâcheux en créant une flotte nouvelle qui s'en allait tous les ans à Carthage chercher les blés de l'Afrique [1]; on mettait ainsi à contribution les deux pays les plus fertiles du monde. Ce n'était pourtant pas assez encore; l'Égypte et l'Afrique pouvaient être frappées ensemble de la même stérilité; il fallait prendre des précautions contre une disette générale et mettre Rome à l'abri d'une famine qui atteindrait le monde entier. Pour y parvenir, on bâtit d'immenses greniers qu'on remplissait dans les temps d'abondance, en prévision des mauvaises années. Les princes prudents avaient soin de les tenir toujours pleins; ils renfermaient, nous dit-on, de quoi faire vivre pendant sept ans toute la populace de Rome : il n'en fallait pas moins pour rassurer cette foule si facilement effrayée, et qui avait tant peur de mourir de faim [2].

Ce qui explique cette frayeur qu'éprouvait le peuple, c'est que la plus grande partie du blé qui approvisionnait Rome n'y pouvait venir que par mer; or la mer épouvantait les Romains. Ces vaillants soldats ne furent pas en même temps des navigateurs intrépides, comme les Grecs. Ils étaient portés à s'exagérer les périls de l'élément perfide; ils tremblaient toujours pour le sort de ces vaisseaux précieux qui portaient leur subsistance et qui avaient la mer à traverser. Aussi était-ce tous les ans un événement que l'apparition de la flotte d'Égypte en vue des côtes d'Italie. Sénèque raconte que, lorsqu'on apercevait, à Pouzzoles, ces vaisseaux légers qu'on appelait « les messagers », qui précédaient et annonçaient les autres, la Campanie était en joie. La foule se pressait sur les jetées du port, et l'on cherchait à distinguer dans

1. Hist. Aug., *Comm.*, 17. — 2 Hist. Aug., *Sept. Sev.*, 8; *Heliog.*, 27.

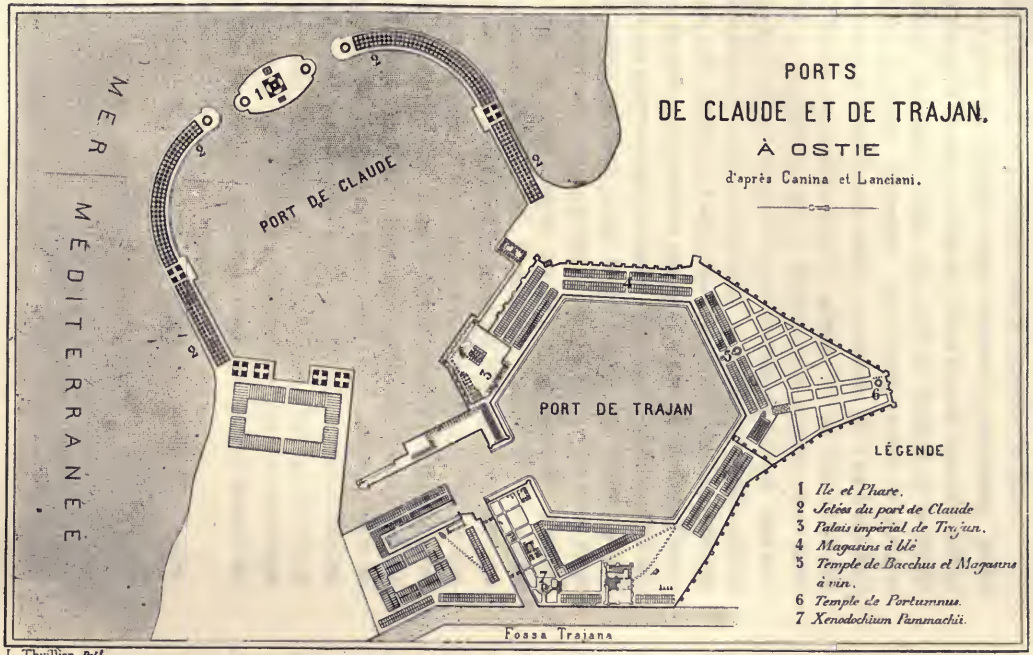
la profondeur de la mer, au milieu de la multitude des navires, ceux d'Alexandrie, qu'on reconnaissait à la forme particulière de leurs voiles [1]. C'était beaucoup d'avoir traversé la Méditerranée et d'être arrivé d'Égypte à Pouzzoles, mais le voyage n'était pas pourtant achevé : il fallait aller, en longeant le rivage, de Pouzzoles à Ostie, ce qui présentait beaucoup de danger, et, même quand on était en face du Tibre et en vue d'Ostie, tout n'était pas fini. L'entrée du fleuve était si difficile, la côte si mauvaise et si changeante, que plus d'un navire venait misérablement y échouer. N'avait-on pas vu un jour deux cents vaisseaux à la fois périr dans le port même, où ils n'étaient pas protégés contre la tempête [2] ?

Ce dernier péril au moins, on pouvait le conjurer. Il suffisait de construire à Ostie un port plus sûr, où les navires aborderaient aisément et n'auraient rien à craindre des orages. César avait, dit-on, songé à le faire ; mais la mort l'en empêcha, et ce projet fut abandonné pendant plus d'un siècle après lui. Ce fut Claude, l'imbécile Claude, qui eut l'honneur de l'exécuter. Ce pauvre prince, que ses malheurs domestiques ont rendu ridicule et dont la tête n'était pas très saine, avait pourtant le goût des travaux utiles. Son zèle ici fut stimulé par un danger personnel qu'il avait couru au commencement de son règne. Quand il arriva à l'empire, Rome souffrait cruellement d'une famine dont on accusait son prédécesseur d'être la cause. Caligula, qui était, lui, tout à fait fou, avait eu la fantaisie de se promener à cheval sur le golfe de Naples. Pour le satisfaire, on avait réuni en grande hâte tout ce qui se trouvait de vaisseaux et de barques dans les ports d'Italie ; puis, en les attachant ensemble, on en avait fait un large pont qui allait de

1. Sénèque, *Epist.*, 77. — 2. Tacite, *Ann.*, xv, 18.

Pouzzoles à Bauli, avec des auberges sur la route pour se divertir, et l'empereur s'était passé son caprice. Mais les vaisseaux employés aux plaisirs de César n'avaient pas pu aller chercher dans le temps favorable les blés de l'Égypte et de l'Afrique, et Rome manquait de pain [1]. Caligula étant mort dans l'intervalle, le peuple, dans sa colère, s'en était pris à Claude, qui n'était pas coupable, et on avait failli lui faire payer les folies de son prédécesseur. Assailli au milieu de Forum, insulté, battu, il ne s'était sauvé des mains de ces forcenés que grâce à une porte dérobée qui s'était trouvée ouverte et qui lui permit de rentrer au Palatin [2]. Claude eut grand'peur ce jour-là. Pour n'être plus exposé à des séditions de ce genre et rendre l'arrivée des blés plus facile, il résolut de bâtir un nouveau port à Ostie. On raconte que les ingénieurs, contrairement à leurs habitudes, exagérèrent les dépenses de l'entreprise pour l'en détourner [3]; mais il tint bon contre tout le monde, ce qui n'était guère son usage, et, de peur que les travaux ne fussent conduits avec négligence, il prit le parti de les surveiller lui-même. Pendant tout le temps qu'ils durèrent, il fit de nombreux séjours à Ostie. Il s'y trouvait le jour où il prit fantaisie à sa femme Messaline, lui vivant et régnant, de se marier en grande cérémonie avec son amant Silius. Tacite rapporte que le lendemain des noces, tandis qu'elle se livrait avec ses amis à une sorte d'orgie ou de bacchanale furieuse, l'un d'eux, dans une saillie de débauche, monta sur un arbre élevé, et que, comme on lui demanda ce qu'il voyait, il répondit

1. Suét., *Calig.*, 19; Aurel. Vict., *Claud.* — 2. Suét., *Claud.*, 18. — 3. Ildut y avoir, à ce sujet, une discussion importante au Sénat. On en trouve la trace dans Quintilien, III, 21, et II, 8. Tout ce qui a rapport au port de Claude et à celui de Trajan a été étudié avec beaucoup de soin par M. Lanciani dans un article important : *Sulla cita di Porto* (*Ann. de l'Inst. de corresp. arch.*, 1868).



L. Thuillier Del.

Kilomètres 0 100 500 1000

Echelles

Pieds antiques 100 500 1000 2000

qu'un affreux orage arrivait d'Ostie[1]. C'était le mari qui, prévenu un peu tard, venait troubler la fête.

Le port de Claude existe encore[2]; seulement, grâce au progrès de l'ensablement, il se trouve aujourd'hui au milieu des terres, mais on peut en distinguer la forme et en mesurer l'étendue. On l'avait creusé à quelque distance de l'ancienne Ostie, au-dessus de l'embouchure du Tibre, peut-être dans la pensée de le préserver des sables. Il était fermé, à droite et à gauche, par deux jetées solides, « semblables, dit Juvénal, à deux bras qui s'avancent au milieu des flots[3]. » Celle de droite, que sa situation mettait à l'abri des tempêtes, était formée par des arches qui laissaient pénétrer l'eau de la mer; l'autre était en maçonnerie pleine et résistante : il fallait qu'elle eût assez de force pour tenir contre les vagues quand elles sont soulevées par les vents du midi. Entre les deux jetées, on avait coulé, en le remplissant de pierres, l'énorme vaisseau sur lequel on venait de rapporter un des plus grands obélisques de l'Égypte. C'était devenu une sorte d'îlot, qui protégeait le port et ne laissait des deux côtés, pour y pénétrer, qu'une passe garnie de chaînes de fer[4]. Sur cette petite île, on éleva un phare, c'est-à-dire une tour à plusieurs étages, ornée de colonnes et de pilastres comme celle qui servait à éclairer le port d'Alexandrie. A la lueur des feux que le phare projetait sur les eaux, les navires pouvaient se diriger pendant la nuit et pénétrer dans le port à toutes les heures et par tous les temps.

Quoique le port de Claude mesurât, selon M. Texier,

1. Tacite, *Ann.*, XI, 31. — 2. Pour dresser le plan des ports d'Ostie, on s'est servi de la carte publiée par Canina (*Atti della pont. acc. di arch.*, VIII.) Mais on a eu soin, pour le port de Trajan, de corriger le plan de Canina par celui de M. Lanciani, qui est plus exact (*Monum. del Ist.*, VIII, pl. 9). — 3. Juvénal, XII, 77. Voy. sur le plan, n° 2. — 4. Voy., sur le plan, n° 1.

70 hectares de surface, il fut bientôt trop étroit, et l'on éprouva, sous Trajan, le besoin de l'agrandir. Ce prince infatigable, qui remplit le monde d'édifices de toute sorte, surtout de monuments utiles, s'était fort préoccupé des constructions maritimes. Il avait réparé le port d'Ancône et fondé celui de *Centumcellæ* (*Civita Vecchia*). A Ostie, au lieu de se contenter d'étendre le port de Claude, il en fit creuser un nouveau, qui, comme l'autre, est encore visible au milieu des terres, et dont on distingue aisément la forme et les contours aux ondulations du sol. C'était un bassin hexagone de près de 40 hectares, bordé de tous les côtés par un quai de 12 mètres, avec des bornes de granit qui devaient servir à amarrer les navires et qui sont encore à leur place. Le nouveau port faisait suite à l'ancien, auquel il se reliait par un canal de 118 mètres de largeur. Pour le mettre en communication avec le Tibre, et par le Tibre avec Rome, on creusa un autre canal (*fossa Trajana*), qui est devenu avec le temps un nouveau bras du fleuve, le seul qui soit aujourd'hui navigable et qu'on appelle le *Fiumicino*. Les navires entraient donc dans le port de Claude et passaient de là dans celui de Trajan, qui formait une sorte de bassin intérieur. Là, s'ils étaient trop grands pour naviguer sur le Tibre, on les déchargeait de leurs marchandises, qu'on transportait sur des barques plus petites. Une peinture curieuse, découverte à Ostie même, dans le tombeau d'un riche patron de navire, nous montre comment s'accomplissait cette opération. Cette peinture représente une de ces barques qui servaient à la navigation du Tibre et qu'on appelait *naves caudicariæ*. Chacune d'elles, comme les vaisseaux d'aujourd'hui, avait son nom par lequel on la désignait et qu'on inscrivait en noir ou en rouge sur quelque endroit apparent. Celle-ci avait reçu le nom d'une divinité auquel on ajou-

tait, de peur de confusion, celui de son propriétaire : on l'appelait l'Isis de Geminius (*Isis Geminiana*). Sur la poupe, au-dessus d'une petite cabine, le pilote Pharnaces tient le gouvernail. Vers le milieu, le capitaine Abascantus surveille les travailleurs. Du rivage, des portefaix, courbés sous le poids d'un sac de blé, se dirigent vers une petite planche qui joint la barque à la terre. L'un d'eux est déjà arrivé et verse le contenu de son sac dans une sorte de grande mesure (*modius*), tandis qu'en face de lui le *mensor frumentarius*, chargé des intérêts de l'administration, s'occupe à voir que la mesure soit bien pleine et tient les bords du sac pour que rien ne se perde. Un peu plus loin un autre portefaix, dont le sac est vide, s'est assis et se repose, et toute sa physionomie respire un air de satisfaction qu'explique le mot que le peintre a écrit au-dessus de sa tête : « J'ai fini, *feci.* » C'est une scène d'une vérité saisissante, comme on en voit tous les jours dans nos ports de mer. — La barque ainsi chargée se dirigeait par la *fossa Trajana* vers le Tibre et suivait le fleuve jusqu'à Rome.

Auprès des nouveaux ports, une ville nouvelle se forma. On l'appelait, du nom de son fondateur, *Portus Trajani*, ou simplement *Portus* (aujourd'hui *Porto*). Elle devait être habitée surtout par des négociants et des employés de l'*annone*. M. Lanciani affirme que plus des deux tiers des maisons dont il reste quelques débris étaient des magasins. Ils s'étendent sur plusieurs rangs autour du bassin, en longues files régulières, et ils semblent avoir été construits tous à la fois et sur le même modèle. Ils devaient avoir deux étages : celui du bas, où l'on remisait le blé, le vin ou l'huile, et l'étage supérieur, aujourd'hui détruit, qui contenait sans doute les logements des ouvriers et des employés. Les magasins pour le blé se reconnaissent encore à l'épaisseur de leurs murailles et

au soin qu'on a pris de les revêtir d'un fort enduit pour les préserver de l'humidité, qui était tant à craindre dans un pays si marécageux[1]. On pense que les magasins des marchands de vin étaient situés près d'un temple de Bacchus, dont on a retrouvé les restes[2]. Il devait y en avoir d'autres pour l'huile et le marbre; car on en faisait aussi un grand commerce à Ostie. A côté de ces vastes entrepôts, dont un port de mer ne peut se passer, Trajan ne négligea pas de construire des édifices destinés à l'embellissement de la ville, des bains, des portiques, des temples[3]; enfin, comme il était fier de son ouvrage et qu'il devait souvent venir le visiter, il se bâtit à lui-même un magnifique palais dans un terrain qui séparait son port de celui de Claude[4]. Ce palais serait sans doute l'une des ruines les plus curieuses de l'antiquité romaine, s'il avait été déblayé d'une manière intelligente, et si l'on avait pris soin d'en conserver les débris. M. Texier a raconté dans un article intéressant de quelle manière il y pénétra lorsqu'on en ignorait presque l'existence[5]. Un ouvrier qui poursuivait un blaireau, le voyant entrer dans un trou, y avait introduit un bâton pour l'atteindre; il s'aperçut bientôt que le trou s'agrandissait aisément, et, quand il eut écarté quelques grosses pierres, il vit que l'ouverture donnait accès dans une grande salle. M. Texier, qu'on avertit, y entra le premier et y fut témoin d'un beau spectacle : tandis que ce premier rayon du jour, pénétrant dans des profondeurs où l'ombre régnait depuis des siècles, faisait frissonner tout un monde

1. Voy., sur le plan n° 4. Tous ces détails sont tirés du travail de M. Lanciani cité plus haut. — 2. Voy. n° 5. — 3. A l'entrée de la ville, on a cru reconnaître les ruines d'un temple de Portumnus. Voy., n° 6. — 4. Voy. n° 3. — 5. Cet article a été publié dans la *Revue générale d'architecture* de Daly, XV. M. Texier avait été chargé par le gouvernement français d'étudier les atterrissements des grands fleuves de la Méditerranée,

d'insectes qui en avaient fait leur résidence, il éclairait les lianes et les stalactites qui pendaient à la voûte, et les petites mares d'eau qui brillaient dans les fonds. De cette salle on arrivait dans une autre, qui était suivie d'autres encore. Il y en avait tant, nous dit M. Texier, et elles étaient si vastes que, pour se reconnaître dans cette obscurité, on fut obligé de se diriger à la boussole, comme dans une forêt vierge. Depuis cette époque, des fouilles ont été exécutées dans le palais de Trajan par l'ordre du prince Torlonia, auquel appartient tout le pays ; malheureusement ce n'était pas dans un intérêt scientifique. Comme on ne cherchait que des objets d'art pour enrichir le musée de la Lungara, on a fouillé avec beaucoup de hâte et de secret. La récolte faite, on s'est hâté, selon l'antique usage, de recouvrir tout ce qu'on avait mis au jour. M. Lanciani, à qui on a permis, par grande faveur, d'entrevoir ces belles ruines, n'a pas eu même le loisir d'en lever le plan. Il nous parle de bains, de temples, de salles splendides, d'un petit théâtre, parfaitement visible, où Trajan venait sans doute se délasser au spectacle des pantomimes, qu'on lui reprochait de trop aimer; enfin d'un portique immense dont les colonnes, qui étaient encore à leur place, ont fait donner au palais entier, dans le pays, le nom de *Palazzo delle cento colonne*. Ces débris étaient si beaux qu'ils arrachaient des cris d'admiration au paysan grossier qui conduisait M. Lanciani. Après avoir échappé aux barbares du moyen âge et aux amateurs de la renaissance, plus terribles souvent que les barbares, ils ont achevé de périr obscurément de nos jours, par l'ordre d'un grand seigneur maladroitement épris d'antiquités : *Quod non fecerunt barbari fecerunt Barberini.*

Ce n'était pas seulement le palais de l'empereur qui étalait tant de magnificence; nous savons que les deux

villes, Ostie et Portus, étaient riches et somptueuses. C'est ce que montrent assez les belles colonnes, les marbres précieux, les admirables statues qu'on y a trouvés. Tout devait y être en abondance. Tacite raconte qu'après l'incendie de Rome, sous Néron, on construisit en toute hâte, au Champ de Mars et dans les jardins publics, des abris provisoires pour la foule des gens qui n'avaient plus d'asile. Il fallut au plus vite les garnir de meubles : on les fit venir d'Ostie[1]. Il y en avait donc dans cette ville beaucoup plus que pour l'usage des habitants. Cette prospérité s'accrut encore après Néron. Indépendamment des grands travaux de Trajan dont j'ai parlé, Hadrien et Antonin embellirent Ostie de monuments magnifiques. Aurélien y fit bâtir un Forum nouveau, et le faible empereur Tacite lui donna de sa fortune particulière cent colonnes en marbre de Numidie de 23 pieds de haut[2] : c'était une libéralité fort extraordinaire dans un temps si malheureux. Comme il arrivait dans toutes les grandes villes industrielles, les corporations y étaient très nombreuses. Tout le commerce s'y divisait en corps de métiers qui avaient leur lieu de réunion, leur trésor, leurs magistrats, et parmi ces sociétés il y en a qui paraissent avoir été fort importantes. Naturellement, il s'y était fait de très grandes fortunes ; quelques-uns de ces heureux négociants que le commerce de l'huile ou du blé avait enrichis ont tenu à laisser d'eux-mêmes de grands souvenirs. Après avoir conquis l'opulence, ils voulaient obtenir la considération et se montraient fabuleusement généreux pour l'embellissement de leur ville ou les plaisirs de leurs concitoyens. Tel fut ce Lucilius Gamala, qui vivait probablement sous les Antonins[3], et dont quelques

1. Tacite, *Ann.*, xv, 39. — 2. Hist. Aug., *Aurel.*, 45 ; *Tac.*, 10. — 3. C'est du moins l'opinion de M. Mommsen, le dernier qui ait étudié les deux grandes inscriptions qui concernent Gamala (*Ephemeris*

inscriptions nous rapportent les libéralités. Il était d'une famille ancienne, et ses ancêtres, pendant plusieurs générations, avaient occupé à Ostie les fonctions les plus honorables. Aussi l'avait-on fait décurion, c'est-à-dire conseiller municipal, dès le berceau. Il devint plus tard pontife, questeur, édile, duumvir, enfin tout ce qu'on pouvait être dans une colonie romaine. Après sa mort, on lui décerna des funérailles publiques et on lui dressa des statues; mais aussi de combien de bienfaits n'avait-il pas payé d'avance les honneurs dont on le comblait! La liste, qui sans doute n'est pas complète, est vraiment incroyable; il avait donné des jeux publics, des combats de gladiateurs plus beaux et plus coûteux qu'il n'était d'usage de le faire, sans vouloir accepter la somme d'argent que la ville accordait au magistrat pour l'aider dans ces dépenses. Il avait offert deux fois à dîner à tous les habitants d'Ostie, et une fois même il les avait traités dans 117 salles à manger [1]; il avait pavé à ses frais une rue, voisine du Forum, dans l'espace qui s'étendait entre deux arcs de triomphe; il avait réparé le temple de Vulcain, celui du Tibre, celui des Castors, reconstruit celui de Vénus, de la Fortune, de Cérès et de l'Espérance; il avait fait cadeau de poids publics dans le marché et la halle aux vins, élevé un tribunal de marbre sur le Forum; il avait bâti tout un arsenal et reconstruit les thermes d'Antonin détruits par un incendie. Enfin, comme la ville, qui s'était engagée à fournir une somme considérable au trésor de l'État, dans un moment de détresse, avait peine à tenir ses engagements, et qu'elle était

epigr., III, p. 319). MM. Visconti, Wilmanns et Homolle avaient élevé des doutes sur l'une d'elles; M. Mommsen les croit toutes les deux authentiques.

1. Plutarque nous apprend que César après son triomphe, donna à dîner au peuple de Rome dans 1,022 salles à manger. On voit que Gamala imitait de grands exemples.

forcée de vendre les propriétés communales, Gamala vint à son aide et lui donna d'un seul coup 3 millions de sesterces (600,000 francs). Quelle immense fortune supposent ces libéralités ! Voilà les personnages qui habitaient les belles maisons qu'on découvre à Ostie ; on n'a pas de peine à comprendre qu'ils les aient bâties avec tant de magnificence et remplies de si beaux ouvrages.

III

Les monuments religieux d'Ostie. — Établissement et progrès rapide du christianisme. — Le *Xenodochium* de Pammachius. — Le prélude de l'*Octavius* de Minutius Felix. — Mort de sainte Monique.

Une particularité qui frappe tous ceux qui s'occupent des antiquités d'Ostie, c'est le grand nombre de temples et de sanctuaires de toute sorte qu'on y avait construits. Les historiens et les inscriptions en mentionnent beaucoup, et quelques-uns ont été retrouvés dans les fouilles de ces derniers temps. Évidemment Ostie devait être une ville dévote. Elle possédait un culte local, celui de Vulcain, auquel elle paraît très attachée. Les pontifes de Vulcain sont chez elle les chefs de la religion : ils surveillent les autres cultes et donnent aux particuliers qui le souhaitent la permission d'élever des monuments dans les édifices sacrés. Mais Vulcain n'est pas le seul dieu qui soit fêté à Ostie ; on prie aussi très dévotement les autres, surtout la Fortune et l'Espérance, véritables divinités des négociants, Castor et Pollux, protecteurs des gens de mer, Cérès, qui devait compter beaucoup d'adorateurs dans une ville enrichie par le commerce du blé. Les étrangers, qui formaient une bonne partie de la population, avaient naturellement amené leurs divinités avec eux, et elles jouissaient d'un très grand crédit. Comme

les relations avec l'Égypte étaient très fréquentes, on avait élevé des autels et des statues à Isis et Sérapis. Le culte asiatique de la Mère des dieux était aussi en grande estime, et les habitants d'Ostie avaient eu le spectacle d'un de ces sacrifices solennels qu'on appelait des Tauroboles, dans lesquels un personnage important de la ville, placé dans une sorte de cave dont le plafond était percé de trous nombreux, se faisait arroser du sang d'un taureau immolé au-dessus de lui, qui devait le purifier de ses fautes et assurer le salut de sa famille et de sa cité. Nous avons encore l'inscription destinée à conserver le souvenir de cette fête religieuse. Une des plus curieuses découvertes qu'aient amenées les fouilles de ces dernières années est celle du temple de la Mère des dieux, à côté duquel on a retrouvé la salle de réunion de la corporation religieuse des Dendrophores [1]. Mithra, le soleil invincible, le dieu insaisissable (*deus indeprehensibilis*), comme l'appelle un de ses adorateurs d'Ostie, y était aussi l'objet de beaucoup d'hommages. On sait que ce culte, qui excitait la piété par ses associations secrètes et ses sacrifices mystérieux, obtint une grande importance dans les dernières années de l'empire, et que toutes les forces vives du paganisme semblent s'être alors résumées en lui pour lutter contre la religion nouvelle. On a découvert à Ostie non seulement des restes nombreux de monuments mithriaques, mais un temple consacré à la divinité persane. C'était une sorte de chapelle domestique située dans la belle maison dont j'ai parlé plus haut, qu'on appelle le palais impérial [2]. Elle est divisée en trois parties, non pas par des colonnes, comme il arrive dans les basiliques chré-

1. Voy., sur le plan des fouilles d'Ostie, n° 4. Ce temple de la Mère des Dieux ou de Cybèle a été l'objet d'un long travail de M. C. L. Visconti dans les *Annales de corresp. arch.*, 1868, p. 362. — 2. Voy., sur le plan des ruines d'Ostie, n° 11.

tiennes, mais par des différences de niveau. Chacune d'elles était réservée sans doute à des fidèles d'un rang différent : cette sorte de classement était naturelle dans un culte où la hiérarchie avait tant d'importance. La chapelle devait être fort élégante, si l'on en juge par les marbres précieux dont elle est pavée. En face de la porte d'entrée se trouve l'autel, élevé de quatre marches au-dessus du sol, avec les deux génies qui représentent les deux équinoxes, l'un qui tient un flambeau droit, l'autre un flambeau renversé. Au-dessus de l'autel on avait placé, selon l'habitude, une image du jeune dieu, la tête couverte du bonnet phrygien et sacrifiant le taureau. On en a retrouvé quelques débris à terre. Une inscription nous apprend « que la décoration de l'autel a été faite aux frais de C. Cœlius Hermeros, prêtre de ce sanctuaire. »

Ostie semblait donc être un terrain tout préparé d'avance pour le christianisme : on sait que les pays les plus religieux sont ceux où il s'est établi le plus vite. Les ports de mer, les villes de passage et de commerce, où se réunissaient des gens de toutes les contrées, où s'élevaient des temples à tous les dieux, où les cultes de l'Orient comptaient le plus de fidèles, lui étaient particulièrement favorables; aussi est-il probable que ses progrès furent très rapides à Ostie [1]. Il y posséda bientôt deux sièges épiscopaux; l'un à Ostie même, l'autre à *Portus Trajani*, qui fut illustré par S. Hippolyte. Vers le temps de Théodose, un ami de S. Jérôme, le riche et noble Pam-

1. Les Juifs, qui se glissaient partout, devaient être assez nombreux à Ostie et à *Portus*. On y a trouvé un certain nombre d'inscriptions grecques qui portent le chandelier à sept branches et la formule Ἐν εἰρήνῃ. L'une d'elles mentionne un chef de la communauté auquel elle donne le nom de « Père des Hébreux. » La présence des Juifs à Ostie explique aussi pourquoi le christianisme s'y est vite développé.

machius, eut l'idée généreuse de construire à *Portus* un hospice (*Xenodochium*) pour les voyageurs pauvres. On y accueillait les gens venus de Rome pendant qu'ils attendaient un vent favorable, et ceux qui arrivaient de partout dans la grande ville pour y traiter leurs affaires ou y chercher fortune. Ils étaient si heureux de trouver un asile où ils pouvaient se reposer quelques jours après les fatigues du voyage, que la réputation de l'hospice de Pammachius se répandit bientôt dans le monde entier. S. Jérôme dit que la Bretagne en a entendu parler et que l'Égyptien ou le Parthe s'en entretiennent[1]. M. de Rossi croit l'avoir retrouvé parmi les ruines de *Portus*[2]. Il en reste des débris considérables, où l'on reconnaît assez distinctement une basilique et une vaste cour entourée de colonnes qui étaient prises à des monuments antérieurs : c'était la manière ordinaire dont on bâtissait au quatrième et au cinquième siècle, et l'on ne savait plus faire d'édifices nouveaux qu'en dépouillant les anciens. Comme il arrive dans les cloîtres du moyen âge, au milieu de la cour se trouvait une sorte de citerne ou de puits qui portait une inscription aujourd'hui fort mutilée, mais où l'on a pu lire ces mots : « Que celui qui a soif vienne ici se désaltérer[3]. »

Le christianisme d'Ostie reste attaché pour nous à deux souvenirs importants qu'il est impossible d'oublier quand on visite ces ruines : le prélude de l'*Octavius* et la mort de sainte Monique. L'*Octavius* est le premier essai d'une apologie chrétienne, écrite par un Romain, dans la langue de Rome ; c'est encore aujourd'hui l'un des ouvrages les plus intéressants qu'on puisse lire. L'auteur, Minutius Felix, était un avocat et un homme du monde, qui vivait sans doute dans une société élégante et devait s'y plaire.

1. S. Jérôme, *Epist.*, 77, 10. — 2. Voy., sur le plan des ports impériaux, n° 7. — 3. Rossi. *Bull. di arch. crist.*, 1866.

Il s'adresse à des lettrés, à des mondains, et veut s'en faire écouter ; aussi se garde-t-il de présenter ses opinions sous une forme aride et dogmatique qui pouvait rebuter des indifférents; il leur donne un tour agréable et cherche à piquer la curiosité des lecteurs par une mise en scène dramatique. Son livre est un dialogue où il met aux prises, non pas des théologiens qui dissertent, mais d'honnêtes gens qui s'entretiennent un jour de loisir. Il suppose qu'un de ses anciens amis, Octavius, chrétien comme lui, le vient voir après une longue absence, et que, pour être plus libres et s'appartenir davantage l'un à l'autre, ils quittent Rome pendant quelques jours, en compagnie d'un ami commun, Cæcilius, qui est resté païen. C'est pendant les féries des vendanges, époque où, les tribunaux étant fermés, les avocats sont en vacances. Ils partent donc tous les trois pour Ostie, «site charmant», où l'esprit jouit du repos et le corps retrouve la santé. Un matin qu'ils se dirigeaient vers la mer, « se livrant au plaisir de fouler le sable qui cédait sous leurs pas et d'aspirer cette brise légère qui rend la vigueur aux membres fatigués », Cæcilius, le païen, ayant aperçu une statue de Sérapis, la salue, selon l'usage, en approchant sa main de sa bouche. Cet acte religieux blesse Octavius, qui ne peut s'empêcher de dire à l'autre chrétien : « C'est mal, mon frère, de laisser dans cette grossière erreur un ami fidèle. Lui permettrez-vous d'envoyer des baisers à des statues de pierre qui ne méritent pas cet honneur, toutes couvertes de couronnes et arrosées d'huile qu'elles sont? » Personne ne répond d'abord, et la promenade continue. Quand on a visité la plage d'Ostie, il est aisé de refaire par la pensée le chemin que les amis parcoururent ensemble. Ils suivirent sans doute cette longue rue qui longe le Tibre ou quelque rue parallèle; puis, arrivés à l'endroit où les maisons

cessaient et où rien ne bornait la vue, ils jouirent de l'aspect de cet immense horizon. Ils marchaient sur le sable humide, le long du rivage, parmi les barques qu'on avait tirées sur le bord, à côté des enfants qui s'amusaient à faire rebondir des cailloux sur l'eau. Les deux chrétiens, dont l'âme est tranquille, se livrent entièrement au plaisir de ces spectacles; mais Cæcilius ne regarde rien; il est muet, sombre, préoccupé; les quelques mots qu'il vient d'entendre le troublent, il veut qu'on s'explique, il demande à être éclairé. Alors tous les trois s'asseyent sur les grandes pierres qui protègent la jetée, et, en face de cette mer tranquille, sous ce soleil éclatant, ils commencent à s'entretenir ensemble de ces grandes questions qui agitaient le monde. Est-ce bien un roman que Minutius nous raconte? Dans tous les cas, c'est un roman qui ressemble beaucoup à la vérité. Je ne doute guère que plus d'une conquête que le christianisme a faite au second siècle n'ait été amenée par des incidents semblables, que souvent un mot, jeté comme par hasard dans un moment favorable, ait ému une âme bien disposée, et qu'elle ait achevé de se rendre après quelques entretiens comme ceux qui furent alors tenus sur le rivage d'Ostie et que Minutius a rapportés.

La mort de sainte Monique est l'autre grand souvenir chrétien que rappellent les ruines d'Ostie. Saint Augustin en a raconté les circonstances dans l'un des plus beaux passages de ses *Confessions*. Ramené, après des luttes terribles, à la foi de sa mère et de sa jeunesse, il venait de recevoir le baptême des mains de saint Ambroise. Comme il était résolu à rompre entièrement avec le monde et qu'il voulait quitter pour toujours cette chaire de rhétorique dont il était d'abord si fier, il avait annoncé aux Milanais « de chercher pour leurs enfants un autre vendeur de paroles ». Il s'en retournait en Afrique,

avec sa mère, et il attendait à Ostie que le temps fût favorable ponr la traversée. Il est probable qu'Augustin qui était pauvre, s'était logé dans quelque médiocre hôtellerie, au milieu de la vieille ville. Il ne dit pas que de la maison qu'il habitait il eût la vue de la mer. Peut-être les riches étaient-ils les seuls qui pouvaient faire bâtir leur demeure dans les sites favorisés qui longent le rivage. Il nous parle seulement d'une fenêtre qui donnait sur un jardin paisible. C'est là qu'eut lieu cette scène mémorable, immortalisée par un grand peintre, et que n'oublieront jamais tous ceux qui ne peuvent se figurer, quoi qu'on leur dise, que ces préoccupations inquiètes de l'avenir ne soient que des curiosités inutiles. Placés près de cette fenêtre et le regard tourné vers le ciel, la mère et le fils, qui semblaient pressentir que leur séparation était prochaine, s'entretenaient ensemble de ces espérances de l'autre vie qui passionnaient alors tout le monde. Ils conversaient, dit saint Augustin, avec une ineffable douceur, oublieux du passé, penchés sur l'avenir, et tendant les lèvres vers cette source immortelle où se rafraîchit l'âme fatiguée. Comme ils se séparaient par degrés des choses du corps, et qu'ils élevaient de plus en plus leurs pensées vers cette vie qui ne finit pas, à laquelle ils aspiraient sans la connaître ni la comprendre, « ils y touchèrent un moment par un bond du cœur ». Quelques jours après cet entretien, Monique mourut, et en mourant elle donna la dernière et la plus forte preuve du changement qu'avait accompli en elle l'ardeur de ses croyances. Son fils nous dit que, comme toutes les personnes de son temps et de son pays, elle avait été jusque-là très préoccupée de sa sépulture. Elle s'était préparé une tombe près de celle de son mari, et sa plus grande consolation était de penser que la mort la réunirait à celui dont elle avait été l'inséparable compagne pendant

la vie. Elle y renonça pourtant d'elle-même quand elle se sentit mourir. « Vous ensevelirez votre mère ici », dit-elle à ses enfants, et comme on lui demandait si elle ne redoutait pas de laisser son corps si loin de son pays, elle répondit : « Rien n'est loin de Dieu, et il n'est pas à craindre qu'à la fin des siècles il ne reconnaisse pas la place où il doit me ressusciter. » Augustin fit ce que sa mère demandait, et il ensevelit la sainte femme dans une des églises d'Ostie.

Il faut aujourd'hui un violent effort d'imagination pour réveiller ces grands souvenirs sur cette plage muette. Tout y est si changé, tout y paraît si calme, si mort, qu'on a peine à se figurer l'époque où elle était animée par le mouvement de la vie et l'activité des affaires. Et pourtant cette solitude contenait une des villes les plus bruyantes du monde; des campagnes fertiles occupaient la place de ce désert. A l'endroit où l'on n'aperçoit plus que des sables arides, il y avait de beaux ombrages et des jardins qui produisaient des fruits délicieux. On raconte que l'empereur Albin, qui passait pour un fin gourmet, faisait grand cas des melons d'Ostie. Pline le Jeune a célébré la beauté de ce rivage où se pressaient des maisons de plaisance grandes comme des villes, riches comme des palais : c'est à peine aujourd'hui si l'on y trouve de loin en loin quelque misérable cabane. Il n'y a pas de nos jours un Romain qui consentît à séjourner une heure sur ces bords empestés après le coucher du soleil. Nous venons de voir dans l'*Octavius* qu'au second siècle on y venait de Rome chercher le repos et la santé. L'*isola sacra*, où paissent à peine quelques troupeaux de buffles, était un des plus beaux lieux du monde, si plein de verdure et de fleurs qu'on le regardait comme un des séjours préférés de Vénus. J'ai souvent entendu dire Rome que cette antique prospérité pouvait revenir, qu'en

cultivant mieux le pays on l'assainirait, qu'il serait aisé d'en chasser la fièvre si l'on donnait un écoulement aux eaux qui croupissent, et qu'on arriverait à reconquérir ainsi tout un grand territoire inutile. Il me semble que cette ambition est de nature à tenter l'Italie. Les Italiens ont cette heureuse fortune, après tant d'autres, que pour s'étendre ils n'ont pas besoin d'attaquer leurs voisins et qu'ils peuvent faire des conquêtes sans sortir de chez eux. Ils ont bien raison de prétendre qu'ils n'ont pas encore *racheté* tout l'héritage paternel; mais cette partie d'eux-mêmes dont ils n'ont pas repris possession, cette *Italia irredenta* qui les occupe et les passionne, elle est chez eux, dans leur pays, à leurs portes. Auprès de leurs grandes villes, si vivantes et si belles, ils trouveront, s'ils le veulent, des villes mortes à ranimer; au lieu d'entretenir cet état militaire qui les épuise et d'avoir toujours l'oreille tendue vers les moindres bruits des discordes extérieures pour en profiter, ils peuvent s'occuper à repeupler leurs déserts, à cultiver leurs terres stériles, à rendre enfin à l'Italie tous ces riches territoires que la négligence ou la barbarie des siècles précédents lui a fait perdre. — C'est une entreprise qui ne leur fera pas courir de hasards et à laquelle le monde applaudira.

CHAPITRE SIXIÈME

POMPÉI

I

Les fouilles de Pompéi sous la direction de M. Fiorelli. — Souvenirs qu'on a trouvés de son ancienne histoire. — Ce qui reste à en déblayer. — Convient-il d'y continuer les travaux commencés? — Découvertes récentes qu'on y a faites. — La fresque de l'Orphée. Les livres de compte du banquier Jucundus. — La nouvelle *Fullonica*.

Quoiqu'on ait beaucoup parlé de Pompéi, il reste beaucoup à en dire. Les fouilles continuent et n'ont pas cessé d'être fécondes. Elles sont dirigées depuis 1863 par un des archéologues les plus distingués de l'Italie, M. Fiorelli : c'est une bonne fortune rare et qui a produit les plus heureux résultats. Les personnes qui ne sont pas retournées à Pompéi depuis quinze ans seront frappées de voir l'aspect nouveau qu'a pris la vieille ville. Non seulement tout y paraît mieux ordonné et les travaux s'y poursuivent d'une manière plus régulière; mais, quand on se promène seul le long des rues, qu'on entre dans les maisons par les portes ouvertes et qu'on fait le tour d'un quartier entièrement déblayé, il semble que l'illusion soit devenue plus facile, plus complète, et qu'on pénètre dans la vie antique plus aisément encore qu'autrefois. Ce progrès est dû à M. Fiorelli et à la résolution qu'il a prise de rompre avec les anciennes routines et d'appliquer les méthodes nouvelles. Il ne faut pas se

lasser de répéter qu'on ne se propose plus aujourd'hui, dans les fouilles qu'on entreprend, le même but qu'autrefois. Les gens qui, le 1er avril 1748, commencèrent à remuer la cendre qui depuis seize siècles recouvrait Pompéi, n'avaient qu'un dessein : ils voulaient trouver des objets d'art pour enrichir le musée du roi. Dès lors il est aisé de s'expliquer la manière dont les travaux furent conduits. On fouillait au hasard et en divers endroits à la fois, selon l'espérance qu'on avait de quelque bonne fortune. Si l'on ne trouvait rien, après quelques recherches on abandonnait la fouille commencée et l'on se transportait ailleurs. Lorsqu'on était embarrassé des décombres, on les rejetait sans plus de façon sur les maisons déjà découvertes, qu'on rendait ainsi à l'obscurité d'où l'on venait à peine de les tirer. Quant à celles qu'on laissait au jour, on ne prenait aucune précaution pour les conserver. Les fresques qu'on n'avait pas jugées dignes d'être transportées au musée de Portici ou de Naples, restaient exposées au vent et au soleil, qui en effaçaient vite les couleurs. Les mosaïques achevaient de se détruire sous les pieds des voyageurs et des ouvriers, les murs se lézardaient et finissaient par s'écrouler. Quelques hommes de sens et de science, comme l'abbé Barthélemy, faisaient bien entendre des plaintes sur la façon déplorable dont les fouilles étaient menées; mais, comme après tout elles rapportaient des chefs-d'œuvre et que grâce à elles le musée de Naples était devenu l'un des plus riches du monde, on laissait dire les mécontents. — En réalité ce système barbare, malgré quelques ménagements que le temps fit introduire, a duré jusqu'à nos jours.

Tout a changé avec M. Fiorelli; il a dit, il a répété dans ses rapports que le principal intérêt des fouilles de Pompéi était Pompéi même, que la découverte des

œuvres d'art ne devait passer qu'après, qu'on cherchait avant tout à ressusciter une ville romaine qui nous rendît la vie d'autrefois, qu'il la fallait entière et dans ses moindres masures pour que l'enseignement fût complet, qu'on voulait connaître non seulement les maisons des riches ornées de leurs fresques élégantes, revêtues de leurs marbres précieux, mais aussi les demeures des pauvres avec leurs ustensiles vulgaires et leurs grossières caricatures. Dans ce dessein tout devenait important, et il n'était plus permis de rien négliger. Aussi M. Fiorelli se décida-t-il, avant de pousser plus loin les travaux, à revenir sur ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. Repassant partout sur leurs traces, il fit étayer et soutenir les murs qui menaçaient ruine, releva ceux qui étaient tombés, protégea les fresques et les mosaïques ; en même temps il s'occupa de déblayer définitivement tout ce qu'on avait recouvert de décombres ou omis de fouiller. C'était une entreprise pénible et en apparence peu profitable : car on était sûr de ne pas trouver grand'chose de nouveau dans des terrains déjà explorés. Mais il était nécessaire que tout fût débarrassé et rendu au jour, afin qu'on pût connaître l'ensemble de la ville. M. Fiorelli se résigna donc à ne pas éblouir de longtemps l'opinion publique par le bruit de découvertes imprévues[1], et à pour-

1. Il ne faut pas oublier pourtant que c'est M. Fiorelli qui a eu l'idée de couler du plâtre dans le vide qu'ont laissé les cadavres des Pompéiens en se décomposant. Quand l'opération est bien faite, le plâtre donne exactement l'image du mort. On comprend en effet que cette cendre humide, qui s'est répandue sur Pompéi, quand elle s'est refroidie, ait conservé, comme un moule, les contours des objets qu'elle avait recouverts. C'est ainsi qu'on a pu réunir, dans le petit musée placé à l'entrée de la ville, une collection de personnages qui sont reproduits comme ils étaient quand la mort les a frappés, les uns luttant contre elle avec désespoir, les autres s'abandonnant sans résistance. C'est un spectacle saisissant et l'une des plus grandes curiosités de Pompéi.

suivre en silence une œuvre plus utile que brillante. Il mit douze ans à terminer ce travail qui semblait ingrat, mais quand il fut achevé on en vit l'importance. Celui qui visitait autrefois Pompéi était à chaque instant arrêté par des montagnes de cendres et des îlots de débris qui embarrassaient la circulation, coupaient les rues, interrompaient les promenades. Même aux environs du Forum et tout près des théâtres il restait des maisons qui n'avaient pas été fouillées. Ces lacunes ont aujourd'hui disparu. La partie découverte de Pompéi l'est entièrement; on l'a toute sous les yeux, avec ses moindres ruelles, ses maisons les plus médiocres, ses boutiques les plus humbles, et l'on peut prendre en la parcourant une idée plus vraie et plus complète de la vie antique. Il faut reconnaître que ce résultat méritait bien d'être acheté par quelques années de travail opiniâtre.

Ce travail de patience et de minutie a conduit M. Fiorelli à faire quelques découvertes curieuses dont il faut dire un mot. Pompéi, au premier abord, produit l'effet d'une ville neuve et improvisée. Tout y paraît avoir le même caractère et le même âge. On sait, en effet, qu'après le tremblement de terre de l'an 63, qui l'endommagea beaucoup, on se mit à la rebâtir, et que ce travail était fort avancé, lorsque, seize ans après, elle fut recouverte par le Vésuve. C'était l'époque de Néron, un terrible artiste, qui avait un goût furieux pour les constructions, qui voulait tout renouveler, et qui mit, dit-on, le feu à Rome pour avoir le plaisir de la refaire à la mode du jour. Les manies du maître, même quand il s'appelait Néron, faisaient loi dans l'empire : les Pompéiens ayant à réparer leur ville en profitèrent pour tout changer et tout rajeunir. On agrandissait les temples, on ornait les anciens édifices de façades nouvelles, on couvrait les murailles de stucs, on les incrustait de marbres, on rempla-

çait les piliers de tuf par des colonnes en travertin; « enfin, dit M. Nissen, on était tout à fait en train de moderniser la ville, comme, dans l'ancien régime, on défigurait, sous prétexte de les réparer, nos vénérables cathédrales, comme le second empire a rebâti au cordeau Paris et les vieilles cités de la France [1]. » Ce sont ces restaurations qui frappent surtout aujourd'hui les visiteurs; comme ils passent vite, ils n'aperçoivent que les revêtements de stuc ou de marbre, que les façades solennelles qui furent élevées en toute hâte du temps de Néron; ils n'ont pas le temps de voir que les bâtiments nouveaux ont recouvert, sans les détruire, d'anciennes fondations. M. Fiorelli, qui a tout regardé de plus près, est arrivé jusqu'à ces solides assises qui ont survécu au tremblement de terre et résisté à l'éruption du Vésuve. Sous la ville du second siècle, il retrouve au moins deux villes plus anciennes, dont il nous trace l'histoire. La plus vieille remonte au sixième siècle avant l'ère chrétienne; à ce moment, quelques familles, venues on ne sait d'où, prirent possession du sol qui s'étendait entre le Sarnus et la mer. Elles enfermèrent ce sol dans des murailles formées de blocs énormes, pris aux montagnes voisines, et placés l'un sur l'autre sans ciment. Dans cet espace, trop vaste pour eux, les nouveaux habitants s'établirent à l'aise. Leurs maisons, dont les fondations subsistent encore, ne consistaient qu'en une cour couverte autour de laquelle les appartements étaient distribués. Chaque habitation était placée au centre d'un petit lot de terre (*hæredium*) que la famille cultivait. La ville n'était donc pas alors une agglomération de maisons pressées les unes contre les autres, mais une réunion de familles vivant sur leurs terres à l'abri d'une mu-

1. issen, *Pompeianische Studie* . 36

raille commune[1]. Deux siècles plus tard vinrent les Samnites; c'était un peuple intelligent, civilisé, et qui se laissa vite gagner aux arts de la Grèce. Les Samnites bâtirent une ville véritable, avec de très beaux monuments, dont quelques-uns existent encore et conservent les inscriptions que les magistrats y avaient fait placer. Pompéi atteignit alors un haut degré de richesse et de culture. M. Nissen fait remarquer qu'elle imitait les Grecs beaucoup plus franchement que Rome n'osait le faire à la même époque. Ainsi elle possédait une palestre, où ses jeunes gens venaient s'exercer, comme ceux de Sparte ou d'Athènes; elle avait un théâtre de pierre, tandis que les Romains ne bâtissaient encore que des scènes en planche, qui ne survivaient pas aux jeux qu'on y avait donnés; elle élevait au grand jour un temple à Isis qui ne fut officiellement admise à Rome qu'à l'époque des *Flavii*. C'est donc à ce moment, et bien avant qu'elle ne fût devenue romaine, que la civilisation grecque s'y est si profondément implantée. Les emprunts que la petite ville faisait si volontiers à l'étranger ne l'empêchaient pas de tenir beaucoup à son indépendance. Elle la défendit courageusement contre les Romains, pendant la guerre sociale, et Sylla eut grand'peine à la réduire. Quand elle eut été soumise, il y envoya trois cohortes de vétérans avec leurs familles, et en fit une colonie qui prit son nom (*Colonia Cornelia*). Sa prospérité n'eut pas à souffrir de ce régime nouveau, qu'elle accepta de bonne grâce. Quelques années plus tard, Cicéron, faisant l'éloge de la Campanie, dit que les villes y sont si élégantes, si

1. M. Fiorelli a résumé ses idées sur les premiers temps de Pompéi et sur son histoire dans l'introduction de sa *Descrizione di Pompei*. Ses opinions sont discutées ou complétées par M. Nissen dans ses *Pompeianische Studien*, et dans les *Pompeianische Beitræge* de M. Mau.

riches, si bien bâties, que les habitants ont le droit de se moquer des pauvres et vieilles cités du Latium, et parmi ces belles villes, dont les Latins devaient être jaloux, il plaçait Pompéi [1].

Depuis que les travaux préliminaires de M. Fiorelli sont achevés et qu'on possède un plan plus exact et plus complet des quartiers qu'on a fouillés jusqu'ici, on a pu reconnaître mieux qu'on ne le faisait auparavant que la ville est régulièrement construite, qu'en général les rues y sont bien alignées et se coupent à angle droit. Il ne faut pas croire que cette régularité ait été introduite à Pompéi par les architectes qui la rebâtirent après son premier désastre. M. Fiorelli pense qu'elle existait déjà dans la ville primitive. Les vieux Italiens qui s'établirent les premiers aux bords du Sarnus avaient une façon particulière deconstruire leurs villes, et ils les bâtissaient en général sur le même plan. Après en avoir formé l'enceinte, ils traçaient deux lignes perpendiculaires, l'une du nord au midi, qui s'appelait *cardo*, l'autre de l'est au couchant qui s'appelait *decumanus :* c'étaient les deux rues principales sur lesquelles les autres venaient plus tard s'embrancher. Le *decumanus* et le *cardo* sont encore visibles à Pompéi : comme on en voit la direction et qu'il est certain que cette régularité qu'on remarque dans les quartiers qu'on a découverts se retrouvait dans les autres, on peut, avec la partie qu'on connaît, se faire une idée de celle qu'on ne connaît pas. C'est ainsi que M. Fiorelli a pu sans témérité imaginer une sorte de plan de la ville entière. D'après l'étendue du terrain et la direction des rues, il la divise en neuf quartiers, ou, comme disaient les Romains, en neuf régions. De ces neuf régions, trois sont entièrement dé-

1. Cic., *De lege agrar.*, II, 35. Remarquons qu'il ne parle pas d'Herculanum.

blayées, trois entièrement couvertes, et l'on ne connaît qu'une faible partie des trois autres. C'est donc de compte fait un peu plus de la moitié de Pompéi qui reste à découvrir et qu'on travaille ardemment à déterrer[1].

Mais a-t-on raison de le faire? Au lieu d'y entreprendre des fouilles nouvelles, ne valait-il pas mieux s'arrêter et transporter ailleurs, sur un terrain plus neuf et plus riche, cet effort vigoureux d'investigation? C'est ce que soutint un jour Beulé, avec une grande énergie, dans un des meilleurs livres qu'il ait écrits[2]. Beulé était encore plus un artiste qu'un archéologue. Les trouvailles obscures, qui ne servent qu'à résoudre quelque problème historique et à rendre le passé plus vivant, lui faisaient bien moins de plaisir que la découverte de ces statues, de ces mosaïques, de ces belles frises, qui charmaient son goût délicat. Or, il se rappelait que toutes les fois qu'on avait creusé au-dessous de Portici, dans les profondeurs où se cache Herculanum, on en était revenu avec des objets d'art admirables. « C'est donc là, disait-il, qu'on doit fouiller; c'est sur ces ruines intactes et qui promettent tant de trésors qu'il faut concentrer les efforts et les ressources. » Et avec cette ardeur qu'il mettait à propager ses opinions, il invitait tous les amis des arts, tous les riches amateurs de l'Europe à se réunir pour faire les frais de ces fouilles fécondes.

Si cet appel est jamais entendu, si les banquiers et les antiquaires apportent à M. Fiorelli de quoi recommencer les travaux coûteux d'Herculanum, je crois qu'il acceptera très volontiers cette offrande généreuse et qu'il sera heureux de diriger de ce côté une partie de ses ouvriers[3].

1. Selon M. Ruggiero, la superficie complète de Pompéi devait contenir à peu près 662 000 mètres carrés; on en a déblayé 264 424. — 2. *Le drame du Vésuve.* — 3. L'attention publique a été ramenée, dans ces derniers mois, sur les fouilles d'Herculanum, d'une façon

Mais je doute qu'on obtînt de lui, même dans ce cas, d'abandonner tout à fait Pompéi, c'est-à-dire le succès modeste peut-être, mais certain et facile, pour les difficultés et les hasards. Pourquoi y consentirait-il en effet, et quelle est la raison qui pourrait justifier cet abandon ? Pompéi, dit Beulé, a donné à peu près tout ce qu'on doit en attendre. Tout se ressemble dans cette ville neuve, rebâtie et décorée en seize ans par les mêmes artistes. En supposant que les fouilles soient aussi heureuses dans l'avenir qu'elles l'ont été dans le passé, on n'y rencontrera jamais que la même maison, composée des mêmes matériaux, divisée de la même manière, avec son *atrium* et son péristyle, ses chambres d'esclaves et de maîtres, ses appartements retirés et publics. Il ajoute que cette maison elle-même, tant de fois étudiée, cette maison élégante où l'on avait toujours l'espoir de découvrir quelque meuble précieux, on ne la retrouvera plus. Les quartiers riches, ceux qui entouraient le Forum et les théâtres, ont été fouillés; on n'a plus guère la chance

assez imprévue. Au mois de septembre dernier on a célébré à Pompéi une sorte d'anniversaire de la catastrophe qui avait eu lieu en 79, c'est-à-dire dix-huit cents ans auparavant. A cette occasion, l'administration des fouilles a publié un volume de notices et de mémoires intitulé : *Pompei e la regione sotterrata dal Vesuvio nell'anno* LXXIX. Parmi ces mémoires, il y en a un très curieux de M. Comparetti, à propos de la villa d'Herculanum où l'on a découvert les fameux papyrus grecs et latins, et qu'il croit avoir appartenu à un riche Romain, L. Piso Cæsoninus, le beau-père de César. On sait que cette villa était pleine d'œuvres d'art merveilleuses et qu'on y a trouvé les plus beaux bustes de bronze qu'on admire au musée de Naples. Dans un autre mémoire, qui suit de près celui de M. Comparetti, M. de Petra, étudiant les rapports des ingénieurs qui, en 1750, dirigèrent les fouilles, a prouvé qu'une partie seulement de la villa fut alors déblayée, en sorte qu'on aurait quelque chance, en continuant aujourd'hui les travaux, de faire peut-être une aussi belle récolte. Il faut avouer que l'espoir de trouver quelque statue de bronze ou de marbre, comme le Faune ivre ou l'Eschine, est assez tentant pour engager à reprendre les fouilles si malheureusement interrompues.

que de tomber sur des maisons pauvres : et vaut-il la peine de se mettre en frais pour des masures ?

M. Fiorelli pouvait répondre qu'après tout ces masures ont aussi leur intérêt. Les classes riches de l'antiquité nous sont assez bien connues : c'est d'elles surtout que la littérature nous entretient, elle nous fait savoir ce qu'elles pensaient et comment elles vivaient. Au contraire, ni les poètes, ni les historiens ne se sont beaucoup occupés des pauvres gens; quel service nous rendrait Pompéi en nous mettant sous les yeux une sorte de tableau vivant des classes populaires de l'empire ! Ainsi, quand on aurait la certitude qu'il n'y reste plus que des habitations pauvres, ce ne serait pas une raison d'y suspendre les fouilles. Mais cette prédiction de Beulé ne s'est pas accomplie. On a continué de trouver dans les quartiers nouveaux de Pompéi autant de maisons élégantes que dans les anciens, et l'on y a fait en ces quelques années des découvertes aussi curieuses qu'autrefois. Il n'y a pas de meilleure réponse à faire à ceux qui sont tentés de croire que Pompéi est une mine épuisée, et qui semblent craindre qu'elle ne puisse plus nous payer de nos peines, que de leur montrer par quelques exemples que les dernières fouilles n'y ont pas été moins heureuses que les autres.

D'abord on n'a pas cessé d'y trouver des peintures intéressantes ; il n'y a presque pas de maison qui n'en contienne quelqu'une, et le catalogue que M. Sogliano a dressé de toutes celles qu'on a découvertes depuis douze ans[1] en comprend plus de 800, parmi lesquelles plusieurs sont fort curieuses. Comme je suis contraint de me borner, je ne signalerai que la fresque de l'*Orphée*,

1. Le mémoire de M. Sogliano est contenu dans l'ouvrage dont je viens de parler, et qui a été publié à l'occasion de l'anniversaire de la ruine de Pompéi.

non qu'elle soit plus remarquable que les autres, mais parce qu'on en a trouvé une qui lui ressemble beaucoup dans l'un des cimetières chrétiens de Rome. Les deux tableaux ne sont guère différents que par leurs dimensions. Celui de Pompéi mesure près de 2 mètres 1/2. Les détails y sont donc mieux accusés et plus visibles que dans la peinture des catacombes qui est plus petite et que le temps a fort effacée; mais l'aspect général est le même. Orphée est représenté assis, une chlamyde légère descend de ses épaules sur ses jambes, il touche avec le *plectrum* la lyre à neuf cordes. A ses pieds, le peintre de Pompéi a entassé des animaux très divers : un lion, une panthère, un tigre, un sanglier, un cerf, un lièvre; plus loin, des arbres et des rochers, attirés par le charme de sa voix, et un ruisseau qui suspend son cours pour l'entendre plus longtemps. L'artiste chrétien a supprimé tous ces animaux et les a remplacés par deux brebis; il voulait rappeler sans doute le souvenir du Bon Pasteur, qui était l'image ordinaire et pour ainsi dire officielle du Christ dans les premiers temps de l'Église. Mais pour l'ensemble, il a reproduit la fresque païenne. Il pouvait le faire sans scrupule : cette belle figure sérieuse et douce, qui paraît ne s'occuper que du sujet de ses chants sans s'apercevoir des effets étranges qu'ils produisent, a par elle-même quelque chose de religieux. Le christianisme n'avait rien à y changer pour l'accommoder à son culte et à ses dogmes; aussi avons-nous vu déjà qu'il n'a pas hésité à représenter le Christ sous les traits que les païens avaient donnés au chantre de Thrace. La comparaison de l'*Orphée* de Pompéi et de celui des catacombes montre d'une façon manifeste la facilité avec laquelle l'Église naissante empruntait les types antiques, et l'importance qu'on doit donner à l'imitation des modèles grecs dans la naissance de l'art chrétien.

Il faut s'arrêter un peu plus longtemps sur une découverte très curieuse et fort imprévue qu'on a faite dans la maison du banquier L. Cæcilius Jucundus. Au premier abord, cette maison ne se distingue pas beaucoup des autres; elle est au contraire construite sur une rue assez étroite et elle a des apparences modestes. Jucundus ne tenait pas aux dehors, et peut-être même, en homme prudent, était-il bien aise de ne pas trop afficher sa fortune; mais quand on pénètre dans la maison, on s'aperçoit bien qu'on est chez un homme riche. La salle de réception est ornée de tableaux mythologiques, et une grande chasse est peinte dans le péristyle. Cette peinture n'est pourtant pas ce que le péristyle contenait de plus curieux: en fouillant au-dessus d'une embrasure de porte, dans un endroit assez bien caché, on a retrouvé les livres de compte du banquier pompéien.

C'était une grande nouveauté; les livres paraissent avoir été fort rares à Pompéi. Tandis qu'à Herculanum, dont on ne connaît guère que quelques maisons, on a presque du premier coup découvert une bibliothèque, depuis plus d'un siècle qu'on fouille Pompéi on n'y avait encore trouvé ni tablettes de cire, ni rouleaux de papyrus, ni livres de parchemin, ni bibliothèque, ni archive d'aucune sorte. C'est ce qu'il n'est pas aisé d'expliquer[1]. Sans doute Pompéi n'était pas un lieu d'études, et les savants n'y devaient pas être nombreux; mais, même dans les villes de plaisir, certains livres sont à leur place. Je suppose que, si quelqu'une de nos belles résidences de bains de mer et de nos stations thermales, où l'on ne va pas pour s'ennuyer, était engloutie par un cataclysme

1. L'explication la plus vraisemblable, c'est que la cendre chaude qui a recouvert Pompéi, a dévoré les papyrus, tandis que le torrent de boue qui a coulé sur Herculanum, et qui s'est élevé au-dessus de cette ville jusqu'à la hauteur de 20 mètres, les a conservés.

subit, on n'y trouverait pas en la rendant au jour beaucoup d'ouvrages de science, mais une assez belle collection de romans ou de journaux. En supposant qu'il n'y eût pas à Pompéi des livres de philosophie, comme à Herculanum, on devait y lire au moins les poètes qui ont chanté l'amour, puisque leurs vers sont partout crayonnés sur les murailles, et il semble qu'on aurait dû y retrouver depuis longtemps quelques exemplaires des élégies de Properce ou de l'*Art d'aimer* d'Ovide; mais tout s'est perdu. Le seul indice qui puisse faire croire que les Pompéiens achetaient quelquefois des livres, et que par conséquent ils en avaient chez eux, c'est l'enseigne d'une boutique de libraires, près de la porte de Stabies, qui paraît avoir été gérée par quatre associés. Malheureusement, si la boutique est restée, les livres ont disparu. Aussi est-il aisé de comprendre la joie qu'on éprouva quand on s'aperçut, le 3 juillet 1875, qu'on venait de découvrir non pas une bibliothèque véritable, mais ce qu'on pourrait appeler le portefeuille du banquier Jucundus.

C'était un assez grand coffre, placé dans une sorte de niche, au-dessus d'une porte, et qui contenait un grand nombre de ces tablettes (*tabulæ*) sur lesquelles les Romains inscrivaient les brouillons de leurs papiers d'affaires, leurs petits billets sans importance, le premier jet des ouvrages qu'ils composaient, enfin toutes leurs écritures courantes, réservant le parchemin et le papyrus pour ce qu'ils voulaient définitivement conserver. Ces tablettes consistaient ordinairement en deux ou trois minces planches de bois, réunies entre elles comme les couvertures d'un livre, et qui étaient enduites à l'intérieur d'une légère couche de cire; on écrivait sur cette cire avec un poinçon de fer. C'est pourtant une matière si frêle, si délicate, si peu faite pour durer, qui a sur-

vécu à des accidents de toute sorte, auxquels le marbre et le fer purent à peine résister! On se demande par quel miracle, au milieu d'une ville submergée et engloutie, sous cette pluie de cailloux et de cendres qui recouvraient toutes les maisons, ce bois et cette cire n'ont pas été détruits; on est plus étonné encore qu'après cette terrible aventure ils aient pu traverser dix-huit siècles de ténèbres et d'humidité sans achever de périr. A la vérité, les tablettes de Pompéi ne nous sont parvenues qu'en fort mauvais état, ce qui ne surprendra personne. Elles ne formaient plus, quand on les trouva, qu'un assemblage de charbons calcinés, et à peine furent-elles touchées des rayons de ce soleil que, depuis dix-huit cents ans, elles ne voyaient plus, qu'on s'aperçut qu'elles se fendaient de tous les côtés et tombaient en miettes au contact de l'air. On eut besoin de précautions infinies pour transporter ces débris précieux à Naples; là, dans ces ateliers où l'on s'exerce avec une admirable patience à dérouler et à lire les papyrus d'Herculanum, on travailla à séparer les tablettes les unes des autres, à en réunir les morceaux épars, à les ouvrir, et, quand par bonheur la cire n'était pas fondue, à déchiffrer les traces que le stylet de fer y avait laissées. En somme, le succès fut plus grand qu'on ne l'espérait, grâce à l'habile et savant directeur du musée de Naples, M. de Petra, qui surveilla le travail et qui, quand il fut achevé, en fit connaître le premier les résultats au public[1].

Ces résultats répondent-ils à la peine qu'ils ont coûtée? — Il est à remarquer que les découvertes de ce genre ont

1. Le mémoire de M. de Petra, intitulé : *le Tavolette cerate di Pompei*, a d'abord paru dans le recueil de l'académie des *Lincei*. Depuis cette époque, M. Mommsen a étudié les tablettes, surtout au point de vue juridique, dans un article important de l'*Hermès* (XII, p. 88). Chez nous, M. Caillemer s'en est occupé aussi dans la *Revue historique de droit français* (juillet, 1877).

été toujours suivies d'une déception. Comme on commence par trop attendre, il est naturel que la réalité ne soit pas à la hauteur des espérances. Après tout, on ne pouvait pas supposer que la maison d'un banquier contînt beaucoup d'ouvrages de haute littérature, et il n'y a pas lieu d'être surpris qu'on y ait trouvé des livres de compte. Le coffre de Jucundus renfermait 132 quittances qu'on lui avait signées, et dont 127 ont été déchiffrées en totalité ou en partie. Presque toutes ces quittances (116 sur 127) se rapportent aux ventes à l'encan, et elles achèvent de nous en faire bien connaître le mécanisme. La vente à l'encan (*auctio*), qui nous sert aujourd'hui à nous défaire de nos livres, de nos meubles et de nos tableaux, après avoir été d'abord réservée, chez les Romains, aux ventes forcées, c'est-à-dire à celles que l'État faisait des biens des condamnés et les créanciers de ceux de leurs débiteurs, avait fini par être employée pour toutes les autres. M. de Petra fait remarquer que cette façon de vendre était devenue si générale que les mots *auctionari* ou *auctionem facere* étaient regardés comme de simples synonymes de *vendere*. Il y avait dans les villes importantes de grandes salles bâties exprès, avec des cours et des portiques, qu'on appelait *atria auctionaria*. Celui qui présidait à l'encan, le commissaire-priseur, comme nous l'appellerions aujourd'hui, devait savoir tenir les comptes et dresser un procès-verbal en règle ; aussi désignait-on souvent pour cet office un banquier de profession. Voilà comment Cæcilius Jucundus en était chargé à Pompéi. La présidence du banquier avait d'ailleurs un autre avantage : quand l'acheteur, qui devait s'acquitter tout de suite, n'avait pas la somme à sa disposition, le banquier l'avançait. Il faisait donc, dans les opérations de ce genre, deux sortes de bénéfices : d'abord la retenue qu'il prélevait sur la somme totale de la vente

pour payer sa peine, ensuite l'intérêt qu'il exigeait de l'acheteur pour l'argent qu'il lui prêtait. Nos tablettes qui, sauf quelques différences insignifiantes, sont toutes rédigées de la même façon, contiennent la quittance du vendeur au banquier qui fournit les fonds et représente l'acheteur véritable dont il est l'intermédiaire. Ces pièces ont surtout de l'intérêt pour les jurisconsultes; d'autres, malheureusement en trop petit nombre, une dizaine au plus, nous donnent des renseignements curieux sur les finances des municipes romains et la manière dont ils administraient leurs propriétés. Elles sont signées du trésorier de la ville, et nous apprennent que Cæcilius Jucundus, qui ne se contentait pas des bénéfices que lui procuraient les ventes à l'encan, s'était aussi chargé de gérer des biens communaux. C'est ainsi qu'il avait pris à ferme des pâturages, un champ et une boutique de foulon qui appartenaient au municipe : il les sous-louait peut-être ou les faisait valoir lui-même. Voilà ce qu'imaginait un banquier de petite ville pour s'enrichir. Les quittances de Jucundus nous font saisir sur le vif une profession que nous ne connaissions guère. Elles ne sont donc pas sans importance; mais surtout elles ont ranimé, dans le monde savant, l'espoir qu'on avait à peu près perdu de retrouver un jour, parmi les ruines de Pompéi, quelque bibliothèque ou tout au moins une archive un peu plus riche et plus lettrée que celle du banquier Jucundus.

En face de la maison du banquier, on a mis au jour une *fullonica*, c'est-à-dire une boutique de foulon. On en connaissait déjà plusieurs autres, une surtout qui est célèbre parce qu'elle contenait des peintures intéressantes, qui représentaient d'une façon fort habile et très vivante toutes les opérations du métier. Ce métier était alors très important. Tous les citoyens romains qui se respec-

taient, dans la capitale et dans les provinces, portaient la toge : c'était l'habit élégant, le vêtement officiel et de cérémonie ; il désignait et distinguait les maîtres du monde,

Romanos rerum dominos gentemque togatam.

Mais, si l'ampleur majestueuse de la toge, l'élégance de ses plis, l'éclat de sa blancheur, surtout quand elle était relevée par une bande de pourpre, en faisaient un des vêtements les plus beaux que l'homme ait portés, il avait le double inconvénient d'être incommode et de se salir aisément. Quand on voulait qu'il fût propre et qu'il fît honneur à celui qui devait s'en revêtir, on l'envoyait chez le foulon. Là, on commençait par le jeter dans des cuves pleines d'eau, de craie et d'autres ingrédients. On le lavait ensuite, non pas en le pressant avec les mains, comme on fait aujourd'hui, mais en le foulant avec les pieds. L'ouvrier qui était chargé de ce soin exécutait sur la cuve une sorte de mouvement à trois temps (*tripudium*), comme celui du vigneron qui presse le raisin. Par un hasard étrange, le *tripudium* était devenu la danse nationale et religieuse des vieux Romains ; c'était celle qu'exécutaient les frères Arvales, pendant qu'ils chantaient cette chanson aux dieux Lares qu'un hasard nous a conservée, ou les Saliens, quand ils parcouraient les rues de Rome au mois de mars en frappant de leur petite épée sur leur bouclier d'airain. Lorsque le linge était ainsi lavé, on l'étendait sur une cage en osier où il recevait les exhalaisons du soufre ; on l'étirait, on le cardait avec une longue brosse ; on le plaçait enfin sous un pressoir qui ressemblait beaucoup à ceux dont on se sert pendant les vendanges. Plus il y était serré, plus il sortait blanc et brillant[1]. Ces opérations variées demandaient

1. Dans la nouvelle *fullonica*, la pièce qui servait d'atelier aux ouvriers est merveilleusement conservée. On dirait que le travail vient

un vaste local et un personnel nombreux. Les foulons étaient donc en très grand nombre dans les villes antiques. Ils passaient pour être des gens joyeux qui avaient le goût du plaisir et des gais propos; aussi la comédie populaire de Rome aimait-elle beaucoup à s'occuper d'eux et à les mettre sur la scène. Le spectacle des foulons en bonne humeur (*fullones feriati*) avait le privilège d'amuser le peuple. La découverte de la nouvelle *fullonica* nous prouve que les foulons de Pompéi ressemblaient à ceux de Rome. On a trouvé sur le mur du portique où se lavait la laine les restes d'une grande peinture, malheureusement très effacée, mais qui paraît avoir été dessinée avec beaucoup de verve comique. On croit qu'elle représentait la fête de Minerve (*quinquatrus*), qui était aussi celle des foulons. On y voit des gens qui se livrent à la joie avec tant de pétulance que leurs jeux se terminent quelquefois par des coups, et que l'un d'eux, qui a été battu jusqu'au sang, vient se plaindre à la justice. Mais les scènes gaies dominent : ce sont des danses, des festins où les convives sont dépeints dans des attitudes grotesques ou obscènes que Rabelais oserait seul décrire. Cette liberté de pinceau nous rappelle que nous sommes dans le pays où fut créée l'atellane.

Ce qu'il faut remarquer, c'est que la nouvelle *fullonica*, la maison de Jucundus et celle qui contenait l'*Orphée* sont voisines l'une de l'autre. Si dans un seul coin de la ville on a pu trouver, presque à la fois, tant de curiosités, n'en faut-il pas conclure qu'on fait bien de continuer les travaux et qu'on peut s'attendre, en les poursuivant, à des découvertes encore plus heureuses ?

à peine de cesser; les bassins où l'on plaçait le linge sont intacts, et il semble que les robinets de fer, qui sont restés à leur place, vont y faire couler l'eau du Sarnus. Dans un coin, on voit une urne pleine encore de la matière crétacée qu'on y avait mise la veille ou le jour même de l'éruption.

II

Ce que nous apprend surtout Pompéi. — La vie de province dans l'empire romain. — Difficulté de la connaître. — Comment Pompéi nous la met sous les yeux. — Tout l'empire reproduit les usages de Rome. — L'aristocratie de Pompéi. — Caractère des maisons pompéiennes.

Ces découvertes nouvelles, s'ajoutant à celles qu'on a faites depuis un siècle et demi, font assurément de Pompéi un des lieux les plus intéressants du monde. Par un privilège rare, on s'y instruit autant qu'on s'y amuse, et ce voyage, qui fait le charme des curieux, est encore plus agréable aux gens qui veulent apprendre. Aujourd'hui qu'on a déblayé près de la moitié de la ville, et qu'il est devenu si aisé de la parcourir, il convient de se demander quel genre particulier de profit on peut trouver à la visiter, et ce qu'elle enseigne surtout aux esprits sérieux qui l'étudient.

Il me semble que la grande utilité de Pompéi pour nous, c'est de nous faire connaître la vie de province dans l'empire romain. Nous savons très bien de quelle manière on passait le temps à Rome; les anciens auteurs sont pleins, à ce sujet, de renseignements précis. On peut, avec les lettres de Cicéron, refaire la journée d'un homme d'État. Les satires d'Horace nous peignent au naturel l'existence d'un flâneur dont l'occupation principale consiste à se promener au Forum ou le long de la Voie sacrée, à regarder les joueurs de balle au champ de Mars, à causer avec les marchands de blé ou de légumes, et le soir à écouter les charlatans et les diseurs de bonne aventure. Juvénal, plus indiscret, nous laisse entrevoir l'intérieur d'un affreux cabaret, rendez-vous des matelots, des voleurs, des esclaves fugitifs, et au

fond duquel les employés des pompes funèbres dorment côte à côte avec les prêtres mendiants de la Grande Déesse. Ce qui nous échappe, c'est la vie de province[1]. Il est probable que nous la connaîtrions mieux, si nous avions conservé tout le théâtre latin. Comme les habitants des grandes villes aiment assez à plaisanter du ridicule des petites, on peut supposer que les auteurs de mimes et d'atellanes ne se faisaient pas faute d'en rire. C'est ce que prouvent les titres de quelques-unes de leurs pièces et les courts fragments que nous en avons conservés. Pomponius et Novius s'étaient amusés plus d'une fois à peindre les mésaventures d'un candidat. Il s'agissait sans doute des élections de quelque petit municipe : les Romains n'auraient point souffert qu'on se moquât de celles de Rome. Dans une pièce intitulée *la Sétinienne*, le poète Titinius avait mis sur la scène une de ces provinciales endurcies qui s'imaginent facilement que le monde entier tourne autour de leur village : c'est à lui qu'elles ramènent tout, elles croient que tout est fait pour lui. Celle-là, pendant qu'on lui montre Rome, ne songe qu'à sa chère Sétia. « Ah! répond-elle à ceux qui lui font voir le Tibre, quel service on rendrait au territoire de Sétia, si on pouvait l'y faire couler! » Par malheur, ce ne sont là que des fragments bien courts; ces pièces ont péri à peu près entièrement, et le peu qui nous en reste ne fait qu'exciter notre curiosité sans la satisfaire.

Si nous nous adressons aux écrivains qui nous sont parvenus tout entiers, nous ne sommes guère plus heureux. En général, ils ne nous parlent de la province que pour nous dire la répugnance profonde qu'elle leur cause.

1. J'entends ici le mot *province* au sens français, tout ce qui n'était pas Rome, et par conséquent l'Italie aussi bien que la Gaule ou l'Espagne. Les Romains faisaient une distinction, et ils ne comprenaient pas l'Italie dans ce qu'ils appelaient la province.

Elle n'était pas plus à la mode alors qu'aujourd'hui parmi les lettrés et les beaux esprits : tous déclaraient d'un commun accord qu'il n'était pas possible de vivre hors de Rome. Sans doute on était bien forcé de reconnaître que c'était un des séjours les plus malsains du monde. La Fièvre y avait eu des autels dès le règne de Numa, et les prières qu'on lui faisait depuis si longtemps ne la désarmaient guère. Sénèque avoue qu'il suffisait de quitter un moment cette lourde atmosphère de poussière et de fumée pour se sentir mieux portant ; mais on ne la quittait jamais volontiers. Cicéron, pendant qu'il y vivait tranquille, ne se gênait pas pour dire, même dans ses discours publics, que c'était une ville fort laide et très mal bâtie, que les maisons étaient trop hautes, et les rues trop étroites[1]. Il changea d'opinion dès qu'il fut forcé d'en sortir. « Qu'elle est belle ! » s'écriait-il en y rentrant[2] : il lui suffisait d'en avoir été banni quelques mois pour la trouver admirable. Cependant il la quitta encore quelques années plus tard pour aller gouverner la Cilicie ; mais cette fois aussi il se mit à la regretter aussitôt qu'il l'eut perdue de vue. Il n'était pas arrivé dans sa province qu'il s'occupait déjà des moyens d'en revenir le plus tôt possible. Pendant qu'il administrait des pays plus grands que des royaumes, qu'il commandait des armées, qu'il recevait les compliments du Sénat sur ses victoires, il ne se consolait pas d'être si loin du Capitole, il écrivait à son ami Cælius des lettres désolées dans lesquelles il lui recommandait de ne jamais quitter Rome et de vivre toujours à cette lumière : *urbem, urbem, mi Rufe, cole, et in hac luce vive !*[3] A la rigueur, on comprend qu'un homme d'État ne consentît pas à perdre le Forum de vue ; il avait trop d'intérêt à ne pas s'en

1. Cicéron, *De lege agr.*, II, 35. — 2. Id., *Pro red., ad pop.*, 1.— 3. Id., *Ad fam.*, II, 12.

éloigner. Ce qui surprend davantage, c'est que les pauvres gens eux-mêmes, à qui la vie était si chère et si difficile à Rome, s'obstinaient aussi à y rester. Juvénal a décrit d'une façon fort éloquente à quelles misères un pauvre client comme lui y est tous les jours exposé. Pour se donner le courage d'en sortir, il se vante à lui-même le séjour de Sora, de Fabrateria, de Frusinone, charmantes villes où l'on ne risque pas d'être écrasé le matin par les voitures et assassiné le soir par les voleurs, où l'on peut acheter une maison et un jardin au prix que coûte à Rome la location annuelle d'un obscur taudis. « Ah! se dit-il avec une émotion qui nous touche, c'est là qu'il te faut vivre, amoureux de ta bêche et soignant bien ton petit clos; il te rapportera assez de légumes pour régaler cent pythagoriciens. C'est quelque chose, n'importe où, n'importe dans quel coin, d'être propriétaire, ne fût-ce que d'un trou de lézard[1] ! » Et pourtant Juvénal ne parvint pas à se convaincre; il demeura à Rome, où Martial nous le fait voir se fatiguant le matin à gravir les rampes du grand et du petit Cælius pour aller faire sa cour aux riches qui le protègent. Stace au moins montra plus de résolution; il voyait sa réputation croître, sans que sa fortune augmentât; il était le premier poète de Rome et l'un des plus misérables; il lui fallait pour vivre chanter les amours des gens riches et célébrer sur tous les tons les vertus de Domitien. Ce qui lui faisait le plus de peine, c'est qu'il avait une grande fille à marier, une fille pleine de talents, qui jouait de la lyre et chantait à ravir les vers de son père. Malheureusement il n'avait pas de dot à lui donner, et « sa belle jeunesse s'écoulait stérile et solitaire[2] ». Il prit le parti de retourner à Naples, son pays, où il espérait trouver une existence plus facile et

1. Juvénal, III, 228. — 2. Stace, *Silvæ*, III, 5, 60.

des gendres moins exigeants; mais sa femme refusa de le suivre. C'était une de ces Romaines obstinées qui ne croyaient pas qu'on pût vivre ailleurs que sur une des sept collines. A l'idée de quitter Rome, elle poussait de profonds soupirs et passait les nuits sans sommeil. En vain Stace lui dépeignait-il en vers charmants les merveilles de Pouzzoles et de Baïes, ce pays enchanteur « où tout se réunit pour charmer la vie, où les étés sont frais et les hivers tièdes, où la mer vient tranquillement mourir sur ces rivages qu'elle caresse »; elle ne songeait jamais qu'à Suburra et aux Esquilies : elle était femme à regretter les ruisseaux de Rome en présence de la mer de Naples.

Cette répugnance que la province inspirait aux beaux esprits de Rome explique le silence qu'ils ont gardé sur elle : on n'aime pas à parler de ce qui déplaît; aussi en parlent-ils le moins qu'ils peuvent, et ce qu'ils disent ne nous apprend rien de précis ni de nouveau. On serait donc aujourd'hui fort embarrassé pour deviner de quelle manière se passait la vie dans une petite ville de l'empire romain, si, fort heureusement, on n'en avait retrouvé une. La découverte de Pompéi nous console tout à fait du silence des écrivains anciens. Pour savoir comment on vivait hors de Rome, nous n'avons plus besoin de réunir à grand'peine des textes insignifiants et douteux, une courte promenade dans Pompéi nous en apprend bien davantage.

Nous pouvons nous attendre, avant d'y entrer, que nous n'y serons pas aussi dépaysés qu'on est peut-être tenté de le croire. Partout où il existe une capitale importante, elle exerce sur les autres villes un attrait souverain; on imite ses monuments, on copie ses modes, on reproduit son langage, on vit de sa vie. Au premier siècle, tout l'univers avait les yeux sur Rome; ses usages

avaient pénétré partout. Seule, la civilisation grecque résistait encore : l'Orient se défendait avec énergie contre ce qu'il appelait une invasion de barbares; mais en Occident les nationalités les plus vigoureuses et les plus rebelles s'étaient laissé vaincre. L'Espagne, la Gaule, la Bretagne, subissaient les mœurs aussi bien que les lois du vainqueur; comme disent nos voisins d'outre-Rhin, le monde s'était *romanisé*.

L'influence romaine s'insinuait dans les pays les plus lointains par plusieurs côtés à la fois. Pendant que les légions, en traversant l'empire pour aller camper aux frontières, la faisaient pénétrer dans les classes populaires par cette affinité naturelle qui partout lie le peuple avec les soldats, les négociants qui s'étaient établis à la suite des armées communiquaient ou même imposaient leurs habitudes et leur langue aux marchands, aux agriculteurs, à tous ceux qui avaient affaire à eux pour leur vendre leurs produits ou acheter ceux de Rome. Quant à la société distinguée, elle se trouvait en rapport avec les intendants (*procuratores*), les propréteurs, les proconsuls que l'empereur et le Sénat envoyaient gouverner les provinces. Ces personnages étaient toujours des gens du meilleur monde, chevaliers ou sénateurs, habitués à fréquenter le palais de César, et qui apportaient comme un air de Rome dans ces contrées éloignées. Ils étaient souvent accompagnés par leurs femmes, ils avaient toujours avec eux des fils de grandes familles, qui venaient s'instruire aux affaires par leur exemple, et des affranchis qui leur servaient de secrétaires. C'était une sorte de cour sur laquelle se réglait la bonne société des villes où ils résidaient. A ce contact journalier des marchands, des soldats et des gouverneurs, les provinces étaient devenues romaines. Tacite dit qu'on y lisait avec soin les journaux de Rome pour se tenir au courant des

moindres aventures qui se passaient au Sénat ou sur le Forum[1]; on y répétait les bons mots contre les maîtres du moment, on voulait y savoir les belles phrases et les pensées brillantes des orateurs en renom. Les ouvrages nouveaux des auteurs à la mode se lisaient partout. Les libraires de Lyon réclamaient les derniers plaidoyers de Pline, ceux de Vienne vendaient les épigrammes de Martial, et ce poète nous dit avec orgueil qu'on chantait ses vers partout où s'étendait la domination romaine. Même chez les peuples peu connus, mal soumis, Rome pénétrait par ses arts et sa littérature autant que par ses armes. « La Gaule, dit Juvénal, a fait l'éducation des avocats bretons, et l'on dit que Thulé songe à se procurer un professeur public d'éloquence[2]. » Juvénal veut plaisanter, mais il n'exagère pas autant qu'il croit. La Bretagne était une des dernières conquêtes de l'empire et en apparence une des moins solides; on sait pourtant quels déchirements elle éprouva quand il lui fallut s'en séparer au moment des invasions. Il est donc probable que ces provinces éloignées, ces pays perdus, ménageaient plus d'une surprise au Romain qui les visitait : il devait être fort étonné de ne pas s'y sentir trop dépaysé, il y retrouvait même quelquefois ce qu'on a le plus de peine à transporter d'un pays à l'autre, cette élégance dans les manières, cette finesse dans le langage, ce tour particulier dans les railleries, enfin toutes ces qualités délicates que les Romains comprenaient sous le nom d'*urbanité*, parce qu'ils les croyaient attachées au séjour de la grande ville. Quand Martial arriva à Bilbilis, au cœur de l'Espagne, il se croyait dans un pays de sauvages et gémissait d'y être venu. Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver une véritable Romaine! Les éloges qu'il

1. Tacite, *Ann.*, XVI, 22. — 2. Juvénal, XV, 110.

donne à Marcella, même en faisant la part de la politesse, montrent que l'urbanité avait pénétré jusqu'à Bilbilis. « Prononce un seul mot, lui disait-il, et le Palatin croira que tu lui appartiens. Aucune des femmes qui sont nées dans Suburra ou qui habitent les pentes du Capitole ne pourrait lutter avec toi. Toi seule adoucis mes regrets d'avoir quitté la ville maîtresse ; seule, tu suffis à la faire revivre tout entière pour moi [1] ! »

Si les belles manières du Capitole et du Palatin se retrouvaient au fond de l'Espagne, si l'on étudiait la rhétorique à Thulé, si aux extrémités du monde on reproduisait fidèlement les usages et les modes, la façon de parler et de vivre des Romains, il est clair que cette imitation devait être beaucoup plus visible dans une ville italienne, à Pompéi surtout, c'est-à-dire aux portes de Baïes et de Naples, où la jeunesse élégante de Rome venait tous les ans « jouir des bains chauds et du spectacle enchanteur de la mer [2] ». Ces visiteurs distingués répandaient autour d'eux les habitudes de la grande ville, et les habitants de Pompéi pouvaient se familiariser avec elles sans presque sortir de chez eux. Cette influence devait se faire sentir sur tout le monde ; mais c'étaient les riches surtout, ceux qui formaient l'aristocratie du pays, qui avaient là sous les yeux des modèles qu'ils cherchaient volontiers à reproduire.

Il y a eu de tout temps une aristocratie importante à Pompéi ; mais celle qui gouvernait la petite ville à l'époque de sa ruine ne paraît pas fort ancienne. On a fait remarquer que les inscriptions antérieures à l'empire contiennent des noms de magistrats qui ne reparaissent plus dans la suite. Les familles de ces personnages semblent avoir disparu ou s'être obscurcies plus tard. A leur place, les

1. Martial, XII, 21. — 2. *Propter aquas calidas deliciasque maris.* C'est un vers d'une épithaphe qui a été trouvée à Ostie.

Holconius, les Pansa, etc., se montrent avec les premiers Césars. Faut-il croire que les grands événements qui se passèrent alors ne furent pas étrangers à leur fortune subite? Leur générosité nous prouve qu'ils étaient fort riches; or les richesses n'arrivent ainsi tout d'un coup qu'aux industriels habiles, aux négociants hardis, aux spéculateurs heureux. N'oublions pas que Pompéi, qui ne semble avoir été qu'une ville de plaisir, était aussi une ville de commerce. Strabon prétend qu'elle servait de port à Acerra, à Nole, à Nocera; elle était donc, pour tout ce côté de la Campanie, une sorte de centre industriel. Il est bien possible que l'élan donné aux affaires par l'établissement de l'empire, la paix et la sécurité rendues au monde après tant de troubles, le progrès du bien-être et de la richesse publique qui en était la suite naturelle, aient amené tout d'un coup au premier rang des familles dont la situation avait été jusque-là plus modeste et fondé ces grandes maisons qui, pendant un siècle, vont dominer dans la ville. Que cette aristocratie ait pris goût à imiter les manières de la noblesse romaine qu'elle entrevoyait de temps en temps sur ses rivages, il n'y a rien là de bien surprenant; sa situation dans la petite ville était à peu près celle des grands personnages de Rome : comme eux, elle occupait toutes les fonctions publiques; comme eux aussi, elle gagnait et payait la faveur du peuple par des libéralités incroyables. Les deux frères Holconius ont à leurs frais rebâti tout le théâtre. Les inscriptions des monuments qu'ils ont construits ou qu'on a élevés en leur honneur nous apprennent leur vie publique; quant à leur existence privée, elle est moins aisée à connaître. En attendant qu'on ait la chance de mettre la main sur leurs livres de compte, comme on a retrouvé ceux du banquier Jucundus, c'est surtout la richesse et la beauté de leurs habitations qui peut nous donner quelque idée de leur façon de vivre.

Si nous voulons apprécier les belles maisons de Pompéi comme il convient et nous bien rendre compte des agréments qu'elles devaient avoir pour leurs propriétaires, il faut nous défaire de quelques préjugés. Les habitants de cette charmante ville semblent préoccupés de chercher par-dessus tout leur bien-être, mais ils ne le placent pas où nous le mettons : chaque siècle en ce genre a ses opinions et ses préférences, et il y a une mode pour la façon d'être heureux comme pour le reste. Si nous nous laissions trop dominer par cette tyrannie de l'habitude qui ne nous permet pas de croire qu'il soit possible de vivre autrement que nous vivons, les maisons de Pompéi nous paraîtraient peut-être petites et incommodes. Mais si nous oublions un moment nos idées et nos usages, si nous essayons de nous faire Romains par la pensée, nous trouverons que ceux qui les habitaient les avaient très bien faites pour eux, et qu'elles étaient parfaitement appropriées à tous leurs goûts et à tous leurs besoins. Il est difficile aujourd'hui dans nos grandes villes, même aux gens riches, de posséder un hôtel pour eux seuls. Ils se logent la plupart dans des maisons qu'ils partagent avec beaucoup d'autres; leurs appartements se composent d'une série de pièces vastes, aérées, percées de larges fenêtres, qui prennent l'air et le jour sur des rues ou des places. Il n'y a rien de semblable à Pompéi. Le nombre des maisons habitées par une seule famille y est très considérable. Les pièces principales sont toutes au rez-de-chaussée [1]. Les plus riches se sont construit une maison située entre quatre rues, et qui occupe, comme on disait,

1. Les étages supérieurs devaient être réservés pour les pièces moins importantes. On y arrive par des degrés raides et étroits. Il n'y a rien qui ressemble au grand escalier des maisons modernes qui dessert à la fois tous les étages, et qui est commun à tous les appartements. On trouvera chez Nissen (*Pompeian Stud.*, p. 602) des observations très ingénieuses sur le rôle que joue cet escalier dans

une île entière. S'ils sont économes de leur fortune, ils distraient de ce vaste espace de terrain quelques parcelles dont ils font des boutiques qu'ils louent un bon prix; ces boutiques occupent quelquefois tous les dehors de l'habitation. Tandis que chez nous la façade est soigneusement réservée pour les beaux appartements, à Pompéi, on l'abandonne au commerce, ou bien on la ferme de murs épais et sans ouvertures. Toute la maison, au lieu de regarder vers la rue, est tournée vers l'intérieur. Elle ne communique avec le dehors que par la porte d'entrée, rigoureusement fermée et gardée; peu de fenêtres, et seulement dans les étages supérieurs : on veut vivre chez soi, loin des indifférents et des étrangers. Aujourd'hui, ce que nous appelons la vie domestique appartient beaucoup au public. Le monde entre chez nous aisément, et, quand il n'y vient pas, nous voulons au moins l'apercevoir par nos fenêtres largement ouvertes. Chez les anciens, la vie privée est plus retirée, plus véritablement solitaire que chez nous. Le maître du logis ne tient pas à voir dans les rues; surtout il ne veut pas que de la rue on regarde chez lui. Dans sa maison même, il a des divisions et des distinctions. La partie où il accueille les étrangers n'est pas celle où il se retire avec sa famille; on ne pénètre pas aisément dans ce sanctuaire qui est séparé du reste par des corridors, fermé par des portes ou des tentures et gardé par des concierges. Le maître reçoit quand il veut, il s'enferme chez lui quand il lui plaît ; et si quelque client, plus ennuyeux et plus tenace, l'attend à sa sortie dans son vestibule, il a une porte de derrière (*posticum*), sur une rue étroite, qui lui permet de s'échapper.

nos habitations et le caractère qu'il leur a donné. De toutes les parties de la maison moderne, c'est celle qu'un Pompéien aurait le moins comprise.

A ceux qui trouvent les pièces des maisons pompéiennes un peu trop étroites à leur gré, on a déjà répondu que les habitants passaient une grande partie de leurs journées hors de chez eux, sous les portiques du Forum ou des théâtres. Il faut ajouter que, si les chambres ne sont pas grandes, elles sont nombreuses. Le Romain use de sa demeure comme de ses esclaves, il a des pièces différentes pour tous les incidents de la journée comme il a des serviteurs pour toutes les nécessités de la vie. Chaque pièce, chez lui, est faite exactement pour l'usage auquel on la destine. Il ne se contente pas, comme nous, d'une seule salle à manger ; il en a de plusieurs dimensions, et il en change selon la saison, selon le nombre des amis qu'il veut traiter. La chambre où il fait sa sieste pendant la journée, celle où il se retire la nuit pour dormir, sont très petites, elles ne reçoivent la lumière et ne prennent l'air que par la porte : ce n'est pas un inconvénient dans le Midi, où l'obscurité donne la fraîcheur. Il n'y demeure d'ailleurs que juste pendant qu'il dort. Pour le reste du temps, il a une cour fermée ou presque fermée qu'on appelle *atrium*, une cour ouverte ou *péristyle*. C'est là qu'il séjourne le plus volontiers quand il est chez lui. Il s'y trouve non seulement avec sa femme et ses enfants, mais sous l'œil de ses serviteurs, et quelquefois dans leur société ; malgré ses goûts de retraite et d'isolement dont j'ai parlé, il n'évite pas leur compagnie : c'est que la famille antique est plus étendue que la nôtre, elle comprend à un degré inférieur l'esclave et l'affranchi, de sorte que le maître, en vivant avec eux, se croit toujours avec les siens. Ces cours ouvertes et fermées, où la famille passe sa vie, se retrouvent dans toutes les maisons pompéiennes sans exception. Elles y sont indispensables pour donner du jour à tout le reste. Aussi prend-on plaisir, même chez les moins riches, à les orner

avec goût, quelquefois avec profusion. Si le terrain le permet, on y plante quelques arbustes, on y fait pousser quelques fleurs ; les moralistes[1], les gens du monde se moquent de ces jardins en miniature, entre quatre murs ; ils en parlent à leur aise, eux qui possèdent des villas magnifiques avec de grands arbres et des treilles suspendues à des colonnes élégantes. Chacun fait ce qu'il peut, et j'avoue que je ne saurais être sévère à ces pauvres gens qui voulaient à toute force se mettre devant les yeux un peu de verdure. Je leur en veux davantage de leur amour pour ces petits ruisseaux qu'ils appellent pompeusement des *euripes*, pour ces grottes en rocailles ou en coquillage qui ne sont que des colifichets prétentieux. Ce qui les excuse, c'est que ce goût bizarre a été partagé par les bourgeois de tous les pays et de tous les temps. Ceux de Pompéi au moins l'emportent de beaucoup sur les autres par les précautions qu'ils prennent pour que leurs regards ne tombent jamais sur quelque objet déplaisant. Ils possèdent de belles mosaïques, des stucs brillants, des incrustations de marbre où leurs yeux se reposent volontiers. L'éclat fatigant des pierres blanches a été partout adouci par des nuances agréables. Les murs sont peints en gris ou en noir, les colonnes teintées de jaune ou de rouge. Le long des corniches courent des arabesques gracieuses, composées de fleurs entrelacées, où se mêlent par moment des oiseaux qui n'ont jamais existé, et des paysages qu'on n'a vus nulle part. Ces fantaisies sans signification plaisent à l'œil et n'exercent pas l'esprit. De temps en temps sur un panneau plus vaste une scène mythologique peinte sans prétention et à grands traits rappelle au maître quelque chef-d'œuvre de l'art antique, et l'en fait jouir par le souvenir. Quelquefois ce

1. Voyez ce que dit à ce sujet Fabianus (Seneca rhetor, *Controv.*, II, préf.).

petit bourgeois est assez heureux pour posséder une imitation en bronze d'une des œuvres les plus belles des sculpteurs grecs, un satyre qui danse, un athlète qui combat, un dieu, une déesse, un joueur de cithare, etc. [1]. Il en sait le prix, il en comprend la beauté, il l'a placé sur un socle, dans son *atrium* ou son péristyle, pour le saluer du regard toutes les fois qu'il entre ou qu'il sort. C'étaient des gens heureux que ces riches Pompéiens! Ils savaient embellir leur vie de tous les agréments du bien-être, la relever par les jouissances des arts, et je crois que beaucoup de personnages importants de nos plus grandes villes seraient tentés d'envier le sort des obscurs citoyens de ce petit municipe.

III

Les peintures de Pompéi d'après les travaux de M. Helbig. — Grand nombre de tableaux mythologiques. — Caractère de ces tableaux. — Les peintures de Pompéi ne sont pas originales. — Pourquoi les critiques du premier siècle traitent si sévèrement la peinture de leur temps. — A quelle école les artistes pompéiens empruntaient-ils le sujet de leurs tableaux? — La peinture alexandrine ou *hellénistique*. — Les tableaux d'appartement. — Caractère général de la peinture hellénistique. — Jusqu'à quel point les artistes pompéiens reproduisaient-ils fidèlement leurs modèles? — Quel est le mérite particulier des peintures de Pompéi?

Ce qui nous paraît surtout digne d'envie dans ces charmantes maisons, ce sont les peintures qui en couvrent presque toutes les murailles. Elles font la surprise et

1. C'est de Pompéi et d'Herculanum, c'est-à-dire de deux villes de second ordre, que viennent les beaux bronzes du musée de Naples qui font l'admiration des étrangers. Chez les bourgeois de nos villes de province, on ne trouverait rien de semblable. Il faut ajouter que ce qu'il y avait de plus beau à Pompéi n'y est pas resté. Nous savons que les habitants ont fait des fouilles après la catastrophe et qu'ils sont venus enlever leurs objets les plus précieux. Nous n'avons donc aujourd'hui que ce qu'on n'a pas pu retrouver ou ce qu'on a négligé de prendre.

l'admiration de tous ceux qui visitent Pompéi. Mais ce n'est pas assez de les regarder en passant, comme on fait d'ordinaire. Si nous voulons emporter d'elles quelque chose de plus qu'une impression fugitive, il nous faut interroger ceux qui s'en sont spécialement occupés, et que leurs études antérieures préparaient à les bien comprendre. En prenant pour guide un connaisseur éclairé, nous apprendrons à les mieux goûter, nous en aurons une intelligence plus complète, nous arriverons à tirer d'elles quelques notions certaines sur le caractère et l'histoire de l'art ancien.

M. W. Helbig est précisément un de ces critiques dont personne ne conteste la compétence et auxquels on peut se fier sans danger. Personne n'a plus étudié que lui les peintures d'Herculanum et de Pompéi, et il a écrit sur elles deux savants ouvrages qui se complètent l'un par l'autre. Le premier nous en donne le catalogue minutieux, avec des descriptions aussi précises que possible, et les classe d'après leur sujet, quand on est assez heureux pour le découvrir [1]. Dans l'autre, l'auteur traite toutes les questions que ces peintures soulèvent ; il cherche surtout à savoir jusqu'à quel point les artistes qui les ont faites sont originaux et si l'on peut connaître à quelle école ils appartiennent [2].

De ces deux livres, il est naturel que ce soit le second qui se lise avec le plus de plaisir ; mais le premier, quoique plus aride en apparence, est peut-être encore plus utile. Même isolé de l'autre ouvrage qui lui sert de commentaire, ce catalogue est plein des renseignements les plus curieux. Il me semble qu'on peut juger une époque non seulement par les livres qu'elle lit volontiers,

1. *Wandgemälde der vom Vesuv verschütteten Städte campaniens*, Leipzig. — 2 *Untersuchungen über die campanische Wandmalerei.* Leipzig.

mais par les tableaux qu'elle aime surtout à regarder : c'est un indice qui ne trompe guère sur son caractère et sur ses goûts. Appliquons cette règle au catalogue de M. Helbig. Sur 1968 peintures qu'il a classées et décrites, il y en a un peu plus de 1400, près des trois quarts, qui de quelque manière se rattachent à la mythologie, c'est-à-dire qui représentent les aventures des dieux ou les légendes de l'âge héroïque. Ce chiffre indique la place que les souvenirs religieux du passé tenaient dans la vie de tout le monde au premier siècle. Les incrédules mêmes et les indifférents en subissaient le prestige; quand les consciences leur échappaient, ils régnaient encore sur les imaginations. C'est une réflexion qu'on a souvent l'occasion de faire lorsqu'on étudie l'art ou la littérature de cette époque, mais nulle part elle ne frappe plus qu'à Pompéi. Il importe d'y insister quand on songe qu'au moment même où les artistes décoraient à profusion les villes campaniennes de ces images de dieux et de héros, le christianisme commençait à se répandre dans l'empire. Saint Paul venait précisément de passer tout près de ces rivages, en se rendant de Pouzzoles à Rome, et l'on a quelques raisons de croire que la coquette et voluptueuse ville que le Vésuve allait engloutir avait reçu la visite de quelques chrétiens[1]. Ils prêchaient leur doctrine et célébraient leurs mystères dans ces maisons dont les murs leur rappelaient à tout moment un culte ennemi. La multitude de ces peintures mythologiques nous donne une idée des obstacles qu'avait à surmonter le christianisme. La religion contre laquelle il luttait s'était mise en possession de toute l'existence. Il était bien difficile au païen d'oublier ses dieux, il les retrouvait partout, non seulement dans les temples et sur

1. On y a trouvé une inscription tracée au charbon sur une muraille blanche où l'on a cru lire le mot *Christianus*. (*Corp.*, *insc. lat.* IV, 679.

les places publiques, remplis de leurs images, mais dans sa demeure privée, sur les murs de ces salles et de ces chambres où il vivait avec sa famille, en sorte qu'ils paraissaient se mêler à tous les actes de sa vie intime, et que celui qui les abandonnait semblait rompre en même temps avec tous les souvenirs et toutes les affections du passé. C'est sur ces peintures que s'arrêtaient les premiers regards de l'enfant; il les admirait avant de les comprendre. Elles entraient dans sa mémoire, elles se confondaient avec ces impressions de jeunesse qui ne s'oublient pas. Les Pères de l'Église ont donc raison de faire remarquer que ce qui donnait alors tant de partisans à la mythologie, c'est qu'elle prenait tout le monde au berceau et presque avant de naître ; aussi Tertullien disait-il avec autant de vigueur que de vérité : *Omnes idololatria obstetrice nascimur.*

Nous voilà donc bien informés par le spectacle que nous offrent les peintures de Pompéi de l'importance que la mythologie avait conservée, sinon dans les croyances, au moins dans les habitudes de la vie. Mais quel était le caractère de cette mythologie? De quelle façon et dans quelles aventures ces dieux et ces héros étaient-ils présentés d'ordinaire à leurs adorateurs ? Ici encore le catalogue de M. Helbig est fort instructif. Il nous montre que ce sont des histoires d'amour que ces peintres préfèrent à toutes les autres. Jupiter ne paraît occupé, chez eux, qu'à séduire Danaé, Io, ou Léda, et à enlever Europe. La poursuite de Daphné par Apollon est le sujet de douze tableaux; Vénus est représentée quinze fois dans les bras de Mars, et seize fois avec le bel Adonis. Il en est de même des autres divinités, et il n'est guère question, dans toutes ces peintures, que de leurs galanteries. Voilà ce qu'un monde élégant et futile avait fait de la vieille et grave mythologie. Il est vrai de dire qu'elle n'a

vait pas beaucoup résisté. Une des grandes forces de ces anciennes religions qui ne possédaient pas de livres sacrés, qui n'étaient pas fixées et liées par des dogmes, était de s'accommoder aisément aux opinions et aux goûts de chaque époque. Celle de la Grèce a suffi à tout pendant des siècles, et c'est pour cela qu'elle a vécu si longtemps. Depuis Homère jusqu'aux néo-platoniciens, elle a su prendre toutes les formes : tantôt sérieuse, tantôt folâtre, toujours poétique, elle servit aux artistes à exprimer leurs idées les plus diverses, leurs sentiments les plus contraires; elle permit aux philosophes de revêtir de couleurs brillantes leurs plus profondes doctrines. Au moment dont nous nous occupons, elle se pliait, avec sa fécondité et sa souplesse ordinaires, aux caprices d'une société amie du repos et de la joie, riche, heureuse, assurée du lendemain par un pouvoir redouté, délivrée des soucis sérieux de la politique, et n'en ayant plus d'autre que de passer gaiement la vie, qui aimait à se représenter elle-même sous la figure de ses dieux et à idéaliser ses plaisirs en les prêtant aux habitants de l'Olympe. Nous trouvons donc un attrait de plus dans les peintures de Pompéi, quand nous songeons qu'elles sont l'image d'une époque et nous aident à la comprendre. — Mais, puisque j'ai parlé tout à l'heure du christianisme et que j'ai fait voir que cette affection qu'on avait gardée pour la mythologie devait être un obstacle à ses progrès, il faut ajouter qu'il pouvait rendre l'obstacle moins sérieux en montrant ce que cette mythologie était devenue et qu'elle n'était plus qu'une école d'immoralité. On pense bien qu'il ne manqua pas de le faire. De savants critiques ont accusé de nos jours les Pères de l'Église d'ignorance ou de calomnie quand ils se moquent des amours des dieux et qu'ils prétendent que toutes ces aventures qu'on leur attribue ne sont que la glorification

des plus honteuses passions de l'homme. Ils répondent que ces fables ont un sens plus profond, qu'elles recouvrent de grandes vérités et ne sont en réalité qu'une explication allégorique des plus importants phénomènes de la nature. On a raison sans doute si l'on songe à la mythologie des époques primitives, mais il est sûr que celle du premier siècle, au moins dans l'esprit des gens du monde, n'avait plus ce caractère. Ceux qui faisaient peindre dans leurs maisons les amours de Jupiter pour Danaé ou pour Ganymède n'étaient pas des sages qui voulaient exprimer quelque pensée cosmogonique : c'étaient des voluptueux qui désiraient s'exciter au plaisir ou se réjouir les yeux d'une image agréable. Il n'y a plus là la moindre intention de mythe ou d'allégorie; c'est uniquement la vie humaine qui est représentée, et la pensée du peintre ne va pas plus loin que de reproduire des scènes d'amour pour le plus grand plaisir des amoureux. Il n'était donc pas possible de réfuter les docteurs chrétiens quand ils attaquaient avec tant de violence l'immoralité de la mythologie, et ceux qui écoutaient leurs invectives n'avaient qu'à lever les yeux sur les murs de leurs maisons pour reconnaître qu'au fond ils n'avaient pas tort.

Les autres peintures sont ou des reproductions d'animaux et de nature morte, ou des paysages, ou des tableaux de genre [1]. Ces derniers ont pour nous un grand intérêt et nous rendent beaucoup de services. Ce sont

1. Parmi les tableaux de genre, M. Helbig distingue deux classes différentes : il y a d'abord ceux où l'on remarque un certain mélange de réalité et d'idéal, qui représentent, par exemple, Éros à la chasse, des Amours pêchant à la ligne, faisant la vendange, des femmes occupées de leur toilette avec de petits Amours qui les aident, etc. ; et ceux qui sont tout à fait réalistes et qui reproduisent les scènes de la vie ordinaire des Pompéiens sans essayer de les embellir. C'est de ces derniers qu'il sera surtout question quand je parlerai des tableaux de genre.

ceux qu'on regarde avec le plus de curiosité, quand on parcourt Pompéi : comme ils reproduisent des scènes réelles et des personnages vivants, ils semblent animer la ville déserte et lui rendre les habitants qu'elle a perdus; mais aucune de ces classes diverses dans lesquelles on peut diviser les peintures pompéiennes, ne peut être comparée, ni par le talent des peintres, ni par le nombre des tableaux, avec celle qui ne contient que des sujets mythologiques.

La première question qu'on se pose à propos des tableaux de Pompéi, et la plus importante, est celle de leur origine. D'où venaient les peintres qui les ont faits? Étaient-ce des artistes originaux, qui inventaient le sujet de leurs ouvrages? et si ce ne sont que des imitateurs, à quelle école appartenaient leurs modèles, et dans quel siècle ont-ils vécu? Comme les auteurs anciens ne nous donnent à ce sujet aucun renseignement, nous sommes réduits à interroger les peintures mêmes et à tout tirer d'elles.

Pour les tableaux de genre, dont je viens de dire un mot, la question est aisée à résoudre. Ils représentent des scènes locales et des personnages du pays ; ils ont donc été créés dans le pays même et pris sur la réalité. Si le maître de la maison que l'artiste devait décorer était un de ces amateurs enragés de l'amphithéâtre ou du cirque, qui voulait en avoir sans cesse le spectacle sous les yeux, ou simplement s'il était curieux des scènes de tous les jours, l'artiste les copiait exactement pour lui plaire. Il allait voir les gladiateurs exécuter leurs exercices dans la grande caserne qu'on a découverte près du théâtre, et les reproduisait comme il les avait vus. Il transportait sans plus de façon dans ses tableaux les personnages qui fréquentaient le Forum ou les rues de la petite ville. Soyons sûrs que ces foulons, ces aubergistes, ces bou-

langers, ces marchands de poisson, qu'on voit sur les murailles des maisons pompéiennes, habitaient les boutiques où l'on retrouve encore leurs ustensiles. Ces femmes demi-nues, dont les cheveux se relèvent sur le front d'une façon si étrange, sont celles mêmes qui vendaient leurs faveurs à très bas prix dans ces cellules étroites qu'on ne laisse pas visiter à tout le monde, et qui contiennent des dessins si grossiers et des inscriptions si brutales. Le peintre avait observé lui-même ces paysans et ces ouvriers avec leur tunique à capuchon, comme nos moines, assis à une table, en face d'un verre de vin, qu'il a rendus d'une manière si vivante; il avait vu de ses yeux ce soldat au teint basané, chaussé de larges bottes, couvert d'un ample vêtement, qui dit gaiement au cabaretier en lui tendant son verre : « Allons, un peu d'eau fraîche, *Da frigidam pusillum.* » Ce qui prouve que ce sont bien les gens du pays que l'artiste reproduisait dans ses personnages, c'est qu'ils frappent encore aujourd'hui par leur ressemblance, et qu'on les reconnaît au premier coup d'œil pour les avoir rencontrés sur les places ou dans les boutiques de Naples. L'origine de ces tableaux est donc facile à trouver : les artistes qui les ont composés imitaient fidèlement ce qu'ils avaient evant les yeux; ils ont été faits à Pompéi même et pour Pompéi. Mais il faut remarquer qu'ils sont fort peu nombreux (une vingtaine au plus) et en général d'une dimension assez exiguë. Pour les autres, la question change ; il ne me paraît pas possible de supposer que les 1480 tableaux mythologiques, qui sont souvent de grandes œuvres et révèlent un talent très distingué de composition, soient l'œuvre d'artistes originaux qui les ont imaginés tout exprès pour en orner les maisons où nous les voyons aujourd'hui. Herculanum et Pompéi étaient de petites villes et ne méritaient guère qu'un peintre se mît en si grands frais d'invention pour elles.

Ce qui prouve d'ailleurs que ces peintures ne leur étaient pas uniquement destinées, c'est qu'on les a retrouvées aussi dans d'autres pays; on a découvert ailleurs, surtout à Rome, des restes d'habitations entièrement décorées comme celles des villes de la Campanie [1]. Les murs de ces maisons contiennent des tableaux de genre semblables à ceux qu'on admire au musée de Naples, et les mêmes sujets mythologiques traités de la même façon; par exemple, l'Io gardée par Argus et délivrée par Mercure qu'on voit dans la maison de Livie, au palais des Césars, ressemble tout à fait aux six ou sept compositions qui représentent la même aventure à Pompéi. N'est-ce pas la preuve que ces artistes avaient préparé d'avance un certain nombre de tableaux, qu'ils s'étaient exercés à les peindre et qu'ils les reproduisaient partout où l'on avait besoin de leurs services? Mais ces tableaux, pas plus à Rome qu'à Pompéi, ils n'en étaient réellement les créateurs; ils n'en avaient imaginé ni le sujet, ni l'ordonnance. Ce qui permet de l'affirmer, c'est que, dans les scènes de quelque importance, l'invention vaut toujours mieux que l'exécution. Elle témoigne d'une force de conception,

1. Au mois d'avril dernier, en creusant au bord du Tibre pour agrandir le lit du fleuve, on a trouvé, devant les jardins de la Farnésine, les restes d'une charmante habitation romaine. Elle se composait de longs corridors et de quelques chambres, dont l'une surtout avait été remarquablement décorée. Quand on la débarrassa de la boue humide qui la remplissait depuis peut-être dix-huit siècles, les couleurs avaient un éclat extraordinaire. On y remarquait, selon l'usage, des motifs d'architecture peints avec beaucoup d'élégance, des figures très hardiment dessinées, des colonnes reliées entre elles par des guirlandes et des arabesques, et, au milieu, des médaillons qui renferment des scènes de la vie ordinaire, des repas, des concerts, des sacrifices. Ce système de décoration dans son ensemble est semblable à celui des maisons pompéiennes, si ce n'est qu'il paraît plus soigné et traité par des artistes plus habiles. Ces belles peintures, menacées d'être de nouveau recouvertes par le Tibre, ont été enlevées avec précaution, etdéposées dans le musée de la Lungara.

d'une habileté à composer, d'un talent enfin qui paraît supérieur à celui de l'artiste obscur qui est l'auteur de la fresque. Il est, je crois, naturel d'en conclure que ce n'est pas le même qui a exécuté la peinture et imaginé le sujet, et que les artistes pompéiens, au lieu de prendre la peine d'inventer, se contentaient le plus souvent de reproduire des tableaux connus, en les appropriant aux lieux auxquels ils étaient destinés. Ainsi s'expliquent la rapidité de leur travail et leur inépuisable fécondité. Comme ils avaient dans leur mémoire et pour ainsi dire au bout de leur pinceau une foule de sujets brillants qu'ils avaient pris à des maîtres illustres, ils n'étaient pas en peine d'achever rapidement la décoration d'une maison et pouvaient le faire à bon compte. Ils ne travaillaient donc pas de génie, ils peignaient de souvenir; ce ne sont pas des inventeurs, mais des copistes.

C'est probablement la raison qui fait que les connaisseurs et les critiques du premier siècle traitent si mal la peinture de leur temps. Nous avons à ce sujet l'opinion d'un homme d'esprit, d'un amateur éclairé des lettres et des arts, personnage curieux et plein de contrastes, fort léger dans ses mœurs, très grave dans ses jugements, qui vivait comme les gens de son époque et affectait de penser comme ceux d'autrefois. Pétrone, dans son roman satirique, imagine que ses héros, de vrais coureurs d'aventures, se promènent un jour sous un portique orné, selon l'habitude, de peintures précieuses. Ils prennent grand plaisir à les regarder, ils veulent en savoir la date, ils cherchent à en comprendre le sujet, et se mettent à en discuter ensemble. Le passé, comme c'est l'usage, les ramène vite au présent, et ils arrivent bientôt à s'entretenir de l'art contemporain. Ils en parlent fort sévèrement; l'admiration qu'ils éprouvent pour les anciens artistes les rend très durs pour ceux de leur siècle. Ils

trouvent que les arts sont en pleine décadence, et que c'est l'amour de l'argent qui les a perdus. A ce propos viennent des plaintes que, depuis lors, nous avons entendu bien souvent répéter : Le passé, c'était l'âge d'or; « les beaux arts y brillaient de tout leur éclat, parce qu'on aimait alors la vertu toute nue. Est-il étonnant qu'ils soient maintenant délaissés quand on voit que les dieux et les hommes préfèrent de beaucoup un lingot d'or à toutes les statues et à tous les tableaux que ces pauvres Grecs, ces fous de Phidias et d'Apelle, se sont donné la peine de faire? » La conclusion, c'est « que la peinture est morte et qu'il n'en reste même plus de trace[1] ». Cette opinion est à peu près celle de Pline l'ancien, un juge moins prévenu, et en général plus équitable. Il affirme quelque part « que la peinture est en train de périr », et dans un autre endroit « qu'elle n'existe déjà plus[2] ». Voilà des arrêts bien rigoureux. Ceux qui viennent de visiter Pompéi ont quelque peine à y souscrire. Quand ils se rappellent ces scènes si habilement composées, ces figures si élégantes, si gracieuses, qu'ils songent que ces tableaux ont été exécutés en si peu de temps, par des artistes inconnus, pour des villes de province, il leur est impossible de croire que l'art fût dans un état aussi désespéré que Pline et Pétrone le prétendent. Mais tout s'explique lorsqu'on se souvient que ces tableaux charmants ne sont après tout que des copies; ils n'ont pas le mérite de l'invention, et c'est dans l'invention que Pétrone et Pline, qui se piquaient d'être des classiques, faisaient surtout consister la grandeur de la peinture. Puisqu'elle ne sait plus créer par elle-même et qu'elle ne vit que d'imitation, il leur semble qu'elle est morte. Voilà d'où vient leur sévérité.

1. Pétrone, *Sat.*, 2 et 88. — 2. Pline, XXXV, 29 et 50.

Nous ne sommes plus dans la même situation qu'eux. Aujourd'hui que les modèles n'existent plus, ils ne peuvent pas nuire par la comparaison aux imitations qu'on en a faites. Nous ne descendons plus des originaux aux copies, ce qui est toujours très dangereux pour elles; au contraire, ce sont les copies qui nous permettent de remonter aux originaux perdus et de nous figurer ce qu'ils pouvaient être. Ce service qu'elles nous rendent nous dispose d'abord très bien pour elles. Loin de nous plaindre que les artistes pompéiens ne soient pas des génies inventeurs, nous sommes tentés de leur savoir gré de n'avoir presque rien tiré d'eux-mêmes. En se contentant de reproduire les inventions des autres, ils nous reportent vers ces grands siècles de l'art antique, que nous ne connaîtrions pas sans eux.

Mais quel est précisément le siècle où les artistes pompéiens cherchaient leurs modèles? Est-il possible de savoir d'une manière exacte à quelle époque de l'histoire, à quelle période de l'art appartenaient les maîtres dont ils s'inspiraient?

D'abord, se sont-ils bornés à copier les tableaux d'une seule école? et n'étaient-ils pas de ces éclectiques qui, prenant leur bien un peu partout, reproduisent les œuvres de tous les temps? — Ils ont dû, sans doute, le faire quelquefois. On trouve chez eux des ouvrages qui diffèrent des autres et ne paraissent pas rentrer dans leur manière habituelle. Tel est, par exemple, le célèbre tableau du *Sacrifice d'Iphigénie*, un des plus beaux qu'on ait découverts à Pompéi, et qui, par un rare bonheur, se trouve être aussi l'un des mieux conservés. Au centre, Iphigénie en larmes, tendant les bras au ciel, est apportée à l'autel par Ulysse et par Diomède. Aux deux extrémités opposées, Agamemnon se voile la face pour ne pas voir la mort de sa fille; Calchas, serrant le couteau dans

sa main, semble se préparer tristement à son rôle cruel de sacrificateur. En haut, Diane arrive, dans un nuage léger, avec la biche qui doit être offerte à la place de la jeune fille. Il semble à M. Helbig, juge expert en cette matière, que l'arrangement si régulier du tableau, la correspondance symétrique des personnages, la couleur du fond, les plis des vêtements rappellent une époque de l'art assez ancienne. Il fait remarquer que les figures sont disposées de telle sorte qu'on n'aurait presque aucune peine pour faire du tableau un bas-relief. Ce qui est plus caractéristique encore, c'est que Diodème et Ulysse sont représentés plus petits qu'Agamemnon et Calchas, d'après cette règle antique et un peu naïve qu'il faut que l'importance des personnages se reconnaisse à leur taille. Tout en présentant ces observations curieuses, M. Helbig ne va pas jusqu'à prétendre que ce beau tableau remonte à une époque très reculée. Il y a dans tous les temps des artistes qui retournent volontiers en arrière, et qui aiment à reprendre les anciennes méthodes et les vieux procédés. Pline, parlant de deux peintres célèbres qui travaillèrent au temple de l'Honneur et de la Vertu, que Vespasien faisait reconstruire, dit de l'un d'eux qu'il ressemblait plus aux anciens : *Priscus antiquis similior*[1]. C'est sans doute un artiste de ce genre qui est l'auteur du *Sacrifice d'Iphigénie;* comme il aimait l'archaïsme, il a conçu et exécuté son tableau à la manière antique, et les peintres pompéiens, selon leur usage, l'ont fidèlement copié.

Mais ces fantaisies archaïques sont rares à Pompéi ; au contraire toutes les peintures se ressemblent beaucoup entre elles, les sujets y sont ordinairement conçus et exécutés de la même façon, et elles paraissent appartenir toutes à la même école. Cette école, M. Helbig n'a pas

1. Pline, xxxv, 120.

eu de peine à établir que c'était celle qui florissait à la cour des successeurs d'Alexandre. C'est donc l'art alexandrin ou *hellénistique* [1] que les artistes pompéiens ont imité et dont leurs peintures peuvent nous donner quelque image.

Quoique la Grèce fût alors en décadence, le goût des arts n'avait pas cessé d'y être aussi vif qu'autrefois. Alexandre s'était honoré de l'amitié de Lysippe et d'Apelle; ses successeurs, continuant la tradition, aimèrent à s'entourer d'artistes, et quelquefois ils devinrent artistes eux-mêmes. Attale III, le dernier roi de Pergame, modelait en cire et ciselait en airain. Antiochus Épiphane se reposait des fatigues de la royauté dans l'atelier d'un sculpteur. Rien ne leur coûtait pour posséder les statues ou les tableaux qui les avaient charmés. Ils payaient aux artistes des sommes insensées. Un de ces princes proposa aux Cnidiens, qui étaient fort obérés, de se charger de toutes leurs dettes s'ils voulaient lui céder l'Aphrodite de Praxitèle. Un autre, dans la vente que faisait Mummius du butin de Corinthe, poussa le Bacchus d'Aristide jusqu'au prix de 100 talents (500,000 francs). Mummius, qui n'en croyait pas ses oreilles, jugea qu'un tableau qu'on voulait payer si cher devait être une merveille, et il garda le Bacchus pour Rome. La passion furieuse de ces amateurs couronnés ne connaissait pas de limites ni d'obstacles. Rien ne leur était sacré quand il s'agissait de conquérir un bel ouvrage. Ce sont eux qui ont enseigné aux proconsuls romains le moyen de se former une riche galerie aux dépens des divinités les plus respectées : ils

1. Les critiques allemands appellent *hellénique* la littérature qui a fleuri avant Alexandre, et ils donnent le nom d'*hellénistique* à celle qui est venue après. Cette désignation est plus juste que celle de *littérature alexandrine*; car il y a eu, sous les successeurs d'Alexandre, des écoles littéraires très brillantes à Pergame, à Antioche, comme à Alexandrie.

ont été véritablement les maîtres de Verrès. Dans les guerres continuelles qu'ils se faisaient entre eux, les trésors des dieux n'étaient pas plus en sûreté que ceux des rois. Prusias Ier, quand il envahit le territoire de Pergame, ne se fit aucun scrupule d'enlever d'un sanctuaire vénéré la statue de Vulcain, œuvre célèbre de Phyromaque. De son côté, Ptolémée Évergète, dans son expédition d'Asie, sous prétexte de reprendre les images sacrées que Cambyse avait emportées d'Égypte, pénétrait dans les temples et prenait tous les objets d'art qui s'y trouvaient. C'est ainsi que tant de chefs-d'œuvre s'entassèrent dans les palais de Pergame, d'Antioche et d'Alexandrie. Ils n'y devaient pas rester : car les généraux romains à leur tour, instruits par l'exemple des rois grecs, firent main basse sur ce riche butin et l'apportèrent à Rome pour en orner leurs triomphes.

Des princes et des rois ces goûts descendirent bientôt aux simples particuliers. La succession d'Alexandre, comme on sait, fit naître des troubles et des guerres sans fin. Jamais le pouvoir ne fut disputé avec plus d'ardeur, plus facilement conquis et plus tôt perdu qu'alors. Dans ces époques agitées, les grandes fortunes se font et se défont vite. Aussi ces parvenus, qui se souvenaient de la veille et craignaient le lendemain, s'empressaient-ils de jouir de leurs richesses éphémères. La comédie de Ménandre a popularisé le type de ces soldats d'aventure qui venaient dévorer en quelques jours, chez les courtisanes d'Athènes, l'argent qu'ils avaient gagné à la cour des souverains de l'Orient. Elle aime à les montrer bien reçus de leurs maîtresses et flattés par leurs parasites tant que durent les dariques ou les philippes d'or, puis chassés et raillés quand ils n'ont plus rien dans leur bourse. Parmi ces enrichis, il y en avait qui faisaient de leur fortune un meilleur usage : ils imitaient leurs maîtres

et achetaient des tableaux ou des statues pour en orner leurs maisons.

C'était une nouveauté : M. Helbig pense que, dans la grande époque de l'art, les artistes ne travaillaient guère pour les particuliers. On nous dit sans doute qu'Agatharcus décora la maison d'Alcibiade, mais Alcibiade ne pouvait pas passer pour un citoyen comme les autres. D'ordinaire les peintres gardaient leur talent pour le public. Ils couvraient les vastes murailles des portiques de scènes empruntées aux vieilles légendes et aux poèmes d'Homère, ou ils composaient des tableaux qui devaient être placés dans des temples. Peut-être leur aurait-il semblé que c'était humilier l'art que de le faire servir aux plaisirs d'un seul homme. Pline au moins le laisse entendre, et il ajoute en termes magnifiques que leurs tableaux, au lieu d'être enfermés dans une maison où quelques privilégiés pénètrent à peine, avaient la ville entière pour demeure, que tout le monde pouvait les contempler, et qu'un peintre alors appartenait à tout l'univers : *pictor res communis terrarum erat*[1]. Mais il semble que, quand les cités grecques perdirent leur liberté, sous Alexandre, leurs habitants se soient un peu détachés d'elles. On se sentait moins obligé envers la république depuis qu'elle ne donnait plus aux citoyens les mêmes droits et qu'ils intervenaient moins directement dans ses affaires ; on en était moins fier, on ne se souciait plus autant de l'embellir, on songeait moins à elle et plus à soi ; l'argent qui n'était plus destiné aux monuments publics, on le garda pour décorer sa maison, dont on fit le centre de son existence. Les peintres naturellement flattèrent ce goût nouveau, dont ils devaient profiter. « On peut distinguer, dit Letronne[2], deux moments principaux dans l'his-

1. Pline, XXXV, 118. — 2. Dans ses *Lettres d'un antiquaire à un artiste.*

toire de l'art grec : celui pendant lequel il fut consacré uniquement à entretenir la foi religieuse par les images des dieux et la peinture de leurs bienfaits, à réveiller le patriotisme des citoyens par le spectacle toujours vivant des grandes actions de leurs ancêtres, où, par conséquent, chaque production de l'artiste avait sa destination et sa place marquée d'avance, et celui où l'art ne fut plus, pour ainsi dire, que de commande, où ses productions devinrent des objets de luxe, mis sur la ligne des raretés, assimilés aux produits de l'industrie, recherchés moins comme beaux que comme chers, et furent entassées dans les palais des rois et des riches, pour le vain plaisir des yeux. » Dès lors l'artiste perdit le goût de ces grandes peintures qui étaient faites pour un monument déterminé, qui devaient répondre à la destination et à l'architecture de l'édifice, qui en reproduisaient le caractère et ne se comprennent qu'à la place qu'elles occupent. Il travailla dans son atelier selon ses caprices à des sujets de son choix, sans s'inquiétér de ce que deviendraient ses tableaux, ou plutôt sûr d'avance qu'il se trouverait toujours un riche amateur qui les payerait cher et qui en ferait l'ornement de sa demeure. C'est ainsi qu'à la place des grandes fresques ou des vastes toiles destinées aux monuments publics, on commença à peindre ce que M. Helbig appelle avec justesse des tableaux d'appartement (*Cabinetsbilder*), comme on dit la musique de chambre pour l'opposer à celle de théâtre ou d'église. Ils devaient être accrochés le long des murailles dans les maisons particulières, et devinrent une sorte de besoin et comme un luxe indispensable pour ceux qu'on appelait les heureux du monde [1].

M. Helbig a fort bien montré, et c'est peut-être la

1. Voyez un passage d'Aristote cité par Cicéron (*De nat. Deorum*, II, 37).

meilleure partie de son livre, que le système de décoration de Pompéi découle de cet usage. Quoi qu'on ait prétendu, il n'a rien de commun avec la grande peinture monumentale appliquée aux parois des temples ou des portiques dans la première époque de l'art grec. Il suffit, pour s'en convaincre, d'étudier la manière dont les scènes mythologiques ou autres qui ornent les maisons campaniennes, sont disposées sur les murailles. En général, elles n'en couvrent qu'une partie ; elles sont placées au milieu d'une décoration d'architecture destinée à les faire ressortir, distribuées dans des compartiments réguliers, et très souvent entourées d'un cadre qui paraît s'appuyer sur la cimaise ou reposer sur des consoles. On voit que l'artiste a voulu faire une sorte de trompe-l'œil et donner l'impression à ceux qui regardent que ces peintures étaient des tableaux véritables. Ce système de décoration ne s'explique que lorsqu'on songe aux habitudes et aux goûts de l'époque alexandrine dont nous venons de parler. On a vu que c'était devenu une sorte de fureur chez les grands personnages de suspendre des tableaux précieux aux murs de leurs maisons. Mais c'est un luxe qui se paye cher, et tout le monde ne peut pas se passer d'aussi coûteuses fantaisies. Il fallait être un roi d'Égypte ou de Syrie, ou tout au moins un puissant ministre ou un général redouté, avoir longtemps pressuré les peuples et pillé sans scrupule les pays voisins, pour se faire construire de ces salles immenses, que les historiens décrivent avec admiration, soutenues par cent pilastres ou cent colonnes de marbre, avec des statues merveilleuses devant les colonnes et des tableaux de maîtres dans l'intervalle. Les bourgeois s'en tiraient à meilleur compte : ils faisaient peindre à fresque[1] sur leurs murailles de faux

1. J'ai employé ce mot de *fresque*, ici et ailleurs, quoique certains savants le trouvent tout à fait impropre. Letronne niait absolument

pilastres qui encadraient de faux tableaux, et dans leur petite maison, en regardant les murs de leur péristyle, ils éprouvaient sans doute un plaisir semblable à celui des rois ou des grands seigneurs, quand ils se promenaient dans leurs palais, au milieu de chefs-d'œuvre. La fresque était donc un moyen économique, à l'usage des petites gens, pour imiter l'exemple des riches. Comme elle demande une exécution rapide et qu'on y souffre des imperfections de détail, les artistes en profitèrent pour travailler plus vite ; ils purent produire à meilleur marché, et l'art devint une industrie. Pétrone dit que « c'est l'audace des Égyptiens qui a inventé cette imitation en raccourci du grand art : *Ægyptiorum audacia tam magnæ artis compendiariam invenit* [1] »; et cette opinion est très vraisemblable. Il est naturel que le pays où l'on avait sans cesse en spectacle le luxe irritant des grands personnages soit celui même où l'on a cherché à se procurer à moins de frais quelques-unes de leurs jouissances. Pétrone ajoute que l'usage de ce procédé commode a perdu la peinture. C'est aussi ce qu'il est aisé de comprendre : les pauvres, ou, si l'on veut, les moins aisés, l'avaient imaginé pour imiter de quelque façon l'exemple que leur donnaient les riches; les riches à leur tour ne tardèrent pas à l'emprunter aux pauvres. Comme les peintres de fresques arrivaient par l'habitude à une exécution assez satisfaisante, on finit par se contenter des copies qu'ils

que les tableaux antiques fussent des fresques véritables, au sens où nous entendons ce mot aujourd'hui. Au contraire, M. Otto Donner, dans une étude qui précède les *Wandgemälde* de M. Helbig, établit que la plus grande partie des tableaux qui décorent les villes de la Campanie sont peints à fresque. Sans entrer dans le débat, qui n'est pas de ma compétence, je me suis cru autorisé, par les conclusions de M. Donner, à désigner par le nom de fresques les peintures pompéiennes.

1. Pétrone, *Sat.*, 2. M. Helbig est le premier qui ait expliqué cette phrase de Pétrone d'une façon satisfaisante.

faisaient des tableaux célèbres, et la peinture originale ne fut plus encouragée. De là, la colère des critiques et des connaisseurs : M. Helbig fait remarquer que Pline et Pétrone s'expriment au sujet de « cette invention égyptienne » du même ton que certains amateurs de nos jours parlent de la photographie, qu'ils accusent de perdre l'art véritable.

Tout, du reste, confirme l'origine que M. Helbig attribue aux fresques d'Herculanum et de Pompéi. Les tableaux dont elles sont des copies devaient bien être du temps des successeurs d'Alexandre; ils portent clairement la marque de cette époque, ils en ont tous les caractères. Un des grands changements qui se firent alors dans le monde grec, c'est que la monarchie remplaça presque partout la république. Autour du monarque et de sa femme se réunirent des officiers, des ministres, des serviteurs, des poètes, des artistes; une cour enfin se forma, et, comme il arrive toujours, l'influence de la cour se fit bientôt sentir dans les mœurs publiques. Elles devinrent plus polies, plus élégantes, plus raffinées. On prisa par-desssus tout la distinction des manières, les agréments de l'esprit, la finesse des entretiens, les plaisirs délicats de la société. Il est de règle que l'amour soit le grand intérêt des réunions mondaines où les deux sexes sont rassemblés : aussi prit-il beaucoup d'importance dans la société et par suite dans la littérature de ce temps. La poésie va désormais en vivre, et les arts imiteront la poésie. Mais l'amour comme le peignent d'ordinaire les artistes alexandrins, n'est pas cette passion furieuse qu'Euripide a représentée dans *Phèdre*. M. Helbig a raison de dire que leur peinture ne s'inspire plus de l'épopée, comme celle de Polygnote, ou même de l'ancien théâtre tragique : elle emprunte plutôt ses sujets à l'idylle et à l'élégie, genres favoris de la poésie hellénistique. L'amour est

chez eux un mélange de galanterie et de sentimentalité. Ils aiment à représenter les déesses et les héroïnes que désole quelque infortune amoureuse : Œnone abandonnée par Pâris, Ariane sur la côte de Naxos, suivant des yeux le navire qui emporte son amant, Vénus qui regarde mourir dans ses bras le chasseur Adonis, sont leurs sujets favoris. Mais ils ont grand soin que la douleur de ces belles délaissées ne nuise pas à leur beauté. Leur désespoir a des attitudes très élégantes ; elles sont inconsolables, mais parées ; elles portent des colliers, de doubles bracelets, et leurs cheveux sont enfermés dans des filets d'or. Il est rare d'ailleurs qu'il n'y ait pas, dans un coin du tableau, quelque petit Amour qui donne un air plus riant à la scène, quand elle menace de devenir trop sévère. Les Amours sont encore plus nombreux dans les fresques de Pompéi que dans les tableaux de Watteau, de Boucher et des autres artistes de notre dix-huitième siècle. Il forment le cortège ordinaire de Vénus ; ils l'aident à se parer, lui présentent ses bijoux et tiennent le miroir où elle se regarde. Ils l'amènent à Mars qui l'attend ; ils entourent Adonis blessé, soutiennent son bras, écartent ses vêtements, portent sa houlette et sa lance. C'est un Amour encore qui conduit Diane dans la caverne d'Endymion et lui montre le bel adolescent endormi. Quand Œnone essaye de retenir par son désespoir son époux infidèle qui va la quitter, Pâris est indifférent à ses reproches et semble à peine l'écouter : je le crois bien ; l'artiste a représenté derrière lui un Amour qui se penche à son oreille d'un air caressant et l'entretient sans doute de sa nouvelle passion. Dans ces divers tableaux, les Amours ne sont que des accessoires ; il y en a d'autres où ils forment le tableau tout entier. On nous les montre tout seuls et livrés aux occupations qui sont ordinairement le partage de l'homme. Ils dan-

sent, ils chantent, ils jouent, ils festinent; le fouet levé, ils conduisent un char traîné par des cygnes, ou essayent à grand'peine de diriger un attelage de lions. Ils font la vendange, ils écrasent le blé dans un moulin, aidés par de jolis petits ânes qu'ils mènent avec des guirlandes de fleurs. Ils vendent, ils achètent, ils chassent, ils pêchent à la ligne, et cette distraction paraît si bien à nos peintres un plaisir divin qu'ils l'attribuent plusieurs fois à Vénus elle-même. Un des plus agréables tableaux et des plus connus, dans ce genre précieux et coquet, est celui de *la Vendeuse d'Amours*. Une vieille femme vient de prendre un petit Amour dans une cage et, le tenant par les ailes, le présente à une jeune fille qui veut l'acheter. Celle-ci ne paraît pas être tout à fait à ses débuts, car elle tient déjà un autre Amour sur ses genoux; elle n'en regarde pas moins avec beaucoup de curiosité celui qu'on va lui vendre et qui tend joyeusement les mains à sa nouvelle maîtresse.

J'ai déjà dit un mot de ce que devint la mythologie dans la nouvelle école de peinture; on a vu que les vieux mythes perdirent leur sens profond et sérieux. Un des procédés ordinaires de ces peintres, quand ils reprennent les sujets auquels l'art ancien avait donné une grandeur idéale, c'est de les ramener autant qu'ils le peuvent à des proportions humaines; ils se plaisent à effacer tout à fait la distance qui sépare les dieux des hommes et à traiter les légendes héroïques comme des aventures de la vie de tous les jours. On voit bien qu'en peignant les amours des dieux l'artiste a toujours sous les yeux ce qui se passait à la cour des Séleucides ou des Ptolémées. Dans le fameux Jugement, Vénus, qui veut être préférée, coquette avec Pâris comme une femme du monde. Tandis que Polyphème, assis sur le bord de la mer, chante ses douleurs sur sa lyre, on voit arriver sur un dauphin un

Amour qui lui apporte une lettre de Galatée. Mars et Vénus sont des amoureux prudents qui ne veulent pas être découverts pendant qu'ils se livrent à leurs doux entretiens : une peinture de Pompéi les montre qui, pour être avertis de l'approche des indiscrets, ont soin de se faire garder par un chien. Voilà une façon bien vulgaire d'introduire la vie réelle dans les légendes héroïques.

Le caractère de cette peinture indique clairement son âge : c'est bien l'art alexandrin que nous avons sous les yeux ; mais est-il sûr que cet art soit fidèlement reproduit dans les fresques de Pompéi, et jusqu'à quel point peut-on se servir d'elles pour le juger ? C'est une question délicate que M. Helbig a traitée avec beaucoup d'intérêt. Il montre d'abord, par l'étude des conditions mêmes de la peinture à Pompéi, qu'il devait y avoir entre l'original et les copies des différences inévitables. Les maisons pompéiennes sont en général petites, l'espace que l'architecte livrait au peintre n'avait pas ordinairement beaucoup d'étendue et ne comportait guère ce que les Grecs appelaient la « mégalographie ». La dimension a beaucoup d'importance dans les arts, et souvent les grands sujets, quand on les enferme dans un cadre trop étroit, deviennent des tableaux de genre. C'est ce qui arrive à Pompéi, où les fresques ne sont ordinairement que des réductions de compositions plus larges et plus vastes. Ajoutons que, si ces fresques nous paraissent manquer un peu de variété, la faute n'en est pas tout à fait imputable à l'école alexandrine, d'où elles procèdent. Parmi les innombrables sujets que leur livrait cette école, les artistes pompéiens étaient forcés de choisir. Ils prenaient plutôt les scènes riantes et gaies, et fuyaient celles qui leur semblaient trop lugubres : « Une peinture violente bouleverse l'âme, » disait Sénèque[1]. Ces bons bourgeois qui voulaient vivre joyeu-

1. Sénèque, *De ira*, II, 2.

sement, dans ce pays heureux, au pied des pentes verdoyantes du Vésuve, n'auraient pas aimé qu'on leur mît sous les yeux toutes les horreurs de l'antique mythologie. Les crimes de la famille d'Agamemnon, la mort d'Hippolyte, déchiré par les ronces du chemin, avaient donné lieu, nous le savons, à des tableaux célèbres de peintres alexandrins. Nous ne les retrouvons plus à Pompéi. Ils n'étaient pas à leur place dans ces salles réservées aux joies calmes de la famille. Quand les artistes pompéiens se hasardent à peindre quelque scène moins plaisante, le plus souvent ils la modifient. Dircé attachée à un taureau furieux, Actéon dévoré par ses chiens, ne sont plus chez eux que des prétextes pour des études de femmes nues ou d'agréables paysages. Voilà pour l'invention et le choix des sujets; l'exécution présente encore plus de différences. Lorsqu'on reproduit un tableau dans une fresque, inévitablement on le dénature. La fresque ne comporte pas au même degré cette finesse de traits, cette perfection de détails, qui étaient les principales qualités des maîtres alexandrins. Du reste, ces qualités n'étaient pas celles que recherchaient surtout les peintres de Pompéi; on peut même soutenir qu'ils n'en avaient pas besoin. Aujourd'hui que les maisons pompéiennes n'ont plus de toits, nous voyons leurs tableaux sous la lumière d'un soleil éclatant qui en fait ressortir les moindres défauts; mais ils n'étaient pas faits pour ce grand jour. Les salles où ils étaient placés ne s'éclairaient ordinairement que par la porte, et même on avait pris des précautions pour que la lumière qui inondait l'atrium ne pénétrât pas toute par cette unique ouverture. Des voiles tendus d'une colonne à l'autre faisaient de l'ombre devant ces chambres où les habitants passaient les heures chaudes de la journée. Dans cette demi-obscurité, les imperfections de détail ne paraissaient pas, et les artistes pouvaient sans

inconvénient négliger quelques-uns des mérites des modèles qu'ils imitaient.

Malgré ces réserves, qu'il était indispensable de faire, on peut admettre sans témérité que les fresques d'Herculanum et de Pompéi donnent une idée assez juste de la peinture alexandrine. M. Helbig en est si convaincu qu'il essaye de retrouver dans ces copies incomplètes quelques-uns des tableaux célèbres dont les critiques anciens nous ont vanté la beauté. C'est une entreprise qui peut sembler d'abord un peu hasardeuse; mais il ne faut pas oublier que, si ces tableaux sont aujourd'hui perdus, il nous en reste au moins quelques souvenirs. Ils sont mentionnés chez les écrivains qui nous ont transmis l'histoire de la peinture antique; il est rare que les poètes, surtout ceux de l'Anthologie, n'aient pas consacré quelques vers à les décrire; on en trouve des imitations plus ou moins exactes dans les bas-reliefs et sur les vases; enfin, ce qui est plus important, ils ont dû être plusieurs fois reproduits sur les murailles des villes de la Campanie. En rapprochant ces copies diverses et les contrôlant par les renseignements que les critiques et les poètes nous donnent, on aperçoit ce que chaque artiste a pris à l'original, et l'on arrive à le reconstruire au moins dans son ensemble et ses grandes lignes. C'est ainsi que, par un effort de science et de sagacité, M. Helbig nous rend deux tableaux fameux de Nicias, l'*Andromède* et l'*Io*. Le premier est reproduit deux fois à Pompéi dans des proportions qui n'y sont pas ordinaires; l'autre ne l'est qu'une fois, mais on l'a fort heureusement retrouvé dans la maison de Livie, au Palatin. Ce sont deux belles peintures, qui paraissent faites pour se correspondre et qui se ressemblent assez pour qu'on les croie de la même main. Les copistes doivent avoir conservé l'ordonnance générale et les principales qualités du modèle; ils nous permet-

tent donc de nous figurer ce que devaient être ces deux ouvrages du grand artiste athénien, qui, selon Pline, excellait à peindre les femmes. C'est ce qui nous arrive aussi à propos d'un tableau encore plus célèbre que ceux de Nicias. Deux petites fresques de Pompéi représentent Médée au moment où elle va tuer ses enfants. Les savants sont d'accord pour admettre que ce sont des imitations d'un chef-d'œuvre de Timomaque, mais des imitations assez imparfaites. A côté de Médée, les peintres ont placé ses deux fils qui jouent aux dés sous la surveillance de leur pédagogue. Ce détail dramatique, ce contraste saisissant entre la joie insouciante des enfants et les préoccupations terribles de la mère, appartient évidemment au tableau original. Le reste, dans les fresques pompéiennes, est moins heureux; la figure de Médée surtout manque de caractère. Heureusement on a trouvé à Herculanum une Médée de dimensions plus vastes, et qui révèle un talent plus sûr. Cette fois elle est représentée seule et sans ses enfants, la bouche entr'ouverte, les yeux égarés [1]; ses doigts serrent la poignée de l'épée d'un mouvement convulsif : elle paraît en proie à une indicible douleur. Cette figure, l'une des plus belles qui nous restent de l'antiquité, est certainement d'un peintre de génie, les copistes de Pompéi ne l'auraient pas imaginée, on y trouve la main du maître. De cette façon, en plaçant auprès de la Médée d'Herculanum le groupe des enfants que nous donnent les fresques pompéiennes, nous sommes sûrs d'avoir tout le tableau de Timomaque [2].

C'est donc toute une époque importante de l'art grec

1. Ovide (*Trist.*, II, 526) semble se souvenir du tableau dont nous parlons lorsqu'il dit : *Inque oculos facinus barbara mater habet.* — 2. On a la preuve que la *Médée* d'Herculanum, destinée à décorer un pan de mur très étroit, avait été détachée d'une fresque plus vaste Le tableau dont elle faisait primitivement partie devait très probablement contenir les enfants et leur précepteur.

qui s'est conservée pour nous dans ce coin de l'Italie. Le plaisir que nous prenons à voir ces tableaux augmente quand nous songeons qu'ils représentent seuls une grande école de peinture; ce qui ne veut pas dire assurément qu'ils n'ont pas d'autre intérêt que de nous rappeler des chefs-d'œuvre perdus et qu'ils sont indignes d'être étudiés pour eux-mêmes. Je crains qu'à force de répéter les mots d'imitateurs et de copistes nous n'ayons trop rabaissé le mérite de ces artistes inconnus. On ne leur rend pas justice quand on se contente de les appeler des décorateurs, et surtout quand on les compare aux décorateurs de nos jours. Ils imitaient sans doute, mais avec une certaine indépendance; ils n'étaient pas tout à fait les esclaves de leurs modèles; ils les interprétaient librement et n'hésitaient pas à les modifier d'après les conditions des lieux qu'ils avaient à peindre ou l'humeur du maître qu'il fallait contenter. Ce qui le prouve d'une manière certaine, c'est qu'on trouve à Pompéi un grand nombre de répliques, évidemment faites sur le même original, et qui ne se ressemblent jamais entre elles. Il entrait donc dans le travail de ces artistes quelque chose de personnel qui entretenait leur talent, qui les empêchait d'être de simples manœuvres et en faisait des peintres véritables. C'est ce qui les rendait capables d'inventer par eux-mêmes quand il en était besoin. Ils le faisaient rarement, étant forcés de travailler vite et trouvant plus expéditif d'emprunter aux autres que de se donner la peine d'imaginer. Nous avons vu pourtant qu'ils avaient pris quelquefois leurs inspirations dans les scènes dont ils étaient témoins, et créé des tableaux de genre d'une inimitable vérité. Mais qu'ils inventent ou qu'ils imitent, ils font tout avec une aisance, une grâce, une rapidité d'exécution, une sûreté de main que nous ne pouvons nous empêcher d'admirer. Notre admiration redouble quand nous nous souvenons qu'ils travaillaient

pour les bourgeois d'une petite ville, quand nous songeons surtout que, dans tout le monde romain, on devait avoir les mêmes goûts qu'à Pompéi et qu'il devait se trouver partout des artistes capables des mêmes ouvrages. C'est ce qui étonne et confond notre esprit. Les historiens nous disent qu'il n'y avait plus alors de peintres de génie ; mais les peintures de Pompéi nous montrent que jamais les peintres de talent n'ont été plus nombreux. Nous nous vantons aujourd'hui de mettre l'aisance à la portée du plus grand nombre et de populariser le bien-être; c'est un grand bienfait. Au premier siècle, on avait fait quelque chose de semblable pour les arts. Grâce à ces procédés commodes qui permettaient d'en répandre les chefs-d'œuvre, ils avaient cessé d'être le privilège de quelques-uns pour devenir le plaisir de tout le monde.

IV

D'où viennent les ressemblances qu'on remarque entre les peintures de Pompéi et la poésie du siècle d'Auguste. — Les peintres et les poètes s'inspirent des mêmes modèles. — La littérature latine imite l'école poétique d'Alexandrie. — Catulle. — Virgile. — Properce. — Ovide. — Différences entre les peintres de Pompéi et les poètes romains. — La peinture n'est jamais devenue romaine. — Répugnance des artistes pompéiens à traiter des sujets empruntés à l'histoire ou aux légendes de Rome. — Est-il vrai que Pompéi soit une ville grecque? — Caractère national de la poésie du siècle d'Auguste.

Quand on étudie de près les peintures pompéiennes, on est très frappé de voir combien elles ressemblent à certaines poésies de la grande époque des lettres latines, surtout à celles des élégiaques ou des didactiques qui chantent la mythologie et l'amour. Chez les poètes, comme chez les peintres, les mêmes sujets se reproduisent sans cesse, et ils sont traités d'une façon presque

semblable. Les uns et les autres aiment à exprimer les mêmes sentiments; ils recherchent les mêmes qualités et n'évitent pas les mêmes défauts. Faut-il en conclure que les peintres se sont inspirés des poètes et qu'ils ont pris dans leurs ouvrages le sujet de leurs tableaux? Nous verrons tout à l'heure qu'il n'en est rien, et qu'il est aisé de démontrer qu'ils sont demeurés presque entièrement étrangers à la littérature de Rome. Doit-on croire au contraire que ce sont les poètes qui ont imité les peintres? Cette supposition ne serait pas beaucoup plus vraisemblable, et dans tous les cas elle est inutile. Nous avons un moyen plus simple de tout expliquer : s'ils se ressemblent, c'est qu'ils puisaient à la même source; peintres et poètes travaillaient sur les mêmes modèles, ils étaient les élèves des maîtres d'Alexandrie, et voilà comment ils pouvaient arriver à se rencontrer, même sans se connaître.

On sait que les Romains ne possèdent pas une littérature vraiment originale et qu'ils ont toujours vécu d'emprunts. Ils imitèrent d'abord la poésie classique des Grecs, c'est-à-dire celle qui a fleuri depuis Homère jusqu'à l'époque d'Alexandre. C'était, il faut l'avouer, bien choisir leurs modèles; mais je ne crois pas qu'on doive leur faire trop d'honneur de leur préférence: ils n'étaient guère en état, dans ces temps reculés, de distinguer l'ancienne littérature grecque de la nouvelle et les écrivains du siècle de Périclès de ceux qui vivaient à la cour des Ptolémées. Le choix qu'ils firent alors s'explique moins par la finesse de leur goût que par les circonstances. Les vieux poètes grecs, quoiqu'un peu effacés dans le monde par la gloire d'écrivains nouveaux, continuaient à régner sans partage dans les écoles. Les grammairiens les expliquaient à leurs élèves et ils faisaient le fond de l'éducation publique. Comme les Romains connurent d'abord la Grèce par l'intermédiaire des professeurs qui

venaient élever leurs enfants, ils furent naturellement amenés à admirer et à imiter les écrivains qu'on imitait et qu'on admirait dans les écoles, c'est-à-dire ceux de l'âge classique. Il faut dire aussi que, par leur grandeur et leur simplicité, ces vieux poètes convenaient à un peuple énergique et jeune, qui était en train de conquérir le monde. Malheureusement les mâles vertus des premiers Romains ne résistèrent pas à leur fortune, et au moment où elles commençaient à s'altérer, le progrès même de leurs conquêtes les mit en relation plus directe avec les Grecs. Après avoir connu la Grèce dans les écoles et par les livres, ils allèrent la voir chez elle et prirent l'habitude de la parcourir. A Athènes, à Pergame, à Alexandrie, dans ces grandes villes qu'ils visitaient si volontiers, et dont plusieurs avaient été les capitales de royaumes puissants, ils trouvaient une société éclairée, polie, spirituelle, dans laquelle ils étaient heureux de vivre, une littérature différente de celle que leurs maîtres leur avaient enseignée, et qui du premier coup les charma. C'est en vain que quelques amis du passé résistèrent : Cicéron se plaignit amèrement de « ces amoureux d'Euphorion », qui osaient railler Ennius et lui préféraient un bel esprit d'Alexandrie. Lucrèce aussi resta fidèle à Ennius et aux poètes anciens, les reconnut pour ses maîtres et se plut à imiter leur vers vigoureux et sobre ; mais la nouvelle école avait pour elle ce qui donne le succès, la jeunesse et les femmes. Ces belles affranchies, qui régnaient dans les réunions du monde et gouvernaient les hommes politiques, aimaient à répéter les vers de Calvus et de Catulle. Dès lors l'imitation des Alexandrins se glisse chez presque tous les poètes; elle domine surtout chez Ovide et chez Properce, qui se proclame sans détour l'élève de Callimaque et de Philétas.

Voilà pourquoi les élégiaques romains se sont si sou-

vent rencontrés avec les peintres de Pompéi. Ces ressemblances ne sont pas de simples curiosités qu'il est agréable de noter au passage : M. Helbig pense qu'il y a un intérêt sérieux à les signaler, et qu'elles peuvent nous aider à mieux connaître la littérature du siècle d'Auguste. Comme les poètes d'Alexandrie sont perdus, il est difficile de dire jusqu'à quel point ceux de Rome les avaient fidèlement reproduits et de distinguer ce qu'ils leur empruntent de ce qui leur appartient. Pour le savoir, comparons-les aux peintures de Pompéi : quand leurs descriptions rappelleront fidèlement quelque tableau pompéien, nous en conclurons que le peintre et le poète avaient sous les yeux un modèle commun et qu'ils sont tous deux des imitateurs.

Nous ignorons à qui Catulle doit le plus beau de ses poèmes, celui où il dépeint Ariane abandonnée par Thésée et consolée par Bacchus. M. Riese pense qu'il l'a traduit de Callimaque[1], mais il n'en a pas donné de preuve certaine ; ce qui est sûr, c'est que ce sujet se trouve fort souvent reproduit sur les murailles de Pompéi ou d'Herculanum, et que par conséquent il devait être très commun chez les poètes d'Alexandrie. C'est bien aussi à la manière alexandrine que Catulle l'a traité : il mêle à des traits de passion profonde beaucoup de diminutifs gracieux, il ne néglige pas de décrire, en ce moment terrible, la toilette de son héroïne, de nous dire en passant un mot de sa chevelure blonde et de ses petits yeux charmants, de raconter enfin que, lorsqu'elle s'avance dans les flots pour essayer de suivre son amant qui s'enfuit, elle a soin de relever sa robe jusqu'au genou,

Mollia nudatæ tollentem tegmina suræ.

Virgile aussi a commencé par céder au goût du moment et par imiter les Alexandrins. C'est ce qui explique

1. *Rhein. Museum*, XXII, p. 498.

les défauts qu'on reproche à ses premiers ouvrages. On trouve dans ses *Bucoliques* quelques incohérences qui surprennent chez un esprit si juste et si fin. Ces bergers d'Arcadie qui habitent les bords du Mincio, ces hommes d'État devenus des pâtres, qui tressent des corbeilles de jonc dans des antres solitaires et chantent sur un chalumeau rustique, pour se consoler des infidélités d'une comédienne qui a suivi un officier, cette façon de transporter à la campagne les événements de la ville et de placer des allusions politiques au milieu de discussions pastorales, rappellent à M. Helbig les fantaisies étranges de certains paysages pompéiens, où l'on voit la ville et les champs bizarrement mêlés ensemble, des portiques élégants dans la solitude où Polyphème mène paître son troupeau, et un temple ionien couronné de guirlandes sur les hauteurs du Caucase, près du vautour qui dévore Prométhée. Chez Properce, l'influence des Alexandrins est plus visible encore ; aussi ses élégies présentent-elles plus de rapports que les églogues de Virgile avec les peintures pompéiennes. La mythologie y déborde : qu'il soit triste ou joyeux, tous ses sentiments s'expriment par des allusions à de vieilles légendes. Il n'a pas d'éloge plus délicat pour célébrer sa maîtresse que de la comparer aux héroïnes de l'ancien temps. S'il l'a surprise un jour la tête appuyée sur son bras et endormie, elle lui rappelle aussitôt Ariane étendue sur le rivage de Naxos, Andromède après sa miraculeuse délivrance, ou la bacchante épuisée qui tombe saisie d'un sommeil invincible dans les plaines de la Thessalie : ce sont des personnages que connaissent bien ceux qui ont visité les villes campaniennes, on les y retrouve partout. Quand Cynthie, après une longue résistance qui a désolé le poète, cède enfin à son amour, c'est par une explosion de mythologie qu'il célèbre sa victoire. « Non, le fils d'Atrée ne fut pas plus

joyeux quand il vit tomber à ses pieds la forteresse de Troie; Ulysse, après tous ses voyages, n'aborda pas avec autant de plaisir aux rivages de son île chérie; Électre, lorsqu'elle aperçut son frère, dont elle avait cru tenir les cendres dans ses mains, la fille de Minos en revoyant Thésée qu'elle venait de sauver du labyrinthe, n'ont pas éprouvé tant de bonheur que j'en ai connu la nuit dernière. Qu'elle m'accorde une autre fois ses faveurs, et je me tiens pour immortel[1] ! » Les petits Amours, que nous avons trouvés si souvent dans les peintures pompéiennes, ne manquent pas non plus dans les poésies de Properce. Lorsqu'il se décerne à lui-même une sorte de triomphe pour avoir fait connaître aux Romains, dans toute sa beauté, l'élégie alexandrine, il y associe les Amours et veut qu'ils prennent place dans le même char que lui,

Et mecum in curru parvi vectantur Amores[2].

Il raconte, dans une de ses pièces les plus agréables, imitée par André Chénier, qu'une nuit, après avoir fait quelque débauche, il errait seul, et à pas mal assurés, dans la ville endormie, cherchant une bonne fortune coupable; tout à coup il tombe au milieu d'une troupe de petits enfants que sa frayeur l'empêche de compter. « Les uns portaient de petites torches, d'autres tenaient des flèches, d'autres enfin semblaient préparer des liens pour m'attacher. Tous étaient nus. Alors l'un d'eux, plus résolu, s'écrie : « Le voilà! saisissez-le; vous le connaissez bien. C'est lui qu'une femme irritée nous a chargés de lui rendre. » Il dit, « et déjà je sentais un nœud qui serrait mon cou ». Les autres s'approchent, l'enchaînent, le grondent, et le ramènent, repentant et heureux, à la maison de Cynthie[3]. — N'est-ce pas le sujet d'un tableau

1. Properce, II, 14. — 2. *Id.*, III, I, 11. — 3. *Id.*, II, 29.

charmant qu'on pourrait mettre en face de la *Vendeuse d'Amours?*

Mais c'est Ovide surtout qui paraît avoir le plus profité des poètes d'Alexandrie; aussi est-ce lui dont les vers rappellent le plus souvent les peintures pompéiennes. Il serait aisé, parmi ces peintures, d'en choisir un certain nombre qui pourraient servir pour ainsi dire d'illustrations à ses ouvrages, tant le poète et le peintre se ressemblent par moments. C'est tout à fait de la même manière qu'ils représentent Io délivrée par Mercure, Hercule filant chez Omphale, Pâris qui grave le nom d'Œnone sur l'écorce des arbres, Europe, « qui tient la corne du taureau d'une main, appuie l'autre sur son dos, tandis que le vent agite et gonfle ses vêtements ». J'ai mentionné plus haut le tableau où l'inconsolable Polyphème reçoit une lettre de Galatée, qui lui est apportée par un Amour monté sur un dauphin. Cette bizarre invention fait songer tout de suite aux *Héroïdes* d'Ovide. Ce sont des épîtres amoureuses qui supposent non seulement qu'on savait écrire et qu'on écrivait beaucoup du temps de la guerre de Troie, mais qu'on avait alors le moyen de faire porter ses lettres, même quand on les adressait à des gens dont on ignorait la demeure ou qu'on était relégué dans quelque île déserte. Voilà des habitudes qui ne conviennent guère à des époques si lointaines. Pour comprendre que des femmes écrivent des lettres si longues, où l'on trouve des pensées si brillantes et tant de connaissance du cœur humain, il faut admettre qu'on a pris la peine de les bien élever. Aussi le poète dit-il en termes exprès qu'elles ont eu des maîtres « et qu'on leur a enseigné les arts qui sont l'ornement de l'enfance[1] ». En réalité, elles ne sont que des contemporains de Corinne, qui ont fréquenté la bonne société et appris les usages de la galanterie dans

1. Ovide, *Met.*, IX, 7

l'*Art d'aimer*. C'est le système ordinaire d'Ovide de rajeunir par tous les moyens cette vieille mythologie, et les dieux n'y échappent pas plus que les héros. Ils perdent tout à fait chez lui cet air antique qui les rendait vénérables ; il en fait des hommes, et des hommes qui ressemblent à ceux parmi lesquels il passait sa vie. Hercule n'est plus qu'un athlète ordinaire qui se bat contre Achéloüs à la façon de ceux qu'on montre au peuple dans les jeux publics[1]. Quand Minerve défie Arachné, elle se met au travail comme une bonne ouvrière, retroussant sa robe pour être moins gênée et faisant courir sa navette entre les fils « avec une ardeur qui lui fait oublier sa peine[2] ». Le ménage de Jupiter manque entièrement de gravité, et Junon est sans cesse occupée à surveiller son mari, qui lui donne de grands sujets d'être jalouse. Cette habitude de représenter tout à fait les dieux comme les hommes et de donner un air moderne à l'antique mythologie pour la rendre vivante, nous l'avons aussi remarquée dans les peintures de Pompéi. C'est la preuve qu'elle existait déjà chez les poètes d'Alexandrie. Mais Ovide est allé beaucoup plus loin que ses maîtres. Il mêle à tout une sorte de bonne humeur et de verve bouffonne qui n'est pas dans le génie des Alexandrins. En les imitant, il les a profondément modifiés. M. Rohde, dans son livre sur l'origine du roman grec, fait remarquer que, s'il leur doit le fond de ses ouvrages, il se distingue d'eux par l'exécution[3]. Les Alexandrins étaient en général des gens méticuleux et compassés, des critiques autant que des poètes, fort sévères pour les autres et pour eux, qui, voulant plaire aux gens du monde, soignaient beaucoup leurs vers, qui polissaient et ciselaient leurs phrases, cherchaient à mettre de l'esprit ou de la science partout, et par consé-

1. Ovide, *Met.*, IX, 36. — 2. Ovide, *Met.*, VI, 51. — 3. E. Rohde, *Der griechische Roman*, p. 125.

quent ne produisaient guère. C'était véritablement un de leurs élèves que cet Helvius Cinna, l'ami de Catulle, qui mit neuf ans à achever un poème et le rendit si obscur, à force de le travailler, qu'il eut tout de suite des commentateurs, et que c'était une gloire de le comprendre. Ovide n'était pas un de ces regratteurs de syllabes, un de ces délicats qui ne se contentent jamais. Il avait l'imagination vive et la main rapide; c'était son plaisir et son talent d'improviser. Il charma cette société non seulement en suivant ses goûts et en flattant ses caprices, mais en l'éblouissant sans cesse d'ouvrages nouveaux. On peut dire de lui aussi qu'il remplace ces « tableaux d'appartement » de l'école alexandrine, si soignés, si léchés, par des fresques hardies, pleines de négligences et de défauts choquants, mais où l'on trouve une fécondité de ressources, une richesse de détails, une rapidité d'exécution qui séduisent les plus difficiles. — C'est une ressemblance de plus avec les peintres de Pompéi.

Mais ces peintres et ces poètes ne se ressemblent pas toujours. Il y a aussi quelques différences entre eux qu'il faut signaler avec soin, car elles achèvent de les faire bien connaître. Je ne veux pas parler seulement de celles qui sont la conséquence des conditions diverses de leurs arts : ils n'y pouvaient pas échapper, et elles se reproduisent partout. Quand Horace dit que la poésie est comme la peinture, il n'entend pas exprimer une vérité absolue et qui ne souffre pas d'exception. Il savait bien, ce fin critique, que, si leur but est semblable, elles suivent des routes différentes pour y arriver. La peinture, qui travaille directement pour les yeux, est bien forcée de donner aux personnages de belles attitudes. Elle ne peut rien présenter au regard qui le choque, car l'image ne s'effaçant pas, l'impression durerait et deviendrait plus fâcheuse par sa durée même. Le poète au contraire, qui

s'adresse à l'imagination et peint d'un trait, peut se permettre des fantaisies qu'on ne pardonnerait pas au peintre. Je n'en veux prendre qu'un exemple. La légende racontait qu'Io avait été changée en vache ; c'est sous cette forme qu'elle est poursuivie par la colère de Junon, qui la met sous la garde vigilante d'Argus, le berger aux cent yeux. Ovide accepte la légende comme elle est, il n'y change et n'y cache rien ; au contraire, elle l'amuse et il s'y complaît ; ce qu'elle a de bizarre est précisément ce qu'il développe avec le plus de complaisance. Il dépeint la malheureuse Io qui n'a pas encore conscience de sa métamorphose : « Elle veut implorer son gardien et lui tendre les bras ; mais elle ne se trouve plus de bras qu'elle puisse tendre vers lui [1]. Elle essaye de parler, et ses paroles sont des mugissements qui lui font peur. Elle s'approche d'une fontaine où, dans des temps plus heureux, elle avait coutume de se mirer ; mais, dès qu'elle aperçoit ses cornes, elle s'enfuit épouvantée devant son image. » Tout cela est dit finement, avec un ton d'ironie fort agréable ; sans compter que le père d'Io lui-même, malgré sa douleur, ne se refuse pas une réflexion comique : « Et moi, dit-il, qui te cherchais un époux, qui songeais à me donner un gendre et des petits-fils ; c'est dans mon troupeau qu'il faut te choisir un mari, c'est dans mon troupeau que je me trouverai des petits-enfants ! » Un peintre ne pourrait pas se permettre ces plaisanteries. Il lui serait difficile d'exciter notre compassion pour une vache, de nous intéresser à son malheur, de nous faire souhaiter son salut. Io restera donc pour lui, en dépit de Junon, une belle jeune fille captive, surveillée par un méchant geôlier, qui lève les yeux, qui tend les bras au

1. Ovide, *Met.*, I, 629.

Illa etiam supplex Argo quum brachia vellet
Tendere, non habuit quæ brachia tenderet Argo.

ciel pour appeler un libérateur. C'est tout au plus si les artistes les plus scrupuleux, et qui veulent à tout prix respecter la tradition, dessineront sur son front charmant deux petites cornes, à moitié dissimulées par les cheveux : ce souvenir est le seul que laissera dans un tableau la métamorphose de la fille d'Inachus. Il en est de même pour son gardien : les cent yeux que la légende lui donne égayent beaucoup Ovide, qui le félicite de pouvoir se tourner comme il voudra sans perdre jamais du regard sa victime :

Ante oculos Io, quamvis aversus, habebat.

Supposons que le peintre veuille rester fidèle à la tradition, il ne fera jamais qu'une figure grotesque. Il s'en tire en représentant Argus comme un berger ordinaire, et en se contentant de lui mettre sur l'épaule une peau de léopard, dont les taches seront chargées de figurer, pour un spectateur complaisant, les cent yeux de la légende. Voilà comment le peintre rencontre des difficultés qui n'existent pas pour le poète, ce qui l'oblige quelquefois à traiter les mêmes sujets d'une manière différente.

Ces différences, je le répète, étaient inévitables : car elles tenaient aux conditions mêmes des deux arts, qui ne peuvent pas être changées ; il est donc inutile d'y insister davantage. Mais il y en a une autre qui est plus importante et qui sépare profondément les peintres de Pompéi des poètes latins. Les autres arts que la Grèce a donnés à Rome semblent avoir fait quelque effort pour s'acclimater dans leur nouvelle patrie ; ils en ont pris de quelque façon les qualités et le caractère : la peinture n'est jamais devenue romaine. Ce n'est pas qu'elle ait eu à se plaindre plus que les autres de l'accueil qu'elle a reçu des Romains. Depuis le jour où Paul-Émile fit venir d'Athènes Métrodore pour peindre les tableaux qui de-

vaient orner son triomphe et le chargea d'élever ses enfants, les grands artistes trouvèrent à Rome la considération et la fortune. On y payait aussi cher les belles peintures que les statues des maîtres ; si l'on était fort empressé à remplir les places ou les portiques des images en marbre ou en airain des dieux et des grands hommes, on ne l'était pas moins à décorer de fresques les monuments publics ou privés, et l'exemple de Pompéi nous montre combien ce goût était devenu commun. Ce qui prouve que la peinture n'était pas sans honneur à Rome, même dans les temps les plus anciens, c'est qu'elle est un des premiers arts que les Romains aient eux-mêmes pratiqués. Avant l'époque des guerres puniques, un patricien, un homme qui appartenait à une race antique et illustre, ne dédaigna pas de se faire l'élève des artistes grecs et de décorer un temple de sa main. Son talent lui donna tant de renommée qu'on ne l'appela plus que Fabius le Peintre (*Fabius Pictor*) et que sa famille en garda le nom. A partir de ce moment, dans la liste des peintres qui se rendirent célèbres, les Romains ne manquent pas, et parmi ceux dont Pline nous a conservé le souvenir, il y en a un qui était si fier de son pays qu'il ne quittait jamais la toge, même quand il avait à monter sur quelque échafaudage[1], à peu près comme on prétend que Buffon se mettait en habit de cérémonie quand il composait son grand ouvrage. Mais qu'il portât la toge ou le pallium, l'artiste restait grec. En s'établissant en Italie, la peinture grecque ne changea pas de méthode ; elle ne modifia en rien ses habitudes, elle ne chercha ses inspirations que dans les souvenirs de son ancienne patrie. Letronne a raison de dire « que ce fut une plante qui se développa partout comme sur le sol natal, sans pres-

1. Pline, XXXV, 37.

que éprouver l'influence du changement de terrain et de climat ».

C'est bien ainsi qu'elle nous apparaît à Pompéi. On est surpris de voir à quel point des peintres qui travaillaient dans une ville italienne, pour des gens qui ne trouvaient rien de plus beau que d'être appelés citoyens romains, à une époque où l'on était plus sensible que jamais à la gloire nationale, sont demeurés étrangers à l'influence de Rome. Tandis qu'à leurs côtés la sculpture, grecque aussi d'origine, prenait plaisir à peupler les places publiques des images de la famille impériale, eux n'ont jamais songé à peindre dans les temples qu'ils décoraient les exploits d'Auguste ou de ses successeurs. L'histoire de Rome, cette glorieuse histoire qui faisait l'étonnement du monde, ne les a jamais inspirés. Dans leurs tableaux mythologiques, les sujets sont toujours empruntés à des traditions et à des légendes grecques. Il y avait pourtant à ce moment un grand poème romain, consacré par l'admiration publique, qu'on savait par cœur dans le monde entier, et à Pompéi autant qu'ailleurs, nous en avons la preuve : c'était l'*Énéide* de Virgile. Cet ouvrage, qui se rattache par tant de côtés à l'épopée homérique, n'était pas fait pour déplaire à des artistes grecs. Ils ne se trouvaient pas dépaysés dans un poème où la Grèce est partout présente, et dont le héros est emprunté à l'*Iliade*. Cependant on n'a trouvé, parmi toutes les peintures de Pompéi, que cinq ou six tableaux dont l'*Énéide* ait fourni le sujet; encore l'un d'eux est-il une caricature. Il représente un jeune singe à longue queue couvert d'une cotte de mailles, embarrassé d'une épée, qui porte un vieux singe sur son épaule et traîne un petit singe par la main : c'est Énée sortant de Troie avec son père et son enfant. De tous les autres, un seul a quelque importance : c'est une imitation très fidèle d'une scène du douzième livre de l'*Énéide*. Énée, atteint d'une flèche

dans le combat, s'appuyant d'une main sur sa javeline, de l'autre sur l'épaule de son fils en pleurs, livre sa jambe au médecin, le vieil Iapyx, qui essaye d'arracher le dard de la blessure. Au-dessus de lui, sa mère Vénus, descendant du ciel, apporte le dictame qui doit le guérir. Ce n'est pas une bonne peinture : l'attitude des personnages est embarrassée, l'ensemble manque d'aisance, et l'on voit que le sujet n'étant pas familier à l'artiste, il ne l'a pas traité avec plaisir. L'aventure de Didon, qui semble faite pour tenter un peintre de talent, n'a été que deux ou trois fois représentée à Pompéi ; ce n'est guère, il faut l'avouer, surtout si l'on songe que l'histoire d'Ariane abandonnée par Thésée, qui ressemble tant à celle de Didon, a donné naissance à plus de trente ouvrages, dont quelques-uns sont de grande dimension et d'un travail remarquable.

Il est vrai qu'on a dit quelquefois que Pompéi était une ville plus grecque que romaine, et qu'en exécutant pour elle des ouvrages inspirés par les légendes et les traditions de la Grèce les artistes la servaient à son goût. Cette opinion, quoiqu'elle ait été très répandue[1], n'en est pas moins fort inexacte. Depuis qu'ils avaient reçu le droit de cité, les habitants de Pompéi se regardaient comme Romains. Le latin n'est pas seulement pour eux la langue officielle dont se servent les magistrats dans leurs décrets, c'est l'idiome commun, celui des pauvres comme des riches, des paysans comme des citadins, celui qu'on emploie dans la vie privée aussi bien qu'en public. Les enfants qui crayonnent leurs plaisanteries sur les

1. Mazois disait, au début de son second volume : « On sera peut-être étonné de me voir ranger les maisons de Pompéi dans la classe des habitations romaines : car cette sorte de goût grec qui domine dans ces ruines, semble avoir accoutumé tout le monde à regarder les maisons de cette ville comme grecques. »

murs, les jeunes gens qui adressent un salut à leur maîtresse, les oisifs qui, au sortir des jeux publics, célèbrent leur gladiateur préféré, les habitués de taverne ou de lieux suspects qui éprouvent le besoin d'exprimer leurs impressions, le font presque toujours en latin; l'osque et le grec ne sont jamais que l'exception. Non seulement les Pompéiens parlent la langue de leurs maîtres, mais ils partagent tous leurs sentiments. L'empereur n'a pas de sujets plus dévoués : ils ont été les premiers à instituer chez eux le culte d'Auguste. On n'est pas surpris sans doute que les inscriptions officielles soient pleines d'expressions de respect et d'affection pour le souverain et sa famille ; ce qui étonne davantage, c'est de voir que celles qui sont charbonnées sur les murailles par les gens du peuple, et qu'on peut moins soupçonner de flatterie et de mensonge, contiennent souvent des protestations semblables. On y trouve plusieurs fois le cri de : *Vive l'empereur* (*Augusto feliciter!*), et l'un de ceux qui l'écrivent sur le mur y ajoute cette pensée « que le salut des princes fait le bonheur de leurs sujets : *Vobis salvis felices sumus perpetuo*[1] *!* » Un autre éprouve le besoin d'envoyer un salut lointain à Rome, l'ancienne ennemie : *Roma vale*[2] *!* Si l'on n'ignore pas à Pompéi les chefs-d'œuvre des lettres grecques, la littérature romaine y est encore plus connue. On y a lu assez Cicéron pour le parodier[3]; on y cite constamment Properce, Ovide, même Lucrèce ; mais c'est l'*Énéide* surtout qui paraît être l'étude et le plaisir de tout le monde. Virgile avait su intéresser à son œuvre toute l'Italie; il en chantait tous les souvenirs et toutes les gloires. De Pompéi, on pouvait voir cette pointe de Misène, tombeau d'un des compagnons d'Énée, que le poète avait mentionnée dans son ouvrage;

1. *Corp. inscr. lat.*, IV, n° 1074.— 2. *Ibid.*, n° 1745.— 3. Il est impossible de ne pas reconnaître dans une inscription fort légère (*Corp. inscr. lat.*, IV, n° 1261) une parodie d'un passage célèbre des Verrines.

on était près de ces champs phlégréens où il avait mis l'entrée des enfers. Aussi la connaissance de l'*Énéide* était-elle très répandue chez les Pompéiens de toutes les classes. Ce qui le montre bien, c'est que les inscriptions griffonnées sur les murailles, qui ne peuvent être que l'œuvre des écoliers ou des gens du peuple, en contiennent souvent des vers. On la savait par cœur, on la citait volontiers, et les illettrés même en connaissaient quelque chose. Il est donc probable que, dans une ville où Virgile paraît avoir été si populaire, on aurait aimé à voir représenter sur les murs des maisons quelques-unes des scènes qu'il a décrites. Si les peintres ne l'ont presque jamais fait, s'ils ont rarement mis sous les yeux des Pompéiens des sujets empruntés à leur poète favori ou des souvenirs de leur histoire nationale, c'est que l'art qu'ils pratiquaient était resté grec, qu'on le savait enfermé dans ses traditions et ses habitudes, et qu'on ne lui demandait pas d'en sortir.

Il n'en fut pas de même de la poésie, et c'est ce qui la distingue le plus de la peinture ; quoiqu'elle vînt aussi de la Grèce, elle consentit de bonne grâce et presque dès le premier jour à devenir romaine. Nævius emploie les formes de l'épopée homérique à célébrer les héros de l'ancienne Rome ; la tragédie de Sophocle se prête à chanter les exploits de Décius, de Paul-Émile, de Brutus. Ce mélange arrive à sa perfection dans l'*Énéide* de Virgile : nulle part les traditions des deux pays, le génie des deux peuples, les deux antiquités ne sont plus harmonieusement unis que dans ce poème, et c'est ce qui en fait l'admirable beauté. A ce moment, Rome paraît plus fière que jamais de son passé et plus occupée de son histoire. L'empereur, qui lui a pris la liberté, excite en elle l'orgueil national. Il lui montre sans cesse, pour occuper son imagination et prévenir ses regrets, l'immensité de son territoire, qui s'étend jusqu'aux limites du monde civilisé, et lui rappelle

la manière héroïque dont elle l'a conquis. Pour dissimuler la nouveauté de ses institutions, il s'entoure de tous les grands hommes de l'ancien temps, se met dans leur compagnie et se présente hardiment comme leur continuateur. Une sorte de mot d'ordre fut alors donné à tous les poètes d'unir à l'éloge du prince celui des héros de la république et les souvenirs de l'ancienne Rome. Aucun d'eux ne se dispensa de le faire. Les plus futiles mêmes, qui ne s'étaient jamais occupés que de leurs amours, prirent un ton plus grave et mêlèrent à leurs vers légers des chants patriotiques. Properce, en homme avisé, avait réglé d'avance l'emploi de toute sa vie. Il comptait, « quand l'âge aurait chassé les plaisirs et semé sa tête de cheveux blancs, s'enquérir des lois de la nature, chercher comment se gouverne cette grande maison du monde, étudier les principes qui dirigent le cours de la lune, d'où viennent les éclipses et les orages, pourquoi l'arc-en-ciel boit les eaux de la pluie, quelle est la cause des agitations souterraines qui font trembler les plus hautes montagnes[1] » ; en d'autres termes, il voulait rester un véritable Alexandrin jusqu'à la fin de ses jours, et se proposait seulement de passer avec l'âge des élégies de Callimaque à la poésie didactique d'Aratus. Il ne résista pas pourtant aux sollicitations de Mécène; il finit par célébrer, lui aussi, les vieilles traditions de Rome « et mettre tout le souffle qui s'échappait de sa faible poitrine au service de la patrie ». C'est ainsi que l'élégie, c'est-à-dire le genre que Rome avait le plus directement emprunté aux Alexandrins, finit par mêler des nouveautés à ses imitations, et, en célébrant les grands souvenirs de l'histoire nationale, devint à son tour romaine.

Il est donc très vrai de dire qu'on apprécie mieux la poésie latine du grand siècle quand on la compare à la

1. Properce, III, 5, 23.

peinture contemporaine. Elles sont sorties de la même source, mais elles ont pris des routes diverses, et elles s'éclairent l'une l'autre par leurs rapports et par leurs différences. Quand on voit avec quelle obstination la peinture est restée toute grecque, on rend plus de justice aux efforts que fit la poésie pour s'approprier au pays où elle venait s'établir. Ces efforts lui donnèrent un élément de force et de vie qu'il n'est pas possible de méconnaître. En se faisant romaine, en flattant l'orgueil national, en essayant de répondre au sentiment populaire, elle rendit son action plus puissante sur la foule. De ce côté, elle était originale et ne devait rien à l'école d'Alexandrie, qui n'a jamais connu ces élans de patriotisme. Quant à toute cette mythologie qu'elle lui avait trop facilement empruntée et que nous trouvons si fade et si obscure aujourd'hui, les Romains devaient assurément y prendre moins d'intérêt que les Grecs, chez lesquels elle était née; mais on se trompe quand on croit qu'elle leur était tout à fait indifférente ou inconnue. La peinture l'avait depuis longtemps popularisée chez eux. Il est impossible de savoir à quel moment les artistes grecs sont entrés à Rome et ont commencé à y exercer leur métier, mais ce dut être de bonne heure. Plaute nous parle de tableaux qui décoraient de son temps des maisons particulières et représentaient Vénus avec Adonis ou l'aigle qui enlève Ganymède [1]. Dans Térence, un amoureux qui hésite à commettre une assez méchante action raconte qu'il a perdu tous ses scrupules après avoir vu sur les murs d'un temple Jupiter qui séduit Danaé [2] : ce sont les sujets qu'on retrouve le plus souvent dans les villes de la Campanie. Ainsi, pendant plusieurs siècles, les peintres en avaient orné les édifices publics et privés; l'œil et l'esprit s'étaient habitués à les voir, les

1. Plaute, *Menæchmi*, 1, 2, 34 et *Merc.*, 2, 2, 42. — 2. Térence, *Eun.*, 3, 5, 36.

ignorants eux-mêmes, les illettrés étaient devenus insensiblement familiers avec eux, et la poésie, qui devait à son tour les reprendre, se trouvait avoir d'avance un public tout préparé et beaucoup plus étendu qu'on ne le croit. Il s'est alors passé quelque chose de semblable à ce qui arriva chez nous quand les poètes tragiques du dix-septième siècle mirent sur la scène Auguste ou Agamemnon. Ces personnages grecs et romains n'étaient pas des étrangers pour les spectateurs. L'éducation classique, où se formait toute la France, rendait ces noms familiers à ceux qui fréquentaient le théâtre. Le clerc qui achetait pour quinze sous le droit de siffler Corneille, les connaissait aussi bien que les magistrats ou les grands seigneurs. On savait mieux leur histoire que celle des héros de l'ancienne France, et l'on vivait plus dans leur intimité. Quelques critiques s'imaginent qu'en traitant des sujets antiques nos poètes se condamnaient à travailler pour un petit nombre de personnes : c'est une erreur, ils s'adressaient à tout le monde; les collèges leur avaient fait un vaste public, préparé pour les comprendre et disposé à les applaudir.

V

La bourgeoisie de Pompéi. — Les pauvres gens. — Où habitaient-ils? — Auberges et cabarets. — Occupations et plaisirs communs aux pauvres et aux riches. — Les élections municipales. — Les spectacles. — Comment peut-on connaître la vie privée des Pompéiens? — Les inscriptions et les *graffiti*. — Services qu'ils nous rendent.

De ces considérations générales, qui nous ont un peu éloigné de notre sujet, revenons à Pompéi et à ses habitants. Les peintures, que je viens d'étudier si longuement, et qui nous apprennent tant de choses sur l'art antique, nous donnent aussi quelques renseignements curieux sur la ville où on les a trouvées. On a beau supposer que les

peintres étaient alors fort nombreux et qu'ils travaillaient à très bon marché, il est clair qu'il fallait jouir d'une certaine aisance pour songer à faire décorer ses appartements de fresques élégantes. A ce compte, il devait y avoir beaucoup de gens aisés à Pompéi. Le nombre considérable de maisons qui contiennent des peintures intéressantes prouve combien la fortune y était répandue. Du reste, toutes les études qu'on a faites jusqu'ici conduisent à cette conséquence. M. Nissen, le patient investigateur de ces ruines, a constaté qu'à Pompéi le goût du luxe semble s'accroître tous les ans depuis l'empire. Les maisons particulières y deviennent de plus en plus belles et ornées, les édifices publics y sont sans cesse agrandis. Ce qu'il appelle la fièvre des monuments (*Denkmalsfieber*), « une des maladies chroniques des démocraties anciennes », y faisait tous les jours des progrès[1]. Les parvenus voulaient étaler leur fortune subite en bâtissant ou en réparant les temples, et ils se faisaient décerner des statues par le conseil de la ville ou les corporations qu'ils protégeaient. A côté de l'ancienne noblesse, il s'élevait une bourgeoisie riche, importante, jalouse de la considération, amie de l'éclat et de la pompe, très nombreuse surtout, qui vivait largement, qui aimait le bien-être, qui voulait se donner une partie des jouissances et des privilèges réservés jusque-là pour les grandes familles.

Et les pauvres? Il y en avait sans doute à Pompéi comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être : c'était, nous l'avons déjà vu, une ville industrieuse et qui faisait beaucoup d'affaires. Indépendamment de son commerce maritime, elle produisait en abondance du vin et des fruits qu'elle exportait dans les autres villes d'Italie : Pline et Columelle nous disent que ses choux étaient surtout renommés. On y fabriquait avec

1. *Pompeianische Studien*, p. 373.

des poissons salés une sorte de sauce ou d'assaisonnement qu'on appelait *garum*, et qui faisait le bonheur des gourmets. Il est naturel que, dans une ville commerçante, les ouvriers soient en grand nombre. Ceux de Pompéi formaient, comme partout, des corporations qui avaient leurs règlements, leurs fêtes, leurs lieux de réunion. Nous connaissons celles des orfèvres, des marchands de bois, des muletiers, qui prennent part aux élections et recommandent leurs candidats[1]. On a conjecturé aussi que les fabriques de drap, les ateliers de foulons et de teinturiers y avaient pris une certaine importance. Au dessous de ce premier étage du commerce, s'exerçaient toutes ces petites industries qui alors, comme de nos jours, remplissaient de mouvement et de bruit les villes italiennes. C'étaient les marchands de gâteaux, de saucisses, de *frutti di mare*, qui, chacun, nous dit Sénèque, annoncent leur marchandise sur un ton particulier et avec des cris différents[2]. On les appelait à Pompéi les gens de Forum (*forenses*) parce qu'ils se tenaient sur la place publique. Une peinture curieuse nous montre un cuisinier, établi en plein air, près de sa marmite qui bout, et entouré de gens qui paraissent alléchés par la bonne odeur de sa cuisine. Il tient à l'extrémité d'un bâton une petite tasse de cuivre avec laquelle il va puiser dans sa marmite ce qu'il doit vendre à ses clients[3]. C'est une scène qu'on peut voir tous les jours dans les marchés de Naples.

1. Quelques-unes de ces corporations, qui ne réunissaient pas des ouvriers d'une même industrie, mais simplement des gens qui voulaient vivre gaiement ensemble, portent des noms bizarres, comme ceux que se donnaient les académiciens de la Renaissance. Il y a la société des dormeurs (*dormientes*), celle des gens qui boivent tard (*scribibi*), et même celle des petits filous (*furunculi*). — 2. Sénèque, *Epist.*, 56, 2. — 3. Voy. Otto Jahn, *Ueber Darstell. des Handwerks*, etc., planche 3, n° 8.

On n'a pas encore découvert les quartiers où tous ces pauvres gens demeuraient. Les maisons les plus petites, les plus simplement décorées qu'on ait fouillées jusqu'ici, ne sont pas tout à fait ce que nous appelons des maisons de pauvres. Peut-être quelques-uns d'entre eux habitaient-ils ces étages supérieurs avec terrasses (*cœnacula cum pergulis*) dont il est quelquefois parlé dans les écriteaux de location. Malheureusement on n'a conservé des maisons de Pompéi que le rez-de-chaussée; le reste a presque partout disparu. En attendant qu'on arrive aux quartiers populaires, la présence et les habitudes des petites gens ne se révèlent guère que par ces lieux de plaisir qu'ils fréquentaient volontiers, comme partout, les cabarets et les auberges. Il n'en manque pas à Pompéi. A l'entrée de la ville, on trouve des hôtelleries destinées aux paysans des environs quand ils venaient vendre leurs denrées ou acheter ce qui leur était nécessaire. Devant la porte, le trottoir est abaissé pour que les chars puissent entrer dans la remise : il leur eût été très malaisé de circuler dans les rues étroites de la ville où deux voitures seraient embarrassées à passer de front; aussi trouvait-on plus simple de les laisser à l'auberge. Ces hôtelleries contiennent de très petites chambres où les voyageurs passaient la nuit quand ils étaient contraints de prolonger leur séjour. Ils ont quelquefois laissé leur nom sur le mur, avec des réflexions qui ne manquent pas d'intérêt. On pense bien que ce ne sont pas de grands personnages qui se contentent de gîtes si médiocres. Il y a dans le nombre un soldat prétorien en congé, des pantomimes qui viennent donner des représentations, un habitant de Pouzzoles qui profite de l'ocasion pour souhaiter toute sorte de prospérités à son pays natal (*coloniæ Claudiæ Neronensi Puteolanæ feliciter!*) et un amoureux qui nous apprend qu'il a passé la nuit tout seul et qu'il a beaucoup regretté sa

bonne amie (*Vibius Restitutus hic solus dormivit et Urbanam suam desiderabat*)[1].

Nous sommes là, comme on voit, en compagnie de fort petites gens; ceux qui hantaient les cabarets ne devaient pas être plus distingués. Les boutiques où l'on débitait des boissons chaudes (*thermopolia*) sont très nombreuses à Pompéi; on les trouve d'ordinaire, comme chez nous, dans les endroits les plus passagers, surtout à l'angle de deux rues. Devant la porte est placé un comptoir de marbre avec des ouvertures rondes dans lesquelles s'enfonçaient les vases qui contenaient les boissons, et de petites étagères où devaient être rangés des verres de différentes formes et de diverses grandeurs. C'était pour les gens pressés, qui n'avaient pas le temps d'entrer dans la boutique et voulaient boire sans s'arrêter. S'ils étaient de loisir et tenaient à se mettre plus à l'aise, ils allaient s'attabler dans d'autres pièces qui faisaient suite à la boutique. On a précisément découvert un de ces cabarets il y a cinq ans; il était décoré de peintures curieuses qui font bien voir quel public le fréquentait, et que c'était à la fois un tripot et un mauvais lieu. L'une de ces peintures montre les servantes du cabaret qui s'amusent avec les clients, les poursuivent, les embrassent et les excitent à boire. Une autre représente deux hommes barbus qui tiennent une table de jeu sur leurs genoux et jouent aux dés. Ils paraissent tous deux fort animés; l'un semble triomphant du beau coup qu'il vient de faire, tandis que l'autre agite les dés dans le cornet avec l'espoir de faire un plus beau coup encore. Dans le tableau suivant, nos deux joueurs se disputent; chacun d'eux prétend avoir gagné; ils se disent de grosses injures que reproduisent des inscriptions placées au-dessus de leur tête. Au bruit,

1. *Corp. inscr. lat.*, IV, 2146.

accourt le cabaretier qui, avec beaucoup de politesse et dans une attitude respectueuse, les prie de « s'aller battre à la porte ».

Les diverses classes de la société pompéienne, que nous venons d'étudier à part, ne vivaient pas toujours séparées les unes des autres. Il y avait assez souvent des occupations ou des plaisirs qui les rapprochaient. Elles étaient d'abord réunies par le soin des affaires publiques et l'élection des magistrats : tout le monde y contribuait, et, à ce qu'il semble d'abord, d'une façon fort active. A tout moment, quand on parcourt Pompéi, les yeux sont attirés par des affiches électorales ; il n'y a presque pas de rue où l'on n'en rencontre quelqu'une. A Paris, l'autorité prend la peine de les faire arracher, quand l'élection est faite ; mais il y a chez nous des villes de province où elles restent longtemps sur les murs. C'est ce qui arrivait à Pompéi, et l'on en trouve qui sont en retard de plusieurs années. Elles ne contiennent pas, comme les nôtres, des professions de foi où le candidat expose ses opinions; ce sont ses voisins, ses amis, ses protégés, qui le recommandent aux électeurs, qui affirment que c'est un très honnête homme et qu'il est digne des fonctions qu'il souhaite. A lire ces affiches si nombreuses, à voir l'empressement de tant de personnes à prôner leur candidat, on est tenté de croire que les élections devaient être très animées et qu'on se disputait avec ardeur les fonctions publiques de ces petites villes. Cela devait arriver souvent sans doute; on s'aperçoit pourtant que dans certaines réclames électorales de Pompéi il entre plus de politesse que de politique. Quelques-unes sont l'œuvre de personnages importants, qui ont été candidats les années précédentes ou vont l'être bientôt, et qui veulent payer un service ou se ménager un appui. Il arrive même que cet échange d'honnêtes

procédés s'étale d'une façon tout à fait visible. Un ami complaisant, qui veut gagner quelqu'un à la candidature qu'il soutient, lui dit sans plus de façon : « Proculus, nomme Sabinus édile, ensuite il te nommera toi-même[1] ». Mais le plus souvent ce sont des gens plus humbles, des clients, des obligés, qui veulent témoigner leur reconnaissance et payer leur dette par cet hommage bruyant. Les charges publiques revenaient si cher que les candidats ne devaient pas toujours être fort nombreux. C'était peut-être parce qu'ils avaient peu de concurrents et que leur élection n'était pas douteuse qu'ils voulaient au moins qu'elle parût bien être l'expression de la volonté générale. L'honneur était moins pour eux dans l'élection même, médiocrement disputée, que dans ces manifestations qui en relevaient l'éclat et en faisaient le prix. Voilà pourquoi les citoyens croyaient devoir se les recommander si vigoureusement les uns aux autres, quoique tout le monde fût disposé à les nommer. Quand l'élan avait semblé général et que l'opinion s'était déclarée d'une façon bruyante, le duumvir ou l'édile était plus fier de son succès, et disposé à reconnaître par des libéralités énormes la bienveillance de ses concitoyens.

Parmi ces libéralités, celles qui plaisaient le plus au peuple étaient les jeux publics dont on lui donnait le spectacle. Riches et pauvres éprouvaient pour eux la même passion. On les avait toujours beaucoup aimés à Rome, on les aimait encore plus dans les villes de province, où les plaisirs étaient moins nombreux et la vie plus monotone. Il y en avait de plusieurs sortes ; d'abord les jeux scéniques, pour lesquels on avait construit à Pompéi deux théâtres qui existent encore. Je ne sais si on y représentait beaucoup de tragédies et de comédies, mais à coup sûr on de-

1. *Corp. inscr. lat.*, IV, 645 : *Sabinum œdilem, Procule, fac, et ille te aciet.*

vait y jouer des mimes. Ce genre de divertissement peu élevé, qui ne demandait pas beaucoup de littérature, et qui était à la portée de tout le monde, recevait partout un bon accueil. Les jeunes gens surtout y prenaient plaisir parce que, contrairement à l'usage, les rôles féminins y étaient remplis par des femmes, que ces femmes étaient de mœurs faciles, et qu'une intrigue avec quelque belle comédienne était un moyen merveilleux d'égayer la vie de province. Cicéron disait d'un de ses clients, dont la jeunesse n'avait pas été irréprochable : « On l'accuse d'avoir enlevé une comédienne ; c'est un amusement que l'usage autorise, surtout dans les municipes [1]. » La pantomime était aussi fort à la mode, elle devait plaire à Pompéi comme ailleurs, et nous voyons que Pylade, le grand acteur de Rome, y vint donner quelques représentations sur le théâtre relevé par Holconius.

Mais ce que la foule aimait par-dessus tout, c'étaient les jeux de l'arène. On les annonçait par des affiches qu'on peut lire encore sur les murailles. Elles donnent la composition du spectacle ; elles nous apprennent si des athlètes, des chasses, des tombolas, comme on dirait aujourd'hui, seront joints aux gladiateurs pour rendre la fête complète ; elles n'oublient pas non plus d'indiquer que l'amphithéâtre sera couvert d'une tente pour les gens qui craignent le soleil : *venatio, athletæ, sparsiones, vela erunt;* elles fixent le jour, tantôt en prévoyant qu'il pourra être reculé pour cause de mauvais temps, *qua dies patietur*, tantôt en annonçant, au grand plaisir des amateurs furieux, qu'il n'y aura pas de remise et que l'on combattra quelque temps qu'il fasse, *sine ulla dilatione.* Si nous voulons nous figurer ce que devaient être ces grandes tueries d'hommes et d'animaux, il n'y a rien de plus facile. Nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les bas-

1. Cicéron, *Pro Planc.*, 12.

reliefs du tombeau de Scaurus, où elles sont si fidèlement représentées. On y voit des chasseurs qui combattent des tigres avec le manteau et l'épée, comme les toréadors d'aujourd'hui ; on y voit des gladiateurs de toute espèce, mirmillons, thraces ou rétiaires, qui sont aux prises. Tous les accidents de la lutte y sont reproduits : ils s'attaquent et se défendent avec vigueur, le vaincu lève un doigt en l'air pour implorer la pitié du public, et, si le public refuse de lui faire grâce, le vainqueur l'achève.

Ces scènes terribles étaient le divertissement le plus cher des habitants de Pompéi. Les ambitieux qui voulaient leur plaire ne l'ignoraient pas. Aussi les magistrats en espérance ou en exercice ne connaissaient-ils pas de meilleur moyen de s'attirer la bienveillance du peuple ou de l'en remercier, quand ils l'avaient acquise, que de lui offrir un combat de gladiateurs. L'un d'entre eux, le duumvir Clodius Flaccus, plus reconnaissant que les autres, en fit combattre ensemble trente-cinq paires dans une seule représentation. Le nom de Pompéi n'apparaît pas souvent dans l'histoire. Tacite ne parle qu'une fois de cette petite ville, et c'est précisément au sujet d'un spectacle de ce genre. Il raconte que dans un de ces combats, qui naturellement ne portaient pas les âmes à la douceur, les habitants de Nucéria et ceux de Pompéi, chez lesquels se donnait la fête, se prirent de querelle, qu'ils commencèrent par s'injurier et finirent par se battre, et qu'il y eut un très grand nombre de Nucériens tués. Le Sénat punit les coupables, et il ordonna que ces combats seraient interdits pour dix ans à Pompéi[1]. On ne pouvait pas infliger aux Pompéiens de châtiment plus grave. Ce qui prouve l'extrême popularité dont ces spectacles jouissaient chez eux, c'est l'habitude qu'ils avaient

1. Tacite, *Ann.*, XII, 17

de dessiner partout des gladiateurs. On en trouve encore un très grand nombre sur les murailles, et dans les attitudes les plus diverses. D'ordinaire ils sont représentés combattant, tandis qu'à côté d'eux un vieux gladiateur retraité, reconnaissable à son bâton, règle et surveille le combat. Au-dessous, on lit le nom du personnage et le nombre des victoires qu'il a remportées. A la façon élémentaire dont ces croquis sont tracés, on reconnaît vite qu'ils ne sont point dus à des artistes de profession. C'étaient des gens du peuple ou des enfants qui enrichissaient ainsi les murailles de leurs chefs-d'œuvre. Les enfants à qui on laissait prendre un morceau de charbon ou de craie esquissaient un gladiateur, comme aujourd'hui ils dessinent un soldat, et il est curieux de remarquer que la façon dont ces jeunes mains procèdent n'a pas changé. La méthode est la même, soldats et gladiateurs se ressemblent : c'est toujours une ligne plus ou moins droite qui représente le front et le nez et deux points qui simulent les yeux. Cependant quelques-uns de ces croquis informes ne manquent pas de certaines intentions comiques. Je recommande à ceux qui auront les planches du père Garrucci sous les yeux l'attitude arrogante et l'air de matamore d'Asteropœus le Néronien, fier sans doute de ses cent six victoires (pl. 11), et surtout l'encolure épaisse d'Achille dit l'Invincible (pl. 12), dont l'embonpoint nous montre qu'on ne maigrissait pas toujours dans ce terrible métier.

Il n'a été question jusqu'ici que de la vie extérieure des Pompéiens : c'est celle qui se voit le mieux à distance. Nous les avons suivis assez facilement au Forum et au théâtre ; il est moins aisé de pénétrer chez eux. Après plusieurs siècles, on a toujours beaucoup de peine à s'insinuer dans la vie privée des gens, à deviner leurs sentiments intimes, leurs relations mutuelles, leurs

haines, leurs affections, leurs joies, leurs douleurs secrètes, tout ce que le roman seul conserve et apprend à la postérité. Cependant nous sommes beaucoup plus heureux à Pompéi qu'ailleurs. L'abondance des inscriptions qu'on y a découvertes nous fait au moins entrevoir ce que nous ne pouvons pas tout à fait connaître, et nous permet d'ébaucher quelques petits romans interrompus, que notre imagination achève et dont notre curiosité est charmée.

Les inscriptions étaient alors le seul moyen d'information et de publicité qu'on possédât; aussi étaient-elles très nombreuses dans les villes anciennes. On en retrouve de trois espèces différentes à Pompéi : d'abord celles qui sont gravées sur le marbre ou sur la pierre, tantôt au fronton des temples pour nous apprendre qui les a construits, tantôt sur la base des statues pour nous faire savoir le nom du personnage qu'elles représentent et les fonctions qu'il avait remplies. Ces inscriptions étaient destinées à vivre autant que le monument qui les portait, et le hasard qui nous les a conservées n'a pas commis d'indiscrétion. Il y avait ensuite celles qui étaient peintes avec un pinceau, en rouge ou en noir, sur les murailles des maisons ou des portiques. Celles-là, beaucoup plus curieuses pour nous que les premières, remplissaient l'office de nos affiches d'aujourd'hui. Nous avons déjà parlé de celles dont on se servait pour recommander les candidats au choix des électeurs ou pour faire connaître le jour et le programme des spectacles ; c'est par elles aussi qu'un propriétaire apprenait au public qu'il avait un appartement à louer pour les calendes de juillet ou les ides d'août, et que le maître d'une auberge invitait les voyageurs à loger chez lui en leur promettant un bon dîner et toutes sortes de commodités, *omnia commoda præstantur ;* c'est par elles qu'on réclame les objets volés ou perdus et qu'on annonce

qu'il y aura une récompense honnête pour celui qui les fera retrouver : « Une urne de vin a disparu de la boutique ; celui qui la rapportera recevra 65 sesterces (13 francs) ; s'il amène le voleur, on lui donnera le double. » La troisième espèce d'inscriptions contient celles qui étaient simplement tracées au charbon ou gravées avec la pointe d'un clou ou d'un couteau, soit par des amoureux qui se donnent le plaisir de saluer leur belle en passant, soit par un mauvais plaisant qui est bien aise de nous faire savoir qu'il a la pituite, ou qui traite sans façon de barbares ceux qui ont l'inconvenance de ne pas l'inviter à dîner, soit par quelques malins qui nous apprennent qu'Épaphra est un débauché, que Suavis, la marchande de vin, a toujours soif et qu'Oppius est un voleur. Ces *graffiti*, comme on les appelle en Italie, n'étaient pas faits pour venir jusqu'à nous ; la destruction de Pompéi nous les a conservés, et c'est un grand bonheur. On ne se doute pas en vérité combien ces gamineries qui garnissent les murailles, quand la police les tolère, pourraient apprendre de choses à la postérité, si elles arrivaient aussi loin. C'est sans aucun doute ce qui nous fait entrer le plus avant dans l'intimité des Pompéiens.

On trouve un peu de tout dans les *graffiti* de Pompéi, jusqu'à un compte de blanchisseur [1] ; mais ce qui revient le plus fréquemment, c'est l'amour. La déesse Vénus était la patronne de la ville, une patronne fort respectée, et dévotement invoquée dans toutes les circonstances. Les gens qui vous demandent de voter pour leur candidat aux élections ont soin de vous promettre la protection de Vénus [2]. Un de ces artistes improvisés dont j'ai parlé, qui crayonnaient partout des gladiateurs, ne trouve rien de mieux, pour protéger son dessin, que de vouer à la colère

1. *Corp. inscr. lat.*, IV, 1393. — 2. *Ibid.*, 26.

de Vénus pompéienne celui qui se permettra d'y toucher : *Abiat Venere Pompeiana iratam qui hoc læserit*[1]. Lucien nous apprend que c'était alors l'usage d'écrire des déclarations d'amour sur les murailles. Il y en a beaucoup à Pompéi, et, comme l'orthographe en est très diverse, on peut en conclure qu'elles ont été écrites par des gens qui appartiennent à des classes différentes de la société. Quelques-uns, pour célébrer leur belle, se contentent d'emprunter des vers à des auteurs en renom, à Properce, à Ovide surtout : c'était « le poète des amours légers », et aucun n'était plus à la mode parmi les jeunes gens. D'autrefois les vers sont tirés d'écrivains aujourd'hui perdus; quelques-uns même semblent composés tout exprès pour la circonstance, et il y en a qui ne sont pas mal tournés pour des vers de province. « Que je meure, dit l'amant heureux, si je souhaite d'être un dieu sans toi! *Ah! peream sine te si deus esse velim!* A moi les amoureux! dit l'amant irrité, je veux rompre les côtes à Vénus. *Quisquis amat veniat, Venerivolo rumpere costas*[2].» On en a trouvé l'an dernier d'assez jolis, et qui sont certainement d'un bel esprit du pays. C'est un amoureux qui s'adresse au voiturin qui le conduit : « Muletier, lui dit-il, si tu sentais les feux de l'amour, tu te hâterais davantage pour retrouver ta belle... Je t'en prie, presse le pas, allons; tu as bien assez bu, allons ; prends ton fouet et agite-le; mène-nous vite à Pompéi, où m'attendent mes chères amours[3]! » Le plus souvent les déclarations sont en prose; tantôt c'est l'amant qui supplie doucement : « Ma chère Sava, aime-moi, je t'en prie. » Tantôt c'est la belle qui répond : « Nonia salue son ami Pagurus. » Ces amoureux ont quelquefois un tour assez délicat, même un peu raffiné, qui nous rappelle que nous

1. *Corp. inscr. lat.*, IV, 538. Je ne change rien à ce latin barbare. — 2. *Ibid.*. 1928 et 1824.— 3. *Bull. dell'instit. di corr. arch.*, 1877, nov.

sommes dans le siècle de Pétrone : « Ma petite poupée, qui es si jolie, celui qui t'appartient tout entier m'envoie vers toi[1]. » J'aime mieux cette déclaration plus simple et où il me semble que le cœur parle plus franchement : « Methé, la joueuse d'Atellanes, aime Chrestus de tout son cœur. Que Vénus leur soit propice, et qu'ils vivent toujours en bon accord[2] ! » N'oublions pas ce congé donné en bonne forme à un amant malheureux, et qui ne souffre pas de réplique : « Virgula à son ami Tertius : tu es trop laid ! *Virgula Tertio suo : indecens es*[3]. »

On comprend bien que je ne puis pas tout citer. Je ne veux pas trop abuser de la permission qu'on accorde au latin de braver l'honnêteté. Si j'osais mettre sous les yeux du lecteur ces inscriptions libertines qui s'accordent si bien avec les peintures du musée secret, je lui donnerais, je le crains, une fort mauvaise idée de la moralité des habitants de Pompéi, et malheureusement cette idée serait juste. On prétendait généralement alors que les mœurs étaient bien meilleures dans les provinces qu'à Rome. Tacite et Pline se plaisent à vanter partout la vie honnête et frugale qu'on menait dans les municipes italiens; il semblerait, à les entendre, que si Rome était le rendez-vous de tous les vices, la vertu commençait immédiatement après l'enceinte de Servius. Je crains bien qu'il n'entre dans cette opinion un peu de cette illusion qui nous fait croire que nous serions beaucoup mieux partout où nous ne sommes pas. En tous cas, elle n'était pas vraie pour la ville que nous étudions en ce moment. Il est possible qu'on ne trouvât point la vertu à Rome, mais il certain qu'il ne fallait pas non plus la chercher à Pompéi. Cette charmante ville était située dans un pays enchanteur, où tout porte à la volupté, où « l'éclat ve-

1. *Corp. inscr. lat.*, IV, 1173. — 2. *Ibid.*, 2427. — 3. *Ibid.*, 1881.

louté de la campagne, la tiède température de l'air, les contours arrondis des montagnes, les molles inflexions des fleuves et des vallées sont autant de séductions pour les sens que tout repose et que rien ne blesse. » Elle était voisine de Naples, qu'on appelait déjà Naples la fainéante, *otiosa Neapolis*, et qui justifiait si bien le proverbe que l'oisiveté est mère des vices ; elle était placée en face de Baïes, le plus beau lieu du monde, mais un des plus corrompus, de Baïes dont Martial dit que les Pénélopes qui avaient le malheur de s'y aventurer, y devenaient des Hélènes[1]. Tout se réunissait donc pour faire de ce pays un séjour dangereux à la vertu, et les inscriptions comme les monuments nous prouvent que Pompéi n'avait pas résisté à ces séductions puissantes du climat et de l'exemple.

On voit quels services nous rendent ces réclames électorales, ces affiches sérieuses ou gaies, ces plaisanteries crayonnées en passant sur les murs par des écoliers en gaieté, ces réflexions naïves ou rossières d'amoureux et de libertins. Nous possédions les rues et les maisons de Pompéi, mais vides et muettes ; les inscriptions et les *graffiti* semblent nous rendre les habitants. Pompéi se ranime et se repeuple pour nous quand nous les lisons. Nous ne sommes plus au milieu de ruines tirées à grand'-peine de la cendre qui les couvre depuis dix-huit cents ans, mais dans une ville vivante, et quand nous la parcourons, elle nous apprend, beaucoup mieux que les livres, ce qu'on faisait, ce qu'on pensait, et comment se passait l'existence dans une ville de province au premier siècle de notre ère.

1. Martial, I, 63.

FIN

TABLE ANALYTIQUE

PRÉFACE ..... I-III

CHAPITRE I. — LE FORUM..... 1-46

I. Importance du Forum jusqu'à la fin de l'empire, 7. — État dans lequel il se trouvait au commencement de ce siècle, 10. — Fouilles de M. Pietro Rosa, 11. — Essai de restauration de M. Dutert, 12.

II. La Voie sacrée, 13. — Discussion sur sa direction, 16. — Points où l'on est sûr de la retrouver, 17. — Le Forum des rois et de la république, 18. — Emplacement du *comitium* et de la curie, 19. — La première tribune aux harangues, 20. — Les boutiques vieilles et les boutiques nouvelles, 21. — Construction des basiliques, 22.

III. Le Forum de l'empire, 23. — Comment on est parvenu à en reconnaître et à en désigner les principaux monuments, 25. — Stace et la statue de Domitien, 25. — Le temple de César, 26. — La basilique Julienne, 27. — Les temples de Saturne et de Castor, 29. — Ceux de Vespasien et de la Concorde, 30. — Le côté Est du Forum, 31. — Le centre du Forum, 32. — Le *clivus capitolinus*, 33.

IV. Effet que produit d'abord le Forum, 34. — Absence de symétrie, 35. — Peu d'étendue de la place, 37. — Usages très variés auxquels elle servait, 37. — Assemblées politiques, 40. — Comment les orateurs s'y faisaient entendre, 43. — Comment la place contenait tout le peuple qui devait s'y réunir, 45.

CHAPITRE II. — LE PALATIN..... 47-110

I. Comment ont été entreprises les fouilles du Palatin, 51. — La *Roma quadrata* et les murs de Romulus, 52. — Le temple de Jupiter Stator, 54. — Ce qui reste de l'époque des rois, 55. — Antiquité de l'écriture chez les Romains et conséquences qu'on en peut tirer, 59. — Le Palatin sous la république, 61. — Pourquoi les fouilles sont toujours si fécondes à Rome, 63.

II. La maison d'Auguste au Palatin. 65. — Comment elle devint peu à peu un palais, 66. — Ce qui en reste, 68. — Emploi du marbre à l'époque impériale, 71. — Procédés nouveaux dans l'art de bâtir, 73. — Le palais de Tibère, 74. — Celui de Caligula, 76. — Le cryptoportique où périt Caligula, 77. — La maison de Livie et ses peintures, 80. — Le palais de Néron, 85.

III. Les *Flavii* et leur politique, 87. — Description du palais de Domitien, 89. — Palais de Sévère, 95. — La loge impériale sur le grand cirque, 97. — Logements des soldats et des serviteurs, 99.

IV. Aspect de la colline au troisième siècle, 103. — Elle contient des édifices de tous les temps, 104. — Monuments de l'époque impériale, 105. — Différences avec les palais d'aujourd'hui, 106. — Beauté de l'ensemble, 108.

CHAPITRE III. — LES CATACOMBES..... 111-178

I. Importance que les chrétiens attachaient à la sépulture, 114. — Les Catacombes sont leur œuvre, et non pas d'anciennes carrières abandonnées, 115. — Comment ont-ils été amenés à les creuser, 118. — Hypogées des divers cultes dans la campagne romaine, 119. — Règles adoptées par l'Église pour les sépultures, 120.

II. Première impression d'une visite aux catacombes, 123. — Immensité des nécropoles et conséquences qu'on en peut tirer, 124. — Diffusion rapide du christianisme, 124. — La religion se sépare de la famille et de la patrie, 125. — Les Catacombes sont le plus ancien monument du christianisme à Rome, 126. — Souvenirs qu'elles renferment des temps de persécution, 129. — Souvenirs des jours de triomphe, 131.

III. Les inscriptions et les peintures aux Catacombes, 131. — Caractère des inscriptions les plus anciennes, 132. — Naissance de l'art chrétien, 134. — Quels furent les premiers sujets traités par les artistes des catacombes, 135. — Imitation des types antiques, 136. — Reproduction des sujets chrétiens, 137. — Le symbolisme, 139. — Origine de la peinture d'histoire, 143. — Ce que les artistes chrétiens gardent de l'art antique, 144.

IV. Le cimetière de Calliste, 146. — M. de Rossi parvient à le retrouver, 148. — Indices qui lui permettent de découvrir les tombes des martyrs, 149. — Travaux accomplis après Constantin dans les cryptes célèbres, 149. — *Graffiti* des pèlerins, 150. — Pourquoi le cimetière a-t-il pris le nom de Calliste? 154. — Histoire de ce pape d'après les *Philosophumena*, 154. — Pourquoi les papes du troisième siècle ont été ensevelis dans le

cimetière de Calliste, et comment il devient la propriété de l'Église, 156. — La crypte papale, 158.

V. Résultats principaux des découvertes de M. Rossi, 159. — Ses opinions nouvelles sur l'origine et l'histoire des cimetières chrétiens, 160. — Ils commencent par être une propriété particulière, 161. — Comme tels, ils sont sous la protection de la loi, 162. — Comment ils se sont développés, 164. — De quelle manière ils deviennent la propriété de l'Église, 166. — Premiers rapports de l'Église avec l'autorité civile, 168. — Caractère de ces rapports, 171. — L'Église primitive et les grandes familles, 173. — Comment on peut tirer profit des Actes des martyrs, 175.

CHAPITRE IV. — LA VILLA D'HADRIEN. . . 179-248

I. L'empereur Hadrien, 184. — Jugements divers qu'on a portés sur lui, 185. — Le prince et l'homme, 186. — Raisons qui expliquent qu'on ne l'ait pas aimé, 188. — Son goût pour les Grecs, 192. — Les voyages dans l'antiquité, 195. — Voyages d'Hadrien, 199.

II. Site de la villa d'Hadrien, 202. — Magnificence des constructions, 204 — Ce que l'empereur se propose en la bâtissant, 206. — Parties qu'on peut reconnaître, 207. — La vallée de Tempé, 208. — Le Pœcile, 209. — Canope, 211. — L'habitation privée, 216. — Le *Natatorium*, 217. — Les appartements de réception, 218. — *Piazza d'oro*, 219. — La basilique, 220. — Les théâtres, 220. — Les bibliothèques, 222. — Les salles des lectures publiques, 223. — Les Enfers, 226.

III. Les Romains ont-ils compris et aimé la nature? 227. — Raisons qu'ils avaient pour quitter la ville, 229. — Horace à Tibur, 230. — Goût de tout le monde pour la campagne, 232. — Comment y vivait Pline le Jeune, 236. — Ses villas, 238. — Ses jardins, 242. — Sites que les anciens préféraient, 245. — La vue qu'on a du Pœcile, 247.

CHAPITRE V. — OSTIE..... 249-286

I. Ostie moderne, 250. — Aspect de la plaine qui recouvre l'ancienne Ostie, 251. — Comment la ville a été abandonnée, 262. — Premières fouilles qu'on y a faites, 254. — Travaux de M. Visconti, 255. — Découverte de la Voie des tombeaux, 256. — Maison appelée le Palais impérial, 257. — Le grand temple et la rue qui va vers le Tibre, 259. — Les magasins situés le long du fleuve, 260.

II. Pourquoi le port d'Ostie fut fondé, 261. — Les distributions gratuites de blé à Rome, 264. — Difficulté d'approvisionner Rome, 266. — Création du port de Claude, 269. — Le port de Trajan, 271. — Le palais impérial, 274. — La ville de *Portus*, 275. — Magnificence d'Ostie et de *Portus*, 276.

III. Les monuments religieux d'Ostie, 278. — Établissement et progrès rapides du christianisme, 280. — Le *Xenodochium* de Pammachius, 280. — Le prélude de l'*Octavius* de Minutius Felix, 281. — Mort de sainte Monique, 283.

CHAPITRE VI. — POMPÉI 287-377

I. Les fouilles de Pompéi sous la direction de M. Fiorelli, 287. — Souvenirs qu'on a trouvés de son ancienne histoire, 290. — Ce qui reste à en déblayer, 293. — Convient-il d'y continuer les travaux commencés ? 294. — Découvertes récentes qu'on y a faites, 296. — La fresque de l'Orphée, 297. — Les livres de compte du banquier Jucundus, 298. — La nouvelle *Fullonica*, 302.

II. Ce que nous apprend surtout Pompéi, 305. — La vie de province dans l'empire romain, 305. — Difficulté de la connaître, 306. — Comment Pompéi nous la met sous les yeux, 309. — Tout l'empire reproduit les usages de Rome, 310. — L'aristocratie de Pompéi, 312. — Caractère des maisons pompéiennes, 314.

III. Les peintures de Pompéi d'après les travaux de M. Helbig, 318. — Grand nombre de tableaux mythologiques, 320. — Caractère de ces tableaux, 321. — Les peintures de Pompéi ne sont pas originales, 325. — Pourquoi les critiques du premier siècle traitent si sévèrement la peinture de leur temps, 327. — A quelles écoles les artistes pompéiens empruntaient-ils les sujets de leurs tableaux? 329. — La peinture alexandrine ou *hellénistique*, 331. — Les tableaux d'appartement, 334. — Caractère général de la peinture hellénistique, 337. — Jusqu'à quel point les artistes pompéiens reproduisaient-ils fidèlement leurs modèles ? 340. — Quel est le mérite particulier des peintures de Pompéi ? 344.

IV. D'où viennent les ressemblances qu'on remarque entre les peintures de Pompéi et la poésie du siècle d'Auguste, 345. — Les peintres et les poètes s'inspirent des mêmes modèles, 346. — La littérature latine imite l'école poétique d'Alexandrie, 347. — Catulle, 348. — Virgile, 348. — Properce, 349. — Ovide, 351. Différence entre les peintres de Pompéi et les poètes romains, 353. — La peinture n'est jamais devenue romaine, 355.

— Répugnance des artistes pompéiens à traiter des sujets empruntés à l'histoire ou aux légendes de Rome, 357. — Est-il vrai que Pompéi soit une ville grecque? 358. — Caractère national de la poésie du siècle d'Auguste, 360.

V. La bourgeoisie de Pompéi, 363. — Les pauvres gens, 364. — Où habitaient-ils? 366. — Auberges et cabarets, 366. — Occupations et plaisirs communs aux pauvres et aux riches, 368. — Les élections municipales, 368. — Les spectacles, 370. — Comment peut-on connaître la vie privée des Pompéiens? 372. — Les inscriptions et les *graffiti*, 373. — Services qu'ils nous rendent, 374.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE

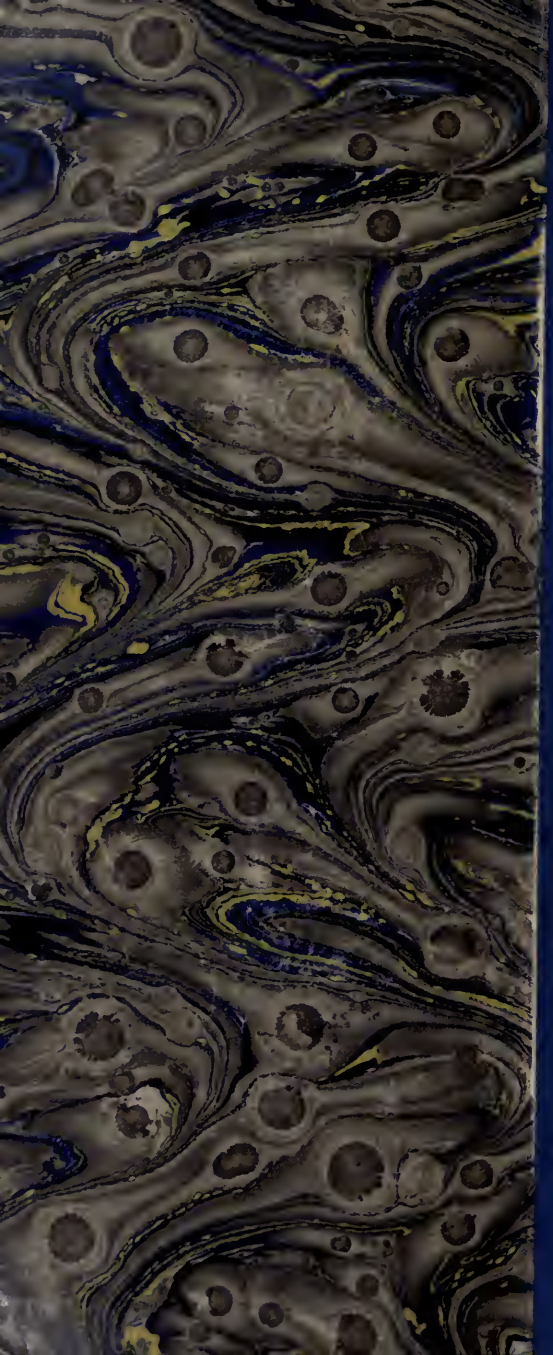
TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 1
CHAPITRE PREMIER. — Le Forum 1
CHAPITRE SECOND. — Le Palatin 47
CHAPITRE TROISIÈME. — Les Catacombes 111
CHAPITRE QUATRIÈME. — La Villa d'Hadrien 179
CHAPITRE CINQUIÈME. — Ostie 2 4
CHAPITRE SIXIÈME. — Pompéi 287
TABLE ANALYTIQUE 379

CARTES ET PLANS

Le Forum dans les premiers siècles de la République, d'après M. Detlefsen 18
Le Forum à l'époque impériale d'après la restauration de M. Dutert 24
Le Palatin, d'après le *Guide du Palatin* de MM. C. L. Visconti et Lanciani 52
Le Palais de Domitien, d'après M. Dutert 88
La Villa d'Hadrien, d'après Nibby et M. Daumet 202
Ruines d'Ostie. — État actuel des fouilles, d'après M. Laloux. 250
Les ports de Claude et de Trajan, d'après Canina et M. Lanciani .. 270

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01032 9700